

ALBRIGHT COLLEGE
LIBRARY



PRESENTED BY
WOMEN'S AUXILIARY OF
ALBRIGHT COLLEGE

MARGUERITE GLOTZ
ET MADELEINE MAIRE

SALONS

du XVIII^{eme} siècle



NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

SALONS
DU
XVIII^e SIÈCLE

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

*Copyright 1949 by les Nouvelles Éditions
Latines, Paris.*

PRINTED IN FRANCE

MARGUERITE GLOTZ ET MADELEINE MAIRE

SALONS
DU
XVIII^e SIÈCLE

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES
1, rue Palatine, PARIS-VI^e

La vignette de couverture représente un fragment du tableau de Gabriel Lemonnier : d'Alembert faisant une lecture chez Madame Geoffrin en 1755. (Cl. Monuments Historiques).

914.1
Q 5632

74794

AVANT-PROPOS

N'EST-IL pas vain de chercher à évoquer la vie de société au XVIII^e siècle ? Que reste-t-il de ces êtres dont la réunion formait un salon et qui s'y manifestaient sous leur aspect le plus fugace, animés, épanouis par la conversation ? Comment rallumer des feux d'artifice éteints ?

Il y faudrait renoncer si ces morts et ces mortes n'avaient écrit. Des lettres surtout. La correspondance est une conversation à distance et ces Français ont presque perdu la capacité de vivre seuls, de penser seuls. Écoutons une confidence de Diderot. Elle montre d'une façon saisissante que la vie de société finit par dévorer la vie intérieure : « Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal. Non. Mais pourquoi ? Parce que je n'ai plus le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller ou écouter ou se faire écouter, c'est impossible ». Privés de leurs interlocuteurs favoris, hommes et femmes du XVIII^e siècle, que le tête-à-tête avec eux-mêmes déconcerte, bondissent sur leur plume pour retrouver un auditoire. Et, comme l'art épistolaire n'est qu'un reflet de cet art de la conversation où ils sont passés maîtres, ils ont presque tous l'heureux privilège d'écrire des lettres vivantes, des lettres où on les sent vivre. On y retrouve leur accent propre, leur vocabulaire favori et ces réactions originales de la pensée et du cœur qui caractérisent un être. Aussi ces courts écrits, qui se proposaient seulement d'occuper une heure oisive, ont souvent mieux sauvé la

personnalité de leur auteur que les œuvres littéraires plus mûrement conçues. Le traité sur la Tolérance nous révèle la pensée de Voltaire ; une lettre bouillonnante d'indignation sur l'affaire Calas le ressuscite tout entier. Pour qui veut connaître en Montesquieu l'homme et non l'écrivain un billet de quelques lignes est aussi précieux que l'Esprit des Loix.

C'est seulement un monologue qui nous est parvenu. Mais aux inflexions de la voix autant qu'aux paroles, nous pouvons parfois deviner un interlocuteur caché, et, pour nous, silencieux. Ne se modèle-t-on pas presque malgré soi sur un être à qui on cherche à plaire ? Et plaire est l'art suprême dans la correspondance comme dans la conversation. Ainsi, quand Mme du Deffand écrit, en s'appliquant à le flatter, à ce Voltaire qu'elle admire et méprise tout à la fois, ce n'est pas elle seulement que nous voyons ; en nous se forme l'image du vieil homme à l'intelligence inégalable, à l'insatiable vanité. Quand il lui répond, au ton déferent, châtié, à la tenue littéraire de ses lettres, nous imaginons la grande dame dédaigneuse dont le plus célèbre écrivain peut redouter le goût difficile à satisfaire, le jugement impitoyable et l'esprit corrosif, capable d'exécuter son homme en quelques mots. Quand, au contraire, c'est la duchesse de Choiseul qui s'adresse câlinement à Mme du Deffand, nous devinons l'âme avide de tendresse que cette vieille femme cachait sous ses dehors ironiques.

Lorsqu'un auteur écrit visiblement pour lui-même sans faire effort pour s'adapter à son correspondant, on peut parier qu'il n'est pas un homme du monde, encore qu'il puisse fréquenter assidûment les salons. Dans les lettres de Rousseau, on ne rencontre que Rousseau. Celles de Diderot ne permettent pas de connaître même la très aimée Sophie Volland. C'est que ces deux écrivains de génie, peu adaptés à la vie mondaine, sans doute en raison même de leur génie, sont, le premier un ancien vagabond, l'autre, le fils besogneux d'un coutelier de Langres.

Ainsi, en relisant les lettres de ce temps, nous verrons souvent revivre, avec ceux qui les ont écrites, ceux qui les ont reçues.

Les mémoires, eux aussi, peuvent évoquer la société d'alors, quand ils gardent le ton primesautier de la conversation comme ceux de Morellet et du prince de Ligne, ou le naturel de la vie comme les Confessions de Rousseau. Ils ne s'adressent pas

à un interlocuteur bien informé, mais à la postérité ignorante, c'est pourquoi ils donnent même des portraits, des récits, là où les lettres se borneraient à des allusions.

D'autres œuvres encore gardent l'écho de ces entretiens d'autrefois. Le XVIII^e siècle goûtait tant l'esprit qu'il a conservé avec amour ces traits heureux qui sont comme les moments favorisés, les sommets de la conversation. Parfois, c'est le propriétaire du mot qui ne peut se décider à le voir périr et l'enchâsse dans ses mémoires, tel le prince de Ligne ; parfois des œuvres entières ont pour objet de faire collection de propos spirituels : tels les *Caractères et Anecdotes de Chamfort* et ces *Arnoldiana* qui ont voulu conserver les saillies piquantes de la comédienne Sophie Arnould.

Privés de la vie de société, certains personnages se font tenir régulièrement au courant de tout ce qui est fait et dit dans les salons : c'est l'origine des *Correspondances littéraires*, dont la plus célèbre est celle de Grimm, et des *Nouvelles à la Main* comme celles que le duc d'Harcourt se fit envoyer pendant vingt ans dans son gouvernement de Normandie. Dans ces lettres, ces mémoires, ces recueils, bien des phrases semblent tout juste échappées des lèvres ou de la plume. Nous citerons ces paroles, nous les citerons résolument, sans jamais les paraphraser, chaque fois qu'une chance heureuse nous les aura transmises, jaillissantes et spontanées. Peut-être, par leurs vertus magiques, réussirons-nous à ranimer les morts.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE SOCIÉTÉ AU XVIII^e SIÈCLE

AU XVIII^e siècle, la décadence du prestige royal, l'influence grandissante des femmes, le besoin d'information concourent à donner un rôle essentiel aux salons.

Sous Louis XIV, le centre de la vie sociale, de l'activité intellectuelle, de la création artistique, c'est Versailles : tant que règne le Roi-Soleil, la cour seule rayonne ; tous ces papillons avides de lumière, gens du monde, gens de lettres, artistes, dansent autour de lui. Au déclin du règne, quand le prestige se défait, lentement renaît Paris ; cent foyers de vie, d'intérêt, de sympathie vont s'allumer, à la mort de celui dont la personnalité unique a tout absorbé pendant cinquante-six ans. Les salons se forment, d'abord en marge du pouvoir royal, plus tard contre lui, indifférents, puis méprisants à l'égard de ce Versailles qu'un jour d'Alembert désignera par cette périphrase dédaigneuse : « A quatre lieues d'ici ».

Née à l'hôtel de Rambouillet au début du XVII^e siècle, la société polie ressuscite donc au XVIII^e, hors de Versailles. Les relations mondaines exigent l'égalité : quand, séduit par les cajoleries du roi de Prusse, Voltaire accepte d'aller à Potsdam, au lieu d'un salon il y trouve une cour, et s'enfuit bientôt, dégrisé. A ses dépens, il a appris que la vie de société, toute pleine d'égards réci-

proques librement offerts, ne peut s'accommoder des relations de maître à sujet.

Mais un homme du monde peut s'incliner devant l'autorité d'une femme. Lorsque Rousseau débarque à Paris, le père Castel explique en bon mathématicien la règle du jeu à cet ignorant : « On ne fait rien à Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes, ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais. » On ne saurait avec plus d'ingénieuse cuistrerie reconnaître l'évidence. Les salons permettent aux femmes d'ériger en lois leurs valeurs de faibles. Dans les cours d'amour, les rudes barons féodaux se sont pliés à la « courtoisie ». Au lendemain des guerres de religion, les précieuses ont imposé la « galanterie » à leurs soupirants. A la courtoisie, à la galanterie, derrière lesquelles flotte toujours l'ombre du désir, le XVIII^e siècle a substitué la politesse. Gratuite, désintéressée, celle-ci finit par être une élégance que l'on s'offre à soi-même. L'influence qu'elle accorde aux femmes grandit même à mesure que l'âge les rend moins désirables. Voltaire a pu parler avec malignité de « ces sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. »

Certes, les facilités qu'ils offrent aux intrigues amoureuses ont largement contribué au succès des salons. Mais, au début du XVIII^e siècle, cet intérêt est devenu insuffisant pour attirer et plus encore pour retenir les hommes. Ceux-ci ont, en effet, un appétit intellectuel qu'il faut satisfaire, sous peine de les voir délaisser les réunions mondaines pour les « cafés », ces premiers cercles masculins dont la vogue est toute récente. En dégustant un breuvage fraîchement importé à Paris, on goûte le plaisir d'être mis au courant des événements du jour et de discuter avec l'entière liberté de ton et d'allures qu'autorise l'absence des femmes. L'abbé Pic écrit, en 1711 : « C'est une véritable passion que le goût que l'on a pour les nouvelles. Le nombre des nouvelles s'est accru considérablement depuis que les cafés

sont établis. On ne rencontre personne ailleurs ; toutes les sociétés sont dérangées, tous les commerces sont rompus ; on ne trouve plus que les femmes dans les visites. »

Pour triompher de la concurrence des cafés, les maîtresses de maison furent d'abord entraînées à faire de leurs salons des centres d'information. Il est difficile à notre époque, écrasée sous le poids des journaux et des chroniques de T. S. F., de se représenter quel prix avaient alors les moindres nouvelles. Les salons devinrent ensuite des centres d'opinion. Les plus hardis y savouraient les plaisirs de la discussion et la griserie des batailles d'idées ; les autres recevaient docilement un jugement tout fait sur les sujets si variés qui ont successivement passionné le siècle. A partir de 1750, c'est là notamment que se font entendre les chefs de l'opposition : car, dans ce pays où la liberté de la presse n'existait pas, on avait le droit de tout dire.

* * *

Un salon est, au XVIII^e siècle, une petite cour présidée par une dame au moins un peu mûre. Elle tient son sceptre comme il lui plaît. Elle peut faire régner une stricte discipline, subjuguier par son charme, semer la terreur à coups de remarques caustiques, témoigner à ses familiers l'affectueuse et tyrannique sollicitude d'une mère. En pénétrant chez elle, on prend l'engagement tacite de s'incliner devant la loi du pays et de se laisser de bon gré diriger, morigéner ou charmer.

Certes, il faut de l'abnégation à la femme qui accepte de tenir sa maison ouverte à jour fixe et à heure régulière jusqu'à sa mort. Les habitués ont parfois la ressource de faire défaut, la maîtresse de maison jamais. Dans ce temps-là, elle n'avait même pas à espérer de relâche même pendant l'été. Mme Dupin emmenait ses familiers à Chenonceaux, Mme d'Épinay recevait à la Chevrete, le duc et la duchesse de Choiseul à Chanteloup, la maréchale de Luxembourg à Montmorency,

et la conversation ne chômaît jamais. Le plus haut point de ce courage mondain fut peut-être atteint par Mlle de Lespinasse qui reçut tous les jours depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir pendant douze ans; Grimm rapporte qu'elle avait subordonné à ses réceptions ses préférences et ses liaisons particulières et qu'elle n'allait presque jamais au spectacle ni à la campagne.

Un pareil renoncement à soi-même ne peut pas être total; les maîtresses de maison qui ne sont ni des saintes ni des héroïnes, y trouvent des érieuses compensations. C'est l'ambition mondaine qui rend la plupart d'entre elles capables de sacrifier si continûment leur liberté et parfois leurs goûts personnels. C'est aussi l'amour de la domination : dans son salon soumis à une discipline quasi militaire, Mme Geoffrin représenterait assez bien cette tendance au caporalisme que Marcel Proust a plaisamment prêtée de nos jours à sa terrible Mme Verdurin. — Mme du Deffand, en s'entourant de visiteurs, ne veut que s'étourdir et échapper à l'ennui qui la ronge.

Ambitieuses, despotiques ou ennuyées, les maîtresses de maison doivent s'imposer par leur autorité morale. Au XVIII^e siècle, celle-ci n'est pas conférée par la vertu. On a beaucoup parlé de vertu à cette époque, mais on entend par là l'altruisme, la générosité, le souci éloquent du bien public. Jamais le mot ne prend le sens étroit et un peu prudhommesque qu'on lui donnera au XIX^e siècle. Il faut attendre la substitution de la morale bourgeoise à la morale aristocratique pour qu'on voie attacher un tel prix aux bonnes mœurs, à la respectabilité. Même alors, les gens du monde ont l'habitude d'ignorer discrètement les aventures passagères, d'en sourire tout au plus, avec une indulgence complice, et de tolérer les liaisons quasi officielles ; c'est qu'il n'a jamais été de bonne compagnie de se montrer sévère sur les mœurs privées. Le XVIII^e siècle, plus libéral encore sur ce chapitre, tenait un adultère pour presque vénérable quand il était consacré par la durée : le couple Saint-Lambert-Mme d'Houdetot passa pour édifiant. A cette époque, au lieu d'interdire l'ambition mondaine,

une liaison reconnue peut jouer son rôle dans la vie de société. L'« ami » de la maîtresse de maison est parfois un meuble indispensable à son salon au même titre que « son » étranger et « son » homme de lettres.

Plus que sur la vertu, l'influence d'une maîtresse de maison s'établit sur la naissance, les relations ou la fortune. La marquise du Deffand peut se passer d'opulence. Mme de Tencin connaît familièrement des cardinaux, des maréchaux, des présidents au Parlement, des lieutenants de police. La bourgeoise Mme Geoffrin doit, pour une part, à sa richesse de jouer un rôle social de premier plan.

Vertueuses ou non, riches ou bien nées, parfois riches et bien nées, les maîtresses de maison ne sont plus toutes jeunes. L'âge vient asseoir solidement leur autorité, dans un pays où il suffit presque de ne plus être jeune pour devenir respectable, où la vieillesse confère tous les droits aux femmes : celui d'attendre comme un dû un maximum d'égards, de tenir des propos gaillards dans les milieux les plus austères, de manifester une humeur exécrationnelle et de tyranniser leur prochain. Mme d'Épinay sans doute n'était pas vieille, ni Mlle de Lespinasse, quand elles ouvrirent leur salon. Elles approchaient toutefois de la trentaine et, dans ce temps-là, mariées à quatorze ans, les femmes de trente ans pouvaient être grand-mères.

Mais, plus encore que sur l'âge, le prestige moral se fonde sur le mérite personnel. Des plus célèbres maîtresses de maison du XVIII^e siècle, aucune n'avait une personnalité médiocre. Mme de Lambert s'impose par la distinction, Mme Geoffrin par une bonté autoritaire, Mme de Tencin et Mme du Deffand par l'intelligence ; la richesse de cœur, le charme de Mlle de Lespinasse groupent une petite cour presque fanatique autour d'une pauvre demoiselle de compagnie ; l'application, la conscience professionnelle de Mme Necker la dispensent de mérites plus éclatants. C'est peut-être de culture qu'elles peuvent le plus facilement se passer. L'exemple de Mme Geoffrin le prouve, et l'on pourrait

s'en étonner si l'on ne comprenait que leur rôle essentiel n'est pas de briller elles-mêmes : nous touchons ici à ce qu'on peut appeler leurs qualités de techniciennes.

Le salon idéal, en effet, est bien différent du salon de Célimène. Cette jeune coquette de vingt ans, qui ne cherche qu'à se faire valoir, ignore les usages du monde autant que le cœur humain. L'expérience lui apprendra qu'on ne s'attache durablement les hommes qu'en se faisant la complice discrète de leur amour-propre. Un contrat tacite est passé entre la maîtresse de maison et ses familiers ; elle récompense leur assiduité par son zèle à les mettre en valeur. Sa tâche propre est de satisfaire la vanité de tous. Il lui faut une attention vigilante et l'expérience des hommes, ces grands enfants. A elle de veiller à ce que la « vedette », étranger de marque ou auteur célèbre, soit mise au premier plan ; à elle aussi de ne pas négliger le plus modeste figurant : elle n'oublie jamais qu'il a le droit de placer son mot d'esprit ou son anecdote, de produire son information, et qu'il brûle de lancer sa tirade ou son couplet. Que d'habileté, que de tact pour discipliner des amours-propres rivaux, pour empêcher, comme dit Mme Necker, « que personne ne prenne trop d'espace aux dépens des autres » et pour faire patienter les gens qui « attendant toujours le trait pour parler, vous obligent à finir le fond de la tapisserie dont ils ne veulent tracer que les fleurs ».

Le rôle d'une maîtresse de maison, c'est donc essentiellement de substituer à la loi de la jungle cette loi faite d'égards réciproques par laquelle chacun, sachant qu'il a besoin des autres pour briller, admet qu'ils brillent à leur tour. Mme de Staël dit très justement que les gens du monde doivent être des « auditeurs alternatifs » qui s'encouragent mutuellement. Pour qu'ils partent contents, il faut leur donner la conscience d'avoir été à la fois des spectateurs charmés et des acteurs qui ont bien joué leur rôle. La maîtresse de maison, qui a son amour-propre aussi, le sentira chatoillé agréablement quand elle aura réalisé son tour de

force, transformé l'égoïsme en sociabilité, substitué l'harmonie à la discordance.

Ce rôle civilisateur est bien souligné par une phrase de Grimm : « Le désordre et l'anarchie qui se mirent dans le parti des philosophes après la mort de Mlle de Lespinasse et la paralysie de Mme Geoffrin prouvent combien la sagesse de leur gouvernement avait prévenu de maux, combien elle avait dissipé d'orages et surtout combien elle avait sauvé de ridicules. Jamais, sous leur respectable administration, nous n'eussions vu toutes les scènes auxquelles la musique a donné lieu, jamais. » « La sagesse de leur gouvernement », « leur respectable administration », voilà des mots bien révélateurs ; ils précisent la nature des rapports qui s'établissent entre une maîtresse de maison et ses habitués. Ceux-ci sont au fond les sujets d'un petit État fondé et gouverné par un de ces « despotes éclairés » qui savent établir leur propre gloire sur le bonheur de leur peuple et dont le royaume privilégié, mais éphémère, ne survit pas à l'intelligence efficace qui l'a créé.

* *

Les salons sont d'abord peuplés, cela va de soi, par les gens du monde qui consacrent à la vie de société leurs amples loisirs. Elle les occupe et leur permet d'autre part de vivre comme il convient à leur fortune et à leur rang.

Ils appartiennent d'ailleurs à des milieux bien différents. Noblesse d'épée, depuis les simples gentilshommes, jusqu'aux très grands seigneurs qui fréquentent, par ailleurs, Versailles où les attachent des charges et des intérêts : les Villars, les Brancas, les Beauvau, les Luxembourg, les Montmorency, les La Rochefoucauld. Noblesse de robe : les Montesquieu, les Malesherbes, qui savent unir l'enjouement des manières au sérieux et à la profondeur de la pensée, et les magistrats diserts et galants, discrètement érudits, tel le président Hénault. Le clergé est représenté par les prélats mondains, les

ecclésiastiques savants et tous ces abbés qui ne sont d'église que par leur petit collet. Voici enfin le monde de l'argent : les gens d'affaires sont peu à peu entrés dans la société polie au cours du siècle.

En 1709, quand Lesage est invité à lire à l'hôtel de Bouillon son *Turcaret*, violente charge contre les traitants, on s'empresse de lui dire, pour le rassurer, qu'il n'a pas à craindre d'en rencontrer un seul dans l'assistance. Vers le milieu du siècle, Duclos constate au contraire qu'il se trouve parmi les financiers « des gens fort aimables qui sont recherchés par la meilleure société et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent ». Ces nouveaux venus jouent aux mécènes, se signalent, comme le fermier général La Popelinière, par leurs goûts artistiques. Leurs femmes, Mme Dupin, Mme d'Épinay, Mme Necker, tiennent des salons ; leurs filles, richement dotées, s'appellent la comtesse d'Évreux, la duchesse de Choiseul, la duchesse de Gontaut, la baronne de Staël.

Ce public dressé à la vie de société donne le ton dans les salons et y représente un certain type humain, dont l'idéal a été conçu et précisé dès le xvii^e siècle. C'est l'« honnête homme » vivant pour le monde et formé par le monde. Il se fait d'abord apprécier par l'excellence de ses manières ; il sait s'habiller, se présenter, se tenir, parler quand il convient et comme il convient, se taire quand il le faut, le tout avec l'aisance naturelle qui est son heureux partage. Mais il se distingue également par un certain tour de son intelligence ; il est cultivé, ce qui signifie non point qu'il est un homme d'étude, mais qu'il « a des clartés de tout ». Ce n'est ni un pédant, ni un homme de métier. La Rochefoucauld disait déjà : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » Quand, à la fin du xviii^e siècle, le prince de Ligne constate que « les jeunes gens du monde commencent à faire les docteurs », c'est pour lui le signe qu'ils ont perdu leurs manières et ne se conforment plus au bon usage. Ils ne savent plus désormais aborder tous les sujets avec légèreté et désinvolture ; ils ont

perdu le ton détaché, à peine supérieur, de ces privilégiés qui se savent assez de goût

Pour juger sans étude et raisonner de tout.

L'aisance et le raffinement, voilà l'apport des gens du monde dans la vie de société. Mais le poli de leurs manières s'accommode trop souvent de la médiocrité intellectuelle ; sans doute en ont-ils conscience, car on les voit accueillir avec faveur et même appeler dans leur cercle des gens sans naissance, hommes de lettres, savants et artistes. Grâce à ceux-ci, les réunions changent de ton et de but. Chargées d'intérêts multiples, elles cessent d'être de simples rencontres entre gens liés par les obligations de la politesse ; il s'y établit ce commerce d'idées vif et animé qu'évoque naturellement pour nous le mot de « salons ».

En toute première ligne parmi ces *animateurs* viennent les hommes de lettres, ceux que Walpole appelle « les auteurs du logis ». « Chaque maîtresse de maison, nous dit-il, en avait un ou deux dans son salon, et Dieu sait s'ils y étaient encensés. On était tenu de leur faire sa cour pour la faire à la maîtresse du logis. » Chaque salon gravite autour d'un vrai ou d'un faux grand homme. De bons et de mauvais écrivains sont mis sur le même plan. Un polygraphe comme Lamotte, un philosophe de collège comme Raynal, un conteur sans talent comme Marmontel, des poètes aussi médiocres que Delille et Thomas ont pu passer pour des étoiles de première grandeur ; on conçoit fort bien, au reste, que les gens du monde puissent se laisser à l'occasion séduire par une habile et reposante médiocrité, autant et plus que par la puissance originale qui fatigue et déconcerte.

Ce n'est d'ailleurs pas sans résistance qu'ils ont accueilli parmi eux les gens de lettres. Au début du siècle, ceux-ci sont parfois considérés de très haut, en simples amuseurs. Quand Voltaire, qui fréquente la même société que le chevalier de Rohan et croit pouvoir le traiter en égal, se prend de querelle avec lui,

ce grand seigneur, refusant un duel, le fait bâtonner par ses laquais. Après la Régence, on raille encore les « bureaux d'esprit » où les hommes de lettres sont traités avec considération. Mais les barrières sociales tombent peu à peu. En 1750, Duclos peut écrire : « Les mœurs font à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent et égalisent dans la société les rangs qui sont distingués et subordonnés dans l'État... Tous les jours, dans les cercles les plus brillants, les lettres rapprochent des conditions, malgré le faste des dignités et l'orgueil de la naissance. »

Bientôt même les gens de lettres bénéficient d'un véritable engouement. Duclos constate que les grands seigneurs les recherchent « malgré leur esprit qu'ils craignent comme les voleurs craignent les lanternes. S'il en est qui les aiment par choix, ajoute-t-il, tous s'en piquent par mode. » Les gens du monde passeront non seulement sur les écarts de caractère d'un Rousseau, mais aussi sur le manque d'éducation d'un Marmontel qui pourra se montrer impunément, au dire du prince de Ligne, « grossier, dédaigneux et présomptueux ».

La mode, le goût des plaisirs intellectuels ne suffisent pas à justifier ce traitement privilégié. Dans ce monde inquiet qui a cessé de croire à sa stabilité, les gens de lettres se sont peu à peu mués en philosophes, épris du bien public, et ils deviennent des directeurs de conscience. En 1775, Malesherbes proclame à l'Académie que « ceux qui ont le talent d'instruire les hommes et le don de les émouvoir, les gens de lettres en un mot », sont, « au milieu du public dispersé, ce qu'étaient les orateurs de Rome et d'Athènes au milieu du public assemblé ». Désormais on attend des écrivains autre chose que le divertissement : une lumière projetée sur l'avenir. Aussi se presse-t-on autour d'eux dans les salons avec un intérêt qui bientôt devient de la ferveur. Un jeune noble comme le comte de Ségur écrira plus tard : « Nous préférerions un mot d'éloge de d'Alembert, de Diderot, à la faveur la plus signalée d'un prince. » Dégrisée par la lecture des *Confessions* de Rousseau, la

comtesse de Boufflers s'étonnera auprès de Gustave III : « Je ne reviens pas du culte que je lui ai rendu, car c'en était un. »

Prêtresse de ce culte, la maîtresse de maison est parfois récompensée de son zèle. Quand elle a eu la chance d'élire un véritable grand homme, elle est, à sa mort, associée à lui et,

Vaisseau favorisé par un grand aquilon,
Aborde heureusement aux époques lointaines.

A part quelques érudits, qui se souviendrait de Mme d'Épinay et du baron d'Holbach, si la mémoire de Diderot et de Rousseau ne leur demeurerait attachée ? Un salon bien oublié est celui de la richissime fille du financier Samuel Bernard, mariée au fermier général Dupin ; il suffit que Rousseau l'ait traversé, le temps de s'éprendre fugitivement de la belle Mme Dupin, pour que, dans un recoin des *Confessions*, lui soit assurée une discrète survie. Un écrivain de génie peut presque de toutes pièces créer un salon. N'avons-nous pas tous cru pénétrer pour de bon, conduits par Marcel Proust, chez la duchesse de Guermantes, chez Mme Verdurin et chez Mme de Villeparisis ? Quelque lettré d'un siècle à venir, épris du passé et désireux de rendre visite à une vieille dame qui se console comme elle peut d'avoir atteint l'âge de la vertu, pourrait indifféremment tirer la sonnette de la marquise du Deffand ou celle de la marquise de Villeparisis.

Le xvii^e siècle avait déjà accueilli les écrivains dans ses salons. Voiture avait brillé à l'hôtel de Rambouillet ; La Fontaine était choyé chez Mme de La Sablière. Le xviii^e siècle se montre plus original en faisant place aux spécialistes, savants et artistes. La vie de société s'enrichit alors de silhouettes un peu singulières et de sujets de conversation qui étaient restés étrangers à l'expérience mondaine.

La mode est aux savants. Un Fontenelle, depuis ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, est devenu le patron

officiel d'une astronomie aimable ; le médecin Astruc est attiré chez Mme de Tencin, le chimiste Rouelle chez Dupin de Francueil ; le naturaliste Buffon règne chez Mme Necker. La faveur va surtout à ceux qu'on appelle « les géomètres », Clairaut, d'Alembert, Dortous de Mairan. « Tout à coup, s'écrie railleusement d'Alembert, nos yeux se sont ouverts à un phénomène extraordinaire et nouveau : on a été étonné qu'un géomètre ne fût pas une espèce d'animal sauvage. Bientôt, comme on n'observe guère de milieu dans ses jugements, tout géomètre s'est vu indistinctement recherché. » Ces nouveaux venus « règnent aux toilettes ». Au dire de Raynal, « ils y succèdent aux fous, aux singes, aux nègres et enfin aux poètes », et Bernis constate que « chaque femme a eu son géomètre comme on avait autrefois un page ».

Ces savants sont, au reste, des esprits cultivés, voire encyclopédiques. D'Alembert consacre la matinée à la géométrie ; mais, l'après-midi, il saura parler en société de tout autre chose que de mathématiques. Voltaire pourra faire une place dans le *Temple du Goût* à Dortous de Mairan, qui possède à fond la théorie et même la pratique de la musique, qui est connaisseur en beaux-arts et versé dans la chronologie et l'antiquité.

Si les gens du monde avaient, au xvii^e siècle, à peu près ignoré les savants enfermés dans leur univers, ils n'avaient pu se passer de fréquents rapports avec les artistes : architectes, peintres, sculpteurs, musiciens. Ceux-ci étaient pour eux des sortes de fournisseurs, des domestiques d'un rang supérieur et ne participaient aux réceptions qu'à titre professionnel. Les artistes vivaient d'ailleurs entre eux, constituant une sorte de classe sociale de laquelle ils ne s'évadaient guère ; ainsi, au Louvre, les peintres du roi et leurs familles logeaient dans des galeries, en une sorte de phalanstère. Le xviii^e siècle les fait pénétrer dans le monde à titre d'invités ; le talent, le génie jouent à leur bénéfice comme à celui des écrivains et leur tiennent lieu de naissance et de dressage mondain. Il peut arriver que

les musiciens soient reçus dans une réunion à titre de simples exécutants ; mais, dans la plupart des salons, les artistes sont des hôtes de choix et des habitués. Mme de Lambert reçoit les Couperin en même temps qu'Adrienne Lecouvreur ; la famille Mozart est accueillie chez Mme d'Épinay ; Rameau est le tyran de La Popelinière ; Grétry ne manque pas une soirée de Mme Vigée-Lebrun ; Mme Geoffrin rassemble chez elle presque tous les peintres et les sculpteurs de son temps ; dans le salon de la comtesse d'Egmont fréquentent les peintres Chardin et Joseph Vernet, les musiciens Grétry et Monsigny. Le public est devenu curieux, non seulement des œuvres, mais de la personnalité des artistes, et c'est un attrait pour lui de savoir qu'il peut les rencontrer dans certains milieux privilégiés qui affichent par là leur dédain des strictes conventions sociales, et aussi la compétence d'un goût éclairé.

Enfin, parmi les habitués des salons du XVIII^e siècle, il faut faire une place d'honneur aux étrangers. C'est l'époque où les peuples d'Europe consentent à n'être que des barbares humblement épris de notre art, de nos idées, de nos mœurs ; il n'est pas d'éducation achevée sans un séjour plus ou moins prolongé en France. D'Angleterre, de Suède, de Danemark, d'Allemagne, de Pologne, de Russie, d'Italie, d'Espagne, on accourt se former à Paris sur d'incomparables modèles. Ce n'est point à la cour qu'on a le plus à cœur de se faire présenter, mais chez Mme du Deffand, chez Mme Geoffrin, chez Mlle de Lespinasse. Ces visiteurs fréquentent d'habitude plusieurs cercles à la fois ; mais chacun d'eux est plus spécialement adopté par un salon dont il devient l'enfant chéri et parfois l'enfant terrible. On rencontre Bolingbroke et Chesterfield chez Mme de Tencin ; Horace Walpole est l'ami le plus cher de Mme du Deffand ; l'ambassadeur de Naples, Caraccioli, compte parmi les intimes de Necker. L'Allemand Grimm cumule auprès de Mme d'Épinay les fonctions d'auteur favori et d'amant ; l'abbé Galiani, secrétaire

d'ambassade du roi de Naples, est spécialement en faveur chez Mme d'Épinay et chez Necker. Le médecin florentin Gatti, Gleichen, ministre de Danemark, Creutz, ministre de Suède, sont les familiers du duc et de la duchesse de Choiseul ; le prince de Ligne brille au Temple, dans le cercle du prince de Conti et plus tard chez les Polignac. A Mme Geoffrin échoit la bonne fortune d'accueillir le jeune Stanislas Poniatowski, futur roi de Pologne, aux trois comtesses d'Egmont, de La Marck et de Boufflers, celle de recevoir et de prétendre former le futur roi de Suède Gustave III. Et tout ce que l'Europe compte d'aristocrates « éclairés » défilera chez Voltaire à Ferney.

A ces hôtes de passage, les salons du XVIII^e siècle doivent un caractère discrètement cosmopolite. On y accueille avec curiosité et bienveillance ces personnages amusants, qui ouvrent à la pensée et à l'imagination des horizons nouveaux ; on leur sait gré d'apporter de temps en temps une bouffée d'air frais dans une atmosphère de serre chaude, d'être des « originaux » au milieu de gens coulés tous dans le même moule. Les brutalités voulues d'Horace Walpole, sa rudesse anglaise, reposent Mme du Deffand des fadeurs mondaines ; la silhouette gesticulante de Galiani, sa mimique de petit abbé napolitain animent les milieux encyclopédistes. « C'est toute la comédie italienne » que Caraccioli, « ce drôle de personnage », évoque plaisamment dans l'esprit de Mme du Deffand. Et la silhouette démocratique du vieux Franklin, son habit de drap brun, ses bas blancs, ses cheveux sans poudre tranchent dans le salon de la belle veuve d'Helvétius dont il s'éprendra et qu'il baptisera Notre-Dame d'Auteuil.

Rentrés chez eux, ces étrangers restent en relations avec leurs amis français et surtout avec les maîtresses de maison qui les ont adoptés. De là tant de correspondances suivies qui prolongent pour eux des moments incomparables et qui vont porter dans tous les coins de l'Europe l'influence des salons parisiens.

Il serait faux de croire que chaque maison a sa propre

troupe de grandes vedettes, d'utilités et de figurants. Les acteurs de la comédie mondaine passent d'un cercle à l'autre, surtout dans la deuxième partie du siècle, où les salons de Mme Geoffrin, de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, du baron d'Holbach, de Mme d'Épinay, du prince de Conti, de Mme Necker sont à peu près contemporains. On peut toutefois distinguer à cette époque deux troupes principales, celle des mondains et celle des philosophes. Elles se mélangent dans des proportions variables, suivant le goût de la maîtresse de maison et quelquefois le hasard. Après sa rupture avec d'Alembert, Mme du Deffand ferme avec mépris sa porte aux philosophes, à leur jargon et à leurs idées. Chez le prince de Conti, chez la maréchale de Luxembourg, ils sont l'exception. Chez Mlle de Lespinasse, ils font la loi ; pour être admis, les gens du monde doivent être convertis à leur évangile.

D'ailleurs, les habitués changent de ton quand ils passent d'un salon à un autre. Ainsi, la troupe des philosophes, déchaînée chez le baron d'Holbach, enflammée chez Mlle de Lespinasse, se tient bien sage chez Mme Geoffrin, où nulle hardiesse n'est permise.



Les salons du XVIII^e siècle n'ont pas été de petits mondes étriqués et factices, comme l'hôtel de Rambouillet. Largement ouverts à la vie du dehors, ils sont devenus vers le milieu du siècle le centre intellectuel de la France. C'est toute l'histoire des idées et du goût à cette époque qui se reflète dans ces conversations frivoles ou graves, plus graves à mesure que de plus redoutables problèmes se posent et que 1789 approche.

Un des caractères dominants du siècle est son insatiable curiosité. Aussi le mondain de ce temps-là, qui tantôt donne le ton, tantôt suit la mode dans le domaine de l'esprit et de l'art, doit-il être presque universel. Il ne lui suffit plus, comme au siècle précédent, d'être au courant des nouvelles mondaines, de pouvoir parler

grammaire, littérature, théâtre, et de savoir analyser le cœur humain ; il doit, en outre, être bien informé et capable de jeter dans l'entretien son mot d'esprit ou sa tirade enthousiaste quand on parle beaux-arts, sciences, philosophie et politique.

Les commérages purement mondains intéressent toujours vivement ces petits cercles dont les membres se surveillent réciproquement, à l'affût du scandale ou du ridicule. Les modes peuvent varier, elles sont l'objet des mêmes papotages animés. Les événements de la cour, déplacements, naissances, maladies, choix ou disgrâce d'un ministre ou d'une favorite, continuent à être suivis avec une vive curiosité par ces gens dont les intérêts de classe et de famille sont souvent en jeu. Mais le ton cesse d'être respectueux, et qu'ils s'agisse du Régent, de Louis XV ou de Louis XVI, flotte entre l'indifférence, le mépris et l'insolence. « Voulez-vous savoir ce que sont ces trois frères, dit un jour le marquis de Créqui au prince de Ligne : un gros serrurier, un bel esprit de café de province, un faraud des boulevards. » Le gros serrurier est le roi Louis XVI ; les deux autres frères, les comtes de Provence et d'Artois. Le ton de l'irrespect est d'ailleurs donné par le comte d'Artois, qui crie au solennel buste de Louis XVI : « Bonsoir, grand-papa ! »

Au début du xvii^e siècle, les mondains s'étaient passionnés pour la grammaire. Vaugelas ne les avait-il pas déclarés souverains juges en matière de bon usage ? Le bon langage est désormais, pour les gens bien nés, une sorte d'apanage sur lequel ils ont le devoir de veiller. Le français a beau être dans un état de relative fixité, il reste à le protéger contre les ignorants qui viendraient le corrompre ; c'est la tâche que s'est assignée le prince de Beauvau, célèbre puriste, qu'on appelle tout court « le grammairien » dans le cercle de Mme du Deffand. « Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, disait un de ses amis, et que je passe dans l'ombre de son cheval, j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. »

Il reste, d'autre part, à admettre ou à repousser les mots neufs qui, de tout temps, veulent avec hardiesse s'introduire dans le vocabulaire. L'abbé Barthélemy se moque de Mme du Deffand, qui s'est servie du mot « énergie ». « Qu'il sache, réplique la marquise, qu'il est devenu à la mode et qu'on n'écrit plus rien qu'on ne le place. » Elle en appelle à la duchesse de Choiseul. « Vous me demandez si je connais le mot énergie, répond celle-ci. Assurément, je le connais. Je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. »

Les gens du monde s'estiment aussi, depuis le xvii^e siècle, compétents dans le domaine littéraire. Ils le peuvent d'autant mieux qu'en général les œuvres des écrivains reflètent les goûts et les préoccupations du moment et sont, de ce fait, à leur portée. Leur premier soin est de se tenir au courant des nouveautés : la lecture à haute voix est un passe-temps favori des salons lettrés ; les « auteurs du logis » ou tel écrivain célèbre y apportent en primeur leurs œuvres inédites. Une gravure célèbre nous représente une lecture chez Mme Geoffrin ; quand Caraccioli arrive chez Mme du Deffand, après avoir passé l'après-midi chez Mlle de Lespinasse, la première constate avec aigreur qu'il « était enivré de tous les beaux ouvrages dont il avait entendu la lecture ». A l'hôtel d'Aiguillon, vers 1750, la duchesse lit d'une voix forte les cahiers de l'abbé de Saint-Pierre ou bien encore des traductions de Pope et de Prior rédigées par elle. Marmontel fait entendre pour la première fois ses *Contes moraux* chez la belle Mme de Brionne, M. de Guibert, son *Connétable* à Chanteloup, dix-huit mois avant de le faire représenter, Rousseau, ses *Confessions* chez la comtesse d'Egmont, Bernardin de Saint-Pierre, son *Paul et Virginie* chez Mme Necker, La Harpe, ses *Barmécides*, Gentil Bernard, son *Art d'aimer* chez la maréchale de Luxembourg.

Mais la grande affaire des salons, c'est de porter des jugements en matière littéraire. Ils consacrent dans l'ancienne France les succès et les réputations. Tantôt

l'œuvre est exécutée d'un mot frivole : « C'est de l'esprit sur les lois », dira Mme du Deffand du livre auquel Montesquieu a travaillé plus de trente ans. Tantôt on la discute sérieusement. L'intérêt que suscite un écrit et son succès dépendent d'ailleurs bien rarement de son véritable mérite. Il est porté aux nues quand il répond aux sentiments ou aux soucis du moment et à ceux du petit cercle qui l'écoute. Un médiocre plaidoyer en faveur de la tolérance comme le *Bélisaire* de Marmontel reçoit un accueil enthousiaste dans les cercles philosophiques. Et si la *Nouvelle Héloïse* est discutée chez les gens de lettres, « dans le monde, dit Rousseau, il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur ».

Il faut bien constater d'ailleurs qu'on attache souvent autant d'importance aux petits vers, aux chansons, aux mascarades et comédies de société qu'aux grandes œuvres. La tradition ne s'en est pas perdue depuis l'hôtel de Rambouillet et les correspondances du XVIII^e siècle sont semées d'agréables improvisations.

Cet aspect galant, léger et frivole de la vie de société au XVIII^e siècle, cet amenuisement intellectuel ne doit pas être oublié. Plus l'élément mondain proprement dit domine dans un salon, comme à Sceaux, à l'hôtel de Lambert, chez Mme du Deffand, plus ces divertissements en marge de la littérature y sont en honneur. Le chevalier de Lisle sera surnommé, par le prince de Ligne, « le dieu du couplet ». Quand Choiseul est exilé, l'indignation de ses partisans s'exprime par des chansons tout autant que par des diatribes violentes contre ses ennemis, d'Aiguillon et le chancelier Maupeou :

Du Chancelier, du d'Aiguillon,
Lequel est le plus grand fripon,
Lequel perdra plus tôt sa place ?

s'amuse à chanter Mme du Deffand.

Parmi les sujets littéraires qui ont alimenté la conversation, il faut faire une place privilégiée au théâtre.

On ne se contente pas de discuter la valeur des pièces : la personnalité des acteurs, leur jeu, le spectacle lui-même offrent un intérêt toujours renouvelé à cette époque où l'évolution du goût entraîna des changements notables dans la mise en scène et la diction.

On s'intéresse passionnément aux faits et gestes des gens de théâtre. Un recueil comme le *Journal secret* de Bachaumont y est presque uniquement consacré. Les tragiques amours d'Adrienne Lecouvreur et du maréchal de Saxe défrayent la chronique ; a-t-elle été, n'a-t-elle pas été empoisonnée par sa jalouse rivale, la duchesse de Bouillon ? Plus plaisantes sont les histoires de Sophie Arnould dont les mots d'esprit sont partout colportés. Quelle joie le jour où, brouillée pour de bon avec le comte de Lauraguais, elle lui renvoie dans un carrosse leurs deux enfants au milieu de tous les présents qu'elle a reçus de lui ! Mlle Clairon retient l'attention par les éclats de son caractère difficile et ses querelles retentissantes (déjà !) avec la Comédie-Française et les pouvoirs publics.

Mais on s'intéresse à elle et à Le Kain pour des motifs plus relevés : on voit en ces deux acteurs les rénovateurs de l'art dramatique. Le comte de Lauraguais, mécène intelligent, va permettre d'apporter plus de vérité dans les costumes, le décor et la diction. L'illusion théâtrale n'était pas possible sur une scène que Molière a montrée soumise à une véritable servitude, les hommes de la bonne société rangés à droite et à gauche de chaque côté du plateau ; ils payaient très cher ces places, grâce auxquelles l'intérêt du public se partageait entre eux et les acteurs : une grosse somme d'argent versée par Lauraguais dédommage les directeurs de théâtre qui peuvent renoncer à cette source de profits. Voilà bien des sujets de papotage pour les salons. Plus encore le jour où sur cette scène désencombrée, Mlle Clairon joue la *Roxane* de Racine, « habillée en sultane, sans panier, les bras demi-nus et dans la vérité du costume oriental ». Marmontel la félicite de son succès : « Eh ! ne voyez-vous pas qu'il me ruine ? »

Il faut, dans tous mes rôles, que le costume soit observé ; la vérité de la déclamation tient à celle du vêtement... Toute ma riche garde-robe est, dès ce moment, réformée ; j'y perds pour dix mille écus d'habits, mais le sacrifice en est fait. » Et, huit jours plus tard, on voit s'avancer sur la scène l'Électre de Crébillon « en simple habit d'esclave, échevelée et les bras chargés de longues chaînes ». En même temps, renonçant à la diction emphatique et stylisée, elle nuance avec simplicité et naturel un rôle qu'elle ramène à la vie. « Paris, comme Versailles, dit Marmontel, reconnu dans ces changements le véritable accent tragique. »

Les gens du monde s'intéressent de façon plus directe encore au théâtre. Ils se font eux-mêmes acteurs. Au début du siècle, la seule scène mondaine est celle de Sceaux. Sous Louis XV, les petits théâtres foisonnent dans le monde et dans le demi-monde : on joue à la cour où Mme de Pompadour a créé le théâtre des Petits-Cabinets, chez la maréchale de Richelieu à l'hôtel des Menus, chez le duc d'Orléans à Villers-Cotterets, chez la duchesse de Bourbon à Chantilly, chez le duc de Gramont à Clichy, chez le duc de Choiseul à Chanteloup, chez Mme Dupin, chez La Popelinière, et encore chez les demoiselles de Verrières et chez la Guimard. Les grands salons littéraires et philosophiques se prêtent même parfois à ce divertissement. Mme d'Épinay a son théâtre à la Chevrette et Voltaire le sien à Ferney. Il va de soi que ces spectacles alimentent toutes les conversations ; c'est une révélation quand on découvre que la timide duchesse de Choiseul est une actrice remarquable et qu'elle montre sur la scène l'assurance tranquille qui lui fait défaut dans la vie. On compare le jeu des acteurs de la Comédie-Française à celui des amateurs, à l'avantage de ces derniers, cela va sans dire. Mme Necker admire « les femmes honnêtes et aimables » qu'elle a vu représenter à la Chevrette « des scènes si naturelles » ! Moins bienveillant, le *Recueil de ces Messieurs* accuse une certaine troupe mondaine de « mettre en pièces régulièrement

trois fois par semaine Crébillon et Voltaire » et ajoute que les gens du monde prennent « en quinze jours tous les travers, tous les ridicules d'une troupe en règle... le désir de briller, l'amour des applaudissements, la fureur des préférences ». Pour ces mondains il se crée même un genre nouveau, celui de la comédie de salon : Carmontelle écrit à leur usage ses proverbes dont Musset s'inspirera plus tard.

Se complâit-on toujours à l'analyse du cœur humain, dans les salons du XVIII^e siècle ? L'étude systématique, parfois un peu précieuse de l'homme, avait été exploitée largement par le siècle précédent. Les grandes explorations de l'époque classique sont finies, mais il reste à faire ces petites découvertes inépuisables dont le total forme l'expérience mondaine et l'expérience humaine. La connaissance de l'homme ne peut avoir cessé d'intéresser des milieux où l'ambition, l'intérêt, le sentiment et la sensualité entrelacent tant d'intrigues. Parfois on y aboutit à une constatation ironique ou désenchantée.

Quand on lui demande si elle aurait envie de connaître l'avenir, Mme de Rochefort répond : « Non, il ressemble trop au passé. » Le misanthrope M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, trouve cette formule : « Dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine. » Quand on demande à un évêque pourquoi il a une maison de campagne où il ne va jamais : « Ne savez-vous donc pas, répond-il, qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait » ; à quoi un interlocuteur ajoute : « Cela est vrai, et c'est ce qui fait la fortune du paradis. »

On ne se contente pas de ces rapides aperçus. La marque du XVIII^e siècle, c'est de vouloir expliquer au lieu de constater simplement : une vision nouvelle du monde est née. Les hommes se sont lentement rendu compte que rien n'était immobile, parfait, définitif, que les sociétés, les lois, les mœurs, les arts, les croyances se modifiaient. Quelques esprits audacieusement novateurs ont tiré de ce fait une conclusion dont la hardiesse

ne nous surprend plus, et qui pourtant a marqué un véritable bouleversement : les hommes ont le droit de varier dans leurs jugements sur le vrai, le beau et le bien ; chaque époque a le droit d'avoir son propre idéal. Après Fontenelle et Perrault, Montesquieu a donné son coup de pioche dans la forteresse du dogmatisme quand il a découvert que les lois ne sont pas bonnes en elles-mêmes, mais par rapport au peuple pour lequel elles sont faites. L'idée du relatif est née, étroitement liée à celle d'évolution. Désormais, la marque de l'activité intellectuelle ne sera plus tant d'aboutir à un jugement qui blâme ou loue, qu'à une explication. C'est pourquoi, dans les salons du XVIII^e siècle, on ne se contente plus d'observer la nature humaine. L'intéressant sera de rattacher un usage, un sentiment, une croyance, à ses causes, c'est-à-dire bien souvent à un certain état social.

Un texte curieux permet de voir quel aspect va prendre alors l'étude de l'homme. Chez Mlle Quinault, à l'un de ces dîners du Bout-du-Banc dont Mme d'Épinay s'est faite le reporter fidèle, le hasard amène la conversation sur la pudeur ; le sujet passionne aussitôt les assistants ; mais aucun ne va tenter, sauf peut-être Mme d'Épinay qui y pencherait, une de ces analyses fines et pénétrantes qu'on eût attendue du siècle précédent. Duclos fait immédiatement remarquer que l'idée de pudeur est relative : « Il y a des nations sauvages, par exemple, où les femmes restent nues jusqu'à l'âge de puberté ; certainement, elles n'en rougissent pas.

MLLE QUINAULT. — Tant qu'il vous plaira, mais je crois que les premiers germes de la pudeur existaient dans l'homme.

SAINT-LAMBERT. — Je le crois, le temps les développe ; la pureté des mœurs, l'inquiétude de la jalousie, l'intérêt du plaisir, tout y concourt.

DUCLÓS. — Et l'éducation s'est fait ensuite une grande affaire de ces vertus sublimes qu'on nomme maintien.

LE PRINCE. — Mais il fut un temps où, non seulement les sauvages, mais tous les hommes, allaient tous nus. »

Et de conclure qu'il y a une multitude de vertus « de pure convention suivant les pays, les mœurs, le climat même ».

On voit assez, par ces quelques répliques, que la substance de *l'Esprit des Loix* alimente maintenant les conversations. Désormais, plus que l'individu, l'espèce humaine intéresse, et l'on imagine son évolution d'après les hypothèses scientifiques de Buffon sur l'origine du globe et les premiers hommes et d'après ces récits des navigations autour du monde qui ont mis en vogue les « bons sauvages », Tahitiens, Hurons et Incas.

D'autre part, les Français deviennent curieux des étrangers ; bientôt Montesquieu ne pourrait plus représenter ses concitoyens ébahis devant un Oriental : « Monsieur est Persan ? Comment peut-on être Persan ? » Ils s'entichent de certaines nations dont les mœurs et le caractère leur sont révélés par des récits de voyage, des œuvres romanesques ou des visiteurs illustres. Les Chinois sont l'objet d'un véritable engouement dont on trouve des traces nombreuses dans l'art et dans la littérature ; l'anglomanie durera tout le siècle chez les mondains et les écrivains. Chez le baron d'Holbach, on est très fier de posséder un certain Écossais neurasthénique, le père Hoop, et d'apprendre de lui en quoi consiste le « spleen », cette étrange maladie des Anglais ; de retour d'Angleterre, le baron révèle à ses habitués que l'ennui conduit souvent les Anglais « dans la Tamise, à moins qu'ils ne préfèrent prendre le bout d'un pistolet entre les dents » et qu'il y a, dans le parc de Saint-James, « un étang dont les femmes ont le privilège exclusif : c'est là qu'elles vont se noyer. »

Scientifique, sociologique, cosmopolite, voilà donc l'aspect nouveau sous lequel se présente dans les cercles mondains l'étude de l'âme humaine, et même la morale. Là est l'apport du XVIII^e siècle.

En liaison étroite avec l'observation de la nature humaine, la pédagogie intéresse les salons. C'est un domaine où tout le monde se croit compétent, où les gens qui ne sont pas du métier peuvent fournir sans

grand effort des vues originales, où l'on peut tout affirmer sans crainte de démenti, et à l'occasion tout expérimenter. Éducatrices naturelles, moins soumises à une tradition que les hommes qui ont fortement subi l'empreinte des Jésuites, mécontentes parfois de la discipline et de l'effort qu'on demande à leurs fils, les femmes auront leurs idées sur la pédagogie.

Au début du siècle on voit poindre ce goût chez Mme de Lambert. Plus tard, Mme du Châtelet veut instruire elle-même son fils unique et le rendre un peu moins ignorant que la jeunesse de son temps. Pour lui enseigner les éléments de la physique, elle se voit obligée d'en composer une, « n'y ayant point en français de physique complète et qui soit à la portée de son âge ». Après 1750, la pédagogie passionne le public et tout particulièrement le milieu de Mme d'Épinay : elle et Rousseau ne cessent d'agiter les idées qu'ils exprimeront un jour, lui, en maître, dans son *Émile*, elle, en bonne élève, dans les *Conversations d'Émilie*, que couronne l'Académie française. Écoutons ce fragment de conversation qu'elle a noté dans ses *Mémoires* :

MME D'ÉPINAY. — C'est une chose bien difficile que d'élever un enfant !

ROUSSEAU. — Je le crois bien, madame. C'est que les père et mère ne sont point faits par la nature pour élever ni les enfants pour être élevés.

M. DE MARGENCY, *qui éclate de rire*. — N'avez-vous pas un projet d'éducation dans la tête ?

— Il est vrai, dit Rousseau, et il ajoute que l'éducation d'un homme sauvage se fait toute seule.

MME D'ÉPINAY. — Mais, enfin, nous ne sommes pas des sauvages. Bien ou mal, il faut élever ; comment s'y prendre ?

ROUSSEAU. — Cela est fort difficile.

MME D'ÉPINAY. — Je le savais. C'est la première chose que je vous ai dite ; et me voilà aussi avancée qu'avant.

Les beaux-arts, la musique, voilà qui trouve encore place tout naturellement dans les conversations des

gens du monde. Le XVIII^e siècle s'intéresse avec une passion feinte ou sincère aux arts plastiques. Les gens riches, qu'ils appartiennent à la noblesse ou à la finance, continuent la tradition qui s'est établie au XVII^e siècle et sont collectionneurs ; les plus ambitieux ont leurs galeries de tableaux, les autres leurs « cabinets ». A côté d'eux, les connaisseurs admirent et jugent les œuvres d'art, sans prétendre se les approprier. La mode exige maintenant qu'on se mette à courir les musées, les ventes et les ateliers de peintres. Visiter les expositions qui se tiennent tous les deux ans dans le Salon Carré est un nouveau rite de la vie mondaine. Un certain Jérôme, « passeux au Sallon du Louvre », se moque de cet engouement factice dans une satire de goût poissard publiée en 1787 :

D'abord on s'rait pas du bon ton,
Si on n'avait pas vu l'Sallon ;
Qu'on s'y connaisse ou non, n'importe,
On z'a son carrosse à la porte.

On parle art et peinture, cela va sans dire, souvent avec prétention, dans une langue émaillée de termes techniques, au point d'exaspérer les vrais artistes. Charles Coypel s'amuse à faire la parodie de ce langage. « Mais, mais, Monsieur, le caractère ! Le caractère, Monsieur, le caractère ! Voyez comme ces sourcils sont frappés, ce front heurté et peint à pleine couleur, puis retouché à gras, pouf, pouf, pouf ! Comme ces gens-là faisaient rouler leur pinceau ! Comme cela est fouetté ! Ah ! Monsieur, cela est divin ! »

Beaucoup de gens du monde s'intéressent d'ailleurs à l'art avec goût et compétence. Une splendide série de tapisseries des Gobelins ayant été exposée, une conversation animée s'engage à son sujet dans le cercle de Mlle Quinault. Saint-Lambert se vante d'admirer les tapisseries deux heures sans pouvoir s'en arracher. « Chacun dit son mot sur le degré de perfection où les manufactures sont arrivées en France. Les uns préfé-

raient Beauvais aux Gobelins; les autres, la Savonnerie; tout le monde parlait à la fois. »

Dans les milieux à prétentions plus intellectuelles, c'est aux théories artistiques autant qu'aux œuvres qu'on porte intérêt ; la critique d'art qui naît à cette époque dirige le goût encore incertain du public.

Plus encore que pour la peinture, on se passionne pour la musique, et cela dès le début du siècle, si nous en croyons quelques répliques cueillies dans *Turcaret de Lesage*. « Vous aimez la musique, demande le chevalier ? — Si je l'aime, malapeste, répond le riche parvenu, je suis abonné à l'Opéra. — C'est la passion dominante des gens du beau monde, risque malicieusement le chevalier. — C'est la mienne », répond avec candeur *Turcaret*.

On fait entendre de la musique dans certains salons, on y recherche les meilleurs exécutants et les plus grands compositeurs. Les gens du monde eux-mêmes jouent d'un instrument, du clavecin, du luth ou de la mandore. Après 1750, la grande vogue est à la harpe, jusqu'alors inconnue, et qui permet de si gracieuses attitudes : « Quelques femmes, remarque Mme d'Oberkirch, en abusent pour montrer leur pied, leur bras, pour déployer toutes leurs grâces. »

Mais surtout, dans la plupart des milieux cultivés, on parle musique, on en discute avec passion. Les conversations exprimeront des changements de goût très marqués, des conflits d'écoles et de styles, on pourrait presque dire des conflits d'idées.

A deux reprises, on voit s'engager une « guerre de la musique ». Les troupes ennemies se recrutent parmi les familiers de l'Opéra.

La première bataille se livre entre l'école italienne et l'école française. Tout d'abord celle-ci triomphe avec Rameau. A la première exécution d'*Hippolyte et Aricie*, chez La Popelinière, chacun est frappé par la puissance et la nouveauté expressive de cette musique. « Le trio des Parques, dit Daquin, affecte tellement les sens que les cheveux se hérissent ; il n'y a point de terme pour

rendre l'effet produit ; c'est au-dessus de l'agitation, de l'effroi, de la terreur ; il semble que la nature s'anéantisse et que tout aille périr. » Le soir de *Dardanus*, les *Nouvelles à la main* prétendent que « l'ouvrage est si chargé de musique que les musiciens de l'orchestre, pendant trois heures entières, n'ont pas le temps d'éternuer ». L'enthousiasme groupe alors les partisans de Rameau dénommés par Voltaire les *Ramoneurs*. On trouve, parmi eux, les Encyclopédistes, sensibles à la valeur intellectuelle autant qu'à l'harmonie de ces œuvres. Mais cette densité musicale, précisément, après avoir inspiré la plus vive admiration, finit par lasser les attentions fragiles.

L'arrivée des « Bouffons italiens » à Paris provoque une sorte de révolution ; un succès délirant accueille, le 1^{er} août 1752, la représentation de la *Serva padrona* de Pergolèse ; et voici la prééminence traditionnelle de la musique française mise en question. L'attaque est vivement menée contre elle par Rousseau et Grimm, deux étrangers, remarquons-le. Rousseau la traite d'oiie grasse et traite la musique italienne d'hirondelle. Grimm prétend n'admirer que les chœurs de *Zoroastre*. (Un plaisant qui partage son opinion prétendra que c'est « l'opéra des laitues dont il n'y a que le cœur qui soit bon. ») Le caractère conventionnel de cette forme dramatique choque l'ami de Mme d'Épinay. « Tout le bonheur et tout le malheur des personnages, prétend-il, consistent à voir danser autour d'eux. » Les partis se forment. Aux Bouffons, les nombreux amateurs de musique italienne, groupés dans « le coin de la reine, regardent d'un œil méprisant les attardés du coin du roi ». Les traits d'esprit se multiplient. On accuse la nouvelle salle de l'Opéra d'être sourde ; « qu'elle est heureuse ! » s'écrie Galiani. « Les brouilleries du Parlement avec la Cour, lit-on dans la *Correspondance littéraire*, n'ont été un sujet d'entretien pour Paris que pendant vingt-quatre heures, et ce corps respectable n'a jamais pu obtenir la trentième partie de l'attention donnée à la révolution arrivée dans la musique. » Ne

va-t-on pas jusqu'à dire en riant que le séjour des Bouffons a évité la guerre civile !

La seconde bataille, plus violente encore, met aux prises les partisans de la musique française avec ceux de la musique allemande. Maintenant nos compositeurs ont entrepris d'offrir au public des opéras-comiques, agréables et faciles, qui sont écoutés avec faveur. Le plus brillant succès accueille *La Belle et la Bête* de Grétry, qu'on représente à la cour : « Tout le monde en est sorti ivre mort de plaisir », écrit Mlle de Lespinasse.

Mais Gluck arrive à Paris en 1773 ; il a bientôt ses partisans fanatiques et voilà les esprits qui s'échauffent. Lui-même donne le ton. Il faut le voir, « pendant les répétitions d'*Iphigénie*, la perruque et l'habit bas, invectivant sans vergogne ses interprètes, dans la pénombre de la salle remplie de princesses et de marquis et toute retentissante de ses quolibets et de ses ordres, lancés avec un fort accent teuton, mais dans un français pittoresque et net ». On s'injurie à l'Opéra pendant les représentations. Un détracteur d'*Alceste* prétend que Mlle Levasseur chante mal et lui arrache les oreilles : « Ce serait un grand service à vous rendre, monsieur, réplique un admirateur de Gluck, si c'était pour vous en donner d'autres ! »

La bataille se prolonge dans les salons où les uns dénigrent Gluck, tandis que les autres le portent aux nues. Après *Orphée*, on prête ce mot à Rousseau : « Puisqu'on peut avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois que la vie peut être bonne à quelque chose. » Et Mlle de Lespinasse s'exclame : « Cette musique me rend folle ; elle m'entraîne ; je n'y puis manquer un jour ; mon âme est avide de cette sorte de douleur. »

Malheureusement, les passions s'enveniment. Mlle de Lespinasse constate que « cet opéra rend les conversations bien aigres et bien monotones. J'aimais d'abord la chaleur, l'engouement qu'on y mettait ; mais, actuellement, c'est du mépris, de l'aversion. » « Tout Paris, fait savoir Mme Necker à Grimm, alors à Saint-

Pétersbourg, est divisé entre Grétry et Glouck (*sic*), et les plus modérés assurent qu'ils ont quelques gouttes de sang à verser pour l'un ou pour l'autre. » Quand les adversaires de Gluck auront fait venir Piccini à Paris, la guerre des Gluckistes contre les Piccinistes évoquera les combats épiques décrits dans *le Lutrin* : ruses, injures, coups. On baptise rue du Grand-Hurleur la rue où habite Gluck, à quoi les anti-Piccinistes répondent en appelant rue des Petits-Chants celle où s'installe l'auteur de tant de mélodies roucoulantes. Cette fois, les littérateurs, Marmontel en tête, sont presque tous, à l'exception de Suard, partisans de la musique facile de Piccini.

* * *

Les thèmes habituels de conversation que nous avons relevés jusqu'ici sont de l'ordre éternel des préoccupations mondaines. Mais on aborde, dans les salons du XVIII^e siècle, d'autres sujets qui nous paraissent bien sérieux, hors de la portée de cerveaux légers et papillonnants. Tout d'abord, les sciences d'observation.

Il ne faudrait pas croire que, sur ce point non plus, un fossé infranchissable ait coupé le XVII^e siècle du XVIII^e siècle. *Les Femmes savantes* de Molière suivent une mode lancée par les femmes du grand monde, comme cette Mme de la Sablière, qui écartait de son salon, dit La Fontaine, la galanterie et les compliments pour des propos variés où la science avait sa place :

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.

Dès 1686, le jeune révolutionnaire Fontenelle s'est avisé de mettre une astronomie vulgarisée à la portée des belles dames. Dans ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, on le voit se promener par une nuit étoilée dans le parc de la Mésangère, près de Rouen, aux côtés d'une

aimable marquise. De loin, on les prendrait pour un couple de Watteau. On approche, on écoute ; on croyait à une « Fête galante », et l'on est tombé sur une leçon d'astronomie. Dans les premières années du xviii^e siècle, le propre neveu du roi, le futur Régent se passionne pour la chimie. Il y gagnera d'ailleurs d'être accusé par la rumeur publique d'avoir empoisonné le duc et la duchesse de Bourgogne et leur fils aîné. En outre « il était curieux de toutes espèces de sciences, nous dit Saint-Simon. Il s'était fait un laboratoire où il travaillait avec un artiste de talent nommé Humbert. Il essayait, non par avidité, mais par curiosité, de faire de l'or. Il s'était ingénié tant qu'il l'avait pu à voir le diable sans avoir pu y parvenir ».

Mais jusqu'alors la science ne peut guère alimenter la conversation mondaine. Les individus isolés qui s'y consacrent sont tout juste bons à être tournés en ridicule par leurs amis, mécontents de se trouver abandonnés pour le télescope ou les cornues. L'opinion publique voit une pédante en Mme de la Sablière et Boileau se moque d'elle. L'homme universel que nous présente La Bruyère en 1688, cet Arrias qui « a tout lu, tout vu », paraît ignorer les sciences dont il ne souffle mot. Trente ans plus tard environ, le Rica des *Lettres persanes* rencontre dans un salon son « décisionnaire », vrai frère d'Arrias, qui veut paraître renseigné sur tout : « En un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. » Il a suffi de ce laps de temps pour mettre la science à la mode. Au xvii^e siècle, on se distingue des autres en la pratiquant. Maintenant, elle fait partie du bagage mondain et c'est en l'ignorant qu'on se singulariserait.

L'astronomie a la première place dans cet engouement. A la suite de Mme de la Mésangère, toutes les femmes observent les étoiles.

Les gens du monde se passionnent aussi pour la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la médecine même. L'application systématique des méthodes expérimentales, mises au point en Angleterre, assure à ces

sciences, jusqu'alors soumises à un régime anémiant, une rapide croissance. Un univers nouveau, aux possibilités infinies, se découvre peu à peu. Sous une forme élémentaire se constitue la division du monde qui est encore la nôtre. Les découvertes sensationnelles se succèdent à un rythme qui rappelle celui de notre époque. A la fin du siècle, le paratonnerre de Franklin, le baquet de Mesmer, l'inoculation passionnent l'opinion publique comme au XIX^e et au XX^e siècles les recherches de Pasteur, le télégraphe, la T.S.F. Quand Buffon révèle aux profanes la formation de la terre, les grandes périodes géologiques, le monde recouvert par les eaux, le lent retrait des océans qui met à jour nos continents, n'y a-t-il pas là matière, pour les salons, à autant de bavardages et de discussions qu'un siècle plus tard, lorsque Darwin soutiendra quel homme descend du singe ?

La découverte de la machine à vapeur va transformer le monde comme le transforme de nos jours celle des moteurs à explosion. C'est le XVIII^e siècle qui a vu les premiers hommes s'élever dans les airs, dans ces montgolfières dont on suit fiévreusement les premiers essais. En 1783, le ballon de Pilâtre de Rozier va de la Muette jusqu'aux environs de Fontainebleau ; un autre ballon va des Tuileries jusqu'à l'Isle-Adam, malgré la défense du roi. « Toutes les têtes sont tournées, on en perd, je ne dis pas le boire et le manger, mais le loto ; hier au soir, nous étions seize personnes chez la comtesse de Coislin, le thé n'a duré qu'un quart d'heure ; on n'a fait que bavarder et radoter sur les ballons. » *Les Nouvelles à la Main* du duc d'Harcourt nous montrent les mêmes bavardages dans les cafés : « Un ouvrier maladroit à ouvert une soupape par laquelle l'air inflammable du ballon de Pilâtre de Rozier s'est évaporé : Pilâtre de Rozier est obligé de remettre son départ par les airs pour l'Amérique au printemps, à cause de la violence des ouragans. » L'ambition ne fait pas défaut, on le voit, aux premiers aéronautes. Ils ont toutefois leurs détracteurs. Mais, à un homme qui regarde avec dédain un ballon et demande : « A quoi cela sert-il ? », Franklin

répond : « A quoi sert l'enfant qui vient de naître ? »

Pour beaucoup de ces mondains, la science n'est évidemment qu'une mode. Afin d'y satisfaire, nombre d'entre eux se font peindre dans un laboratoire, entourés d'instruments scientifiques. Parmi ce public engoué de science, mais non savant, l'occultisme va naturellement faire fureur. Un des attrait de la science, pour les ignorants, c'est justement l'incertitude de ses limites, l'espoir qu'elle ouvrira peut-être le domaine merveilleux de l'impossible et qu'on glissera à sa suite de la nature au surnaturel. Voici venir Cagliostro, qui prétend évoquer les morts ; le prince de Ligne ne comprend pas comment, « avec la figure, l'habit, l'accent, la grande queue d'un marchand d'orviétan, il a pu faire des dupes ». Le prince, en tout cas, ne paraît pas être du bois dont on les fait. Il se vante d'avoir présenté une fausse malade à Cagliostro. Il raconte comment le chevalier du Luxembourg lui ayant donné du goût pour la « sorcellerie », il se fit « garçon sorcier » pendant un an. Un jour, il conduit le duc d'Orléans de ce temps-là, le futur Philippe-Égalité, chez Ettrella. Il se désolera plus tard d'avoir fait si peu attention aux prédictions du célèbre cartomancien. « Il ne nous connaissait ni l'un ni l'autre. Il lui parla trône, révolutions, Versailles, famille royale, le diable, je ne sais quoi enfin ; mais je me souviens confusément de tout cela. »

La curiosité de ce grand public va d'ailleurs surtout à de petites découvertes de détail, à des explications scientifiques élémentaires, de l'ordre de ce que nous appellerions aujourd'hui les leçons de choses, ou encore à des applications techniques facilement abordables. C'est pourquoi un si grand succès accueille l'*Encyclopédie* dans le monde des salons. Cet effort d'un groupe de philosophes pour atteindre une connaissance, non plus abstraite, mais expérimentale et positive de la réalité, répond à l'attente de gens qui désirent assouvir sans effort leur curiosité scientifique. Voltaire en rapporte un exemple frappant. Louis XV, soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula

d'abord sur la chasse et ensuite sur la poudre à tirer. « Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tirer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue. — Hélas ! nous en sommes réduits là sur toutes choses de ce monde, répondit Mme de Pompadour ; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée. — C'est dommage, dit alors le duc de la Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté à chacun cent pistoles ; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions. »

Nombreux sont toutefois les gens du monde pour qui la science est mieux qu'un engouement et qui sont devenus ce qu'on peut appeler, d'un terme réservé aux connaisseurs en art, des amateurs. Comme les premiers constituent des galeries de tableaux, nos amateurs scientifiques ont leurs cabinets d'histoire naturelle, leurs collections de minéraux, de coquillages. Le type de cet amateur intelligent et généralement bien informé est fourni par Voltaire. Chez la duchesse de Villars, on le voit se faire, pour l'amour des dames, astronome. Le voici, quelques années plus tard, à Cirey, qui se fait physicien pour l'amour d'une dame. Mme du Châtelet sait le latin, l'italien, l'anglais, elle est passionnée pour les mathématiques, la physique et la métaphysique. Elle s'entoure de savants, étudie sous leur direction, entretient une correspondance assidue avec les mathématiciens Clairaut et Dortous de Mairan et traduit les Principes mathématiques de Newton. On dîne chez elle, au château de Cirey, dans un cadre bien singulier : « Le souper est recherché et délicat, écrit cette commère de Mme de Graffigny. On y voit surtout beaucoup de vaiselle d'argent. J'avais en vis-à-vis cinq sphères et toutes les machines de physique. » De toutes ses forces et sans grand'peine, semble-t-il, Mme du Châ-

telet attire vers les recherches scientifiques l'esprit ouvert et curieux de Voltaire. Il fait des expériences, rédige quelques mémoires, met à la portée du public français les découvertes de Newton. Mais, Mme du Châtelet morte, il délaisse la science et parle d'elle à l'occasion avec dédain. « J'ai bien renoncé à la physique, écrit-il à d'Alembert en 1758, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le secret de se laver les mains dans du plomb fondu sans se faire du mal, secret connu de tous les charlatans, et celui de chasser les mouches d'une maison comme font les bouchers de Strasbourg. » Boutade incompréhensive d'un esprit tout pratique tourné vers l'utilisation immédiate du savoir et de la pensée, incapable de concevoir la recherche désintéressée du vrai savant.

Amateur aussi, ce Dupin de Francueil, fils du gros financier Dupin, qui, au lieu de mener une vie oisive, recevait avec J.-J. Rousseau des leçons du grand chimiste Rouelle. « Il suivait alors, disent les *Confessions*, l'histoire naturelle et la chimie et faisait un cabinet. Je crus qu'il aspirait à l'Académie des Sciences. Il voulait pour cela faire un livre et il jugeait que je pouvais lui être utile dans ce travail. »

A côté des amateurs, on peut ranger les originaux qui prennent feu et flamme pour une théorie, s'en font les champions et sont prêts à tout sacrifier, est-ce à leur amour de la science, à leur entêtement, ou à leur amour-propre ? Tel le comte de Lauraguais, apôtre et martyr de l'inoculation qui, découverte en Angleterre, a vu se dresser contre elle en France non seulement les médecins sceptiques, mais encore la faculté de théologie et le Parlement. Pour cette belle, à laquelle il refuse de renoncer, le comte de Lauraguais se laisse arrêter et conduire par ordre du roi à la citadelle de Metz !

Après les snobs, après les amateurs, voici les vrais savants. Chez d'Holbach et chez Mme Necker, on rencontre Buffon, qui est considéré comme le plus grand savant de son temps ; il appartient par sa naissance à la noblesse de robe. Le marquis de Condorcet, d'une

grande famille du Dauphiné, soutient à dix-sept ans, devant d'Alembert, une thèse de mathématiques ; à vingt-deux ans, il publie un essai sur le calcul intégral ; il entre bientôt à l'Académie des Sciences. Mais c'est à la philosophie et à la politique que cet habitué du salon de Mlle de Lespinasse consacra la fin de sa vie ; il leur devra, ainsi qu'à ses sympathies pour les Girondins, sa triste fin dans la prison de Bourg-la-Reine. Le chimiste Lavoisier appartient au monde de la finance. Ce savant de génie, à qui l'on doit, entre autres découvertes, celle de la composition de l'air et l'analyse de l'eau, est un fermier général. A ce titre, il montera sur l'échafaud en 1794.

La passion éclairée de la science peut se communiquer de père en fils. Un premier duc de Chaulnes, mort en 1769, est de l'Académie des Sciences. Son fils fait des expériences sur l'électricité au moyen d'un grand cerf-volant de taffetas vert dont on parle beaucoup dans le monde. Il va de soi que les vrais savants sont rares dans la haute société.

Mais la grande, la passionnante occupation des salons, surtout à partir de 1750, c'est de s'entretenir de philosophie et de politique, de s'interroger sur le grand système de l'Univers et sur le petit système qui a nom royaume de France. Pour aborder ces nouveaux sujets, à peu près inconnus dans les cercles du xvii^e siècle, il n'a pas suffi que l'esprit des gens du monde atteignît en quelque sorte l'âge de la maturité ; il a fallu qu'il devînt capable de rejeter le principe d'autorité. Jusqu'alors la vérité du catholicisme, l'excellence de la monarchie absolue n'avaient jamais été discutées. Certes, quelques écrivains émancipés avaient, dès le siècle précédent, fait preuve de mauvais esprit. Mais rien de la pensée hardie d'un Descartes, d'un Pascal, d'un Saint-Evremond, d'un Bayle n'avait atteint le Français moyen de ce temps-là. Il faut attendre le xviii^e siècle pour voir lever la semence jetée par Descartes lorsqu'en 1637 il a proclamé le principe de libre

examen, c'est-à-dire le droit pour chacun de découvrir sa propre vérité.

A la suite des philosophes, avec eux, voici donc les salons qui mettent en question tout d'abord la religion chrétienne. On l'attaque dans ses abus, intolérance et fanatisme, et parfois plus hardiment dans ses dogmes et dans sa morale. Mais on nie rarement l'existence même de Dieu. La plupart des esprits, affranchis de la religion révélée, restent partisans d'une religion « naturelle ». Ils sont déistes, tantôt d'une façon tout intellectuelle, à la mode de Voltaire, qui ne peut concevoir une horloge sans horloger, un univers sans créateur, tantôt sentimentalement, avec Rousseau, qui a besoin d'un Dieu pour répondre à l'exaltation de son cœur. Les athées font scandale partout ailleurs que dans les milieux de l'Encyclopédie ou dans les sociétés très libres ; il faut être chez Mlle Quinault pour oser proclamer son athéisme, comme le fait Saint-Lambert à ce dernier dîner du Bout-du-Banc que rapporte en détail Mme d'Épinay :

« Je parie, Marquis, demande l'ancienne actrice à Saint-Lambert, que vous aimez à la folie les processions de la petite Fête-Dieu ? » Le marquis convient avec enthousiasme que ce spectacle le touche : « Je verse des pleurs et je suis dévot comme un ange. — Par Dieu, Monsieur, s'écrie un abbé, vous rendez cela si frappant que peu s'en faut que je n'entonne le *Tantum ergo*. » Des éclats de rire si bruyants accueillent cette plaisanterie que, pour se faire entendre de Saint-Lambert, Duclos est forcé de lui crier d'une voix de tonnerre : « Vous avez raison, et ceux qui ont banni du culte religieux l'apparat des cérémonies extérieures ont fait cent fois pis que les philosophes. »

Rousseau approuve cette attaque contre le protestantisme qu'il a abjuré : « Ils ont eu peur que le peuple ne tombât dans l'idolâtrie et, dans la crainte qu'ils n'eussent une mauvaise religion, il ont tout arrangé pour qu'ils n'en eussent aucune. — Et c'est ce cérémonial auguste, remarque un auteur, qui a fait durer si longtemps

le paganisme. — Ah ! que ces fêtes étaient belles, Marquis ! » s'écrie d'un ton lyrique Mlle Quinault. Et tous les convives de s'exalter sur les dieux de l'antiquité et les arts qu'ils ont inspirés ; l'abbé seul mettra sa note libertine dans la conversation en invoquant « lourdement », au dire de Mme d'Épinay, « Vénus à la gorge rebondie et au sourire voluptueux ». Jusqu'ici, les convives n'ont pas fait preuve d'une audace intellectuelle excessive. Mais, le rôti servi, les laquais sortis, Saint-Lambert et Duclos attaquent hardiment le christianisme. Mme d'Épinay demande grâce pour la religion naturelle : « Pas plus pour celle-là que pour les autres ! s'écrie Saint-Lambert. — Mais parlez donc, Marquis, demande Mlle Quinault, est-ce que vous seriez athée ? » Alors Rousseau se fâche : « Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent ; et moi, je crois en Dieu. » Et comme Saint-Lambert s'obstine dans ses propos impies : « Messieurs, je sors si vous dites un mot de plus. »

Si la plupart des salons suivent assez timidement les philosophes dans leurs attaques contre le catholicisme, en matière politique toutes les audaces de la pensée sont déchaînées. C'est, tout d'abord, l'administration générale du pays qui excite la critique, l'indignation, et souvent la plaisanterie, car nous sommes en France.

Comme toujours, c'est par les finances que la politique entre dans le champ des préoccupations du grand public. Tous les Français sont atteints par une débâcle financière qui va s'aggravant d'année en année, de ministre en ministre. Beaucoup de ces aristocrates, de ces littérateurs, de ces savants sont pensionnés par le roi, mais de moins en moins généreusement à mesure que le Trésor se vide. Mme du Deffand, pour ne citer qu'un exemple, voit les six mille francs qu'elle recevait, chaque année de la cour réduits de moitié par le rude ministre des finances que fut l'abbé Terray. Mme d'Épinay a des rentes personnelles ; la voici atteinte par la semi-banqueroute de l'État que l'abbé Terray présente

sous l'euphémisme de « réduction des rentes ». Les salons se déchaînent contre le ministre, on ne peut citer tous les mots d'esprit qui jaillissent alors. « On disait, raconte Mme Necker, en parlant des personnes de mauvaises mœurs qui conduisent les affaires : Tous les départements sont environnés d'espèces. — Excepté, dit le chevalier de Chastellux, le trésor royal où l'on n'en trouve plus. » — « On dit que le roi va payer toutes ses dettes parce qu'il a trouvé un trésor *enterré*. » Le jour de l'ouverture de l'Opéra, comme on étouffait dans le parterre, quelqu'un s'écria : « Ah ! où est notre cher abbé Terray ? Que n'est-il ici pour nous réduire de moitié ! »

Le grand public constate et gémit. Mais les cercles intellectuels ont une autre ressource, celle d'épiloguer sans fin sur les causes du déficit chronique et sur les remèdes à y apporter. On les voit se passionner pour la science toute fraîche de l'économie politique. Tantôt on discute la question de la monnaie, mise à la mode par des spéculations financières comme celle de Law, tantôt on avise aux moyens de remplir la caisse de l'État. Les uns s'attaquent à la répartition même des impôts : la caisse sera pleine quand la noblesse et l'Église prendront leur part des charges publiques en payant l'impôt direct. C'est bien l'opinion de quelques ministres des finances, comme Machault d'Arnouville ou l'abbé Terray, qui voudront établir un véritable impôt sur le revenu payable par tous les Français sans distinction de classe. Chaque fois s'élève, menée par le Parlement, une violente protestation des privilégiés et, dans le public, d'inépuisables plaisanteries : un garde de Louis XV ayant avalé un écu de six livres est menacé de mort ; on court chercher un médecin. Le duc de Noailles conseille de s'adresser de préférence à l'abbé Terray : « Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un premier vingtième, un second vingtième ; le gros écu sera réduit à trente-six sols, comme les nôtres ; il s'en ira par les voies ordinaires. »

Certains esprits attendent plutôt le salut de l'accroisse-

ment des biens réels. On agite le grand problème de la production et de la distribution des richesses ; on vante les mérites de l'agriculture, on exalte le rôle de l'industrie. Mais ni l'une ni l'autre ne seront une source de revenus si le libéralisme économique ne vient les affranchir de leurs entraves. Et les salons de prendre parti avec passion pour ou contre l'abolition des corporations et des règlements qui paralysent l'industrie, pour ou contre la libre circulation des grains et l'abolition des barrières fiscales de province à province. Ces sujets si ardu ne rebutent aucune bonne volonté. En 1775, Mme du Deffand écrit à Mme de Choiseul : « Il paraît un livre de M. Necker dont le titre est *Sur la Législation et sur le Commerce des Grains*. Il en a remis un exemplaire à votre Suisse. Le style du début, c'est-à-dire l'introduction, m'a étonnée et découragée. J'ai cru que je ne pourrais pas continuer ; mais je me suis fait effort ; j'en suis au troisième chapitre et peu à peu j'ai entendu ce que je lisais. Je m'y suis intéressée. Il me semble qu'il a raison et je crois que j'irai jusqu'au bout. Vous qui avez une tête forte, un grand génie, entreprenez cette lecture, je vous en supplie, et prenez la peine, je vous le demande en grâce, de me faire part de vos remarques, de vos observations. »

Bientôt, deux partis s'affrontent ; les réformateurs veulent la transformation d'un régime auquel se cramponnent les rares conservateurs. Les premiers sont deux fois appelés à appliquer leurs idées, avec Turgot et avec Necker, dont les ministères, celui du premier surtout, sont ce qu'on appellerait de nos jours des expériences. Au début du règne de Louis XVI, l'arrivée au pouvoir de Turgot, l'homme d'action partisan des idées nouvelles à qui il a suffi de treize ans pour rendre prospère la province du Limousin, est accueillie avec une immense espérance dans les milieux philosophiques. « Vous savez que M. Turgot est contrôleur général, écrit Mlle de Lespinasse à M. de Guibert en août 1774. Vous manquez bien ici : vous auriez partagé les transports de la joie universelle. On commence à avoir besoin de

se taire pour se recueillir et pour penser à tout le bien qu'on attend. » (Ont-ils dû parler pour éprouver le besoin de se taire !)

Turgot tombe deux ans plus tard devant la coalition des privilégiés auxquels il a osé s'attaquer. Sa chute ravit quelques salons mondains. « M. Turgot se dissout », écrit Mme du Deffand le 5 mai et, quelques jours plus tard : « Le renvoi de Turgot me plaît extrêmement » et elle se moque de l'ambassadeur de Naples, Caraccioli : « Il est bien confondu ; il adorait le Turgot ; il ne cessait de brailler ses éloges. »

Il est inutile de mentionner toutes les réformes d'ordre fiscal, financier, économique, judiciaire, social même, auxquelles se sont intéressés les salons. Mais quand vient la fin du siècle, ce qu'ils osent mettre en cause, c'est la forme même du gouvernement. L'idée se répand que le souverain tient ses droits de la société, qu'il doit gouverner pour le bonheur de celle-ci et, comme corollaire, qu'il peut être appelé à lui rendre des comptes. C'est dans les salons de la comtesse de Boufflers et surtout de la comtesse d'Egmont qu'on voit agiter ces idées. Cette dernière, charmante et généreuse fille de l'égoïste maréchal de Richelieu, est disciple de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau ; elle souhaite des réformes, une constitution. Le séjour en France du futur roi de Suède Gustave III lui apporte l'espoir qu'un prince formé selon ses vœux pourra être appelé à faire le bonheur de ses sujets. Quand on lui annonce la mort de son père, il est à l'Opéra dans la loge de la comtesse qui s'écrie : « Contentez-vous, sire, d'être absolu par la séduction ; ne le réclamez jamais comme un droit. » Plus tard, elle lui écrira : « L'augmentation de votre pouvoir est sans doute le premier pas dans ces heureux changements. Mais ne souffrez jamais qu'ils puissent ouvrir le chemin au pouvoir arbitraire et mettez toujours les formes qui pourront rendre impossible à vos successeurs de l'établir. »

La comtesse d'Egmont, la comtesse de Boufflers, Mme de Brionne, toutes les amies de Gustave III et

de la monarchie libérale appartiennent à la plus haute noblesse. Quand la guerre d'Amérique éclate, c'est dans les rangs de cette noblesse idéaliste éprise de liberté que se recruteront les partisans de la jeune république américaine. Vers elle, s'élancera, plein d'enthousiasme, le marquis de La Fayette ; cette même noblesse, formée par les philosophes et les salons philosophiques, votera l'abolition de ses privilèges dans la nuit du 4 août.

Il faut arrêter ici la revue de tous les sujets de conversation qui se sont offerts aux salons du XVIII^e siècle, sans prétendre certes les avoir épuisés. Ils nous surprennent par leur variété et par leur richesse ; surtout ils mettent bien en valeur cet aspect sérieux du XVIII^e siècle qu'on est parfois tenté de méconnaître et auquel même des esprits hostiles à la vie mondaine ont dû rendre hommage. Voici J.-J. Rousseau qui fait écrire par le jeune Saint-Preux, fraîchement débarqué à Paris : « Veux-je chercher des lumières et de l'instruction, c'en est ici l'aimable source et l'on est d'abord enchanté du savoir et de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des savants et des gens de lettres, mais des hommes et même des femmes... Qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet : hommes, femmes, vieillards, enfants, tout se prête à le considérer par toutes ses faces et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. Un point de morale ne serait pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris. »

* * *

Les sujets qui viennent d'être passés en revue pourraient, dans bien des cas, convenir à la dissertation du cuistre ou au mémoire de l'homme d'étude. Les mondains du XVIII^e siècle s'en saisissent pour des fins qui leur sont propres et les utilisent d'une façon originale. Ce ne sont ni des savants ni même des gens compétents ;

ils s'apparenteraient plutôt aux artistes. De l'art, leur conversation offre les principaux caractères.

Tout d'abord, elle est un jeu, c'est-à-dire un acte à la fois agréable et gratuit. « La parole, selon Mme de Staël, est un art libéral qui n'a ni but ni résultat... La conversation n'est pas pour les Français un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments, ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples et les liqueurs fortes chez quelques autres. »

De l'art, la conversation offre un autre caractère, celui d'imposer une forme à une matière rebelle. Là, encore, il faut prêter la parole à Mme de Staël. Aucun témoignage ne peut valoir celui de cette exilée quand elle évoque avec nostalgie, dans son livre *De l'Allemagne*, les salons parisiens où s'est écoulée sa jeunesse : « Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées et les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt. »

Cette affirmation surprend d'abord. Ainsi les profanes ne veulent pas admettre que le sujet n'ait, en peinture, en sculpture, en poésie, qu'une importance secondaire, tandis que le connaisseur est avant tout sensible à la beauté formelle d'une œuvre. A la question : Qu'est-ce que d'Alembert, Mme du Deffand, M. de Guibert auraient dit à ce propos ? il faut en ajouter une autre : Comment l'auraient-ils dit ? La réponse n'est pas douteuse : d'une façon imprévue et imprévisible. Comme le peintre écarte la vision de tout le monde, qui aboutit à la croûte et au chromo, le causeur du XVIII^e siècle fuit la platitude. Spontanément les Français trouvent, dans la rue comme au salon, au village comme à la ville, ces paroles inattendues qui font tantôt sourire, tantôt rire à gorge déployée un auditoire enchanté. Et pourtant, comme tous les arts, celui de la conversation a dû comporter un apprentissage. Les précieuses et les beaux esprits s'expriment avec une

ingéniosité volontaire qui sent l'effort. Un *mot* du XVIII^e siècle laisse au contraire l'impression d'une trouvaille qui s'imposait.

Consultons le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire à l'article *esprit* : il en ressort que le trait spirituel met en lumière un rapport original et inattendu, mais toujours juste jusqu'à l'évidence. Tantôt le causeur souligne une ressemblance. Parfois, sensible à de simples analogies entre les sons, il joue avec les mots sans tenir compte de leur sens, et obtient des effets cocasses pareils aux ricochets d'une pierre dans l'eau. La maréchale de Luxembourg, alors que tout le monde plaisante parce qu'on vient d'exiler la duchesse de Gramont, coupable d'avoir passé avant Mme du Barry en lui donnant un coup de vertugadin, glisse au prince de Ligne qu'il n'y a que trois vertus en France, « vertuchou, vertubleu et vertugadin ». Louis XVI lui-même, passionné de chasse et habitué à entendre crier : « Miraut, Briffaut ! », devient spirituel quand il feint de croire « entendre nommer des chiens de chasse lorsqu'on lui parle de tous ces économistes, Turgot, Baudeau, Mirabeau. »

Parfois le causeur spirituel aperçoit une ressemblance qui lui permet de rapprocher une personne d'un objet ou d'un animal ; il révèle ainsi un trait physique ou moral d'une façon pittoresque, à la manière d'un caricaturiste. Pour M. de Vendôme, Mme de Nemours, qui a un long nez courbé sur ses lèvres vermeilles, « a l'air d'un perroquet qui mange une cerise ». Pour X..., un sot sur lequel il n'y a pas de prise « est une cruche sans anses ». L'abbé Baudeau, qui représente Turgot comme « un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche », met en évidence le manque d'opportunisme du réformateur dogmatique. Dans le temps de l'Assemblée des Notables, un homme veut faire parler un perroquet. On l'arrête : « Ne vous fatiguez pas, répond la propriétaire de l'oiseau, il n'ouvre jamais le bec ! — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot ? Ayez-en un qui dise au moins : vive le Roi ! — Dieu m'en préserve ! Un per-

roquet disant : vive le Roi, je ne l'aurais plus. On en aurait fait un notable. » Voilà tous les notables ridiculisés dans leur loyalisme aveugle et machinal.

Tantôt c'est, au contraire, un contraste plaisant que met en lumière le mot d'esprit. M. de Chaulnes fait peindre sa femme en Hébé, il se demande avec un grand sérieux comment il pourrait se faire peindre pour faire pendant. Le contraste entre son air soucieux et la futilité de l'objet qui l'absorbe fait jaillir de la bouche de Mlle Quinault ce rapprochement plaisant de syllabes : « Faites-vous peindre en hébété. »

C'est souvent de l'opposition entre les sens différents qu'on peut prêter à un mot que naît la plaisanterie. On vient de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains : « Que voulez-vous, dit M. de Bréquigny, jouant sur les deux sens du mot pauvre, que voulez-vous qu'ils fassent, ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent. » Mme de Tencin, avec des manières douces, est une femme sans principes, capable de tout. On loue cette douceur devant l'abbé Trublet, qui use du même procédé pour répondre : « Oui, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. » La plaisanterie n'est-elle pas ici, suivant la parole de Voltaire, « l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre » ? Parfois c'est une formule, et non un mot, qui se voit détournée de son sens habituel. « Monsieur X... est aux petits soins pour déplaire », déclare Mme du Defand. Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, déclare : « Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous ? » On lui répond que les occasions non plus que les moyens ne lui manqueront jamais : « Ah ! Monsieur, répond-il douloureusement, hors de l'Église, point de salut. » L'effet piquant consiste ici à se servir d'une formule pieuse pour exprimer l'irréligion.

Une des réparties de Fontenelle joue à la fois sur les rapports de ressemblance et de contraste. Dans un de ses opéras figure un chœur de prêtres qui scandalise les dévots ; l'archevêque de Paris veut le lui faire sup-

primer. Fontenelle répond : « Je ne me mêle point de son clergé, qu'il ne se mêle pas du mien. »

Mais le trait d'esprit ne s'arrête pas toujours à la surface et ne vise pas uniquement à faire rire. On en peut citer de pénétrants, qui révèlent une vérité psychologique d'ordre général. Ils la mettent en valeur, comme la monture dont on a serti une pierre précieuse. L'abbé Fraguier perd un procès qui a duré vingt ans et répond à ceux qui l'en plaignent : « Oh ! je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Tel autre avoue : « J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes, l'un parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui, l'autre parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. » Montesquieu, juge impartial et ironique de soi-même, prend soin d'avertir à propos d'un ami avec qui il s'est brouillé : « Il ne faudra jamais me croire quand je vous dirai du mal de lui. »

Mais un jaillissement perpétuel de mots d'esprit sent l'artifice. Outre qu'il n'est pas facile au plus brillant causeur d'être constamment inspiré ! Pour être heureux, pour produire tout son effet, le trait doit éclater de temps à autre seulement dans une conversation sans apprêt qu'il éclaire comme une fusée lumineuse. Le naturel et la mesure, voilà des conditions nécessaires encore à la création artistique. Rousseau les rencontrera dans ces salons parisiens où il pénètre, charmé, vers le milieu du siècle : « Le ton de la conversation, nous dit Saint-Preux, son porte-parole, y est coulant et naturel, il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédantisme, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes : on y raisonne sans arguments ; on y plaisante sans jeu de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, la satire aiguë, l'adroite flatterie et la morale austère. » Cet effet d'harmonieuse réussite, auquel est sensible Saint-Preux, n'est-il pas bien proche de celui que produit en nous l'œuvre d'art ?

Certes il s'agit là d'un art à la portée des gens du

monde. Il ne demande ni travail préparatoire ni application, mais seulement un don et l'entraînement de l'habitude. Il a pour fin de distraire agréablement pendant quelques heures, non de produire une œuvre durable. Il édifie d'étincelants palais qui s'écroulent sans qu'on ait bien eu le temps de les admirer. N'importe. L'art du virtuose et celui du comédien n'ont, eux aussi, jusqu'à notre époque, laissé aucune trace et n'en ont pas moins enchanté bien des instants rapides.

* * *

Loin des salons français, tous ceux qui les ont fréquentés en gardent à jamais la nostalgie. Rentrés dans leur pays, les étrangers regrettent Paris, comme Ovide exilé chez les Scythes regrettait Rome. Insensible à la beauté de Naples, tous les vendredis Galiani revient « en esprit » chez Mme Necker. En vain Louis XV félicite-t-il Caraccioli qui vient d'être nommé vice-roi de Sicile, « la plus belle place de l'Europe. — Ah ! Sire, répond l'ambassadeur, la plus belle, c'est la place Vendôme, et je la quitte ! » Et, dans le bateau qui le ramène en Suède, roi depuis quelques jours à peine, le jeune Gustave III se lamente : « Quand je me rappelle, écrit-il à la comtesse de La Marck, cette société gaie et charmante qui vous entourait et que je me vois à cinq cents lieues, je crois avoir fait un beau rêve, dont le souvenir est bien agréable, mais dont le réveil est affreux. »

Plus à plaindre seront les Français chassés par la tourmente révolutionnaire en des pays où l'on ignore l'art de causer. Dans son *Allemagne*, Mme de Staël raconte l'histoire d'émigrés, rencontrés par Volney en Amérique. Ils « quittaient de temps en temps toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer* à la ville ; et cette ville, La Nouvelle-Orléans, était à *six cents lieues* de leur demeure ».

Comme elle peut comprendre ces émigrés, cette Mme de Staël qui ne se console pas d'avoir été bannie

par Napoléon, d'abord à quarante lieues de Paris, puis hors de France. « Ce qu'on appelle le mal du pays, écrit-elle, dans une phrase qui est moins un jugement qu'une confidence, ce regret indéfinissable de la patrie s'applique particulièrement à ce plaisir de causer que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. » Indifférente au présent, celle qui fut Germaine Necker vit en se rappelant les jours passés et en aspirant au jour qui les lui rendra : « Déjà, dit-elle, dans mon imagination, je m'étais établie dans un salon avec quelques amis dont l'entretien est selon moi le plus grand plaisir dont l'esprit humain puisse jouir. »

Que regrettent ces exilés ? Qu'ont-ils à tout jamais perdu ? Un plaisir intellectuel ? Un plaisir esthétique ? Autre chose encore. Rien ne saurait remplacer pour Mme de Staël « le bien-être que fait éprouver une conversation animée ». Le mot suggère un état physique autant que moral dont, par une analyse pénétrante, la fille de Necker découvrira la cause : « C'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité... de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité et réveille les autres d'une apathie pénible. » C'est donc à un phénomène de sympathie que serait dû pour une bonne part le plaisir de la conversation. Au sens propre, la sympathie est la soudaine mise à l'unisson de deux êtres. Un courant magnétique passe de l'un à l'autre, établit entre eux une communion presque organique qui cesse aussi brusquement qu'elle est née. Les limites qu'impose à chacun d'eux sa propre personnalité ont été abolies pendant un court instant.

Mais cet instant suffit aux gens du monde ; ils cherchent justement dans la vie de société une union passagère avec leurs semblables. Les interlocuteurs réunis dans un salon sont à la lettre des compagnons de jeu qui prennent part à une fête de quelques heures.

Inconsciemment, ils se savent gré de n'être pas liés par ces rapports pesants et gros de risques qu'imposent l'intérêt, la famille ou l'amour. Ces liens superficiels et légers, un barbare comme Jean-Jacques Rousseau ne peut ni les apprécier à leur valeur, ni même les comprendre. Après avoir subi le charme de la vie de salon, il se reprend et s'indigne de l'hypocrisie mondaine : « Il y a mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes qui ne sont faites que pour être refusées, mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne foi rustique. » Rousseau a pénétré trop tard dans les salons parisiens pour être capable de saisir des nuances si délicates dans les rapports humains. Déçu, rebuté, il devient l'ennemi de cette société dont il n'a pu apprendre la langue.

Mais à celui qui a joui de la vie mondaine, à Paris, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, toute autre existence paraît terne et insipide. On comprend le désarroi des exilés, la lourde retombée sur soi-même d'une Mme de Staël, privée de cette atmosphère grisante. Ils regrettent la plus excitante, la plus intense façon d'exister que puisse concevoir leur époque, et l'impression de plénitude que laisse dans l'âme un plaisir assez riche pour trouver son aliment à la fois dans l'activité de l'esprit, dans l'art et dans la sympathie.

CHAPITRE II

AUTOUR DE FONTENELLE

CENT ans de vie, plus de quatre-vingts ans d'activité littéraire, la souveraineté incontestée des cercles mondains, voilà la destinée de Fontenelle. On le voit passer ou régner sans rival, de la cour de Sceaux au salon de Mme de Lambert, de chez Mme de Lambert chez Mme de Tencin, puis chez Mme Geoffrin. Il devient, peu à peu, un mythe vivant.

Né en 1657, quand Anne d'Autriche est encore régente, Mazarin, ministre, il a cinquante-huit ans quand meurt Louis XIV. Pour d'autres, c'eût été le couchant ; c'est midi pour ce neveu des deux Corneille, à quatorze ans lauréat de l'Académie de Rouen, bientôt poète attitré du *Mercur galant*, étudiant curieux et actif de chimie, de botanique et d'astronomie. En 1701, il est membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Ses ambitions sont comblées, car il n'a jamais désiré d'autre dignité ni d'autre fonction que celle d'académicien. Mais sa carrière mondaine ne fait que commencer, et son influence sur ses contemporains ne cessera de grandir.

C'est une histoire peut-être apocryphe, mais expressive, que racontent les *Lettres secrètes* de 1734 : « Un savant de Berlin vint, il y a quelques jours, en poste de son pays pour le voir. Il demanda à la barrière en arri-

vant où demeurait M. de Fontenelle. Les commis lui répondirent qu'ils n'en savaient rien. Comment, dit-il, tout le monde ne sait pas ici où demeure M. de Fontenelle ! Et là-dessus, par un caprice digne d'un savant, il reprit la route de son pays, sans vouloir entrer dans une ville où l'on était obligé de chercher les grands hommes. »

Ce récit peut surprendre : s'il n'est pas ignoré aujourd'hui, Fontenelle a cessé de paraître une personnalité de premier plan. C'est que son rôle n'est pas de ceux auxquels la postérité s'attache après qu'il est joué. Aucune de ses œuvres n'a mérité de survivre par sa valeur littéraire. Mais, philosophe et homme de science, il a été le maître à penser de son temps. Par ses écrits et plus encore par sa parole, il a fait la transition entre deux époques, il a donné au XVIII^e siècle la forme d'esprit qui le caractérise.

Cet ami du paradoxe a réuni en sa personne un disciple de Voiture, qui conserve le style d'un XVII^e siècle en décadence et le cartésien le plus lucide dans la critique, le plus serein dans la destruction, le plus hardi dans sa foi en la raison :

Avec QUINAULT il badinait,
Avec MAIRAN il raisonnait ;
D'une main légère, il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

« Poète », Fontenelle a touché à tout : ode, comédie, pastorale, opéra, tragédie, fable, églogue, madrigal. Ses œuvres incolores et glacées, où revit le bel esprit que Molière a combattu, ravissent les « caillettes ». Ses vers sont un échantillon de la production soi-disant poétique à laquelle, de 1710 à 1730, se livrent les salons.

Mais cet écrivain qui a tant rimé méprise au fond la poésie. Dépourvu de sens artistique, il ne conçoit de beauté qu'intellectuelle. Gagner le public à un plaisir « qui est je ne sais où dans la raison et qui ne fait rire que l'esprit », c'est la réelle grandeur de Fonte-

nelle. Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, parus en 1686, le révèlent comme un vulgarisateur de génie. A une marquise ignorante qu'il va initier à l'astronomie, il expose en un langage clair et parfois piquant, relevé d'un soupçon de préciosité, les théories de Copernic et de Képler. Ce « livre nouveau », dit le *Mercure*, est « tourné si galamment qu'il n'a rien de sauvage ». La critique de Jean-Baptiste Rousseau, un jaloux, confirmera plus tard cette réussite :

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est pas tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison.
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde ;
En vérité, caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde.

Le spectacle offert par Fontenelle à sa marquise, cet univers où la terre n'est plus l'astre-roi, impose à l'homme une juste humilité. Rien de Pascal dans cette vision, point d'espaces infinis, ni d'effroi ; mais un résumé lumineux de faits acquis. Les salons l'acceptent ; en une phrase charmante, ils rappelleront l'apologue où Fontenelle raille l'humanité qui a fait d'elle-même la mesure de toute chose : « De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir de jardinier. »

L'effort heureux de Fontenelle pour intégrer les sciences exactes dans la littérature ou dans les préoccupations des gens cultivés se replace dans le courant le plus général de la pensée française ; il marque cet élargissement progressif du domaine littéraire, auquel Ronsard et Montaigne ont incorporé l'humanisme, Calvin et Pascal la théologie, Descartes et Pascal la philosophie, et où Montesquieu et Buffon vont faire entrer le droit et les sciences naturelles.

Les femmes du monde se passionnent si bien pour

l'astronomie qui leur est enseignée que le jeune Voltaire s'en afflige. Voici la jolie lettre qu'au temps de la Régence il adresse un jour à Fontenelle : « Les dames qui sont à Vaux-Villars, monsieur, sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos *Églogues*, et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elle pourraient beaucoup mieux employer et, comme leur goût décide du nôtre, nous nous sommes faits physiciens pour l'amour d'elles :

Le soir, sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Dans le domaine philosophique, Fontenelle cherche à former ceux qui le lisent et l'écoutent au doute et au raisonnement cartésiens. Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* ont montré les merveilles vraies, celles de la nature ; l'*Histoire des Oracles*, l'*Origine des Fables* essaient de déraciner le faux merveilleux.

Fontenelle combat la crédulité instinctive des hommes. Il conte souvent à ses auditeurs des salons l'histoire de la dent d'or : « En 1593, le bruit courut que, les dents étant tombées à un enfant de Silésie âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Hortius, professeur, en médecine dans l'université de Helmstād, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, ni aux Turcs. »

Son humour s'amuse à étaler l'érudition burlesque qui pourrait sembler probante : « Afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or... Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent et y ajoute son sentiment particulier. » Et il conclut : « Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or... Mais on commença par faire des livres, et puis on consulta un orfèvre. »

Quand Fontenelle a montré, avec une feinte innocence, combien fragiles étaient (dans l'antiquité !) les fondements de la croyance, il ajoute : « Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuples dont les sottises ne nous doivent faire trembler. »

A la fin du ^{xvii}e siècle s'ouvre entre gens cultivés la querelle des Anciens et des Modernes. Fontenelle, qui fait consister toute la civilisation dans le progrès des connaissances, ne comprend pas la grandeur des anciens et, du haut de la science acquise depuis quinze cents ans, il les dédaigne. Il tient dans les salons des propos dont la substance se retrouve dans ses *Dialogues des Morts anciens et modernes*. Il y fait plaider par Socrate auprès de Montaigne la cause des modernes : par jalousie on nie leur supériorité. « On met les anciens bien haut pour abaisser les contemporains. » Fontenelle incarne ce manque de sens de l'Antiquité qui caractérisera le ^{xviii}e siècle, incapable, parce qu'elle a été trop longtemps proposée à son culte, de voir en elle une maîtresse d'émancipation.

Pendant plus de soixante ans, Fontenelle répand ses idées dans les salons qu'il fréquente et où il fait la loi. Il n'a pourtant rien d'un apôtre. Pas de prosélytisme de la part de celui qui a dit : « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas pour le peuple. » Sur ce point, il contraste avec les philosophes qui viendront après lui, qui professeront leur foi et voudront

convertir. L'opinion sceptique qu'il a de l'humanité cause cette réserve. Il ne parle que s'il juge son public digne de lui et il n'engage jamais de discussion. « On a dit, rapporte Trublet, l'auteur des *Fontenelliana*, qu'il parlait volontiers de philosophie aux jolies femmes. Oui, pourvu qu'elles eussent de l'esprit. Il y en a de charmantes à qui il n'aurait pas voulu essayer de faire concevoir les antipodes, eussent-elles dû l'admirer. » « Quand M. de Fontenelle a dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, disait Lamotte son ami et son rival, on a beau le contredire, il ne daigne plus se défendre ; il allègue pour couvrir ce dédain qu'il a une mauvaise poitrine. »

Malgré ces exigences, ou à cause d'elles, Fontenelle était extrêmement recherché dans le monde. Jusqu'à cent ans d'ailleurs, il restera galant, ce qui contribue au charme de son commerce. Quand Helvétius, qui vient de se marier, lui présentera sa femme : « Ah ! madame, si je n'avais que quatre-vingts ans ! » Et plaisamment, comme elle quittera son fauteuil pour l'accueillir tandis qu'Helvétius le fera asseoir : « C'est un astre qui se lève pour moi et qui se couche pour vous. »

Cette galanterie, qui n'a jamais approché les frontières dangereuses de la passion, son humeur égale et sereine, son esprit un peu précieux et alambiqué, mais plein de suc (sauf quand il versifiait), sa mémibre riche en anecdotes, son renom qui flattait l'amour-propre des maîtresses de maison et de leurs hôtes, les groupaient tous autour de lui. A le suivre, on passe en revue le siècle, on voit défiler les salons, d'abord courtisans et frivoles, mais où s'affirme peu à peu la primauté de l'esprit.

* * *

Le premier salon du XVIII^e siècle — Fontenelle y sera le personnage marquant, — est tenu au château de Sceaux par la duchesse du Maine. « Petit monstre, par la figure, selon Duclos, vive, ambitieuse, avec de

l'esprit et ce qu'il peut rester de jugement à un vieil enfant gâté par les louanges », la petite-fille du grand Condé était très vaine de sa naissance et ne pardonna jamais à son mari, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, de n'être pas légitime. Presque naine, presque bossue, mais douée d'une physionomie spirituelle et d'une élocution impétueuse, ne sachant rien, curieuse de tout, la princesse s'ennuyait à Versailles, n'y pouvant tenir la première place et ne trouvant rien qui l'intéressât dans la cour dévote et triste du vieux roi. « On se moquait à la Cour, dira Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon, de ces sociétés de gens oisifs, uniquement occupés à développer un sentiment et à juger un ouvrage de l'esprit. »

Sans vouloir, dès l'abord, rassembler une de ces sociétés dont les fins sont pour elle trop subtiles, la duchesse obtient de se retirer à Sceaux, dans le magnifique domaine dont Colbert avait fait construire le château par Perrault et dessiner les jardins par Le Nôtre, et que le duc a acheté en 1699. Elle y tient d'abord un cercle voué à la distraire et à l'aduler. « J'aime beaucoup la société, disait-elle, tout le monde m'écoute et je n'écoute personne. » Mais même dans l'espèce de cour qu'est Sceaux à ses débuts, s'observe cette réaction contre une cour royale, grossière et sans vie, qui caractérise autant que l'hôtel de Rambouillet les premiers salons du XVIII^e siècle. Sceaux offre à ses hôtes une sorte d'intimité, une liberté d'allures, des divertissements littéraires qu'on ne trouve pas à Versailles.

Celui qui organise les divertissements, c'est Malézieu. Précepteur, puis secrétaire des commandements du duc du Maine, ce singulier courtisan, « fol qui a beaucoup d'imagination, on peut même dire d'esprit..., insolent, vain et menteur à l'excès..., ne connaît ni monde, ni bienséances ». « Quand le duc du Maine se maria, raconte Fontenelle, Malézieu entra dans une nouvelle carrière. Une jeune princesse, avide de savoir, et propre à savoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui fallait pour apprendre tout. » A cette

ignorante, Malézieu révèle pêle-mêle Descartes et Euripide ; la philosophie et la littérature grecque la transportent, si vague que soit la teinture qu'elle en veuille prendre. « Curieuse et crédule, écrira Mlle Delaunay, la personne qui a le mieux connu Mme du Maine, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connaissances, mais elle s'est contentée de leur superficie... Tout examen est impossible à sa légèreté et le doute est un état que ne peut supporter sa faiblesse... Elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion. »

« Malézieu, poursuit Fontenelle, eut encore auprès d'elle une fonction très différente... La princesse aimait à donner chez elle des fêtes, des divertissements, des spectacles ; mais elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, et que la joie eût de l'esprit. Malézieu occupait ses talents moins sérieux à imaginer ou à ordonner des fêtes. » Il était aidé par l'abbé Genest, un aventurier qui, de maquignon, était devenu précepteur de Mlle de Blois, et qui avait la vivacité de Cyrano, sa laideur... et son nez ; la duchesse l'appelait Rhinocéros.

Pour distraire sa fantasque maîtresse, pour attirer à Sceaux les désœuvrés de Versailles, Malézieu, qui peine dans « les galères du bel esprit », écrit et fait jouer des comédies-ballets comme *la Tarentole*, où la duchesse tient le rôle de Fine-Mouche, la soubrette, des opéras comme *la Mère coquette* de Quinault, où elle triomphe dans le rôle de Laurette, des allégories, des pièces pour marionnettes comme *Polichinelle et le Voisin*, qui vaut à Malézieu un conflit avec l'Académie. Il se déguise en *Apollon du mardi gras* qu'entourent la duchesse et ses dames, les neuf muses. Il invente les « loteries poétiques », où chacun tire une lettre et doit composer, pour un *a* une ariette ou une apothéose, pour un *f* une fable, pour un *r* un rondeau, pour un *e* une énigme, pour un *o* une ode. Voltaire, qui est l'hôte de Sceaux en 1715, y compose, pour une dame qui a tiré un *n* à la loterie, la nouvelle *Un petit Mal pour un grand Bien*.

Fontenelle résout des devinettes : différence entre une pendule et la maîtresse du logis ? « L'une marque les heures, l'autre les fait oublier. » On fait des bouts-rimés. On élabore les statuts de l'Ordre de la Mouche à Miel, fondé par la duchesse pour rappeler son succès dans le rôle de Fine-Mouche et pour célébrer son culte ; on choisit, pour décorer dans des cérémonies solennelles les chevaliers de l'Ordre, l'emblème de la Ruche, une médaille suspendue à un ruban citron dont l'avvers porte les traits de la duchesse, le revers une abeille. Que de fadaïses et de fadeurs ! Néanmoins, ces plaisirs valent mieux que l'éternel lansquenet de Versailles.

C'est dans les « Grandes Nuits » que Sceaux brilla de tout son éclat. Les « Grandes Nuits » virent des représentations d'une extrême magnificence. Les œuvres, composées à dessein, étaient des opéras, des intermèdes, des pastorales, des allégories, des ballets surtout à grand spectacle et pleins d'imagination. Lors de la première, on entendit le compliment de la Nuit à la duchesse. A la deuxième, on vit apparaître l'ambassade des Groenlandais venue rendre hommage à la souveraine de Sceaux. On assista aussi à une descente aux Enfers, et, dans *les Amours de Ragonde*, à une farce paysanne. Les « Peuples élémentaires », gnomes, ondines, sylphes, salamandres, dansèrent sur la scène. L'enthousiasme était grand parmi les courtisans de la duchesse. Mais Saint-Simon, qui la hait, écrit : « Sceaux était plus que jamais le théâtre des folies de la duchesse du Maine, de la honte, de l'embarras, de la ruine de son mari par l'immensité de ses dépenses, et le spectacle de la Cour et de la ville qui y abondaient et s'en moquaient. » Pour réduire « l'immensité de ses dépenses », pour utiliser toutes les facultés d'invention, la duchesse s'avisa de confier à un « roi » ou à une « reine » le soin, la gloire et... la charge financière de chacune des Grandes Nuits.

Exception faite de Malézieu, de Genest, de Fontenelle, parfois de Voltaire, ce sont surtout les nobles transfuges de la cour qui forment le public du premier Sceaux.

Public bien médiocre, jugent Fontenelle, qui trouve que chez eux l'intelligence n'est pas à la hauteur des titres, et Mlle Delaunay, qui écrira à Mme du Deffand : « Les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour au travers ; c'est une belle étude de les contempler, je ne sais rien qui ramène plus à la philosophie. »

Parmi ces grands, il y a la duchesse : « Son commerce est un esclavage, sa tyrannie est à découvert... Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point... On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade. »

La plus nécessaire et la plus négligée de ces indifférents est Mlle Delaunay elle-même. En 1711, à vingt-sept ans, elle entra au service de la duchesse, presque au sortir du couvent dont son intelligence et ses lectures faisaient l'admiration ; la mort d'une protectrice qui payait sa pension l'obligeait à chercher emploi ; l'opinion de Fontenelle sur elle décida la duchesse à se l'attacher. Mais, après un bref engouement, on l'oublia ; elle tombait au rang de femme de chambre, quand un hasard la mit en vedette : au sujet des esprits dont une dame se croyait visitée, elle écrivit à Fontenelle une lettre qui le séduisit tant qu'il la lut à tous ceux qu'il rencontrait. Mlle Delaunay devenait célèbre. Mme du Maine en fit sa lectrice et sa confidente. Dur métier : la duchesse ne s'endormait que vers cinq ou six heures du matin, la lectrice devait lire à haute voix toute la nuit. Puis, irritée de voir trompés, quand le Régent écarta du pouvoir le duc du Maine, les espoirs qu'elle avait mis en la mort de Louis XIV, la duchesse conspira avec l'Espagne, fut découverte, emprisonnée. Mlle Delaunay, suspecte, fut mise à la Bastille et sut y garder les secrets de sa maîtresse. Après un an de captivité, on relâcha les prisonnières à la fin de 1719, et peu à peu la vie reprit à Sceaux.

Mais le second Sceaux ne ressemble pas au premier ; le duc, furieux contre sa femme qui l'a compromis, refuse de la rejoindre et reste au château de Clagny. Mûrie sans doute par l'épreuve, l'esprit élargi par le commerce de Mlle Delaunay et de Fontenelle et, à travers eux, par un vague contact avec le salon de Mme de Lambert, la duchesse cherche moins à être chez elle l'objet unique d'intérêt ; elle a des préoccupations littéraires. Les badinages poétiques auxquels sont invités « les galériens de Mme du Maine », comme les appelle Fontenelle, sont encore précieux et d'une galanterie bien laborieuse. Le marquis de Sainte-Aulaire, qu'elle fait rimailleur de soixante à cent ans, s'en lasse parfois ; mais, parmi ces impromptus, il en est de presque jolis ou de presque spirituels :

Ma bergère, moquons-nous
De Newton et de Descartes,
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes.

En vain, vous me prêchez sans cesse
Pour me faire aller à confesse ;
Ma bergère, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien sur la conscience ;
De grâce, faites-moi pécher,
Après, je ferai pénitence.

A quoi la duchesse répond vertement :

Si je cédaï à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Le public n'est plus le même à Sceaux, après la captivité : les nobles n'entourent plus volontiers la duchesse dont les intimes sont suspects au Régent, puis au roi. Par contre, on y voit des parlementaires comme le président Hénault, des mondains comme

Mme du Deffand ; les gens de lettres, traités avec plus d'égards qu'auparavant, sont plus nombreux. Malézieu et Genest mourront bientôt ; Lamotte les remplacera, amené de chez Mme de Lambert par Fontenelle et Mlle Delaunay ; Voltaire surtout fera de longs séjours au château.

Les deux grands plaisirs sont désormais la conversation et la comédie. Hénault, brillant causeur, est fêté à Sceaux. Il dit de la duchesse : « On ne peut montrer plus d'esprit, plus d'éloquence, plus de badinage, plus de véritable politesse, mais en même temps on ne saurait être plus injuste, plus avantageuse ni plus tyrannique. » La passion qui l'emporte chez elle, parce qu'en s'étourdissant elle peut oublier ses ambitions déçues, c'est celle du théâtre. On joue à Sceaux des pièces imitées de Plaute ou de Calderon, des opéras, des comédies de Malézieu ou de Genest, d'autres de Mlle Delaunay, « divinement écrites », dira Trublet ; mais, surtout quand Voltaire est là, on joue du Voltaire.

Et de septembre 1746 à juin 1750, Voltaire est là presque constamment, à Anet d'abord où, après la mort du duc, s'est établie la duchesse, à Sceaux ensuite, où il se cache après qu'il a été compromis par des propos imprudents de Mme du Châtelet devant la Cour. Il est bientôt rejoint par Mme du Châtelet, et Mlle Delaunay, devenue Mme de Staal, écrit à Mme du Deffand : « Nos revenants ne se montrent point de jour, ils apparurent hier à dix heures du soir, je ne pense pas qu'on les voie plus tôt aujourd'hui : l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton. » Les volets fermés, dans sa « prison » de Sceaux, Voltaire écrit *Babouc*, *Memnon* (qui deviendra *Zadig*) *Scarmentado*, *Micromegas*. A deux heures du matin, le bougeoir à la main, il descend à l'appartement de la duchesse et lui lit ce qu'il vient d'écrire. Quand ses inquiétudes sont dissipées, une fièvre de théâtre s'empare de Sceaux ; tandis que Mme du Maine chante et joue du Rameau, Voltaire et Mme du Châtelet jouent *le Comte de Bour-*

soufle (que Voltaire s'efforce comiquement de garder secret), les *Originaux*, la *Prude*, qu'il a condescendu à ne pas appeler la *Dévote*. Voltaire se croit chez lui à Sceaux et il pousse l'indiscrétion si loin que pour avoir fait trop d'invitations il est disgrâcié.

Pas pour longtemps ; car, après la mort de Mme du Châtelet, il revient à Sceaux, où il joue bientôt son *Catilina* qui sera plus tard *Rome sauvée*. Soucieux de conquérir le grand monde, il assume lui-même le rôle de Cicéron ; pour se donner la réplique, il amène Le Kain, et il dédie la tragédie à la duchesse, afin qu'elle l'appuie auprès des Comédiens français. Dans une lettre de décembre 1752, Voltaire écrit : « Mettez-moi toujours aux pieds de Mme la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée ; elle aime la comédie, et, quand elle sera malade, je vous conseille de lui faire administrer quelque pièce au lieu de l'extrême-onction. On meurt comme on a vécu. » Un mois après, à soixante-dix-huit ans, la duchesse mourait.

* * *

Sceaux était encore une cour, avec une étiquette, une hiérarchie, des obligations. L'indépendant qu'est Fontenelle n'y va qu'en passant et ne s'y plaît guère, malgré le cas qu'on fait de lui. Il se plaît au contraire chez Mme de Lambert et Mme de Tencin : il paie un tribut d'hommages à la maîtresse du logis, et il est ensuite parfaitement libre. Déjà vieux, d'intelligence toujours alerte, entouré de prestige, il est le centre de ces deux salons si différents ; sa présence établit un lien entre eux et l'on y retrouve l'esprit qu'il fait régner. Dans le salon de Mme de Lambert, le mélange de sociétés très différentes illustre la profonde transformation qui se produit dans les mœurs au début du xvii^e siècle, comme la substance et la variété des conversations qu'on y tient illustrent l'évolution des idées à laquelle il contribue largement. Son originalité est

dans le premier contact entre Versailles et Paris, entre la noblesse et le monde de la pensée. D'Alembert en a vu toute la portée : « Les uns y portaient le savoir et les lumières, les autres, cette politesse et cette urbanité que le mérite même a besoin d'acquérir... Les gens du monde sortaient de chez elle plus éclairés, les gens de lettres plus aimables. »

C'est vers 1710, au plus fort de la guerre de succession d'Espagne, au plus sombre du crépuscule de Versailles, que, déjà sexagénaire, et veuve depuis vingt-cinq ans, la marquise de Lambert ouvrit son salon. Elle habitait l'hôtel de Nevers, qui avait fait partie de l'hôtel Mazarin, aujourd'hui Bibliothèque Nationale, et que venait d'en séparer la rue Colbert. La pièce de réception, aménagée par Mme de Lambert, était construite sur l'arcade qui enjambait la rue ; de cette arcade il ne reste plus que l'amorce, et de la pièce même, une moitié seulement ; mais tel quel, ce fragment constitue le seul cadre authentique, visible encore aujourd'hui, d'un des grands salons du siècle.

La ravissante décoration de Robert de Cotte — fenêtres et portes inscrites dans des courbes fermes et délicates, boiserie sculptées légèrement d'exquises guirlandes de fleurs — ne fut achevée qu'après la mort de Mme de Lambert vers 1735. Mais déjà la hauteur du plafond, la noblesse des lignes et des proportions, donnaient à l'ensemble une magnifique ampleur.

« Ceux, dit Fontenelle, qui avaient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eût encore de la conversation quelque part », les railleurs comme Mathieu Marais, très hostile à la marquise, affectaient d'appeler son Salon un « bureau d'esprit ». Le marquis de Sainte-Aulaire, au contraire, fatigué des exigences de la duchesse du Maine, s'écriait :

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle,
Lambert, je viens chercher un asile chez vous,
Entre Lamotte et Fontenelle.

Qui faut-il croire ?

Mme de Lambert était, en toute sa personne, trop une grande dame pour donner dans l'affectation et pour marquer aux choses de la pensée un intérêt qui pût paraître exclusif. Fontenelle montre ses scrupules : « Très délicate sur les discours et l'opinion du public, elle avait besoin de se rassurer en faisant réflexion que, dans cette même maison si accusée d'esprit, elle y faisait une dépense très noble et y recevait beaucoup plus de gens du monde et de condition que de gens illustres dans les lettres. » Mais son inclination la portait à réagir dans son salon contre le ton et des distractions qui lui paraissent vulgaires ou insipides, le jeu, qui sévit à la Cour à la fin du règne de Louis XIV, la licence et le cynisme de la Régence. « On y raisonnait de tout sans qu'il fût question de cartes », dit d'Argenson. Mlle Aïssé, après avoir décrit à une amie sa « fort belle chambre », devait ajouter : « J'ai bien envie à votre exemple, de gronder ceux qui y crachent. » A l'hôtel de Nevers, on ne crachait pas.

Sérieuse, instruite, préférant encore la lecture à la conversation, Mme de Lambert est fille de Corneille par le souci de sa « gloire ». Assez étrangement, un parfum léger de jansénisme se perçoit chez cette correspondante de Fénelon. Elle prête à ses enfants une sagesse mondaine, sa fierté redoute pour son fils une modestie excessive, « une langueur de l'âme qui l'empêche de prendre l'essor et de se porter avec rapidité vers la gloire » ; et, pourtant sa distinction morale, l'indépendance de son esprit, la vigueur de son jugement rappellent Port-Royal : « J'entends par le terme de conscience ce sentiment intérieur d'un honneur délicat qui ne se pardonne rien pour le monde. » « C'est par les sentiments qu'il faut se distinguer du peuple : j'appelle peuple tout ce qui pense basement et communément, la cour en est remplie. »

Marivaux fait dans *la Vie de Marianne* le portrait de Mme de Lambert sous le nom de Mme de Miran. « Quoi qu'elle eût été belle femme, elle avait quelque

chose de si bon et de si raisonnable dans la physiologie que cela avait pu nuire à ses charmes et les empêcher d'être aussi piquants qu'ils auraient dû l'être. » Le trait de caractère sur lequel Marivaux insiste le plus, c'est cette bonté, simple, délicate et généreuse. Mme de Lambert montre, non la sensiblerie de la fin du XVIII^e siècle, mais, spontanément, un respect pour autrui, un sens de l'égalité humaine, d'origine probablement chrétienne, qui s'exprime de façon sobre, sans les effusions de la période philosophique. Elle fait à son fils cet éloge du père qu'il a perdu : « Toute la province¹ craignait la domination française, il dissipa cette crainte... Il avait la main légère et ne gouvernait que par amour (en 1686 !)... Il ne pouvait souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandait. »

Mais, d'après Marivaux, Mme de Miran « avait plus de vertus morales que de chrétiennes, elle respectait plus les exercices de la religion qu'elle n'y satisfaisait, elle honorait fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote ». On peut le croire quand on lit sous sa plume : « Philosopher, c'est rendre à la raison toute sa dignité et la faire rentrer dans ses droits, c'est secouer le joug de l'opinion et de l'autorité. » En même temps que cartésienne, Mme de Lambert pourtant est croyante. A-t-elle, comme son caractère pourrait le faire croire, incliné vers le jansénisme ? On discute chez elle des miracles qui se seraient produits au cimetière Saint-Médard sur la tombe du diacre Pâris ; un ami de la maison « jure sur son salut qu'il a vu des choses surnaturelles », raconte Mlle Aïssé ; mais Fontenelle, sceptique, « nous assurait, l'autre jour, que plus une opinion était ridicule et inconcevable, plus elle trouvait de sectateurs ». Est-ce, comme le bruit en a couru, chez Mme de Lambert, que fut composée l'inscription qu'on put lire sur la porte du cimetière après qu'un ordre royal l'eut fermée :

1. Le marquis de Lambert avait été gouverneur de la province de Luxembourg.

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu ?

Si libre qu'elle pût être dans sa pensée, la marquise considérerait qu'il n'était pas de bonne compagnie d'ébranler l'ordre établi.

Femme du monde, elle jette surtout dans la conversation les sujets chers aux gens du monde, littérature et psychologie. Elle ne s'attache guère aux problèmes de syntaxe et de vocabulaire qui avaient passionné l'hôtel de Rambouillet, ni aux règles des genres littéraires qui s'étaient élaborées au grand Siècle. L'analyse morale et psychologique, au contraire, est l'objet de son plus vif intérêt. Mais dans son cabinet comme dans son salon, dans ses écrits comme dans ses propos, elle ne se borne pas aux thèmes devenus classiques chez Mlle de Scudéry et chez Mme de La Fayette ; elle ne se contente pas de parfaire la carte du Tendre ; elle explore avec ses hôtes de nouveaux domaines, ceux-là mêmes que définissent les titres des essais qu'elle ne consent à publier que tardivement et non sans résistance. Dans les *Avis d'une mère à son fils, à sa fille*, dans les traités de la *Vieillesse, de l'Amitié, des Richesses*, comme dans les causeries où s'attardent ses amis, Mme de Lambert verse le fruit de ses méditations et de son expérience.

Ce n'était pas là seulement une expérience de salon ; les responsabilités d'une veuve ayant eu à élever deux enfants et à sauver leur fortune menacée l'avaient singulièrement élargie. L'éducation, la conduite mondaine, l'amour sans doute, mais aussi le sentiment maternel ou filial, l'amitié, « de toutes les unions la plus délicieuse », voilà ce dont elle se plaît à dégager les nuances, les sources, la marche ou les dangers.

Il y a dans ses idées une tendance originale et qui communique de l'originalité à son salon ; on pourrait d'un terme anachronique l'appeler son féminisme : elle a une haute opinion de ce que peuvent valoir les femmes et de la place qu'il faut leur attribuer dans la société. Elle les veut modestes, mais instruites, pour

« présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites, pour soutenir les sentiments et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance ». « Il faut avoir des vérités dans l'esprit qui nous préservent de l'erreur. » Mais, dit la marquise, ombrageuse au moindre soupçon de pédanterie, « les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices ». S'efforçant de rendre les femmes respectables, elle les veut respectées : « Vous ne devez pas faire à une femme un déshonneur de son amour, dit-elle à son fils, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre. » La parenté d'opinion est évidente entre Mme de Lambert et Fénelon, dont elle recevait des lettres qu'elle lisait dans son salon. Mais Molière, le Molière des *Femmes savantes*, est un adversaire qu'elle attaque.

La plupart des hôtes de Mme de Lambert partagent son opinion sur les femmes ; Fontenelle l'avait déjà adoptée dans la société de Saint-Évremond et de Ninon de Lenclos. Marivaux, au contraire, y est converti chez Mme de Lambert, et il l'exprime dans *la Nouvelle Colonie*. Ce point de vue va être celui du XVIII^e siècle presque entier ; mais ici le féminisme est encore plus théorique que pratique.

Sainte-Aulaire, dans les vers où il demande asile à Mme de Lambert, l'évoque « entre Lamotte et Fontenelle ». Au mur du salon de l'hôtel de Nevers est suspendu aujourd'hui encore le portrait de Fontenelle : un homme vieilli, dont l'expression n'est pas souriante, mais songeuse ; il a un beau front, de petits yeux et des poches sous les yeux, un grand nez, une bouche fine aux lèvres serrées. Vêtu d'une robe rouge garnie de fourrure, la cravate et les manchettes de lingerie non apprêtée, un bonnet noir sur la tête, il est accoudé sur deux livres que supporte un guéridon ; derrière lui, allusion aux *Entretiens sur les Mondes*, une sphère armillaire.

« Il avait toujours, dit-il en parlant de lui-même, ou un enjouement assez naturel ou une mélancolie assez

douce... Ce n'était pas qu'il n'entendît bien le badinage... il divertissait, mais il ne faisait pas rire. Son extérieur froid lui donnait un air de vanité, mais ceux qui connaissaient son âme démêlaient aisément que c'était une trahison de son extérieur. » Mme de Lambert admire cet « esprit profond et lumineux qui voit où les autres s'arrêtent. Sa conversation est amusante et aimable. Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde. »

Chamfort fait voir son humour discret : « Autrefois, on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : Le roi oublie ses sujets. A quoi il répondit : Voilà comme nous sommes nous autres. »

Puis, c'était un sage : « Jamais âme ne fut plus portée aux plaisirs que la sienne, mais il les voulait tranquilles. » Il fuyait la passion, la discussion, les jalousies littéraires, ne puisait jamais dans la malle où il jetait les critiques dirigées contre son œuvre et sa personne ; il ignorait l'aigreur. Sans doute la sensibilité lui manquait, mais Mme de Lambert pouvait avec confiance s'adresser à lui pour soulager une misère. Marivaux, toujours dans la gêne, étant malade, Fontenelle alla lui porter cent louis, et tous deux firent assaut de délicatesse : « Je les regarde comme reçus, je m'en suis servi, et je vous les rends avec reconnaissance... »

Cette générosité était rare dans les milieux académiques et Fontenelle observait parfois ses confrères avec ironie. « On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué. Il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu, mais je le crois. » Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi, mais je ne le crois pas. »

Il était aussi capable de fermeté : seul à l'Académie, fidèle à ses amitiés et à celles de Mme de Lambert, il

vota contre l'exclusion de l'abbé de Saint-Pierre, sacrifié aux rancunes de la duchesse du Maine ; il loua courageusement *la Dîme royale* qui avait fait disgracier Vauban. Son ironie méprisante rejoignait celle de Mme de Lambert quand, parlant des funérailles de Leibnitz, il observait : « Toute la cour y fut invitée, et personne n'y parut... Les courtisans ne firent que ce qu'ils devaient : le mort ne laissait après lui personne qu'ils eussent à considérer, et ils n'eussent rendu ce dernier devoir qu'au mérite. »

D'autre part, les questions de galanterie, sinon d'amour, ne cessent d'intéresser Fontenelle, et ce genre de propos éveille de l'écho à l'hôtel de Nevers. Il y soutient les théories — sceptiques — qu'il a exprimées dans les *Dialogues des Morts* : la femme qui triomphera toujours, c'est celle qui aura « beaucoup d'esprit, assez de beauté, peu d'amour. » Que de commentaires provoque le *Dialogue de Marguerite d'Écosse et de Platon* sur l'amour platonique, avec sa conclusion, « que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même aurait inspirées » !

Fontenelle raconte aussi des histoires simplement humoristiques, comme celle-ci, que rapporte Trublet : « Il avait composé un discours pour un jeune magistrat... Il connaissait fort le père de ce magistrat et dînait quelquefois chez lui... Un jour, le magistrat père lui dit qu'il voulait lui lire une bagatelle de son fils, qui sûrement lui ferait plaisir. M. de Fontenelle avait totalement oublié qu'il eût fait ce discours ; mais il se le rappela dès les premières lignes, et, par une sorte de pudeur, il ne donna à la pièce que peu de louanges et très faibles, et d'un ton et d'un air qui les affaiblissaient encore. La tendresse ou la vanité paternelle en furent piquées, et la lecture ne fut point achevée. Je vois bien, dit le magistrat, que cela n'est pas de votre goût. C'est un style aisé, naturel... un style d'homme du monde. Mais à vous autres, Messieurs de l'Académie, il faut de la grammaire et des phrases. »

Mais le rôle essentiel de Fontenelle chez Mme de

Lambert consiste plutôt à y représenter presque officiellement la science et la philosophie, une philosophie d'ailleurs qui est moins un système théorique qu'un état d'esprit.

On retrouve cet état d'esprit chez Lamotte. Lamotte-Houdar est le type des faux grands hommes dont le siècle offrira bien d'autres exemples, mais c'est un personnage curieux. Il avait quinze ans de moins que Fontenelle. A vingt ans, un échec au théâtre l'avait jeté à la Trappe. L'abbé de Rancé ne se laissait pas prendre à ces vocations qui doivent tout à l'amour-propre : il renvoya le néophyte et le succès de l'opéra *l'Europe galante* prouva bientôt à quel point il avait eu raison. Lamotte fut quelque temps le « roi des cafés » ; en même temps ses manières agréables, l'éducation que lui avaient donnée les Jésuites, son intelligence superficielle, mais brillante, le firent accueillir chez Mme de Lambert, puis à Sceaux, où l'on s'engoua de cet « esprit universel ».

Sa poésie est artificielle, sans inspiration. Comme le dira un jour Bernis :

Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle, il écrit.
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées
Et moins de talent que d'esprit.

Il compose des fables dont les acteurs sont de glaçantes abstractions : Seigneur Passé et Seigneur Avenir, Dom Jugement et Demoiselle Opinion. Un titre surréaliste détone dans cette grisaille : *les Poissons et le Feu d'artifice*.

Cependant, deux de ses œuvres ont marqué pour son temps et fourni la matière, l'une, de maintes discussions, l'autre, de louanges et d'exclamations prolongées. En 1714, il donna une *Iliade* en vers ; ignorant le grec, il s'était servi de la traduction en prose de Mme Dacier. Mais il corrigea Homère, il écrivit l'*Iliade* comme Homère aurait dû l'écrire ; il supprima les « longueurs »,

les « répétitions », et ces « figures audacieuses » qui sont contraires à la raison ; il rectifia les caractères, Achille n'est plus brutal, il est galant. Le récit subsiste, l'œuvre n'est plus reconnaissable : ni couleur, ni poésie, ni vigueur ; mais, dit l'auteur, c'est « court, intéressant, et du moins exempt de grands défauts ». Nul alors ne fut choqué de son audace, sauf Mme Dacier ; pourtant le public lui fit justice : il l'approuva, mais ne le lut point. Au contraire, la tragédie d'*Inès de Castro* fit pleurer tout Paris. Le sujet était neuf, dramatique, quoique édulcoré par Lamotte ; la pièce fut jouée longtemps et avec succès, malgré la parodie qu'en fit Mme du Deffand aux applaudissements de Voltaire, toujours jaloux des succès d'un rival.

Il semble que ce soit aussi l'urbanité de Lamotte, une « gentillesse » rare alors et en tout temps, qui lui ait fait des amis. Devenu aveugle, il émouvait par la grâce courageuse avec laquelle il supportait son infirmité. Comme il avait marché sur les pieds d'un jeune homme, il en reçut patiemment des injures, puis : « Monsieur, vous allez être bien fâché, car je suis aveugle. »

« L'âme de M. de Lamotte est née tout instruite, toute savante, dit Mme de Lambert ; quand ce monde matériel a disparu à ses yeux, un monde intellectuel s'est offert à son âme ; son intelligence lui a tracé une route de lumière. » Tandis que Fontenelle était plutôt silencieux, un peu froid en société, Lamotte montrait une sensibilité qui, sans être profonde, animait ses propos ; ses expressions, volontiers emphatiques, contrastaient avec celles de Fontenelle, plus simples ; ses idées neuves, mais un peu confuses et contradictoires, faisaient valoir la clarté de son ami. Il « savait, dit Trublet, tirer parti des gens les plus médiocres ». Quel don précieux dans le monde !

La patience de Lamotte put se manifester dans sa correspondance avec la duchesse du Maine. Pendant trois ans, il est comme le truchement du salon de Mme de Lambert auprès de la reine de Sceaux ; il

peint pour elle une véritable galerie de portraits, ceux des habitués du « célèbre mardi ». Il faut permettre à la princesse d'imaginer ce salon que sa curiosité convoite et que son rang lui interdit. Il faut aussi, par une galanterie fade, répondre à une coquetterie maniérée. Un jour, la destinataire réclame une épître en vers et la célèbre d'avance :

Oh ! le plaisant hymen. C'est aujourd'hui la noce
De l'esprit et du sentiment.

Esprit bien plat, sentiment bien frelaté, relevés parfois d'un peu d'humour ; quant au ton précieux des lettres, il est fatalement le lot de qui veut échapper à la fois à la grandiloquence du classicisme en décadence et à la grossièreté qui est de mise au Palais-Royal et au Temple. Cette préciosité est raillée par Mathieu Marais qui daube sur les « Lambertins » et le « lamber-tinage ». D'Argenson, qui la goûte au contraire, écrit, en 1718, à propos de l'hôtel de Rambouillet : « Je sais que le précieux a été l'écueil de cette société, je reproche à notre conversation actuelle d'être tombée dans un défaut opposé » ; et, du sein de la vulgarité, il soupire après la recherche.

Mais il faut du tact dans cette recherche ; Mme de Staal-Delaunay, qui s'y adonne chez Mme de Lambert, comme à Sceaux, verse dans le pédantisme : un amoureux « me donnait la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis alors qu'il la traversait par le milieu : d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. »

Le maître, au contraire, dans la poursuite des nuances du style et du sentiment, précieux spontanément, mais poète aussi, c'est Marivaux. Si l'on blâme le langage de ses héros : « J'écris comme je parle, répond-il, et je prête à mes personnages le ton véritable de la conver-

sation », celui qu'elle a chez Mme de Lambert. Ceux qui contestent le naturel de ce ton, au dire de Marivaux, « confondent la platitude et le naturel ». Il s'en explique dans *le Spectateur français* : « Ce style, peut-être bien, n'est accusé d'être mauvais... que parce que les pensées qu'il exprime sont extrêmement fines et ont dû se former d'une liaison d'idées singulières, lesquelles idées ont su, à leur tour, être exprimées par le rapprochement de mots et de signes qu'on a rarement vus aller ensemble. Ne serait-il pas plaisant que la finesse des pensées de cet auteur fût la cause du vice imaginaire dont on accuse son style ? »

Cette apologie, ou plutôt cet éloge, semble répondre par avance à tous les critiques malveillants du milieu ou de la fin du siècle, à Grimm ou à La Harpe, bien incapables de comprendre la subtilité ou la délicatesse d'une analyse. Voltaire aussi persiflera celui qui veut « peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée » ; comment apprécierait-il Marivaux, lui dont le « génie n'est, dit celui-ci chez Mme de Lambert, que la perfection des idées communes » ?

Si le style précieux de Marivaux correspond à « des liaisons d'idées singulières », sa psychologie est précieuse parce qu'il perçoit sans effort les nuances les plus déliées du sentiment. Quand il définit la bonté de Mme de Miran, c'est-à-dire de Mme de Lambert, il la distingue de la noblesse d'âme ; cette bonté est « quelque chose de plus simple, de plus aimable, de moins brillant. Souvent, ces gens qui ont l'âme si noble ne sont pas les meilleurs cœurs du monde ; ils s'entêtent trop de la gloire et du plaisir d'être généreux et négligent par là bien de petits devoirs. » Mme de Lambert, qui souhaitait « qu'il y eût une école pour cultiver le cœur », a dû goûter cette remarque de Mme de Miran : « S'il l'aime, et qu'il la respecte, il l'aime donc beaucoup ; il l'aime d'une manière qui sera dangereuse et qui peut le mener loin. » Elle a dû être charmée de la prière adressée à Marianne, qu'elle a lue ou entendu commenter peu avant sa mort : « Je ne veux que vous

demander pardon, non pas dans l'espérance de l'obtenir, mais afin que vous vous vengiez en me le refusant. »

La pensée de Marivaux est plus vaste et plus vigoureuse que ne le veut l'opinion courante ; il n'est pas un pur psychologue ; chez Mme de Lambert, il montre une autre tendance de son esprit, plus nouvelle et plus grave : il juge la société de son temps. Sans doute il ne le fait qu'en passant et ne s'y appesantit pas ; moins encore songe-t-il à une réforme. Mais les audaces du *Prince travesti* et de *l'Ile des Esclaves* rejoignent, pour moins connues qu'elles soient, celles des *Lettres persanes*. Tandis que la filiation de la préciosité est aisée à retracer, il y a là un courant de pensée dont le xvii^e siècle n'offre guère d'exemples, sinon dans la bouche des prédicateurs ou sous la plume de Pascal quand il ravale les grandeurs d'établissement. « La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les dieux font sur nous. » « Quand ils auront souffert, ils sauront mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. » « Dans un domestique, je vois un homme, dans son maître, je ne vois que cela non plus. Chacun a son métier, l'un sert à table, l'autre au barreau. » « N'êtes-vous pas honteux de mettre sur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les distribuer en monnaie à tant de malheureux que voici, et qui meurent de faim ? » Moins caustique que dans les *Lettres persanes*, l'indépendance de jugement est la même.

Les *Lettres persanes* avaient été très appréciées chez Mme de Lambert, ce qui la disculpe du reproche de timidité qui lui a été adressé. La personne de Montesquieu l'était plus encore. C'est Mme de Lambert qui assura, en 1727, l'élection de Montesquieu à l'Académie, que rendaient bien hasardeuse les hardiesses et les insolences des *Lettres persanes*. Fleury, alors tout-puissant, s'opposait à l'élection, sur la vue d'extraits de cet ouvrage que lui avait montré le jésuite Tournemine. Mathieu Marais, concurrent de Montesquieu, se croyait sûr du succès ; il raconte que l'on conseillait à Montesquieu de « désavouer ce livre. Le pauvre père

n'a pu désavouer ses enfants, quoique anonymes ; ils lui tendaient leurs petits bras persans et il leur a sacrifié l'Académie. » Mais Mme de Lambert prit l'initiative de faire remettre à Fleury d'autres extraits moins provocants ; en même temps, elle faisait intervenir tous ses amis influents, dont la duchesse du Maine, rentrée en grâce. Montesquieu fut élu.

S'il faut en croire d'Argenson, Mme de Lambert n'aurait pas que cette élection à son actif : « On n'était guère reçu à l'Académie que l'on ne fût présenté chez elle et par elle. »

D'autres hommes de lettres, moins illustres que Montesquieu, des érudits surtout, venaient régulièrement chez elle. De tous, le plus cher à son cœur était M. de Sacy. Belle figure, ce juriste savant et modeste. « Jamais il n'a prêté ses talents à l'injustice. » « Tous ceux qui avaient besoin de lui devenaient ses amis », dit Montesquieu ; il vécut « toujours moins riche et toujours plus désintéressé ». Sacy, versé dans la connaissance des classiques grecs et latins, était, comme Montesquieu, admirateur fervent de l'Antiquité. Avec eux, Dortous de Mairan, mathématicien et helléniste, qui brillera aussi chez Mme de Tencin et Mme Geoffrin, l'abbé Bignon, directeur de l'Académie des Inscriptions, bibliothécaire du roi et grand numismate, se groupaient à l'hôtel de Nevers autour de M. et surtout de Mme Dacier qui, au temps de la Régence, portait le drapeau des Anciens.

Célèbre d'abord pour ses traductions de Callimaque et d'Anacréon en latin, puis de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* en français, Mme Dacier était hors de pair pour sa violence dans la polémique autant que pour son érudition. Elle injuriait comme un héros d'Homère ses adversaires, les tenants des Modernes : l'abbé Terrasson, qui savait tout, le grec, le latin, la philosophie, les langues modernes, la physique et les mathématiques, terrible disputeur, « le géomètre ennemi d'Homère » ; l'abbé de Pons, méchant petit bossu, spirituel et paradoxal, qui criblait Mme Dacier de ses flèches ; Fonte-

nelle, Lamotte enfin. Un libelliste féroce, que n'apitoient ni Lamotte aveugle ni de Pons bossu, leur décochait cette épigramme :

Messieurs, que l'ignorant vulgaire
Met plus haut qu'Esope et qu'Homère,
Vous n'approchez de ces héros
Que par les yeux et par le dos.

Mme de Lambert s'interposait, tentait de ramener la paix ; elle avait réconcilié Lamotte et Mme Dacier ; en 1716, sur sa prière, l'académicien Valincourt les avait réunis dans un dîner. « J'y représentais la neutralité, écrivit-il. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. » Mais ce ne fut qu'une trêve.

Quelques érudits restaient hors de la mêlée : les deux Fourmont, par exemple, qui préféraient à tout la philologie ; l'un savait le syriaque et l'éthiopien ; l'autre qui connaissait l'arabe, est le premier Français qui ait étudié le chinois.

Ce docte public était celui du mardi. Car, si le « mardi » de Mme de Lambert était « célèbre », elle recevait aussi le mercredi. Le président Hénault, dont les souvenirs seront un peu vagues, et qui était « des deux ateliers », écrira : « Je dogmatisais le matin, je chantais le soir. » Le mardi était, en effet, à peu près réservé aux gens de lettres et aux conversations sérieuses.

Pour les réunions du mercredi, Mme de Lambert était plus éclectique : on y voyait des nobles de l'ancienne cour, le duc de Nevers, Saint-Simon, Torcy, Noailles, le marquis de Sainte-Aulaire, de qui Mme de Lambert fait un portrait attendri. Il était le beau-père de sa fille et peut-être la marquise l'épousa-t-elle secrètement ; tout lui plaît en ce vieillard aimable, même sa galanterie : « L'usage qu'il a fait de son cœur n'a servi qu'à le perfectionner. » Sainte-Aulaire devait survivre de neuf ans à sa vieille amie et mourir centenaire en 1742.

Les nobles qui avaient paru à la cour de Louis XVI

retrouvaient chez Mme de Lambert le vieil abbé de Choisy, assagi, mais encore papillonnant, et ils évoquaient la jeunesse de cet étourdi, provocant dans son élégance et fou des femmes ; il s'était, un jour, montré à Versailles en travesti devant la reine ; « le duc de Montausier, oubliant la présence de cette princesse et des femmes de la cour », dit « au jeune hermaphrodite avec la rudesse un peu brutale dont il faisait profession : Monsieur ou Mademoiselle, car je ne sais comment vous appeler, vous devriez mourir de honte d'aller de la sorte habillé en femme lorsque Dieu vous a fait la grâce de ne le pas être. Allez-vous cacher. Monsieur le Dauphin vous trouve très mal ainsi. — Pardonnez-moi, Monsieur, a répondu le jeune prince, je la trouve belle comme un ange. »

Depuis, l'abbé s'était amendé ; il avait fait de longs voyages, au Cap, au Siam, à Batavia. Mais il avait beau écrire une grave *Histoire de l'Église*, on le savait plus à son aise dans les petits vers. Mme de Lambert, de vertu un peu sceptique, appréciait dans l'abbé la connaissance du monde et l'ironie amusée. Elle lui soumettait ses *Réflexions sur les Femmes* : « Vous qui n'avez pu épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez su faire, vous à qui la vieillesse sied si bien puisqu'elle n'en écarte ni les jeux ni les amours. » Peut-être est-ce cette indulgence témoignée à des hommes et des écrits légers qui provoquait la malveillance de Mathieu Marais : « Ovide n'y entendait rien auprès de ces auteurs de Lambertinage ou de libertinage. »

Entre tous les salons du XVIII^e siècle, celui de Mme de Lambert se distingue par le grand nombre des femmes qui y sont reçues : un essaim de « jeunes beautés », parmi lesquelles brillent Mme de Caylus et surtout la ravissante Mme de Flammarens ; des femmes de lettres, comme la romancière Catherine Bernard, qui avait dédié à Fontenelle son *Éléonor d'Yvrée*, sœur aînée des héroïnes de Mme de Tencin, comme Mme d'Aulnoye, dont les *Contes de Fées* valent presque les contes de

Perrault, et que rendaient notoire ses voyages d'Espagne où elle avait noué tant d'intrigues et traversé tant d'aventures. Peut-on compter, parmi les femmes de lettres, Mlle Delaunay, qui écrira ses *Mémoires* ? ou la présidente Dreuillet, en sa jeunesse toulousaine lauréate des Jeux floraux ? A la mort de son mari, celle-ci était venue à Paris ; sa beauté fut vite fanée, mais elle restait aimable et spirituelle, et on l'accueillait avec plaisir à Sceaux et à l'hôtel de Nevers.

Moins assidue que « la Présidente », mais autrement attachante était Mlle Aïssé. Faut-il rappeler l'histoire romanesque et célèbre de cette petite Circassienne de quatre ans, enlevée dans une razzia au Caucase, achetée au marché des esclaves par le marquis de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, ramenée par lui à Paris et confiée à la comtesse de Ferriol, sœur de Mme de Tencin ? Aïssé fut élevée avec les fils de la maison, Pont-de-Veyle et d'Argental ; sa grâce, son charme, sa modestie ravissaient ; sa pureté surprenait et choquait presque dans la société corrompue où elle vivait ; elle se refusa au Régent, et ce fut une espèce de scandale. Mais elle devait se donner éperdument et pour toute sa vie au chevalier d'Aydie, refuser son offre de l'épouser, se débattre dix ans dans les remords et en mourir.

Adrienne Lecouvreur venait parfois chez Mme de Lambert, qui l'emmena même une semaine à la campagne dans sa maison de Clamart. Sa diction trop solennelle de princesse tragique avait fait tomber aux Français *la Surprise de l'Amour* de Marivaux, mais on faisait cercle pour l'entendre dire du Racine. Le comédien Dancourt lisait ou jouait quelque scène de son répertoire avec la verve qui lui valait le succès ; Crébillon déclamaient ses tragédies terribles ; Campistron animait du feu de sa voix la froideur des siennes ; parmi ses comédies si lestes, Piron en choisissait qui convenaient à une telle audience.

D'autres plaisirs s'offraient aux amateurs. Rigaut, Watteau, Nattier parlaient de leur art avec ceux qui

étaient capables d'en juger. Lamotte, qui comme auteur d'opéras fréquentait les musiciens, amenait un soir Rameau ou les Couperin ; ils jouaient du clavecin. C'était encore le temps des « pièces » descriptives et galantes que devaient supplanter bientôt la sonate et le quatuor ; elles n'étaient pas encore démodées, les suites charmantes et précieuses aux prétentions psychologiques, *les Folies françaises, la Pureté sous le domino couleur invisible, la Pudeur sous le domino couleur de rose, les Vieux Galants, les Trésorières surannées sous les dominos pourpre et feuille morte*. Autour de Rameau et de Couperin s'amorçaient les discussions sur la musique dont la vogue commençait vers 1730.

De ces heures à l'intérêt si varié, chacun reportait le mérite sur la maîtresse de la maison. « On croyait, dit d'Alembert, et on avait le bonheur de l'éprouver à chaque instant auprès de Mme de Lambert, qu'une femme honnête, délicate et sensible, pleine d'âme, d'esprit et d'agréments, était le lien et le charme le plus doux d'une société si heureusement assortie, rare assemblage de savoir et de grâces, de finesse et de profondeur, de politesse et de lumières. »

* *

« Sa maison faisait honneur à qui y était admis », dit d'Argenson de Mme de Lambert. Il n'en aurait pas dit autant du salon de Mme de Tencin. L'empressement des hôtes n'en est d'ailleurs pas moins vif.

À l'hôtel de Nevers, on se repose par des conversations sérieuses de la fatigante dépense d'esprit qui s'imposait à Sceaux. De la décence et du bon ton soutenu qui sont de règle chez Mme de Lambert, on se distrait dans la familiarité qui règne chez Mme de Tencin. Ici, l'on visite moins le royaume des idées, mais on suit de plus près l'actualité et l'on s'amuse davantage ; souvent l'on s'efforce de briller, mais on peut aussi négliger sa tenue et son langage.

Qu'elle est loin de la grave marquise, « cette reli-

gieuse dévoilée de la conduite de laquelle tout Paris a été le censeur »¹. Née en 1682, fille d'un parlementaire grenoblois qui la destina à la vie monastique, Claudine-Alexandrine de Tencin n'avait pu s'accommoder de la claustration pourtant sans rigueur du couvent de Monfleury. Elle s'enfuit vers 1710, vient à Paris pour se faire relever de ses vœux ; elle sent d'ailleurs que, dans la capitale seulement, elle trouvera une carrière où déployer ses dons, son désir de jouer un rôle et sa galanterie. Tout en prenant le titre de chanoinesse (première étape vers la vie laïque), elle s'installe chez sa sœur, la comtesse de Ferriol, qui l'introduit dans le monde diplomatique.

Dès lors, c'est un défilé de liaisons brèves et utiles : avec les ambassadeurs anglais négociateurs du traité d'Utrecht que charme sa merveilleuse intelligence et qu'amuse son goût pour les intrigues politiques, — avec le Régent que ce même goût exaspère aussitôt, — puis (tandis qu'elle tombe, dit Saint-Simon, « du maître au valet »), avec Dubois, bientôt cardinal grâce aux bons offices de l'abbé de Tencin, à Rome, mais qui meurt dès 1723. Dans les intervalles, Mme de Tencin a du commissaire des guerres Destouches un fils qu'elle abandonne, que Destouches recherche, retrouve, fait élever, et qui sera d'Alembert ; elle s'assure la protection des successifs lieutenants de police, les marquis d'Argenson père et fils ; avec le futur président Hénault, elle monte, lors du système de Law, un comptoir d'agio où elle s'enrichit.

Cette vie prend fin en 1726, quand Mme de Tencin a quarante-quatre ans : le naïf La Fresnais, qu'elle a ruiné et qui a la candeur de lui reprocher des infidélités, est venu se tuer chez elle ; inculpée de meurtre, elle est emprisonnée, puis acquittée, et sort du Châtelet bien décidée à « être sage ». Mais être sage, ce n'est pas renoncer à l'intrigue. Jusqu'à sa mort, l'intrigue sera la raison d'être de Mme de Tencin ; elle va seulement

1. *Écho des Montagnes des environs d'Embrun.*

changer ses méthodes, transférer ses ambitions sur la tête de son frère, et montrer dans la poursuite de buts médiocres par de médiocres moyens « une âme forte, courageuse et résolue (et cette force fascine le timide Marivaux), de ces âmes supérieures à tout événement... ; qui peuvent être affligées, jamais abattues ou troublées, qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne songe à les plaindre ».

Le frère qui, désormais, sera l'objet et l'instrument de sa fiévreuse activité, l'abbé de Tencin, était devenu, en 1724, archevêque d'Embrun ; le président Hénault le trouvait « doux, insinuant, faux comme un jeton, ignorant comme un prédicateur ». Saint-Simon lui prête les facultés mêmes que sa sœur devait mettre à son service : « Sa patience était celle de plusieurs vies, et toujours agissante vers le but qu'il se proposait sans s'en détourner jamais... un esprit si facile en ressorts et en ressources qu'il en acquit faussement la réputation d'une grande capacité... fier et abject selon les gens et les conjonctures. »

Mme de Tencin se voue d'abord à lui assurer une brillante carrière ecclésiastique. Après l'affaire La Fresnais, elle avait eu peine à retrouver l'équilibre de sa santé et de son esprit : « Mme de Tencin est toujours malade, écrivait Mlle Aïssé ; les savants et les prêtres sont presque les seules personnes qui lui font la cour. » Par ces savants et ces prêtres, et dans les affaires religieuses, elle compte recouvrer l'influence et la dignité. Un an après la captivité du Châtelet, la pécheresse triomphante apparaît en mère de l'Église. Il est certain qu'elle gardait un respect sincère pour la religion ; mais elle trouvait grand intérêt à afficher cette attitude. Comme l'abbé de Tencin était bien en cour à Rome depuis sa mission de 1721, le souci de ménager de précieuses relations fit du frère et de la sœur des ultramontains militants. Aux ultramontains incombait la tâche toujours renaissante de défendre la bulle *Unigenitus* contre les tendances jansénistes d'une partie du clergé français soutenu par l'opinion publique. Pour

mettre en vedette l'archevêque d'Embrun, le salon de Mme de Tencin fit prendre corps à un magnifique projet : un concile destiné à condamner solennellement le saint évêque de Senez, Soanen, suffragant du siège d'Embrun, suspect de jansénisme. Tout le travail théologique préalable au concile fut l'œuvre des amis de Mme de Tencin embrigadés pour la circonstance, Fontenelle y compris ; Lamotte et le médecin Astruc furent chargés de rédiger les discours de l'archevêque. Curieux spectacle, que la réunion chez la dominicaine défroquée de prélats et de jésuites, d'écrivains et de savants, assemblés moins *ad majorem Dei gloriam* que pour assurer l'ascension du candidat cardinal.

Mais tant d'espoir est trompé. Le concile terminé, Soanen condamné, l'opinion s'inquiète, le Parlement proteste, des libelles courent injurieux ; Mme de Tencin se défend en attaquant ; Fleury, qu'irrite son agitation, l'exile de Paris. Par là, l'infortuné ministre s'érige en cible d'une correspondance si acérée de la part de la chanoinesse que, pour retrouver la paix, il cède. Elle pourra revenir à Paris ; mais il l'admoneste avec vigueur : qu'elle cesse de se mêler d'affaires publiques. « Votre sexe vous renferme naturellement dans de certaines bornes. »

Pendant dix ans, Mme de Tencin se le tiendra pour dit, elle se voue et voue son salon à la littérature et à la psychologie. C'est un âge d'or pour Fontenelle, Marivaux, Dortous de Mairan, l'abbé Prévost, Montesquieu. La maîtresse du logis écrit ses romans.

En 1739, Tencin obtient enfin le chapeau de cardinal, en 1740, il est archevêque de Lyon. Et Fleury, toujours au pouvoir, a quatre-vingt-sept ans ! Alors le démon s'empare à nouveau de Mme de Tencin ; cette fois, c'est l'ambition politique qu'elle caresse : il faut que son frère succède à Fleury ; par lui elle dirigera les destinées du royaume.

Elle fait en même temps le siège du cardinal et celui du roi. Fleury, las et pacifique, ne la décourage pas. Comment s'emparer de l'esprit de Louis XV ? Il est

indifférent aux affaires ; mais il vient justement d'accepter une maîtresse : on lui en donnera une autre, qu'on dominera. Et derechef voilà Mme de Tencin en pleine intrigue, elle s'épanouit dans son élément : remplacer Mme de Mailly par Mme de La Tournelle ; obtenir pour la favorite le titre de duchesse de Châteauroux ; lui faire accepter, voire solliciter des présents du roi ; la mettre en défiance contre Maurepas, rival possible de Tencin ; manœuvrer à ces fins tout ce qu'on peut connaître d'évêques, de soldats, de courtisans, de commis ou de jolies femmes ; réveiller par des lettres incessantes le zèle du plus haut allié qu'on possède, le maréchal de Richelieu, qui guerroyait en Allemagne ; partager avec lui les nouvelles que recueille le plus consciencieux espionnage ; escompter les fruits qui doivent mûrir, quelle ivresse !

Est-ce un heureux présage ? Le cardinal Lambertini, vieil ami de Tencin, devenu le pape Benoît XIV, envoie son portrait à sa fidèle correspondante ; Mme de Tencin le suspend en bonne place dans son salon et manifeste « l'orgueil dont je ne puis me défendre depuis que j'ai été honorée du présent de Votre Sainteté ».

Hélas ! la duchesse de Châteauroux écrit à Richelieu à propos de Tencin : « Il a une sœur qui lui fait grand tort. Elle ne se cache pas assez, malgré tout son esprit, pour ne pas montrer l'envie qu'elle a d'être quelque chose. » Le sort trahit les persévérants : Mme de Châteauroux meurt ; et, quand Fleury meurt à son tour, en 1743, Tencin est tenu loin des affaires.

Mme de Tencin réussit mieux à édifier sa fortune pécuniaire ; mais qu'est-ce au prix de ce qu'elle a voulu ? A la veille de sa mort seulement, elle se résigne à reprendre la besogne littéraire et publie *les Malheurs de l'Amour*. Elle disparaît en 1749, après que — suprême échec — Mme de Pompadour a refusé de se laisser séduire. Il n'a pas dû lui suffire pour se consoler d'écrire la morale de ses erreurs : « Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. »

Celle qui a passé ainsi sa vie à poursuivre en vain la puissance, que n'ont pas arrêtée les répugnances de l'honnête femme ou même de l'honnête homme, qu'une souplesse surprenante relevait de chutes ignominieuses, tenait en même temps le salon le plus brillant de son époque. Marivaux, qui lui doit beaucoup, assure qu'« il y avait de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connaître ». Duclos, moins favorable, avoue non sans surprise : « On citait sa maison comme la société des gens les plus aimables de Paris. » C'est qu'en cette femme étonnante il y avait bien autre chose qu'une aventurière. Elle était à la fois, selon Marmontel qui ne l'aime pas, « d'un esprit et d'un sens profond », et, d'après Marivaux, le « meilleur cœur du monde, en même temps le plus singulier ». La réserve dans l'éloge, qu'implique ce dernier mot, vise son souci « d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissants ». Mais elle entendait que chacun servît à tous. « Elle était très serviable, dit méchamment et justement Duclos, quand elle n'avait point d'intérêt contraire. » Et, sans cesser de poursuivre ses desseins propres, elle conduisait avec une sûreté tranquille le troupeau de ce qu'elle appelait ses « bêtes ». Elle leur offrait une riche provende : ses bons offices pour servir leurs affaires, la société la plus variée, des propos étincelants ou abandonnés qui, tour à tour, excitent et reposent l'esprit, enfin, un spectacle incomparable pour l'observateur : elle-même.

« Personnifions la beauté et supposons qu'elle s'ennuie d'être si sérieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempère sa beauté sans la perdre et qu'elle se déguise en grâces, c'est à Mme D... qu'elle voudra ressembler... Ajoutez à présent une âme qui passe à tout moment sur cette physionomie, qui va y peindre tout ce qu'elle sent... qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fière, aussi sérieuse, aussi badine qu'elle l'est tour à tour elle-même. » Quand Marivaux trace ce ravissant portrait, on peut se défier d'un jugement trop prévenu en

faveur de Mme de Tencin ; mais lorsqu'il poursuit, dans *la Vie de Marianne*, l'étude qu'il fait d'elle sous le nom de Mme Dorsin, chaque trait en est confirmé, sous un éclairage moins favorable, par les esquisses moins poussées qu'en donnent Marmontel et Duclos, par les pochades comiquement admiratives qu'en bâcle Piron.

« Jamais âme fut plus agile que la sienne et ne souffrit moins de diminution dans sa faculté de penser... Elle ne songeait à avoir aucune sorte d'esprit, mais elle avait l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes suivant que le hasard des matières l'exige... toute la force de celui des hommes mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes... En général, elle aimait mieux qu'on pensât bien de sa raison que de ses charmes ; elle ne se confondait pas avec ses grâces : c'était elle que vous honoriez en la trouvant raisonnable ; vous n'honoriez que sa figure en la trouvant aimable. »

Pour Duclos, elle « avait toujours (l'esprit) de la personne à qui elle avait affaire. » Et Marmontel : « Ah ! que de finesse d'esprit, de souplesse et d'activité, cet air naïf, cette apparence de calme et de loisir même ne me cachaient-ils pas ! Je ris encore de la simplicité avec laquelle je m'écriais en la quittant : la bonne femme ! »

Marivaux ne laisse pas de faire entendre quelques réserves subtiles dans sa sincère admiration pour Mme de Tencin : elle rougirait d'être coquette, mais, « à la vérité, ce dégoût qu'elle avait pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être était-elle bien aise qu'on le remarquât. » L'analyse de sa bonté en marque aussi les limites et montre en même temps la rancune qu'éveillait chez les obligés une générosité trop lucide : « Supposons la plus généreuse et la meilleure personne du monde, et avec cela la plus spirituelle et de l'esprit le plus délié. Je soutiens que cette bonne personne ne paraîtra jamais si bonne... que le paraîtra une autre personne qui, avec ce même degré de bonté, n'aura qu'un esprit médiocre... C'est que la plupart des hommes, quand on les oblige, voudraient qu'on ne sentît presque pas, et

le prix du service qu'on leur rend, et l'étendue de l'obligation qu'ils en ont ; cela conviendrait mieux à leur ingrate délicatesse, et c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'esprit ; ils ne sauraient plus manquer de reconnaissance sans en être honteux, ce qui les fâche. »

Ce ne sont pas seulement les services rendus ou attendus qui assurent à Mme de Tencin l'empressement de ses hôtes. Des hommes comme Fontenelle et Lamotte, qui ne demandent et ne désirent rien, viennent chez elle journellement (en font foi les notes d'un policier chargé de la surveiller en juillet 1729) ; ils dînent chez elle plusieurs fois par semaine. C'est donc que la société leur plaît. Fontenelle lui sera fidèle jusqu'à la mort, celle de Mme de Tencin, bien entendu, puisqu'il enterre toutes ses hôtes.

Sa vieillesse ne rebute personne, au contraire. « Chaque année lui vaut un nouveau degré de mérite et ajoute à l'intérêt qu'on prend à son existence, écrit d'Argenson. On le regarde comme un de ces chefs-d'œuvre de l'art, travaillés avec soin et délicatesse, qu'il faut prendre garde de détruire parce qu'on n'en fait plus de pareils. » Il conte, rapporte Garat, des anecdotes ou des souvenirs : « C'étaient tantôt les dragonnades et la révocation de l'Édit de Nantes, tantôt le jansénisme... J'étais chez Mme de La Fayette, je vis entrer Mme de Sévigné. On crut entendre un revenant. » Par la plume de Piron, Fontenelle fait ce croquis de lui-même, lorsque, à la fin de sa vie, Mme de Tencin, jusque-là sa voisine, rue Saint-Honoré, s'est installée rive gauche, et que ses porteurs de chaise doivent, pour le mener chez elle, « traverser les Tuileries et la rivière » :

Deux serviteurs auparavant,
L'un derrière, l'autre devant,
Et moi — tant bien que mal à l'aise,
Entre la goutte et mes vieux ans,
Écuyers assez déplaisants, —
Empaqueté dans une chaise,
Chez cette dame à petit bruit,

Depuis nombre et nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit,
Nous allions les après-dînées.
J'arrivais là sans m'échauffer,
Peu de pas en faisaient l'affaire.
Là, près d'elle, nonagénaire,
J'achevais de philosopher,
Passant le temps de ma visite
Au centre d'un cercle d'élite,
Attentif à ma faible voix ;
Y parlant beaux-arts et nature,
Sciences et littérature,
Même y politiquant parfois.

Piron énumère les sujets qu'on aborde ; mais peindre le groupe déferent qui entoure Fontenelle n'est pas rendre l'aspect général du salon de Mme de Tencin. Il est amusant de comparer les tableaux plus expressifs qu'en font Marivaux, Duclos, Marmontel et même Montesquieu.

« Je leur entendais dire d'excellentes choses, raconte Marivaux dans *la Vie de Marianne* ; mais ils les disaient avec peu d'effort, ils y cherchaient peu de façon... Ce n'étaient point eux qui y mettaient de la finesse, c'était de la finesse qui s'y rencontrait : ils ne sentaient pas qu'ils parlaient mieux qu'on ne parle ordinairement, c'étaient seulement de meilleurs esprits que d'autres... On accuse quelquefois les gens d'esprit de vouloir briller ; oh ! il n'était pas question de cela ici. Ils ne disaient rien que de juste et que de convenable, rien qui ne fût d'un commerce doux, facile et gai. »

Voici le salon de Mme de « Tonins » décrit par Duclos dans les *Confessions du comte de **** : « Je trouvais réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à Mme de T... et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant et de la légèreté ; mais il me parut qu'ils abusaient de ce dernier talent. La conversation que j'avais interrompue était une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière, Mme de T... et ses

favoris avaient soin de répandre dans leurs discours savants un grand nombre de traits, d'épigrammes et malheureusement des pointes assez triviales. Ils riaient ou applaudissaient tous avec (tant d') excès au moindre mot qui se proférait... La dissertation dura jusqu'au souper. Les discours de la table étaient d'une autre nature ; toute dissertation et même toute conversation suivie en étaient bannies... Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie. Mme de T... prit la parole pour faire la critique de ce que je venais de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorais qu'il n'y en avait jamais qu'un dans cette société. Mme de T..., peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur. »

Enfin, Marmontel retrace, dans ses *Mémoires*, ce qu'il a vu chez Mme de Tencin. « On y arrivait préparé à jouer son rôle et... l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisirait le plus vite et comme à la volée le moment de placer son mot, son conte, son anecdote, sa maxime ou son trait léger ou piquant, et, pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin. Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui, mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Astruc ne daignait pas l'attendre. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher, et il usait si sobrement de l'attention qu'on donnait à l'entendre que ses mots fins, ses jolis contes n'occupaient jamais qu'un moment. Helvétius attentif et discret, recueillait pour semer un jour. »

Sans nier l'intérêt qu'offre la contradiction même de ces témoignages, on peut chercher à l'expliquer. Il semble que, si variée que fût la société réunie par Mme de Tencin, c'était une sorte de coterie où les non-initiés pouvaient se trouver mal à l'aise. Marivaux est charmé par « le ton de conversation si aisé et si uni. »

Duclos, intelligent, honnête homme, sans préjugé, mais rude jusqu'à la brutalité de l'aveu même de ses amis, a toujours des jugements sévères. Peu raffiné quoique reçu dans les milieux les plus fermés, jouant volontiers les grincheux, il devait être plus agacé que séduit par « un torrent de pointes et de saillies bizarres. » Pourtant, ses rapports avec Mme de Tencin furent assez bons pour qu'elle lui confiât une partie de la correspondance entre Dubois et l'abbé de Tencin qu'il utilisa dans ses *Mémoires secrets sur la Régence* ; et l'on s'amusait rue Saint-Honoré de sa « voix de gourdin » qui devait détoner chez Mme du Deffand, et de son ton tranchant qui devait lasser Mme d'Épinay. Marmontel, enfin, quand il est reçu chez Mme de Tencin, arrive à peine de son Limousin natal ; est-il surprenant qu'un petit villageois mal dégrossi n'ait vu qu'artifice en ce feu d'artifice ? D'ailleurs, sans l'avoir compris, il montre ce qu'il y a d'amusant pour les joueurs à rattraper la balle au bond, et qu'il a, en effet, assisté à un jeu.

Au reste, l'on peut penser que, dans cette maison, la « nécessité d'avoir toujours de l'esprit » n'était pas impérieuse comme le prétend Duclos, puisque Montesquieu s'y plaît, lui qui a dit : « J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. » Le « tous les jours » de Montesquieu était peut-être, il est vrai, le dimanche des autres.

Le prix qu'on attache à l'accueil de Mme de Tencin tient surtout à l'atmosphère qu'elle savait créer, où Marivaux sait nous replonger, et dont aucun détracteur n'a nié l'agrément. « Allez dans quelque maison du monde que ce soit ; voyez-y des personnes de différentes conditions ou de différents états ; supposez-y un militaire, un financier, un homme de robe, un ecclésiastique, un habile homme dans les arts qui n'a que son talent pour toute distinction, un savant qui n'a que la science ; ils ont beau être ensemble, tous réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point... ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres et (ils) se servent mutuellement de spectacle. Vous y verrez une subordination sotté et

gênante. Aucun d'entre eux ne perd de vue ce qu'il est et il y ajuste ses discours et sa contenance : quelle misère !

« Oh ! je vous assure qu'on était bien au-dessus de cette puérilité-là chez Mme Dorsin ; elle avait le secret d'en guérir ceux qui la voyaient souvent. Il n'était point question de rangs ni d'états chez elle, personne ne s'y souvenait du plus ou moins d'importance qu'il avait, c'étaient des hommes qui parlaient à des hommes, entre qui seulement les meilleures raisons l'emportaient sur les plus faibles ; rien que cela. Ou, si vous voulez que je vous dise un grand mot, c'étaient comme des intelligences d'une égale dignité, sinon d'une force égale qui avaient tout uniment commerce ensemble. »

Ne saisit-on pas ici sur le vif le rôle le plus important peut-être des premiers salons, établir et faire reconnaître par tous cette « égale dignité des intelligences » ?

On aurait pourtant du salon de Mme de Tencin une impression incomplète, si l'on croyait que la conversation y fût toujours spirituelle ou sérieuse ; c'était peut-être vrai des mardis, où la réception était plus apprêtée, plus officielle. Les autres jours, les habitués se retrouvent en famille ; ils échangent des plaisanteries, des confidences ou des cadeaux : on offre à la maîtresse du logis un grand chapeau de paille, elle distribue à ses intimes deux aunes de velours pour se faire des culottes. Piron se livre à son humeur gauloise, risque ses phrases triviales et même obscènes, fait présent à son hôtesse d'une chaise percée, en y abandonnant, à coup sûr par mégarde, le texte de la *Princesse de Navarre* que Voltaire vient d'écrire.

La médisance se donne libre cours. Témoin cette conversation, relevée au vol par Marivaux :

« C'est une fort aimable femme, dit quelqu'un.

Pas de réponse... questions sur la pluie et le beau temps.

— On m'assurait l'autre jour, reprend une des personnes présentes, que son mari était jaloux, et il est vrai qu'on peut l'être à moins.

— Lui, jaloux... c'est un conte que cela. Mme X...

est d'une conduite si sage que cette faiblesse-là ne serait pas pardonnable à son mari ; et d'ailleurs, c'est une femme qui a beaucoup d'agréments, il est vrai, mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle est d'une physionomie extrêmement triste ?

— Il me semble que non, hasarde un des interlocuteurs.

— Peut-être que je me trompe ; mais, comme elle n'a guère de teint, elle a je ne sais quoi d'un peu rude dans les yeux.

— Elle, guère de teint et du rude dans les yeux ! s'écrie quelqu'un. Je lui ai toujours trouvé les yeux vifs, et, la dernière fois que nous la vîmes, elle était plus vermeille qu'une rose.

— Bon ! le ciel la préserve d'être toujours vermeille à ce prix-là, la pauvre femme ! Elle avait une migraine affreuse ; voilà, Monsieur, d'où lui venait ce beau teint. Non, non, assurément, le teint n'est pas ce qu'elle a de plus beau, et pour l'ordinaire, elle est pâle ; aussi, est-elle d'une santé assez infirme. Je ne connais point de femme plus sujette qu'elle aux fluxions ; cela lui a même gâté les dents, qu'elle avait assez belles. »

Ou bien Mme de Tencin, dans l'intimité, donne des conseils aux nouveau-venus : Marmontel doit « se faire des amies plutôt que des amis. Car au moyen des femmes on fait ce qu'on veut des hommes. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche. Demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez rêvant. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami ; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous. »

C'est un de ces jours de liberté que Mme de Tencin, posant la main sur la poitrine de Fontenelle, lui dit : « Ce que vous avez là, c'est une seconde cervelle. » Que serait venu faire chez Mme de Tencin, s'il en avait eu un, le cœur de Fontenelle ?

Et cependant le cœur, ou plutôt la préoccupation du cœur, tient chez elle une large place. A cet égard, elle continue, par delà Mme de Lambert, le xvii^e siècle. Sans doute a-t-elle besoin d'une revanche à sa vie âprement réaliste ; peut-être une secrète nostalgie la trouble-t-elle, le regret de l'amour qu'elle a constamment sacrifié dans la poursuite des avantages positifs. Elle y satisfait en écrivant ses romans et en causant avec Marivaux ou l'abbé Prévost. Les lois générales du sentiment étant connues, il leur faut poursuivre les nuances et les complications.

« Tout le monde, dit Fontenelle, connaît les passions des hommes jusqu'à un certain point. Au delà, c'est un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde est bien aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats et fins qui n'arrivent que rarement ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'observateurs assez habiles ?... La finesse, la délicatesse, enfin l'agrément de ces effets de passion consistent assez ordinairement dans une espèce de contradiction qui s'y trouve : on fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on est dominé par un sentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand soin de cacher. Celle de toutes les passions qui fournit le plus de ces sortes de jeux, et peut-être la seule qui en fournisse, c'est l'amour. L'obligation où sont les femmes de le vaincre ou de le dissimuler et la délicatesse de gloire qui fait qu'elles se le dissimulent à elles-mêmes sont des sources très fécondes de ces contradictions agréables. »

N'est-ce pas là le thème de Marivaux ? Plus justement encore, on y peut trouver celui de Mme de Tencin, car la curiosité de Fontenelle est si désintéressée qu'elle rappelle le sang-froid de l'observateur poursuivant une dissection, et Mme de Tencin apporte dans ses œuvres un mélange singulier de froideur et de romanesque. Ses héroïnes vont jusqu'au bout de leur passion, et des situations compliquées y introduisent les difficultés que propose Fontenelle ; mais la sensibilité leur manque,

elles n'ont, semble-t-il, ni cœur, ni imagination, ni sens ; leur amour est une donnée mathématique.

Marivaux, lui, ne prétend pas décrire la passion, et il transfigure la conception de Fontenelle par la poésie subtilement mélancolique qui flotte autour de ses personnages, par l'émotion discrète qu'il leur infuse et qu'il suggère plutôt qu'il ne l'exprime. Il veut peindre « tantôt un amour timide qui n'ose se déclarer, tantôt un amour incertain et comme indécis, un amour à moitié né, pour ainsi dire, dont ils se doutent sans en être bien sûrs et qu'ils épient au-dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. » Ce quelque chose d'inquiet, qui pousse ses héros à étudier en secret l'objet de leur tendresse, cette hésitation à s'engager tout entier résultent sans doute d'une aventure de jeunesse dont il resta longtemps meurtri : il s'était épris d'une jeune fille qui l'avait touché par un air de candeur et d'ingénuité ; il la surprit étudiant ses mines dans un miroir. « Je viens de voir, Mademoiselle, lui dit-il, les machines de l'opéra ; il me divertira toujours, mais il me touchera moins. »

Dans ses comédies, mais plus encore dans *la Vie de Marianne*, on trouve, transposée, la réalité sociale et sentimentale à laquelle Marivaux fut mêlé. « Je ne sais point créer, dit-il, je sais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait naître... car mon dessein est seulement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois ou que j'entends. » Cette phrase rend bien la nature de son inspiration ; en même temps la tournure incertaine montre la faiblesse essentielle de l'écrivain : style et composition ont l'allure indolente et fantasque de la causerie. Dans cet admirable roman qu'est *la Vie de Marianne*, sans dessein préconçu, il suit son caprice, il ne sait où il va et s'interrompt sans terminer ; mais *le Paysan parvenu*, d'une technique plus sûre et plus ramassée, n'a pas le même charme.

Ce charme, Marivaux l'apporte dans « la société d'un petit nombre d'amis » qui est la joie de sa vie

« presque obscure par le peu d'empressement qu'il avait à se répandre ». D'Alembert nous le montre ainsi, « sensible et ombrageux », mais affable, très généreux malgré sa pauvreté, aidant de sa maigre bourse ou de ses conseils tous ceux, tel Rousseau débutant, qui s'adressent à lui. Il sait écouter, ne laisse jamais « voir une distraction blessante ». Quelquefois il fait la lecture : son talent de lecteur a, dès l'abord, séduit Sylvia, l'actrice de la Comédie-Italienne qui sera la meilleure interprète de ses comédies. Chez Mme de Tencin, il cause avec « une brillante et abondante volubilité », sans se cantonner dans les sujets de psychologie. Trublet rapporte une discussion sur l'existence de l'âme, que défend Marivaux, spiritualiste, et où son adversaire veut entraîner Fontenelle : « Vous perdez votre peine, lui dit Marivaux, M. de Fontenelle a trop d'esprit pour en avoir plus que moi là-dessus. »

Malgré sa modestie, Marivaux connaît sa valeur : « J'aime mieux, disait-il, quelquefois, être humblement assis sur le dernier banc dans la petite troupe des auteurs originaux, qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le nombreux bétail des singes littéraires. »

L'abbé Prévost, au contraire, ne se soucie pas d'originalité. *Manon* paraît à Amsterdam en 1731. Peu avant la publication des *Mémoires du comte de Comminge*, le premier roman de Mme de Tencin, Prévost en fait la lecture dans les salons de Paris, en particulier devant Mme de Tencin et Marivaux. L'une a-t-elle su en goûter l'émotion et la sincérité ? l'autre a-t-il été sensible à une histoire si simple et si directe ?

Le salon de Mme de Tencin est le premier où l'on voit apparaître des philosophes. Le mot n'a pas encore le sens qu'il prendra au milieu du XVIII^e siècle. Il n'y a pas encore de sectes, pas même d'écoles. La pensée, libérée par Descartes, trouve tous les champs ouverts. Ni Fontenelle, ni surtout Montesquieu ne sont des dogmatiques. Un seul, parmi les philosophes que reçoit Mme de Tencin, deviendra un doctrinaire, c'est Mably ; mais il est jeune alors ; tandis que, par ses

leçons d'histoire, il met le cardinal de Tencin en état de succéder à Fleury, il amasse les faits qui serviront à établir son système.

Le philosophe amateur, c'est Astruc, le médecin, pilier du salon Tencin. Rapprocher les titres de ses diverses œuvres est assez divertissant. En 1725, il était venu à Paris de Montpellier, où il enseignait la médecine afin de travailler dans les bibliothèques à l'achèvement de sa thèse : *De Morbis Venereis*. De l'érudition médicale, il parvint, à travers la géologie, à la critique biblique et écrivit des *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse*.

En le seul de ces « philosophes » dont la postérité ait pleinement ratifié les titres, Montesquieu, c'est plus que l'auteur des *Considérations* et de *l'Esprit des Lois*, l'homme privé qui se montre chez Mme de Tencin. Les philosophes ne parlaient pas encore leurs livres dans les salons, et il n'y en a pas de moins doctoral que celui-ci. Parce que son grand ouvrage a engendré presque toutes les constitutions de l'Europe, on est enclin, regardant les *Lettres persanes* comme un péché de jeunesse, à croire Montesquieu un personnage austère. Les témoignages des contemporains, confirmés par la récente publication de ses *Réflexions et Pensées* manuscrites, font voir, au contraire, un homme simple, gai, sociable — délicieux.

A La Brède, dans le domaine bordelais où il est seigneur, Garat le montre « parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, courant du matin au soir, le bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule ; ceux qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent plus d'une fois en le tutoyant comme un vigneron si c'était là le château de Montesquieu. » Il est le même dans les salons où il aime venir.

Le chevalier d'Aydie, dans les *Mélanges* de d'Alembert, s'exclame : « Eh ! qui n'aimerait pas cet homme, ce bon homme, ce grand homme, original dans ses

ouvrages, dans son caractère, dans ses manières, et toujours ou digne d'admiration ou aimable ! »

« J'ai eu le bonheur de vivre dans les mêmes sociétés que lui ; j'ai vu, j'ai partagé l'impatience avec laquelle il était toujours attendu, la joie avec laquelle on le voyait arriver. » Maupertuis, le philosophe sensualiste et mathématicien, qui prête ainsi sa voix à la sympathie générale, était pourtant d'un naturel malveillant et se complaisait à dénigrer ses confrères ; il ajoute : « Son maintien modeste et libre ressemblait à sa conversation. Sa taille était bien proportionnée. Quoiqu'il eût perdu presque entièrement un œil et que l'autre eût toujours été très faible, on ne s'en apercevait point ; sa physiologie réunissait la douceur et la sublimité. » Pour achever de le faire vivre devant nous, d'Argenson raconte : « Il a conservé l'accent gascon qu'il tient de son pays, et trouve en quelque façon au-dessous de lui de s'en corriger. »

L'optimisme de Montesquieu était ce qui, d'abord, rendait son commerce agréable. Il tient au tempérament et vient du bonheur de vivre : « Ma machine est si heureusement construite que je suis frappé de tous les objets assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me donner de la peine... Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui. Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière ; je vois la lumière avec une espèce de ravissement, et tout le reste du jour je suis content. » Mais cet optimisme est aussi voulu et réfléchi. Montesquieu est une âme forte qu'a fortifiée la connaissance intime de l'Antiquité, en particulier la lecture de Plutarque. Un stoïcisme sans forfanterie, tempéré par son épicurisme naturel, lui donne une gaieté mâle et parfois résignée. « La gravité, écrit-il, est le bouclier des sots. » Il n'a pas un optimisme béat ; il connaît trop les hommes pour avoir en eux une confiance aveugle ; mais il les accepte courageusement : « On est souvent tristement gai. »

Dans les salons, cette attitude devient une tolérance

bien précieuse : « Il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé très souvent » ; ou bien, Montesquieu se réfugie dans la distraction qui lui est coutumière : « Pour la plupart des gens, j'aime mieux les approuver que les écouter. » Malgré son goût pour la louange qu'il confesse ingénument, il est modeste : « Il y a ordinairement si peu de différences d'homme à homme qu'il n'y a guère sujet d'avoir de la vanité. »

L'immense érudition qu'il a accumulée pour préparer *l'Esprit des Lois* ne lui cache pas les réalités vivantes ; il sait parler de tout : il connaît l'agriculture par La Brède, le commerce par Bordeaux, l'Europe par ses voyages, les femmes aussi. « J'ai été, dans ma jeunesse, assez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'aimaient ; dès que j'ai cessé de le croire, je m'en suis détaché soudain. » S'il n'est ni tendre, ni sentimental, sa générosité, le bonheur qu'il trouve à admirer, l'amour qu'il porte à l'intérêt général témoignent d'une sensibilité virile ; mais on n'atteint son cœur que par sa raison. Il parle de la « vertu » républicaine à Rome : « Lorsqu'elle y était dans sa force, on y faisait des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui et qui étonnent nos petites âmes. »

Au contraire de ce que Marmontel a cru voir chez Mme de Tencin, Montesquieu, dans la conversation, n'attend pas la balle. « Comme il a infiniment d'esprit, écrit de lui d'Argenson, il fait un usage charmant de ce qu'il sait ; mais il met plus d'esprit dans ses livres que dans sa conversation parce qu'il ne cherche pas à briller et ne s'en donne pas la peine... Il ne soigne point son style, qui est bien plus spirituel et quelquefois même nerveux, qu'il n'est pur. » Un passage de la *Défense de l'Esprit des Lois* donne l'idée du ton qu'il a en société : « On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : Prenez garde de tomber. Vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. — Va-t-on prendre l'essor, ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un peu,

voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, lèvent la tête et vous crient de descendre pour vous mesurer. Courez-vous dans votre carrière, ils voudront que vous regardiez toutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. »

Montesquieu se débat ainsi contre les critiques de *l'Esprit des Lois*. Ceux-ci s'étaient manifestés avant que l'ouvrage eût paru. L'auteur en avait lu des fragments chez Mme de Tencin ; il le communique tout entier à Helvétius et Saurin en leur demandant leur avis. La postérité peut, à bon droit, s'étonner de cet avis. Est-ce le souvenir des *Lettres persanes* qui leur brouille le jugement ? Ils ne voient dans *l'Esprit des lois* que du bel esprit ; ils ne seront, d'ailleurs, pas les seuls. Helvétius et Saurin s'encouragent à exprimer leur déception à Montesquieu et nous montrent ainsi son attitude en pareil cas. « Il aime dans ses amis la franchise qu'il met avec eux. Il souffre volontiers les discussions, il répond par des saillies et change rarement d'opinion. »

Malgré ce manque d'enthousiasme et de compréhension, Mme de Tencin en agit généreusement à l'égard de Montesquieu. Dès la publication de *l'Esprit des Lois* en 1748, elle achète une bonne partie de l'édition et distribue les exemplaires à ses amis.

Elle avait d'ailleurs recueilli, par avance, le bénéfice de cette attitude. Son salon est le premier où l'on voit paraître assez nombreux les étrangers. Presque tous ceux qui viennent chez elle sont des Anglais, et si plusieurs lui sont adressés par ses anciens amants, Prior et Bolingbroke, d'autres sont plus spécialement attirés par la présence de Montesquieu, dont le renom était considérable en Angleterre avant même qu'il eût publié son grand livre. Chesterfield, très bien reçu chez Mme de Tencin vers 1741, le lui rappelle dans une lettre flatteuse qu'elle lit tout haut à ses hôtes, et, envoyant plus tard son fils à Paris, il lui recommande de ne pas négliger l'occasion de connaître Montesquieu : « C'est à tous égards une connaissance précieuse. Il a du génie avec la plus vaste lecture du

monde. Puisez dans cette source tant que vous pourrez. » Horace Walpole, l'historien Gibbon rendront aussi un hommage enthousiaste à Montesquieu.

On sera peut-être surpris de n'avoir aperçu aucune figure féminine dans le salon de Mme de Tencin. Les femmes soucieuses de leur réputation n'étaient guère tentées d'y paraître. Les relations de Mme de Lambert avec Mme de Tencin sont très espacées ; cette dernière se plaint à la marquise des propos que le chevalier d'Aydie a tenus sur elle au moment de l'affaire La Fresnais ; le chevalier réplique qu'il a, au contraire, gardé le silence par respect pour la comtesse de Ferriol et pour Mlle Aïssé. Il aurait été naturel qu'Aïssé accompagnât ses frères d'adoption, Pont-de-Veyle et d'Argental, chez Mme de Tencin, leur tante. Mais une antipathie réciproque opposait les deux femmes ; la fière Aïssé méprisait la chanoinesse et le lui laissait voir. Elle écrit qu'elle ne voit pas Mme de Tencin pour ne pas avoir de « tracasseries, car il y en a toujours quand on se déteste ». Et une autre fois : « Nous sommes en guerre ouverte, Mme de Tencin et moi ; je me tiens coite, et, quand je suis forcée d'en parler, mes discours sont tranquilles et humbles... Je la fais plus enrager par cette conduite que si je me déchaînais contre elle. »

Mme de Tencin reçoit quelquefois Mme du Châtelet, qui surveille la conduite de Voltaire et la prend pour confidente des inquiétudes qu'il lui cause : « La vieille comtesse est plus folle que jamais du géomètre ; elle vient me conter ses jalousies sur Mme de Boufflers ; je ne sais que lui dire ; comment faire entendre raison à quelqu'un qui a la tête et le cœur pris et qui, en conséquence, s'alarme d'entendre trotter une souris. » Un peu plus tard : « Elle part cette nuit plus folle, plus perdue d'amour que tous les romans ensemble ; il faut en avoir pitié. »

Enfin, Mme de Tencin accueille à partir de 1730 une jeune bourgeoise obscure, mais très riche, sa voisine rue Saint-Honoré, assez modeste pour ne pas lui porter ombrage, assez jolie pour ajouter à l'attrait du salon ;

c'était Mme Geoffrin ; très vite, Mme de Tencin put mesurer l'ambition de cette visiteuse empressée : « Savez-vous, dit-elle un jour à ses amis, ce que la Geoffrin vient faire ici ? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. » Mme de Tencin mourra sans avoir disposé de son salon par testament ; mais elle saura, en mourant, qui en sera l'héritière.

CHAPITRE III

LA TSARINE DE PARIS

C'EST dans un milieu bourgeois que l'on pénètre en rendant visite à Mme Geoffrin dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré où elle tient sa cour. Elle est venue s'y établir en 1713, quand elle a épousé, à quatorze ans, le riche administrateur de la compagnie de Saint-Gobain. Elle y mourra en 1777, âgée de soixante-dix-huit ans. Orpheline de bonne heure, Thérèse Rodet, fille d'un valet de chambre de la Dauphine, a été élevée par sa grand-mère, Mme Chemineau. Celle-ci avait, au dire de sa petite-fille, « beaucoup d'esprit et une tête très bien faite ». Peu instruite elle-même, elle regardait le savoir comme superflu pour une femme. Aussi ne fit-elle donner aucune instruction à la jeune Thérèse : « Si ma petite-fille est une bête, disait-elle, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle n'a pas ; et puis, quand elle sera en âge raisonnable, elle apprendra ce à quoi elle aura le plus d'aptitude et elle l'apprendra bien vite... Quand elle voudra écrire, elle copiera les écritures qu'elle voit et, quand elle voudra sauter, elle sautera et ne dansera pas pour faire la belle danseuse. » Mais Mme Chemineau, qui pratiquait sans la connaître la maxime de Montaigne et préférait « une tête bien

faite à une tête bien pleine », ne cessa de former elle-même l'intelligence de la jeune fille. Elle la faisait lire et parler de ses lectures, elle lui apprenait à juger les gens et les choses et à justifier son opinion. « Mon éducation était continuelle », dira Mme Geoffrin, qui dut aux fantaisies pédagogiques de sa grand-mère d'aborder la vie brouillée avec l'orthographe, mais pourvue du sens le plus droit qui fût jamais allié à la pénétration et à la finesse naturelles.

Mme Chemineau, qui était pieuse, veillait à ce que la jeune fille remplît ses devoirs religieux. Tous les jours, à l'église Saint-Roch, Thérèse Rodet assistait à la messe, « en cornette plate, rapporte Diderot, joignant comme un ange au pied des autels les deux plus belles menottes du monde ». C'est ainsi qu'elle frappa les yeux d'un voisin qui s'éprit d'elle, et demanda sa main. Mme Chemineau estima qu'un riche bourgeois de quarante-huit ans était un excellent parti pour une jolie fille de quatorze ans, pourvue elle-même d'une belle dot, et Thérèse devint Mme Geoffrin. Dans ce temps-là, on cherchait à procurer à ses enfants de solides avantages matériels plutôt que des satisfactions d'un autre ordre. C'est d'ailleurs à son mérite personnel que M. Geoffrin devait sa fortune : simple employé de la Compagnie de Saint-Gobain, il en était devenu le caissier général, puis l'administrateur. Il avait, d'autre part, épousé en premières noces une vieille fille fort riche, plus âgée que lui, qui, « frappée de ses vertus », avait voulu devenir sa femme, « certaine d'être heureuse avec lui ». Elle n'avait pas été déçue et lui avait légué à sa mort tous ses biens, dont l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Un trait rapporté par sa fille permet de mesurer la valeur morale de M. Geoffrin : il refusa un legs de cent mille livres pour ne pas léser un héritier naturel sans fortune. Celui-ci, devenu plus tard contrôleur général des Finances, ayant voulu le nommer fermier général, M. Geoffrin déclina cette offre et fit valoir qu'il suffisait à sa jeune femme « fort dévote » comme à lui-même « d'un bien honnête acquis par de bons

moyens ». Ce n'est pas à un homme vulgaire que Mme Chemineau avait confié sa petite-fille.

Le ménage fut d'abord heureux. En 1715, naquit une fille, Marie-Thérèse, plus tard marquise de la Ferté-Imbault. Pendant seize ans, la vie de Mme Geoffrin s'écoula dans le calme et l'obscurité, toute consacrée aux devoirs domestiques. Elle tenait fort exactement les comptes du ménage, habitude qu'elle conserva toute sa vie, dépensait peu pour sa toilette, ne se souciait pas d'être belle et n'allait pas dans le monde. Rien ne semblait la destiner à devenir une femme célèbre. M. Geoffrin pouvait se dire qu'il avait fait la plus sage action du monde le jour où il avait épousé une fille de quatorze ans.

C'est alors que se leva dans le ciel l'étoile de Mme Geoffrin : elle entra en relations avec sa voisine, Mme de Tencin. Or, quand elle eut commerce avec des écrivains comme Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, elle trouva vite leur compagnie « bien plus divertissante que celle des dévots de sa paroisse ». Le goût des plaisirs de l'esprit s'épanouit brusquement en elle ; l'ambition suivit. Pourquoi ne pas avoir son propre salon ? Tout en continuant à fréquenter le cercle de Mme de Tencin, Mme Geoffrin se mit à recevoir chez elle. Elle s'avisa de donner à dîner tous les mercredis à une heure, l'après-midi étant consacré à la conversation. L'hôtel de la rue Saint-Honoré, jusque-là si paisible, retentit alors du bruit de ces réceptions qui connurent un rapide succès.

Mais M. Geoffrin, dont les soixante-cinq ans ne s'accommodaient guère de ce nouveau train de vie, voulut y mettre le holà ; il découvrit avec stupeur le vrai visage de sa compagne. Il avait épousé non seulement une ambitieuse, mais encore une de ces maîtresses femmes nées pour le commandement qui se révèlent de temps à autre dans les familles. Mme de la Ferté-Imbault parle à plusieurs reprises de « l'âme de conquérant » de sa mère, de cette « âme d'Alexandre » à qui plaisait la difficulté. Dans le portrait que Nattier fit de

Mme Geoffrin en 1738, lorsqu'elle touchait à la quarantaine, on s'étonne de voir une femme agréable, vêtue d'un galant déshabillé qui montre ou laisse deviner un corps de statue, mais on est plus encore saisi par l'expression froidement volontaire des beaux traits réguliers. M. Geoffrin lutta pendant des années avec l'entêtement d'un bourgeois français qui défend ses petites habitudes ; pendant des années sa femme lui tint tête. Quand elle demandait de l'argent à son mari, « il se passait, dit Mme de la Ferté-Imbault, des scènes terribles dont les effets pour ma mère étaient parfois si violents que je croyais qu'elle n'y survivrait pas ». La résistance de M. Geoffrin s'usa à la longue ; il finit par plier, il se résigna et devint ce vieux bonhomme taciturne, effacé, à qui la chronique prêtait, gratuitement sans doute, les bourdes les plus divertissantes. En 1749, on ne le vit plus. « Qu'est donc devenu, demanda un convive, ce vieux monsieur qui était toujours au bout de la table et qui ne disait jamais rien ? — C'était mon mari, répondit placidement Mme Geoffrin. Il est mort. »

La même année vit mourir cette Mme de Tencin qui l'avait, sans le vouloir, orientée vers une brillante destinée. A cinquante ans, Mme Geoffrin se trouva veuve, riche, et seule héritière d'un salon célèbre.

* * *

S'il naquit d'un hasard providentiel, le salon de la rue Saint-Honoré dut son étonnante prospérité à une volonté tenace et réfléchie. Assez vite, Mme Geoffrin ne se contenta pas de tenir un cercle littéraire. Aux hommes de lettres hérités de Mme de Tencin, elle eut l'idée d'ajouter les artistes. A ceux-ci se joignirent, en même temps que les gens du monde, de nombreux étrangers. Si bien que le salon de cette bourgeoise ignorante, qui sut grouper autour d'elle tout ce qui comptait à Paris, a pu être considéré par Sainte-Beuve comme « une des premières institutions de l'Europe ». Les

contemporains témoignent que Mme Geoffrin s'acquittait avec naturel et facilité de ses devoirs de maîtresse de maison. « Elle avait, dit Marmontel, fondé chez elle deux dîners : l'un (le lundi), pour les artistes, l'autre (le mercredi), pour les gens de lettres, et une chose assez remarquable, c'est que sans aucune teinture ni des arts ni des lettres, cette femme qui, de sa vie n'avait rien lu ni rien appris qu'à la volée, se trouvant au milieu de l'une et l'autre société, ne leur était pas étrangère ; elle y était même à son aise. » « Pour la fille d'un valet de chambre de la Dauphine, écrit le jeune Costa de Beauregard, elle m'a paru fort à son aise au milieu de ces grands seigneurs et de ces grands esprits. » Une question se pose tout d'abord : comment Mme Geoffrin fut-elle à la hauteur de ce rôle auquel rien, dans son éducation ni dans son milieu, ne semblait l'avoir préparée ?

Une maîtresse de maison doit, il est vrai, moins se soucier de briller que de faire briller ses hôtes. Ceux-ci, quand ils sont perspicaces, s'en aperçoivent bien. Un jour que l'abbé de Saint-Pierre avait connu rue Saint-Honoré un succès flatteur, il sut en attribuer tout le mérite à Mme Geoffrin : « Je ne suis, Madame, qu'un instrument dont vous avez bien joué. » D'autre part, elle avait, selon Marmontel, « le bon esprit de ne parler jamais que de ce qu'elle savait très bien, et de céder sur tout le reste la parole à des gens instruits, toujours poliment attentive, sans même paraître ennuyée de ce qu'elle n'entendait pas ». Il lui eût donc suffi, à la rigueur, de son aisance naturelle, de sa finesse et de son tact pour se guider dans la vie mondaine si elle s'était bornée à mettre en valeur ceux qui fréquentaient son salon.

Mais elle ne s'en tint pas là et s'aventura sur des mers plus dangereuses, où elle sut ne pas faire naufrage. D'elle-même, Mme Geoffrin disait, avec une modestie feinte ou sincère : « Je me compare à un petit arbre tout rond qui a des branches de tous les côtés ; je me mêle un peu de tout ; je sais un peu de tout. » C'était

se rendre bien peu justice. Peut-être avait-elle été, dans ses débuts timides, un « petit arbre tout rond » ; elle devint vite un de ces chênes puissants qui protègent et parfois étouffent tout sous leur ombrage. Tenir un salon ne lui suffisait pas ; cette femme « à l'âme d'Alexandre » sut établir un véritable empire sur les hommes. Elle y fut à la fois poussée et aidée par une personnalité sans éclat, mais fortement affirmée, à qui la sage Mme Chemineau avait su garder son originale saveur.

Elle était ignorante peut-être, mais elle savait penser. Les fines remarques, les traits caustiques dont sa conversation et sa correspondance étaient semées, la montrent sagace, pénétrante, spirituelle aussi, fort capable de donner la réplique à un Fontenelle et à un Voltaire. Elle avait, en outre, le rare talent de conter : « Elle y excellait, dit Marmontel, et volontiers elle en faisait usage pour égayer la table ; mais sans apprêt, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple. » Elle possédait mieux encore pour s'imposer : un goût naturel pour la domination auquel il devait être difficile de résister. Il est peu de conquérants nés qui ne finissent par trouver des sujets, consentants ou opprimés. M. Geoffrin en avait fait l'expérience.

Ce dernier trait de caractère ne fut pas seulement un des facteurs du succès de Mme Geoffrin ; il contribue à donner une physionomie bien particulière à un salon où elle n'avait pas établi de simples rapports mondains. Les relations superficielles qui suffirent longtemps à Mme du Deffand n'eussent pas satisfait son âme impérieuse. Être admis chez elle, ce n'était pas venir parler quelques heures, mais lui faire remise de sa liberté. « L'un de ses faibles était, dit Marmontel, l'envie de se mêler des affaires de ses amis, d'être leur confidente, leur conseil et leur guide. En l'initiant dans ses secrets et en se laissant diriger et quelquefois gronder par elle, on était sûr de la toucher par son endroit le plus sensible. » Lui tenir tête, ne pas la satisfaire, c'était s'exposer à des gronderies, à des froideurs, à des querelles et, si on s'entêtait, se voir fermer la porte de ce paradis de

la rue Saint-Honoré, où un ange bienfaisant et autoritaire tenait à faire votre salut, au besoin malgré vous. Elle voulait, en effet, très sincèrement le bonheur de ceux qui fréquentaient chez elle ; l'intérêt même qu'elle leur portait la rendait tyrannique à leur égard. « C'est pour leur bien », devait-elle se dire, comme ces autocrates qui mènent un peuple sans le consulter. Comme les autocrates, elle était aussi, cela va de soi, confiante en son propre jugement, et persuadée qu'elle seule pouvait discerner le véritable bien de chacun. « N'ai-je pas souvent raison ? » demandait-elle à Fontenelle.

Rassurée vis-à-vis de sa propre conscience par la conviction intime d'être une Providence, c'est le plus souvent sans mansuétude qu'elle dirigeait son salon et qu'elle intervenait dans la vie intime de ses familiers. Le littérateur Suard, pauvre lui-même, ose se fiancer à une orpheline sans fortune, intelligente et jolie. Mme Geoffrin essaie en vain de le détourner de ce projet, se fâche, et voilà une brouille de plusieurs années. Pas plus que le droit de se marier selon son cœur, on n'a chez elle celui de mourir en incroyant. Elle guide ses amis dans leurs derniers pas sur la terre, fait confesser, pour la première fois depuis leur enfance, Dortous de Mairan à quatre-vingt-treize ans, Fontenelle à cent ! Saurin, qui loge chez elle, refuse de recevoir un prêtre au cours d'une dangereuse maladie ; dès qu'il est guéri, elle l'engage « sans brouillerie à s'en aller loger ailleurs ». De peur de lui déplaire, on n'ose même pas aborder avec elle certains sujets : La Beaumelle, avec qui elle a cessé toutes relations, charge Trublet de le faire rentrer en grâce rue Saint-Honoré. « Il n'est pas possible, répond Trublet, de revenir avec Mme Geoffrin à ce qui vous regarde. Elle n'aime pas qu'on lui reparle deux fois de la même chose. »

Tous les procédés sont bons à cette femme autoritaire pour mater les velléités d'indépendance. Elle s'arroe le droit de remontrance. Un jour de 1765, elle rend visite à Horace Walpole retenu dans son lit par la goutte et lui dit ses vérités ; il a le bon goût d'en être

ravi : « Elle a une manière de reprendre qui me charme. Je n'ai jamais vu, depuis que j'existe, personne qui attaque si au vif les défauts, les vanités, les faux airs d'un chacun. Je n'avais jamais aimé à être redressé auparavant ; maintenant, vous ne pouvez vous imaginer combien j'y ai pris goût ! Je la fais à la fois mon confesseur et mon directeur. » Ces propos montrent assez que Mme Geoffrin dut avoir la manière de mener les hommes. On est forcé toutefois de constater qu'Horace Walpole lui échappe bientôt pour se consacrer à Mme du Deffand et que les paroles flatteuses de cette dernière durent en fin de compte mieux lui convenir que la manière forte en usage rue Saint-Honoré. Mme Geoffrin ne se contente d'ailleurs pas de réprimander ; elle a parfois recours à une colère blanche : « L'indocilité, même respectueuse, dit Marmontel, la refroidissait sur-le-champ, et, par un petit dépit sec, elle faisait sentir combien elle était piquée. »

Mais l'intérêt réel qu'elle porte aux habitués de son salon justifie à leurs yeux ce despotisme : « On lui reproche, comme un ridicule, dit d'Angiviller dans ses *Mémoires*, ses gronderies et ses colères contre ses amis, colères et gronderies d'une mère. Il eût été juste d'observer que, lorsqu'elle grondait, les larmes lui coulaient dans les yeux. »

Cet intérêt ne se manifestait d'ailleurs pas seulement sur le plan moral et sentimental. La grande fortune de Mme Geoffrin, la générosité avec laquelle elle sut en user ne furent sûrement pas étrangères au loyalisme de ses sujets. Beaucoup d'entre eux étaient des hommes de lettres et des artistes sans ressources personnelles. Elle les aida matériellement, ce qui était bien, avec une telle discrétion que ses bienfaits ne furent connus qu'après sa mort, ce qui était mieux. Elle fait une pension de trois mille livres à Mlle de Lespinasse chassée par Mme du Deffand, une rente de six cents livres à d'Alembert, une donation de douze cent et quelques livres de rente à l'abbé Morellet, et, quand celui-ci veut la remercier, se retire brusquement, « comme elle faisait

toujours quand on lui parlait de reconnaissance ». Elle envoie quelques beaux meubles à Diderot, dont elle a vu l'intérieur modeste. Quand elle se réconcilie avec Suard, elle comble de cadeaux le jeune ménage sans fortune. Elle vient en aide aux artistes qui fréquentent son salon en leur commandant de nombreuses œuvres d'art qu'elle paie très cher. Van Loo reçoit dix-huit mille livres pour trois tableaux, Vernet deux mille quatre cents pour une de ses marines. Ce sont là des prix très élevés pour l'époque. Les artistes morts, elle n'abandonne pas leur famille ; après le décès de Van Loo, elle achète pour quatre mille livres deux de ses tableaux, les revend cinquante mille à deux seigneurs russes et envoie le bénéfice de quarante-six mille livres à la veuve qu'elle sait dans la gêne. Presque tous les habitués de Mme Geoffrin eurent l'occasion de lui être reconnaissants d'une attention, sinon d'un bienfait. Quelques-uns durent subir, consciemment ou non, le prestige incontestable de la richesse ; les plus sensibles lui surent gré d'user de sa fortune avec tant de cœur et de délicatesse.

Le régime dictatorial fut donc accepté par les familiers de la rue Saint-Honoré. Les gens qui n' « aimaient pas être morigénés », comme Marivaux, y parurent peu. Parmi les autres on compte peu de protestataires. Suard s'insurge un jour qu'en termes blessants Mme Geoffrin lui reproche d'avoir laissé passer une belle situation : « Quand on n'a pas d'argent, on ne doit pas avoir de fierté. — Au contraire, c'est alors surtout qu'il en faut, car sans cela on n'aurait rien. » Sur le tard, Burigny, le fidèle des fidèles, s'écrie dans une heure de révolte : « Voilà quarante ans que j'ai l'honneur d'être votre sujet et au moins trente-neuf que je suis votre esclave. » A peine enregistre-t-on quelques défections : celles de Walpole et de Montesquieu, indépendants d'ailleurs par leur fortune, celle enfin du peintre La Tour. C'est peu quand on songe au nombre de ceux qui, pendant plus de trente ans, fréquentèrent le salon de Mme Geoffrin et subirent sa loi.



C'est le mercredi que Mme Geoffrin reçoit à dîner les gens de lettres. Au début, on rencontre surtout chez elle les habitués de Mme de Tencin, Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, Dortous de Mairan. A eux s'adjoignent peu à peu de nouveaux venus ; ils appartiennent pour la plupart au milieu de l'Encyclopédie.

Fontenelle est le plus fidèle parmi ces hôtes de la première heure. Il ne se contente pas d'assister aux dîners du mercredi, mais presque tous les jours, jusqu'à cette année 1757 qui le verra enfin mourir, il vient passer quelques heures auprès de Mme Geoffrin. Il est si vieux maintenant qu'on se demande en le voyant, par quel miracle il tient encore en vie, et chacun se répond à part soi que rien ne conserve comme l'absence de sensibilité. Mme Geoffrin a tracé de lui à cette époque un charmant portrait : « Il ressemblait à une petite machine bien délicate qui durerait éternellement si on la posait dans un coin et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais. Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère, il n'avait jamais couru. Je lui disais un jour : « Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri ? — Non, je n'ai jamais fait ah ! ah ! » Voilà l'idée qu'il se faisait du rire. » Certes, ce n'était pas l'affection qui attirait rue Saint-Honoré le vieillard impassible. « On lui plaisait, dit Mme Geoffrin, le mot *aimer* n'a jamais passé ses lèvres. » « M'estimez-vous, lui demanda-t-elle un jour ? — Je vous trouve fort aimable. — Mais si quelqu'un venait vous dire que j'ai égorgé un de mes amis, le croiriez-vous ? — J'attendrais. »

Que venait donc chercher Fontenelle auprès de Mme Geoffrin ? A la réflexion, on s'aperçoit non sans étonnement qu'une certaine parenté de nature rapprochait le vieux philosophe de la petite-fille de Mme Chemineau. Il n'avait jamais vécu que par l'intelligence ; elle ne vivait guère que par la raison, cette femme qui

sut se contenter de son vieux mari, à qui on ne connut jamais aucune intrigue sentimentale et qui aima si froidement sa fille unique ; après le veuvage prématuré de Mme de la Ferté-Imbault, toutes deux cohabitèrent presque en étrangères pendant de longues années dans la même maison et, quand elles se rapprochèrent enfin, la fille ayant fait les premiers pas, l'une avait soixante-seize ans et l'autre soixante ! Mme Geoffrin aimait ses amis, dira-t-on ; ses paroles, ses lettres, l'activité qu'elle mit à les servir le prouvent bien. Mais ceux-ci durent parfois constater qu'elle s'y détournait d'eux lorsqu'ils étaient malheureux. Si elle ne pouvait plus rien pour leur bonheur, elle cherchait, suivant sa propre expression, à « pétrifier » son cœur. Deux familiers de l'hôtel ont souligné le mélange d'égoïsme et de bonté qui caractérise cette curieuse femme. « Mme Geoffrin, écrit Galiani en 1769, a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause ; elle a le cœur sensible ; elle est âgée ; elle se porte bien ; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité ; d'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie. » « Elle était bonne, dira plus durement Marmontel dans ses *Mémoires*, mais peu sensible ; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance ; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue, sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète, en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. »

Bien des gens sont au fond bâtis comme Mme Geoffrin, mais ils l'ignorent ou le dissimulent. N'est-ce pas Fontenelle, ce vieux maître à penser, qui dut la préserver de cette sorte de comédie morale des bons sentiments que l'on se joue autant à soi-même qu'aux autres ? Dressée par de longs entretiens avec un esprit si dépourvu de préjugés, elle osa sans doute s'avouer qu'elle recherchait seulement sur terre son propre bonheur. Mais, comme il n'était jamais si complet que lorsqu'elle était entourée

de gens heureux, il lui fallait donc créer autour d'elle une atmosphère agréable dont elle jouissait la première, quitte à écarter sans faiblesse ceux qui, par une maladie ou une malchance persistantes, risquaient de compromettre la souriante réussite de sa vie. Les jugements de Galiani et de Marmontel s'appliquent d'ailleurs à une femme vieillie dont l'âge a durci et accentué les tendances naturelles. Le repliement sur elle-même est à ce moment devenu pour elle, comme pour beaucoup de vieillards, une nécessité vitale. Elle en arrive à ne plus voir dans l'amitié qu'une cause d'agitation et de souffrance, refuse de faire de nouvelles relations, décide de « rompre les attachements de son cœur » quand elle aura soixante-dix ans. « Je le fermerai hermétiquement, de façon qu'il ne puisse plus rien entrer. Je veux que la mort physique soit aussi douce qu'il soit possible, et, pour cela, il ne faut point avoir de déchirures à faire et je n'en peux avoir que par mon cœur. »

Il va de soi que, tout en subissant l'influence intellectuelle du philosophe, Mme Geoffrin le traitait, d'autre part, avec cette affectueuse fermeté qui était de mise chez elle, et qui s'impatiait au fur et à mesure que la vieillesse le diminuait. L'abbé Trublet, familier de l'hôtel, en rapporte un amusant témoignage. Fontenelle, écrit-il le 26 mars 1755, est venu dîner rue Saint-Honoré tout en se plaignant d'être malade : « Mme Geoffrin lui dit qu'il s'exagérait son état ; mais elle le punit bien de ses exagérations, car elle lui proposa de ne point venir à table et d'en faire apporter une petite où ils dîneraient ensemble au coin du feu, ce qu'il n'osa refuser, parce qu'on le lui dit d'un ton plus qu'impérieux. On lui avait dit auparavant du même ton qu'il n'aurait pas dû sortir de chez lui ; et on lui conseilla d'y retourner dès qu'il aurait dîné, de reprendre sa robe de chambre. Il est vrai, ajoute Trublet, que Mme Geoffrin en est embarrassée et ennuyée et elle n'est pas la seule ; comme dit M. Marivaux, on le redoute dans toutes les maisons où il a coutume d'aller. » Pourtant, il a encore de l'esprit, si l'on en croit Cham-

fort : « On demandait à Fontenelle mourant : comment cela va-t-il ? Cela ne va pas, dit-il, cela s'en va. »

Voltaire fréquenta le salon de Mme Geoffrin avant son départ pour la Prusse en 1750. Mais il n'y plut pas entièrement et ne trouva pas la maison aussi agréable que celle de Mme du Deffand. Il aimait à être encensé ; ce n'était pas là le ton rue Saint-Honoré. Mme Geoffrin et la marquise de la Ferté-Imbault le jugeaient avec le bon sens moqueur de Mme Jourdain. La fille le décontenança un jour qu'il lui débitait quelques-uns de ces fades compliments » dont il était trop prodigue : « Monsieur, si vous tenez à me faire une réputation, j'aime mieux que ce soit celle d'une bête que d'un bel esprit ; elle sera pour moi plus commode à soutenir et me donnera moins de ridicule. » La mère jugeait sévèrement le caractère de Voltaire et se moquait de lui. Ayant appris qu'il faisait représenter chez lui sa tragédie de *Rome vaincue*, elle écrivait au roi de Pologne : « Voltaire qui est plus fou que jamais, fait comme les pâtissiers ; il mange les petits pâtés qu'il ne peut pas vendre. Il a une troupe à lui pour jouer chez lui les pièces dont on ne veut pas à la Comédie. » Voltaire se vengeait de cette malveillance, dont il devait lui revenir des échos, par quelques-unes de ses inimitables méchancetés. Il raille la compétence universelle affichée par Mme Geoffrin en demandant, avec un air de fausse ingénuité, si elle ne va pas bientôt faire une tragédie. Il l'appelle « la nouvelle reine de Saba » quand elle fait en Pologne son voyage triomphal auprès du roi Stanislas Poniatowski. Toutefois, ils se réconcilient quand Voltaire adopte Mlle Corneille et usent à ce moment de bons procédés à l'égard l'un de l'autre, Mme Geoffrin souscrivant, cela va de soi, une grosse somme en faveur de la protégée de Voltaire.

Montesquieu est, au cours de ses voyages à Paris, un habitué fidèle du nouveau salon. Une maladresse de Mme de la Ferté-Imbault mettra fin en 1749 à une vieille amitié nouée chez Mme de Tencin. Lorsque paraît *l'Esprit des Lois*, Mme Geoffrin, qui en reçoit

un exemplaire, remercie aussitôt l'auteur : « Ce livre me paraît le chef-d'œuvre de l'esprit et de la philosophie. Il a deux avantages qui lui sont particuliers : le premier, c'est qu'il ne peut être jugé par les sots, il est hors de leur portée ; le second, c'est qu'il satisfait l'amour-propre des gens qui sont capables de le lire, en laissant de l'action à leur esprit. » A lire ces éloges judicieux, qui n'aurait cru que Mme Geoffrin, malgré son peu de culture, avait non seulement parcouru, mais encore médité le savant ouvrage de Montesquieu ? Il s'en étonne auprès de Mme de la Ferté-Imbault qui répond trop franchement à son habitude : Mme Geoffrin n'a pas lu *l'Esprit des Lois*, elle en connaît seulement quelques extraits que lui en a faits sa fille « pendant une demi-heure tout au plus » ! Vieilli, épuisé par l'écrasant travail que lui avait imposé l'achèvement de son œuvre, Montesquieu ne sut pas sourire. Il n'y eut pas d'abord rupture, mais refroidissement. Un incident envenima les choses : Mme Geoffrin ayant mis à la porte le peu sympathique secrétaire de Montesquieu, l'abbé de Guasco, l'écrivain prit parti pour ce dernier, et lui adressa des lettres offensantes sur « la Geoffrin ». « Elle ne donne pas le ton à Paris, y disait-il, et il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques caillettes qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne. » « Si vous saviez les tours que j'ai essuyés moi-même plus d'une fois, déclarait-il encore, vous seriez moins surpris et moins piqué. » On peut inférer de cette dernière phrase que les relations de Montesquieu et de Mme Geoffrin n'avaient pas toujours été exemptes d'orages, et que de vieilles rancunes se réveillent en lui, contre un despote impérieux. L'abbé de Guasco, pour se venger, publia ces lettres blessantes après la mort de Montesquieu ; ce fut un épisode pénible dans la vie triomphante de Mme Geoffrin, qui mit tout en œuvre pour arrêter la publication de ces lettres et y réussit au point qu'on a toujours par la suite contesté leur authenticité.

Le salon de la rue Saint-Honoré devint vite un des

centres où l'on pouvait rencontrer le parti des philosophes. Deux de ceux-ci, Marmontel et d'Alembert, furent tout particulièrement choyés par Mme Geoffrin.

Plus que philosophe lui-même, Marmontel était d'abord l'ami des Encyclopédistes. C'était un honnête homme et un honnête écrivain dont Diderot disait à Grimm qu'il avait « beaucoup d'idées et de talent, mais peu de vérité et point de génie ». Ce petit Limousin intelligent et débrouillard était venu chercher fortune à Paris. Sa carrière d'homme de lettres fut heureuse ; il fait jouer des pièces avec succès, est reçu chez La Popelinière et chez le baron d'Holbach, se lie avec Diderot, d'Alembert, Helvétius, Grimm et Rousseau. Il est protégé par le frère de Mme de Pompadour, le marquis de Marigny, qui le prend comme secrétaire et l'introduit chez Mme Geoffrin. Il plaît à Mme de Pompadour, qui lui fait donner le privilège du *Mercure*, à Mme Geoffrin au point qu'elle lui offre l'hospitalité dans son hôtel. Il accepte, à condition de payer un loyer ; le voilà un des intimes de la maison. Mme Geoffrin le soigne quand il est malade, met une semaine à lui réapprendre son *Pater* et son *Credo* quand il est parrain de l'enfant d'un de ses amis, travaille à le faire entrer à l'Académie française et, lors de ses échecs, lui manifeste son dépit à la façon d'une mère ambitieuse et déçue. Étroitement mêlé à la vie de sa protectrice, Marmontel lui a fait une large place dans les *Mémoires* qu'il écrivit plus tard, en bon père, pour ses enfants. Mais il doit quitter l'hôtel de la rue Saint-Honoré le jour où la Sorbonne veut poursuivre son *Bélisaire* pour un chapitre sur la tolérance entaché de déisme. « Le pauvre Marmontel fait piteuse mine, écrit le jeune Costa de Beauregard ; on veut absolument rôtir son *Bélisaire* ; Fréron qui n'est point de ses amis, le déchire à belles dents, la Sorbonne et M. de Paris prohibent l'ouvrage ! » Mme Geoffrin est consternée ; elle traite l'imprudent écrivain avec une telle froideur qu'il demande et obtient sans difficulté l'autorisation de chercher un autre domicile. Toutefois, il continue à fréquenter le salon de

la rue Saint-Honoré ; il suffit à Mme Geoffrin de ne plus abriter celui par qui le scandale arrive.

C'est aux environs de 1746 qu'elle et d'Alembert s'étaient connus ; mais le philosophe se partagea longtemps entre les salons rivaux de Mme Geoffrin et de Mme du Deffand. En 1764 seulement, quand il a rompu avec cette dernière pour les beaux yeux de Julie de Lespinasse, il devient l'hôte le plus assidu de la rue Saint-Honoré. Il y introduit Mlle de Lespinasse et tous deux sont vite indispensables à la maîtresse de maison vieillissante. Ils assistent, cela va de soi, aux dîners du mercredi. (A la réserve de la comtesse de Boufflers, Mlle de Lespinasse est la seule femme qui y ait été admise.) Ils rendent régulièrement visite à Mme Geoffrin, d'abord une fois, puis deux fois par jour. A la fin, Mlle de Lespinasse se fait même adresser du courrier rue Saint-Honoré et Mme de la Ferté-Imbault s'inquiète de l'ascendant qu'elle a pris sur sa mère. Quand Julie meurt en 1776, d'Alembert désespéré, cherche un réconfort auprès de Mme Geoffrin ; mais, la même année, celle-ci est frappée de paralysie. Mme de la Ferté-Imbault, qui redoute pour l'esprit affaibli de sa mère l'influence d'un philosophe irréligieux, prend prétexte d'une parole déplacée pour interdire à d'Alembert l'accès de la maison. « Je perds ainsi, écrit le pauvre homme au roi de Prusse, dans l'espace de quelques mois, les deux personnes que j'aimais le plus et dont j'étais le plus aimé. »

Rien n'est plus caractéristique de Mme Geoffrin que la façon dont elle sut faire filer doux le bataillon des Encyclopédistes et des philosophes. D'Alembert le premier, Helvétius, Marmontel, Grimm, Morellet, Suard, le petit abbé napolitain Galiani, leur inséparable, Raynal, Turgot, tous durent renoncer aux propos hardis qu'ils tenaient chez Mme d'Épinay, chez Mlle de Lespinasse, chez le baron d'Holbach, et se plier à la discipline d'une bourgeoise que la moindre audace de parole et de pensée scandalisait dans son respect des convenances. Elle leur ouvre son salon, sa maison, sa bourse, son

cœur même, mais à chacun d'eux elle aurait pu conseiller, comme à La Baumelle, « d'être plus sage ».

Dans le milieu des Encyclopédistes, son esprit timoré est une source de plaisanterie. De Naples, Galiani écrit à Suard : « Faites parvenir mes respects à Mme Geoffrin, qui m'aime toujours, je le sais bien, mais qui n'ose pas m'aimer crainte d'aimer quelqu'un qui se serait mal conduit et avec peu de prévoyance. De grâce, faites-la assurer de ma part que ce n'est pas moi qui me suis mal conduit, mais c'est bien Dieu le père... » (A cette distance, Galiani ose, on le voit, risquer des propos blasphématoires !) Ayant appris que Mme Geoffrin souffre d'un érysipèle, il insinue ironiquement qu'elle aura pris cette maladie parce que « quelque étourdi se sera avisé de donner une nouvelle quelconque chez elle ». Et Grimm s'amuse à prononcer le jour de l'an 1770, chez le baron d'Holbach, un « sermon philosophique » dans lequel il est dit : « Mère Geoffrin fait savoir qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires de la cour ni d'affaires de la ville, ni d'affaires du Nord ni d'affaires du Midi, ni d'affaires d'Orient ni d'affaires d'Occident, ni de politique ni de finances, ni de paix ni de guerre, ni de religion ni de gouvernement, ni de théologie ni de métaphysique, ni de grammaire ni de musique, ni en général d'aucune matière quelconque, et qu'elle commet Dom Burigny, bénédictin de robe courte, pour faire taire tout le monde, à cause de sa dextérité connue et du grand crédit dont il jouit, et pour être grondé par elle, en particulier, de toutes les contraventions à ces défenses. L'Église, considérant que le silence, et notamment sur les matières dont il est question, n'est pas son fort, promet d'obéir autant qu'elle y sera contrainte par forme de violence. »

Vaine révolte ; en présence de Mme Geoffrin, « l'Église philosophique » devient bien sage ; les hardiesses de langage et de pensée s'arrêtent devant le célèbre rappel à l'ordre : « Allons, voilà qui est bien »,

qui a vite fait de ramener chacun à la bienséance et à la sagesse. Ceux que Mme Geoffrin sent incapables de se plier à sa loi ne sont pas admis chez elle ; tel Diderot qu'elle rencontre chez Mme d'Épinay, chez le baron d'Holbach, à qui elle rend visite, qu'elle comble de bienfaits (elle va jusqu'à subventionner de cent mille écus l'*Encyclopédie* qu'il dirige), mais qu'elle n'invite pas à ses dîners, car elle redoute le débraillé de ses propos et de ses manières.

A ce frein que d'Angiviller, fervent partisan de Mme Geoffrin, qualifie (nous en sommes surpris) de « si doux », il faut chercher, selon lui, une autre raison que le respect des convenances. Mme Geoffrin a vu à quel point les écrivains se rendent les maîtres dans les sociétés où ils sont reçus : « Elle ne voulait pas qu'il se formât chez elle une république dont elle serait l'esclave. » Sans cesse, on est forcé de revenir au goût de l'autorité qui caractérise cette maîtresse femme.

Ces réunions assagies de gens de lettres étaient toutes fois charmantes, si l'on en croit ceux qui les ont fréquentées. Mlle de Lespinasse nous en a conservé un agréable témoignage. Dans une parodie qu'elle s'amuse à faire du célèbre roman anglais de Sterne, le *Voyage sentimental*, elle conduit Sterne dans le salon de Mme Geoffrin : « J'entrai dans la chambre, où il y avait dix ou douze personnes qui dinaient tous les mercredis chez Mme Geoffrin. Le dîner fut excellent. La maîtresse de la maison n'en faisait pas les honneurs ; mais elle s'occupait de ses amis. Depuis que j'étais en France, je n'avais point rencontré tant de bonté, de simplicité et d'aisance réunies. Tous les gens qui étaient à ce dîner me parurent aimables ; ils étaient bien aises d'être ensemble. L'air de franchise et de contentement de Mme Geoffrin se répandait autour d'elle... Nous rentrâmes dans le cabinet, où il y avait une table à l'anglaise pour servir le café : c'était la maîtresse de maison qui en prenait le soin. Tout le monde se mit autour de la table, chacun prit sa tasse et Mme Geoffrin la cafetière. Il y avait un pot de crème, elle en offrait

et plusieurs en prirent ; un abbé qui était à côté de moi remuait cette crème, la mêlait dans son café, la goûtait avec un peu de lenteur, ce qui fut remarqué par Mme Geoffrin : « Madame, dit-il, avec un ton où
« il y avait plus d'affection que de critique, tout ce qu'on
« mange ici, tout ce qu'on y prend, est tellement au point
« de la perfection, que j'ose vous faire une représentation :
« il n'y a que la crème qui ne soit pas bonne. — Je le
« sais bien, reprit doucement Mme Geoffrin, elle est
« mauvaise, j'en suis fâchée..., mais cela ne peut pas être
autrement. » Sur quoi, elle raconte l'histoire attendris-
sante d'une pauvre laitière ruinée par la mort de sa
vache, à qui elle a aussitôt fait cadeau de deux vaches
et dont elle est devenue l'amie. « Aurais-je le courage,
« conclut-elle, de quitter ma laitière ? Je l'ai consolée
« de la mort de sa vache ; qu'est-ce qui la consolerait du
« mal qu'elle sentirait si je venais à la quitter ! Ne
« vaut-il pas mieux, mon cher abbé, que nous prenions
« de la mauvaise crème ? » Tout finit dans l'émotion
« générale. »

Certes, Mlle de Lespinasse exagère le moralisme senti-
mental qui devait être de mise dans la maison. On
comprend toutefois que l'air du salon devînt parfois
irrespirable aux fougueux adversaires de l'État, de la
religion et des conventions sociales. Aussi, s'évadaient-
ils de temps en temps pour discuter librement, soit dans
les Tuileries proches, soit chez le baron d'Holbach, où
ils goûtaient la joie de ne plus être, selon l'expression
de Marmontel, « menés ni tenus en lisière comme chez
Mme Geoffrin ».



Le lundi, l'hôtel de la rue Saint-Honoré se remplit
de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de graveurs,
voire d'archéologues. Mme Geoffrin montra l'indé-
pendance de son jugement quand elle s'avisa de conférer
aux artistes le prestige social jusque-là réservé aux seuls
écrivains. Son plus grand titre de gloire est peut-être

d'avoir accordé leurs lettres de noblesse aux représentants d'une classe généralement tenue à l'écart de la vie mondaine. Le rayonnement de son salon est en partie dû à ce coup d'audace d'une femme timide dans certains domaines, mais qui fut capable de négliger les préjugés sociaux de son temps. Ainsi, un siècle plus tôt, la marquise de Rambouillet avait fait une révolution d'une portée aussi considérable quand elle avait reçu chez elle les gens de lettres.

On est enclin à voir, tantôt un reste de préjugé à l'égard des nouveaux venus, tantôt un goût presque maniaque du règlement, dans la séparation si nettement établie entre les convives du lundi et ceux du mercredi. Or, il n'en est rien ; si nous en croyons Mme de la Ferté-Imbault, elle fut imposée à Mme Geoffrin par le plus original de ses habitués, ce comte de Caylus, qui l'appelait plaisamment tantôt « la tsarine de Paris », tantôt « la forte dame du lundi ». Fils de l'agréable Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon, il avait rompu toute relation avec les gens de son milieu pour se consacrer à l'archéologie et à l'art. Graveur lui-même, il s'amuse à croquer non les scènes mondaines si fort à la mode, mais les petits métiers, les cris de Paris, la joie populaire. « Le grand croquant », comme on appelait Caylus rue Saint-Honoré, avait un caractère brusque, entier et exclusif. Pas plus que les gens du monde qu'il avait fuis, il ne pouvait tolérer les hommes de lettres et, en particulier, les Encyclopédistes. Ceux-ci le lui rendaient d'ailleurs et, à sa mort, Diderot composa pour lui cette aimable épitaphe :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque.

Ah ! qu'il est bien logé sous cette cruche étrusque !

Caylus voulut bien amener à Mme Geoffrin les artistes parmi lesquels il se plaisait à vivre et qu'il traitait en égaux, mais à une condition, c'est qu'un jour spécial leur fût réservé et qu'il pût ainsi éviter la com-

pagnie haïssable des grands seigneurs et des écrivains. C'est dans ce caprice d'un quasi-misanthrope qu'il faut chercher l'origine des lundis de la rue Saint-Honoré. A son chagrin, il ne peut toutefois en interdire l'accès à quelques amateurs d'art réputés. On y voit le collectionneur Mariette, dont le cabinet d'estampes, de dessins de terres cuites et de bronzes est célèbre, le duc de la Rochefoucauld, et surtout le marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, et, grâce à elle, directeur général des Bâtiments, titre qui équivalait à peu près à celui de directeur des Beaux-Arts. Quelques littérateurs même sont reçus le lundi, tel Marmontel, en sa qualité de secrétaire du marquis de Marigny. Adoptant le point de vue des gens de lettres, il traite d'ailleurs Caylus de vaniteux et de charlatan.

Un peuple d'artistes se presse chez Mme Geoffrin. On y peut rencontrer presque tous les peintres célèbres de son temps. Et d'abord Boucher. Est-ce afin de rendre sage, malgré lui, son pinceau libertin qu'elle le charge d'exécuter pour le roi de Pologne un tableau sur *la Contenance de Scipion* ? Diderot nous apprend d'ailleurs que Boucher a fini par se décharger avec impatience de la commande au profit de Vien. Carle Van Loo passe pour un artiste de talent, d'une intelligence assez courte. C'est le peintre favori de Mme Geoffrin qui va lui rendre visite toutes les semaines dans son atelier et qui surveille l'exécution des nombreux tableaux qu'il peint pour elle. Elle veut le diriger, il se révolte, et ce sont alors, dit Grimm, « des scènes à mourir de rire... On riait, on pleurait, on se disait des injures, des douceurs ». Font partie de la troupe Drouais, Lagrenée, peintre d'un bon métier, mais sans tempérament, dont les contemporains admirent les Vierges et les allégories, Vien, Joseph Vernet, qui se complait, dans ses marines, aux effets dramatiques et pittoresques. Greuze se distingue par une révolte... en paroles. Un jour, Grimm le trouve en fureur contre Mme Geoffrin. « Qu'elle tremble que je ne l'immortalise ! Je la peindrai en maîtresse d'école, un fouet à la main,

et elle fera peur à tous les petits enfants présents et à venir. »

La Tour fréquenta un temps le salon de Mme Geoffrin. Nous croirions la mieux connaître s'il avait laissé d'elle un de ses pastels si expressifs. Il se distingue à la fois par son esprit curieux et son caractère indépendant. « C'est un rare corps que ce La Tour, s'écrie Diderot ; il se mêle de poésie, de morale, de théologie, de métaphysique et de politique. » De politique surtout, semblait-il : « Vous avez de lui, mes enfants, dit Marmontel dans ses *Mémoires*, une esquisse de mon portrait ; ce fut le prix de la complaisance avec laquelle je l'écoutais, réglant les destins de l'Europe. » A Louis XV lui-même dont il fait le portrait et qui veut lui parler de son art pendant les séances, La Tour, si l'on en croit Diderot, ne cesse de répondre : « Vous avez raison, Sire, mais nous n'avons point de marine. » Cet esprit libre qui ne craint pas de tenir tête au roi, à Mme de Pompadour, à la Dauphine, doit forcément se heurter un jour à « la tsarine de Paris ». Il cesse de venir rue Saint-Honoré. Mariette suppose qu'une de ces fameuses boutades dont le peintre était coutumier l'a éloigné du salon. Il ajoute : « Peut-être crut-il qu'il y avait pour lui plus d'avantages à se trouver dans d'autres sociétés qui lui laissaient une entière liberté de parler avec hardiesse des matières fort au-dessus de sa portée et de débiter des traits d'érudition dont il ne manquait jamais de faire provision dans le *Dictionnaire* de Bayle, son livre favori, avant que de sortir de chez lui. »

Aux relations de Mme Geoffrin avec le jeune Hubert Robert, nous devons quelques charmants tableaux qui nous permettent de pénétrer dans son intimité. La voici en train d'écrire, assise à sa table-bureau. La voici en train d'examiner, d'un œil sévère, une esquisse que lui présente Hubert Robert. La voici enfin qui déguste son déjeuner du matin en bonnet, assise dans une bergère, devant une petite table. Discrètement ornée de quelques jolis meubles et de belles œuvres d'art, la pièce évoque le décor sobre et luxueux où cette grande

bourgeoise se plaît à vivre. Il est encore de bonne heure, on fait le ménage ; au dossier d'un fauteuil s'appuie un balai ; un domestique négligent l'aurait-il oublié ? Non. Respectueusement debout derrière sa maîtresse, le possesseur du balai lui fait la lecture. Un pareil tableau nous montre que Mme Geoffrin savait sourire et rompt l'impression un peu solennelle qui se formait d'elle dans notre esprit.

On rencontre aussi, rue Saint-Honoré, le sculpteur Bouchardon, à qui l'on doit la charmante fontaine de la rue de Grenelle, le graveur Cochin et l'architecte du Panthéon, Soufflot, dont Marmontel prétend que « sa pensée était inscrite dans le cercle de son compas ». Ce groupe d'artistes a fait, en compagnie du marquis de Marigny, un voyage d'études en Italie. Ils s'entendent avec Caylus pour cribler de sarcasmes l'art maniéré et artificiel où se complaisent tant de leurs contemporains. Cochin, homme de cœur, homme du monde en même temps que graveur de mérite et que bon critique, est l'oracle des lundis.

Mme Geoffrin ne se contente pas d'avoir avec ces artistes des rapports de maîtresse de maison. Elle s'érige vite en amateur d'art et se compose une galerie de peinture qui comptera jusqu'à soixante-treize toiles. Sa fortune lui permet de devenir une sorte de mécène et ses habitués contribuent largement à la décoration de son bel hôtel : c'est ainsi que les dessus de porte de son salon sont ornés de quatre médaillons peints par Carle Van Loo et qu'on voit sur sa cheminée une pendule exécutée pour elle qu'elle a payée trois mille livres. Elle prend prétexte des goûts artistiques de Diderot pour lui faire cadeau de quelques œuvres d'art, dont une *Tempête* de Vernet. On comprend que les artistes soient prêts à passer beaucoup à cette généreuse protectrice, assez fine d'ailleurs pour tenir compte de leur amour-propre chatouilleux : « Je suis devenue leur amie, écrit-elle au roi de Pologne, parce que je les vois souvent, les fais travailler, les caresse, les loue et les paie très bien. »

De quoi parlent les convives du lundi ? D'art presque exclusivement ; La Tour excepté, qui, au dire de Marmontel, se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait de peinture, « ils ne s'intéressent guère à autre chose ». « Je n'avais, ajoute l'auteur des *Mémoires d'un père*, pas eu de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel ils manquent presque tous d'instruction et de culture. » Mais, avec eux, on peut se mettre au courant « de ce qui concerne les arts ».

Il reste sur ces dîners du lundi le précieux témoignage du très jeune peintre savoyard Costa de Beauregard, qui s'en vint, âgé seulement de quatorze ans et demi, se faire connaître à Paris. Mme Geoffrin invite le petit prodige à venir le lundi « avec ses tableaux ». Costa fait aussitôt à son père le récit de cette réception : « La dame se trouvait en compagnie de Vernet et d'un certain M. Mariette, possesseur d'une riche collection, Ils examinaient un nouveau tableau de Vien. Il y avait à dîner M. de Marigny, le duc de la Rochefoucauld, Marmontel, Cochin, le célèbre graveur, et plusieurs autres personnes dont je n'ai pas su le nom. Chacun y avait apporté quelque chose : Vernet, un tableau nouvellement arrivé d'Italie et que l'on croit du Corrège ; M. de la Rochefoucauld, un petit tableau peint en camaïeu sur marbre et incrusté par un procédé que personne ne connaît ; M. Mariette, un portefeuille plein de ses plus belles estampes ; M. Cochin, des dessins à la plume, et moi mes tableaux... C'est un pêle-mêle utile et instructif de grands seigneurs et d'artistes. Mme Geoffrin a lu à table une lettre que vient de lui écrire le roi de Pologne qui l'aime tendrement. Pour moi, cette lettre est bien ce que j'ai ouï lire de mieux écrit. Puis est venue une lettre de Voltaire ; Fréron y est plus horriblement traité que jamais. C'est pitié de dépenser tant d'esprit en sottises. »

Parfois, le comte de Caylus égaie le repas de ses histoires. « Il y a huit jours, écrit-il à son ami Paciaudi, archéologue et bibliothécaire du duc de Parme, que je contai au lundi, que j'avais vu dans un village de

France, huit ou dix petits enfants mâles et femelles qui faisaient la procession avec des brins de paille, mais qui, s'étant troussés jusqu'au-dessus du ventre, marchaient avec ordre, c'est-à-dire un petit garçon avec une petite fille. Le tableau leur plut ; je l'ai fait graver et je vous envoie une eau-forte comme à tous ceux qui composent le lundi. J'ai fait écrire en bas : jeu d'enfants... »

On a l'impression que les réceptions du lundi sont à la fois gaies et détendues. Ce jour-là, Mme Geoffrin ne doit redouter, sauf de la part de La Tour, aucune hardiesse dans les idées ; il lui suffit de retenir ses convives dans les bornes de la décence ; elle leur en impose assez pour qu'ils quittent aussitôt chez elle le ton de l'atelier. Cette femme sans culture qui s'intéresse aux arts est, au fond, mieux à sa place dans le monde des artistes que dans celui des littérateurs.

Dans son éclectisme, elle goûte aussi la musique. Un tableau la représente chez elle en train d'écouter, avec quelques intimes, un musicien, peut-être Rameau, assis au clavecin. Quand le petit Mozart vient à Paris à l'âge de huit ans, il se fait entendre chez Mme Geoffrin qui, par la suite, le recommande chaleureusement à son ami, le prince de Kaunitz, premier ministre à Vienne.

* * *

Les relations de Mme Geoffrin lui permettaient, en effet, d'étendre son influence bien au delà des frontières du royaume, et la haute société européenne s'inclinait avec respect devant elle.

On rencontre, rue Saint-Honoré, de nombreux diplomates : Kaunitz, ambassadeur de Marie-Thérèse de 1750 à 1753 ; David Hume, le grand philosophe anglais venu à Paris en qualité de secrétaire d'ambassade en 1763. Quelques-uns d'entre eux, qui ont pris racine dans la vie parisienne, se retrouvent dans tous les salons célèbres de l'époque : le comte de Creutz, ministre plénipotentiaire de Suède, « souvent pensif et

souvent distrait, mais, selon Mme Suard, le plus charmant des convives » ; le baron de Gleichen, ami personnel des Choiseul ; cet Allemand sentimental et taciturne représente à Paris la cour de Copenhague ; enfin, l'abbé Galiani. Le salon de la rue Saint-Honoré est un de ceux auxquels le petit secrétaire d'ambassade pense avec le plus de regrets quand, en 1769, il a dû regagner Naples ; il sait l'évoquer dans ses lettres en quelques traits pittoresques. Il se revoit, assis dans un de ces sièges profonds dont il dit plaisamment « qu'un homme qui est tombé sur un large fauteuil chez Mme Geoffrin a bien de la peine à se relever ». « Me voici donc, écrit-il à son hôtesse, tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre *petite chose*. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait. Ah ! Madame, quelle erreur ! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses. Vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon et j'étais la sibylle. Soyez sûre que, sur les chaises de paille napolitaines, je ne dis que des bêtises. »

Et l'abbé songe avec mélancolie aux bons repas servis dans cette belle vaisselle plate qui lui fournit un jour une amusante comparaison : « Je serai plat et poli comme une assiette de Mme Geoffrin. » Il regrette les succulentes garbures dont il réclame la recette en se plaignant que Diderot ait oublié de lui faire place dans l'*Encyclopédie*. Mais ce n'est pas sans une pointe de malice qu'il évoque la maîtresse de maison elle-même. Tantôt il lui demande si elle fait toujours enrager Burigny. Tantôt il fait gentiment allusion à sa sollicitude un peu tyrannique : « Puisque je suis avec vous, vous me demandez ce que je fais et si je suis heureux ; vous voulez savoir l'état de vos amis et vous voulez apprendre d'eux qu'ils sont heureux ; voilà bien des choses que vous exigez ; cependant, je puis vous assurer, sans trahir ma conscience, que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux

ans ; j'ai perdu Paris et toutes mes dents ; mais, enfin, je n'étais pas né Français... Mes dents m'ont quitté, mais je n'ai plus besoin de parler. »

Une consolation est réservée à Galiani, celle de voir arriver en 1770 le baron de Gleichen. L'ami du duc de Choiseul disgrâcié doit maintenant se contenter d'un poste d'ambassadeur à Naples. Ensemble, les deux exilés pourront pleurer le paradis perdu, peut-être le faire revivre ? « Hélas ! malgré tous les efforts du baron et les miens, constate Galiani, il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris si nous ne retrouvons une femme qui nous guide, nous geoffrinise. »

Le salon de la rue Saint-Honoré reçoit, d'autre part, la visite de nombreux étrangers de passage. « Soit qu'il fût entré dans le plan de Mme Geoffrin d'attirer chez elle les plus considérables des étrangers qui venaient à Paris et de rendre par là sa maison célèbre dans toute l'Europe, dira Marmontel, soit que ce fût la suite et l'effet naturel de l'agrément et de l'éclat que donnait à cette maison la société des gens de lettres, il n'arrivait d'aucun pays ni prince, ni ministre, ni hommes ou femmes de nom, qui, en allant voir Mme Geoffrin, n'eussent l'ambition d'être invités à l'un de nos dîners, et ne se fissent un grand plaisir de nous voir réunis à table. C'était singulièrement ces jours-là que Mme Geoffrin déployait tous les charmes de son esprit et nous disait : *Soyons aimables.* » C'est bientôt un tel défilé rue Saint-Honoré que, toujours ordonnée, Mme Geoffrin dresse dans ses *Carnets* une sorte de répertoire méthodique où elle classe ses visiteurs par nationalité : Pologne, Russie, Italie, Angleterre, Suède... Une correspondance s'établit par la suite entre elle et plusieurs de ses hôtes et contribue à asseoir solidement sa réputation en Europe.

Or, grâce à deux de ces étrangers, Mme Geoffrin passa de la notoriété à la gloire la plus éclatante. Son étoile devait briller haut et clair dans le ciel, quand elle ouvrit les portes de son salon à la princesse d'Anhalt-Zerbst et au jeune prince polonais Stanislas Poniatowski.

La princesse d'Anhalt, qui séjourna à Paris en 1758, avait, en effet, une fille mariée à un grand-duc de Russie. Cette fille devint, en 1762, l'impératrice Catherine II, grâce à une suite bien frappante de hasards : mort singulière de son mari Pierre III, à qui elle avait disputé le pouvoir, mort d'un petit prince héritier poignardé dans sa prison par les officiers chargés de sa garde. Catherine sentit peser sur elle la suspicion de toute l'Europe civilisée. L'opinion publique se fait en France dans les salons, elle ne l'ignorait pas. Sans doute voulut-elle faire jouer en sa faveur l'influence de Mme Geoffrin, qu'elle connaissait indirectement par sa mère. L'impératrice de toutes les Russies noua donc, avec la petite-fille de Mme Chemineau, un commerce épistolaire qui devint vite affectueux. Elle l'appelait « son amie » et, bien renseignée sur ses goûts, lui demandait comme une faveur « de la gronder ». Mme Geoffrin eut le tort de croire qu'elle pouvait en user avec une véritable souveraine comme avec ses propres sujets. S'étant risquée, dans une circonstance délicate, à désapprouver la conduite de Catherine, elle se vit remettre ironiquement à sa place. D'autre part, elle mécontenta l'impératrice en se refusant, malgré de pressantes sollicitations, à lui rendre visite en Russie. La correspondance entre les deux « tsarines » finit par se refroidir et par s'espacer.

Mais le sort avait en réserve une plus surprenante fortune pour Mme Geoffrin, qui devint, sur la fin de sa vie, la mère d'un roi ! En 1753, le prince Stanislas Poniatowski ayant fait un séjour de cinq mois à Paris, Mme Geoffrin avait pris en main ce jeune homme sans expérience qui se mit à l'appeler affectueusement « maman ». Comme on pouvait s'y attendre de la part d'une telle mère, elle ne cessait de gourmander ce fils adoptif ; mais c'était pour lui pardonner aussitôt, car il était charmant. Si charmant que, envoyé par la suite comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il plut à Catherine II qui, un peu plus tard, en 1764, fit nommer son ancien amant roi de Pologne. Le baron de Gleichen

feignit de croire qu'il avait ainsi annoncé son élection à Mme Geoffrin : « Ma chère maman, je règne, ne me grondez pas. » Pour la première fois de sa vie, cette femme raisonnable perdit la tête : « Quand je songe que mon cher fils, que j'ai vu bien jeune, que j'ai bien grondé, est roi et m'aime autant qu'il faisait quand il n'était que mon fils, la tête me pète et mon cœur brûle ! » lui écrivait-elle. « Mon fils, mon roi ! Quelle est la particulière qui peut se dire cela ? Moi seule ! » Le 1^{er} avril 1766, Mme Geoffrin quittait Paris pour Varsovie, où l'appelait le plus tendre des fils adoptifs.

Ce fut un voyage triomphal. Malgré Grimm qui prétend que Frédéric II serait trop heureux d'obtenir, en parlant avec elle, « ses entrées du mercredi », Mme Geoffrin refuse de passer par Berlin. Trois semaines après son départ, elle est à Vienne ; son ami le chancelier Kaunitz la « comble d'attentions ». L'impératrice Marie-Thérèse la reçoit à Schœnbrunn, où la visiteuse remarque une charmante petite archiduchesse qui deviendra la reine Marie-Antoinette. Enfin, Mme Geoffrin arrive à Varsovie ; elle tombe dans les bras de Stanislas ; elle est vraiment comme on dit à Paris, « la reine mère de Pologne ».

On devait s'y attendre : il lui fallut recommencer à gronder son fils. L'ambition politique était-elle née dans son cœur ? Ou, plutôt, pouvait-elle, cette Française au génie autoritaire, constater le misérable état du royaume de Stanislas sans prétendre y apporter de remède ? Des scènes douloureuses éclatent entre elle et le dernier roi de Pologne dont, sans doute, elle prévoit le triste destin et qu'elle voudrait sauver malgré lui. Ils se réconcilient, mais elle est dégrisée : « Il désire son peuple heureux, écrit-elle à d'Alembert avec son lucide bon sens qu'elle a retrouvé ; il n'y réussira pas et, pour lui, il ne le sera jamais. C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne. Je n'ose lui dire à quel point je le trouve malheureux. Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes pénates me fera remercier Dieu d'être née Française et particulière. » Trois mois après son

arrivée, Mme Geoffrin quitte le malheureux royaume de Pologne que vont bientôt se partager les trois souverains chers aux philosophes, Catherine, Frédéric et Joseph II. Elle repasse à Vienne, est reçue cette fois par l'empereur. Enfin, et avec quel soulagement, elle regagne son « royaume de la rue Saint-Honoré¹ ».

* * *

Mme Geoffrin est, désormais, au comble de la gloire. A peine si quelques moqueries osent s'élever contre elle. Elles partent du salon rival de Mme du Deffand où on l'appelle « la Geoffrinska », où l'on traite son fils adoptif de « prince Geoffrin ». La haute société de Paris qui, déjà, se pressait rue Saint-Honoré, considère plus que jamais cette simple « particulière » qui compte parmi ses relations personnelles impératrice, empereur et roi. Mme Geoffrin a toujours eu un faible pour « le commerce des grands ». Il va de soi qu'ils jouissent chez elle d'un traitement privilégié et qu'elle adoucit en leur faveur ses manières autoritaires. « Elle savait, dit Marmontel, les attirer chez elle avec une coquetterie imperceptiblement flatteuse, et, dans l'air aisé, naturel, demi-respectueux et demi-familier dont ils étaient reçus, je croyais voir une adresse extrême. Toujours libre avec eux, toujours sur la limite des bienséances, elle ne la passait jamais. » Aux « petits soupers » intimes que donne maintenant Mme Geoffrin, car les réunions du lundi et du mercredi ne suffisent plus, sont invités des hôtes de choix : le chevalier de Chastellux, le prince Louis de Rohan, qui deviendra le célèbre héros du collier de la reine, la comtesse de Brionne, la comtesse d'Egmont, la marquise de Duras. On y peut rencontrer aussi la jeune Mme Necker, qui vient d'ouvrir un salon

1. *Le Royaume de la rue Saint-Honoré* : tel est le titre que le marquis de Ségur a donné au remarquable ouvrage qu'il a consacré à Mme Geoffrin (Paris, 1897, in-8°). Nous lui devons de précieux renseignements, en particulier sur les souvenirs de Mme de la Ferté-Imbault.

rival, et pour qui Mme Geoffrin, cela est tout à son honneur, semble n'avoir jamais éprouvé la moindre jalousie.

Pendant quelques années, Mme Geoffrin, qui jouit d'une excellente santé que la veillesse n'a diminuée en rien, mène cette existence triomphale. Un jour, elle visite le salon du Louvre en même temps que Marie-Antoinette, et c'est la reine de France qui s'avance pour « présenter » sa belle-sœur, la comtesse de Provence, à la vieille personne qu'elle a vue traitée avec égards par sa mère Marie-Thérèse, au château de Schœnbrunn.

En 1776 seulement s'éteint l'étoile de Mme Geoffrin. Elle est atteinte d'une attaque de paralysie, se remet et vivote encore pendant un an, veillée par sa fille, qui écarte jalousement d'elle ses vieux amis de l'*Encyclopédie*. Elle meurt le 6 octobre 1777. On la regrette bruyamment à Paris et à l'étranger. Ses amis, les littérateurs, publient sur elle des éloges émus et pompeux. Puis on l'oublie. Bientôt ne survit plus que dans quelques cœurs fidèles, comme celui des Suard, le souvenir de la « tsarine de Paris ». Et de cette femme à la curieuse personnalité, la postérité ne gardera guère que le souvenir affadi d'une vieille dame bienfaisante.

CHAPITRE IV

CHEZ LE PRINCE DE CONTI, POUR LE THÉ A L'ANGLAISE

C'EST le peintre Michel Ollivier qui nous introduit au Temple, chez le prince de Conti, à l'heure du thé « à l'anglaise » qu'on prend dans le salon des Quatre Glaces. La sobriété d'une décoration déjà Louis XVI imprime un caractère d'élégante austérité à cette vaste pièce d'une hauteur inusitée. Dans les fenêtres à petits carreaux, encadrées par des rideaux roses, se dessine la vaporeuse perspective d'un parc. Les murs sont éclairés par des boiseries aux moulures rectilignes sur lesquelles tranchent seulement deux sombres portraits placés en trumeaux. La grâce de l'époque Louis XV ne survit que dans une légère ornementation au-dessus des glaces symétriques, opposées deux à deux, dont nous devinons qu'elles reflètent en de multiples images le décor et les personnages.

Ceux-ci sont les gens du très grand monde que l'on rencontre aussi chez la marquise du Deffand. Voici la maréchale de Mirepoix et le prince de Beauvau son frère, la maréchale de Luxembourg, la princesse de Beauvau et ses deux frères, le comte et le vicomte de Chabot, la comtesse d'Egmont, le vieux Pont-de-Veyle, le vieux président Hénaut, le plus vieux encore Dortous de Mairan. Point d'Encyclopédistes (encore que la maîtresse du prince et de la maison, la comtesse de Boufflers, fraye avec eux). Point de gens de finance.

Quand Rousseau est introduit dans cette société, Grimm note avec dépit : « Il nous a quittés pour le grand monde. » Il y a, en effet, un abîme social entre le milieu de finance où son mariage fera vivre une Mme d'Épinay et ce salon aristocratique, tenu par un prince du sang et qui s'ouvre difficilement même aux gens de haute naissance. Un familier de Catherine de Russie et de la reine Marie-Antoinette, le prince de Ligne, grand seigneur des Pays-Bas, nous dira : « Il était flatteur d'être des thés et de la société de feu M. le prince de Conti, de ses battues de Bertichères et de ses autres chasses. Je crus devoir lui en marquer ma reconnaissance par un présent. »

Aujourd'hui — nous sommes en mai 1766, — le prince de Conti offre à ses hôtes un divertissement bien rare. Dans un coin du salon, accompagnant le beau chanteur Jelyotte, ce tout petit bonhomme de dix ans assis au clavecin, c'est l'enfant Mozart. Les invités, groupés familièrement autour des tables, paraissent écouter le concert, sauf le prince de Beauvau, plongé dans la lecture d'un livre, et le prince de Conti qui, le dos tourné aux musiciens, parle à M. de Trudaine. Du maître de la maison, nous remarquons surtout une vaste perruque qui évoque le règne de Louis XIV plus que celui de Louis XV.

Ce n'est pas seulement la naissance du prince, petit-neveu du grand Condé, c'est sa personnalité, et aussi celle de la comtesse de Boufflers, qui a donné à son salon ce caractère exclusif et assez fermé. Un portrait papillotant du prince de Ligne nous peint ce grand seigneur qui a joué un rôle social de premier plan : « C'est un homme composé de vingt ou trente hommes », « on-doyant et divers », qui a lu Montaigne et aussi Rabelais, et qui a quelquefois « de leur langage ». Il est généreux, beau, éloquent. Il est bon ami, franc, aimable. Il est à la fois « noble et crapuleux ». « L'idole et l'exemple de la bonne compagnie », il se plaît parfois à la mauvaise « par libertinage de tête ». Il est plein d'amour-propre, ambitieux, frondeur, « voulant jouer un rôle, mais

n'ayant pas assez de tenue dans l'esprit, voulant être craint et n'étant qu'aimé ». Propre à tout, il n'est capable de rien. Sa mère elle-même dit plaisamment de lui : « Mon fils a bien de l'esprit. Oh ! il en a beaucoup ; on en voit d'abord une grande étendue, mais il est en obélisque ; il va toujours en diminuant à mesure qu'il s'élève et finit par une pointe, comme un clocher. » Au milieu du XVIII^e siècle, un rôle actif pouvait-il d'ailleurs s'offrir au prince de Conti ? Après avoir remporté quelques victoires, il devra se contenter de prendre des libertés insolentes à l'égard du gouvernement. « Mon cousin l'avocat n'est point las de chicaner », dira Louis XV. Il protège ouvertement Rousseau proscrit et lui donne asile. En secret, on imprime au Temple des libelles contre le roi. Conti eût souhaité la bruyante popularité d'un duc de Beaufort, ce « roi des Halles » du temps de la Fronde ; vingt ans plus tard, au début de la Révolution, il aurait pu jouer les Philippe-Égalité. Mais il meurt en 1776, laissant seulement le souvenir de son prestige mondain, de son goût éclairé des arts et des lettres : à sa mort, sa collection comprend trois cents tableaux italiens, trois cents français, deux cents flamands, deux cents hollandais.

Quelques-uns de ses traits d'esprit ont été conservés. Un jour, un chien s'introduit dans l'appartement et s'y « oublie » ; un huissier veut le chasser. « Arrêtez ! », s'écrie le prince qui déteste Turgot, les économistes et leur laissez-faire, laissez-passer, « liberté, liberté tout entière ». Incroyant, cela va sans dire. Au singulier aumônier du Temple, l'abbé Prévost, auteur de *Manon Lescaut*, qui s'excuse auprès de lui : « Monseigneur, je ne dis jamais la messe », le prince répondra : « Cela ne fait rien, je ne l'entends jamais. » Vieilli, il a un mot charmant : « Allons, il est temps que je me retire. Autrefois, mes simples politesses étaient prises pour des déclarations ; à présent, mes déclarations ne sont plus prises que pour des politesses. »

En ce jour de 1766 où le petit Mozart joue du clavecin dans le salon des Quatre Glaces, le prince de Conti est

âgé de quarante-neuf ans ; la comtesse de Boufflers, après l'avoir longtemps disputé à Mme d'Arty, règne sans conteste dans son cœur. Sur cette « Idole du Temple », comme l'appelle Mme du Deffand, qui a tenu pendant de nombreuses années le salon du prince, nous sommes assez bien renseignés. De nos jours, en Angleterre, on dirait qu'elle est « highbrow », mot qu'on peut à peu près traduire par « à prétentions intellectuelles ». Ce qualificatif ne lui déplairait pas, car elle est anglomane. C'est pourquoi on prend le thé chez le prince de Conti, et à l'anglaise, sans le service des domestiques. Michel Ollivier nous montre dans un coin de son tableau la comtesse en train de surveiller elle-même un réchaud, une cuiller à la main. Carmon-telle la représentera, seule cette fois, assise auprès d'un guéridon qui supporte une bouilloire fumante.

La comtesse de Boufflers est philosophe. Elle a des relations personnelles avec Hume, Grimm, d'Alembert ; elle est liée avec Mlle de Lespinasse, la reçoit chez elle avec d'Alembert, la fait inviter au Temple, la comble d'amabilités. Mais c'est surtout par ses relations avec Jean-Jacques Rousseau qu'elle intéresse la postérité. Au cours des fréquents séjours qu'elle fait au château de Montmorency, chez son amie la maréchale de Luxembourg, elle essaie d'entrer en rapports avec l'ombrageux écrivain ; elle envoie savoir de ses nouvelles et lui propose plusieurs fois d'aller le voir. « Je répondis comme je devais, mais je ne démarrai pas », constate Rousseau. Enfin, le maréchal de Luxembourg se dérange en personne ; « sous peine d'être un arrogant et un malappris », Rousseau est bien forcé de rendre la visite, et le voilà bon gré mal gré de la société de la maréchale de Luxembourg et introduit dans le cercle du prince de Conti. La comtesse de Boufflers lui rend dès lors de fréquentes visites, accompagnée du chevalier de Lorenzi.

Si l'on en croit les *Confessions*, ces flatteuses relations avec l'Idole du Temple ne furent pas sans réserver quelques épines au pauvre Rousseau. Tout d'abord, la comtesse était femme de lettres et voulut lui sou-

mettre une tragédie en prose qui avait été, nous dit-il, « lue, promenée et prônée dans la société de M. le prince de Conti, et sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter, pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritait l'ouvrage ». On ne voit pas que Mme de Boufflers en ait voulu à Rousseau d'avoir blessé son amour-propre. Non plus que dans une occasion encore plus délicate où il ne se conduisit pas, semble-t-il, à l'entière satisfaction de sa partenaire. D'après le récit qu'il nous en fait dans les *Confessions*, « elle était jeune et belle encore. Elle affectait l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenait d'assez près. Je faillis me prendre ; le chevalier le vit aussi ; du moins, il m'en parla et de manière à ne pas me décourager ». (Le chevalier de Lorenzi, officier du prince de Conti, et sigisbée de la comtesse, paraît jouer en cette circonstance un rôle singulier.) « Mais, pour le coup, je fus sage et il en était temps, à cinquante ans... Mme de Boufflers, s'étant aperçue de l'émotion qu'elle m'avait donnée, put s'apercevoir que j'en avais triomphé. » Avec une modestie vraie ou fausse, Rousseau se défend d'avoir pu inspirer « du goût » à la comtesse : « de la curiosité » seulement. Les deux sortes d'intérêt paraissent bien voisins chez une grande dame du XVIII^e siècle. Il laisse entendre, d'autre part, qu'elle a bien pu « ne pas lui avoir pardonné cette curiosité frustrée » ; d'ailleurs, à en croire les mauvaises langues, l'abstention de Rousseau n'aurait été ni volontaire, ni triomphale. Toutefois, il faut bien constater que Mme de Boufflers ne cessa de s'intéresser à son décevant philosophe et s'employa même activement à lui procurer l'appui du prince de Conti, quand il dut s'exiler.

Mais il ne suffit pas à l'Idole du Temple d'être anglo-mane, femme de lettres et de faire la cour à la fois à la philosophie et aux philosophes. Elle a encore la prétention de se mêler de politique. Un jour d'octobre 1775, un conseil de ministres se tient chez M. de Trudaine, au château de Montigny, près de Fontainebleau. Un

ami a parié à Mlle de Lespinasse que la comtesse « fera l'impossible pour se trouver, non pas au dîner des rois comme Candide à Venise, mais au dîner des ministres à Montigny ». Il gagne et s'écrie : « Vanité des vanités ». « Ne croyez-vous pas, en lisant tous ces mots, société, gouvernement, mœurs, lois, ordre public, etc., entendre la comtesse de Boufflers ? » écrit malignement la duchesse de Choiseul à Mme du Defand. La politique française ne suffit même pas à la comtesse de Boufflers. Elle se plaît à jouer les Égéries auprès de Gustave III de Suède ; elle lui écrit, s'occupe des Suédois de passage à Paris. C'est elle qui marie Germaine Necker au baron de Staël.

Les contemporains ont jugé sans bienveillance l'Idole du Temple. Nous venons de voir souligner ironiquement sa vanité et son désir indiscret de jouer un rôle. Mlle de Lespinasse constate sa sécheresse de cœur de façon telle qu'il faut un moment de réflexion pour apercevoir la critique dissimulée sous l'éloge : « Elle n'a que faire d'aimer, elle est si aimable ! » Une nuit, au cours d'une de ses longues insomnies, elle découvre que la comtesse de Boufflers manque de naturel et de simplicité : « Je me demandai ce qui faisait qu'avec beaucoup d'esprit, de grâces et d'agréments, elle faisait en général aussi peu d'effet et aussi peu d'impression. Je crois en avoir trouvé la raison. Mme de B... n'a le vrai de rien. » Le prince de Ligne observe avec malice que la maîtresse du prince de Conti « avait à se faire pardonner sa supériorité d'éloquence ». Rousseau lui-même la traite de « belle parleuse ». Et ce n'est pas le paradoxe qu'elle cultivait d'autre part, sans doute comme un facile moyen de s'imposer à l'attention, qui la pouvait retenir dans la voie du naturel. Mais sa conversation put y gagner en imprévu et en drôlerie ce qu'elle perdait en simplicité : Mlle de Lespinasse assiste à un dîner chez Mme Geoffrin, où la comtesse de Boufflers « fut charmante ; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe... Elle fut attaquée et se défendit avec tant d'esprit que ses erreurs valaient presque autant que la vérité. Par

exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays ni chez quelle nation ; cela ne lui paraît qu'un exil affreux, etc., etc. Et puis, elle nous dit que, dans le temps où elle aimait le mieux l'Angleterre, elle n'aurait consenti à s'y fixer qu'à la condition qu'elle y aurait amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes et soixante à quatre-vingts autres personnes qui lui étaient absolument nécessaires ». On conçoit assez que la comtesse de Boufflers pouvait tantôt séduire, tantôt agacer par ce bavardage brillant et tapageur.

Mais la plus grande faiblesse de la comtesse fut de ne pas savoir se passer de cette considération publique à laquelle sa liaison avec le prince de Conti portait un défi assez éclatant. Ce singulier état d'esprit l'incite à tenir des propos qui nous déconcertent. Elle parle avec mépris d'une femme « qui avait une liaison avec un prince du sang ». Comme on lui souligne son inconséquence, elle sait répondre avec esprit : « Je veux rendre à la vertu par mes paroles ce que je lui ôte par mes actions. » Elle s'en tire moins bien avec son amie, la maréchale de Mirepoix, le jour où elle lui reproche d'être liée avec la maîtresse du duc d'Orléans et avec Mme de Pompadour, « la première fille du royaume ». — « Ne me forcez pas de compter jusqu'à trois », réplique la maréchale qui a parfois la dent dure. Mme de Boufflers accepte fort bien que sa liaison avec un prince du sang lui rapporte des avantages mondains et même matériels. Mais, peu logique, elle voudrait retenir en même temps les avantages moraux que confère la vertu, cette vertu que Rousseau est en train de remettre à la mode. Mlle de Lespinasse prouve que ce désir de réputation était bien le point sensible chez elle : « Quelqu'un qui la connaît beaucoup me disait hier : elle se fait victime de la considération et, à force de courir après, elle la perd. » Telle quelle, nous comprenons qu'avec ses diverses prétentions l'Idole du Temple ait pu contribuer à donner au salon du prince de Conti un caractère qui n'était pas seulement mondain.

Michel Ollivier, Mozart, Rousseau, le prince de Ligne ; ajoutons à ces noms celui de Beaumarchais. C'est un peintre, un musicien et trois écrivains qui ont conservé vivant le salon du prince de Conti. Jamais on ne constatera d'une façon plus éclatante que, si les salons sont l'œuvre des mondains pendant les brèves années de leur existence réelle, ils survivent pour la postérité par la seule grâce des écrivains et des artistes qui ont pu les fréquenter.

Mais, dans le tableau de Michel Ollivier, on chercherait en vain les hommes de lettres qui ont eu le pouvoir d'arracher à l'oubli la brillante société du Temple et de l'Isle-Adam.

Voilà quatre ans déjà que Rousseau a quitté le château de Montmorency, dans le cabriolet qui l'emmenait vers son dur exil. Deux scènes émouvantes, bien dans le goût du XVIII^e siècle, ont précédé ce départ. Évoquons avec lui la première, d'un ton dramatique qui s'accorde bien aux ombres de la nuit. Il est, en effet, deux heures du matin, quand Rousseau est appelé au château, auprès de la maréchale de Luxembourg qui est couchée, mais ne veut pas s'endormir sans l'avoir vu. Un exprès vient d'apporter une lettre du prince de Conti. Malgré tous les efforts de celui-ci, Rousseau va être poursuivi pour la publication de l'*Émile*. Il doit être décrété de prise de corps à sept heures du matin et on « l'enverra sur-le-champ saisir ». Le prince a pu seulement obtenir qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne. La maréchale est agitée : elle a joué un rôle important dans l'impression secrète de l'*Émile* et craint d'être compromise si Rousseau est emprisonné. Il se décide à fuir pour assurer la « tranquillité » de Mme de Luxembourg. Le maréchal survient ; quelques instants après, c'est Mme de Boufflers. Il doit bien être entre trois et quatre heures du matin. Pouvait-elle résister au plaisir de se précipiter en carrosse sur les traces de l'exprès et de traverser la campagne nocturne pour venir jouer son rôle dans cette scène tumultueuse ? Le « sacrifice » de Rousseau admis, il reste à choisir le lieu de sa retraite.

Qu'il se réfugie en Angleterre, conseille avec véhémence l'anglomane comtesse. Tous les amis qu'elle y a seront là pour l'accueillir, « entre autres le célèbre Hume ». Elle n'ébranle pas Rousseau. « Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglais, et toute l'éloquence de Mme de Boufflers, loin de vaincre ma répugnance, semblait l'augmenter, sans que je susse pourquoi. » Il partira pour la Suisse.

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, c'est la scène des adieux, celle-ci tout attendrissante. La maréchale de Luxembourg embrasse plusieurs fois Rousseau, « d'un air assez triste ». Hélas ! ils sont en froid depuis quelque temps déjà. Il ne sent plus, « dans ces embrassements, les étreintes de ceux qu'elle lui a prodigués, il y a deux ou trois ans ». Mme de Boufflers l'embrasse aussi. Naturellement, elle profite de l'occasion pour donner libre cours à « sa supériorité d'éloquence » et pour lui dire « de fort belles choses ». Emportée par l'émotion générale, Mme de Mirepoix, qui se trouve au château, y va aussi de son « embrassement », à la grande surprise de Rousseau, car elle ne lui a « jamais témoigné beaucoup d'attention et (il) ne la trouve pas exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine ». Quant au maréchal, il n'ouvre pas la bouche. « Il était pâle comme un mort. » Il veut accompagner Rousseau jusqu'à la chaise qui l'attend, près de l'abreuvoir. « Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avais une clé du parc dont je me servis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clé dans ma poche, je la lui rendis sans mot dire. » Ce tout petit geste suffit à faire de Rousseau un exilé. « Je n'ai guère eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long et muet ; nous sentîmes l'un et l'autre que cet embrassement était un dernier adieu. »

Il faut bien dire que celui que Jean-Jacques ne cesse d'appeler « le bon maréchal » était le seul membre de cette société avec qui il se sentît vraiment à l'aise. Simple, bon, effacé, semble-t-il, derrière une femme

brillante et impérieuse, il n'avait cessé de témoigner à Rousseau une sincère amitié qui se manifestait par des actes plutôt que par des paroles, car il était peu bavard. Il veillait sur sa santé comme une mère. Tous les soirs, après souper, comme il se couchait lui-même de bonne heure, il emmenait Rousseau, bon gré mal gré, et le forçait à aller au lit. Aussi, Rousseau s'était-il de plus en plus réfugié auprès de cet ami pour oublier les déboires que lui réservaient ses rapports avec les autres membres de la société du Temple.

Avec la comtesse de Boufflers déjà, ses relations étaient délicates. La maréchale de Luxembourg pour des raisons différentes, n'avait jamais su le mettre à son aise. Avant de la rencontrer, il « la craignait excessivement », car, s'il la savait aimable, « elle passait pour méchante ». A peine l'eut-il vue qu'il fut « subjugué ». Mais subjugué ne veut pas dire rassuré. Il redoutait à la fois le caractère malveillant et l'esprit acéré de cette mondaine auprès de qui il se sentait cruellement en état d'infériorité. « Je savais qu'elle était difficile en conversation et qu'elle avait le droit de l'être. Je savais que les femmes et surtout les grandes dames veulent absolument être amusées, qu'il vaudrait mieux les offenser que les ennuyer, et je jugeais, par ses commentaires sur ce qu'avaient dit les gens qui venaient de partir, de ce qu'elle devait penser de mes balourdises. » Pour éviter ces conversations que son amour-propre ombrageux transforme en supplice, il avait eu recours à un moyen ingénieux : lire ses œuvres inédites à la maréchale. Il commença par *la Nouvelle Héloïse*. Ce fut un succès triomphal. Mme de Luxembourg s'engoue de lui, ne s'occupe que de lui, lui dit « des douceurs toute la journée, l'embrasse dix fois le jour ». Elle exige qu'il ait sa place à table à côté d'elle et, si quelque seigneur veut prendre cette place, elle l'en empêche. Comment ne serait-il pas délicieusement flatté ? Mais ces rapports idylliques ne durent pas. L'*Émile*, austère roman pédagogique, est loin de charmer la maréchale comme les amours passionnées de Julie et de Saint-Preux.

Jean-Jacques n'a plus sa place, toujours marquée à côté d'elle aux repas ; à la fois dépité et soulagé sans doute, il s'en va se placer sous l'aile du « bon maréchal ». La maréchale lui parle peu désormais, il a peu à lui dire et, quand il ouvre la bouche, par une sorte de fatalité, c'est pour lui déplaire : le maréchal souffre du pied, Rousseau « ose prononcer le mot de goutte ». Mme de Luxembourg le reprend sèchement. Le maréchal vieillit, la vie de cour, le métier militaire le fatiguent. Rousseau lui conseille la retraite. Une seconde fois, Mme de Luxembourg le « tance vivement » et, dès lors, elle veille à le laisser très rarement en tête à tête avec son mari. L'abbé de Boufflers fait le portrait de la maréchale, un portrait « horrible et non ressemblant ». Rousseau s'avise de dire que le portrait lui ressemblait. Hélas ! en voulant « cajoler » l'abbé, il n'avait pas réfléchi « qu'il ne cajolait pas Mme la Maréchale, qui mit ce trait sur ses registres ».

Avec le prince de Conti, Rousseau n'a pas eu plus de chance. Celui-ci est venu lui rendre visite dans sa demeure de Montlouis, car, loin de faire la cour aux grands de la terre, Rousseau a su, en effet, par le simple jeu de son détestable caractère, se faire faire la cour par eux. Le prince lui propose une partie d'échecs. Il passe pour très fort à ce jeu, car il bat régulièrement son partenaire habituel, le chevalier de Lorenzi. Et, pourtant, Rousseau, qui joue assez mal, gagne les deux parties ! Il se refuse absolument à perdre, à comprendre les « signes et les grimaces » que lui font, dans le dos du prince, le chevalier et les assistants et, le jeu fini, déclare pompeusement : « Monseigneur, j'honore trop Votre Altesse Sérénissime pour ne pas la gagner toujours aux échecs. »

Mis en goût par le succès qui accueille ce trait à la romaine, Rousseau ne peut, hélas ! résister au désir d'afficher à nouveau son ombrageuse fierté de philosophe. Peu après la partie d'échecs, le prince lui fait envoyer un panier de gibier qu'il reçoit « comme il le devait ». A quelque temps de là, une autre bourriche

arrive de L'Isle-Adam. Une lettre avertit Rousseau, par ordre du prince, que « c'était de la chasse de Son Altesse et du gibier tiré de sa propre main ». Cette fois-ci, Rousseau répond par une grossièreté à ce cadeau fait pourtant d'une façon délicate. Il écrit à Mme de Boufflers qu'il se refuse à recevoir désormais le gibier du prince. Nous ne commenterons pas cet acte avec plus de sévérité que lui. Il reconnaît que « ce geste était moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance que la rusticité d'un malappris qui se méconnaît ».

Non, Rousseau n'a jamais été à son aise dans la société du prince de Conti, où, pourtant, on a mis une si extraordinaire gentillesse à ne pas lui tenir rigueur de ses incartades. Toujours un complexe d'infériorité a joué de lui à ces grands seigneurs, qui ont bien pu oublier l'abîme social qui séparait d'eux cet homme du peuple, mais ne sont pas parvenus à le lui faire oublier.

Le passage de Beaumarchais dans le salon du Temple est plus rapide, moins sensationnel. Nous lui devons pourtant, paraît-il, cette *Folle Journée*, plus connue sous son second titre : *le Mariage de Figaro* et, par contre-coup, *les Noces de Figaro*, de Mozart.

Que le prince de Conti ait été un homme spirituel et intelligent, en pouvons-nous douter après avoir lu l'étincelante préface du *Mariage de Figaro* ? Il commence par déclarer à Beaumarchais que la préface du *Barbier de Séville* est plus gaie que la pièce. Puis il porte à l'auteur le défi de mettre au théâtre la « famille de Figaro qu'il lui indiquait dans cette préface ! » — « Monseigneur, répond Beaumarchais, si je mettais une seconde fois ce caractère sur la scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit ; et qui sait s'il verrait le jour ? » « Cependant, par respect, j'acceptai le défi ; je composai cette *Folle Journée* qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme de grand caractère, un prince auguste, un esprit noble et fier : le dirai-je ? Il en fut content. »

A l'époque où Beaumarchais écrit sa préface, le prince est mort depuis plusieurs années. Bénissons avec l'écrivain sa mémoire, s'il est vrai que nous lui devons, même indirectement, deux des plus vives joies de l'art et de l'esprit.

Où donc enfin, en 1766, se trouve le prince de Ligne que l'on aimerait tant voir dans le tableau de Michel Ollivier ? Se promène-t-il en Wallonie dans ses jardins de Belœil qui, « après ses enfants et deux ou trois femmes qu'il aime ou croit aimer à la folie, sont ce qui lui fait le plus plaisir au monde » ? Non sans doute, car nous sommes en mai et il s'affligera un jour de ne jamais les avoir vus « dans la saison des fleurs, lorsque de petites forêts d'arbustes précieux embaument l'air et parfument l'horizon ». Est-il en voyage ? A la guerre ? La guerre, les jardins, l'amour, voilà les trois passions de cet homme charmant que les rois, les reines et les salons se disputèrent et qui, heureusement pour nous, a su se peindre au naturel dans ses lettres et ses mémoires. Il suffit de les ouvrir pour subir sa séduction. Tout est resté vivant : son entrain allègre, sa gaieté, sa libre fantaisie, cet esprit qui sut charmer Voltaire, cette intelligence pénétrante et ces émotions qu'une boutade venait vite dissiper.

Si parfaitement français par son tour d'esprit, ce grand seigneur, originaire du Hainaut, sujet fidèle de l'impératrice Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph II, devait devenir maréchal autrichien. Mais, de cœur cosmopolite, il disait : « J'ai six ou sept patries, Empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie. » Chargé de mission à Versailles en 1760, il fait la conquête des Français et il est irrésistiblement conquis par la vie de société à Paris. Mais tout « ivre qu'il soit de plaisirs, de fêtes, de surprises, d'enchantements », il garde sa tête bien à lui et observe la cour de France avec une lucidité parfois cruelle. Voici Mme de Pompadour et la reine Marie Leczinska : « On me conduisit chez une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première qui était une

vieille mal élevée. Mme de Pompadour (c'était elle) me dit cent balivernes politico-ministérielles et politico-militaires. » Il sera plus indulgent pour Mme du Barry, mais se fait peu d'illusions sur les capacités intellectuelles de la favorite et pousse l'impertinence jusqu'à le lui dire en face. Un jour, elle lui demande devant le roi un certain mémoire. Il répond qu'il remettra le mémoire, non à elle, mais à son coiffeur, pour lui en faire des papillotes, « car c'était le seul moyen de lui mettre une affaire dans la tête. Elle en rit et le roi aussi, qui le répéta vingt fois de suite, car c'était un mannequin qui avait l'air de marcher par ressorts. » Cette image saisissante ne met-elle pas sous les yeux la ruine physique et morale de Louis XV ? On rencontre ainsi chez le prince de Ligne, non pas seulement les traits d'esprit de l'habitué des salons, mais, à l'occasion, la formule pittoresque de l'écrivain.

Au cours de ses nombreux séjours en France, le prince de Ligne fréquente le salon du Temple. Pour marquer sa reconnaissance au prince de Conti qui l'a, d'une manière flatteuse, accueilli dans sa société fermée, il lui envoie un jour, de Bruxelles, « dans une voiture compliquée dans le genre du prince... une belle servante de vingt-cinq ans, avec une figure et des couleurs à la Rubens et des échantillons de tout ce que les Pays-Bas produisent en gourmandises fameuses. Cette excellente cuisinière était enterrée dans tout cela. Elle arrive ainsi à L'Isle-Adam. On jouait, on causait ; on l'annonce : Ah ! comment se porte-t-il ce cher Ligne, dit-on ? Comme nous l'aimons ! Est-il là ? Qu'on demande quand il viendra et qu'on mette tout ce qu'il envoie où l'on voudra ». On sent le prince de Ligne dépité encore, après bien des années, de la façon désinvolte dont fut accueilli un cadeau si original.

Le prince de Ligne devait surtout séduire les salons parisiens par les traits imprévus d'un esprit qui ne cessait de pétiller. Légers ou pénétrants, certains ont survécu dans ses œuvres. Il en a lui-même enregistré quelques-uns avec la satisfaction du connaisseur. Au

roi de Prusse qui se plaint de ne pas avoir de belles fleurs dans son jardin, il répond : « Sire, il y a trop de grenadiers dans ce pays ; cela mange tout. » A une charmante femme à laquelle il fait la cour il écrit qu'à Paris on est forcé d'adorer les femmes, car « on n'a pas le temps d'aimer ». Aux Flamands révoltés qui voudraient le voir se joindre à eux : « Je me sens incapable de m'insurger en hiver. » Un jour le futur roi de Prusse Frédéric-Guillaume III est reçu à l'Académie des Sciences de Pétersbourg. Il fait chaud, il a un évanouissement. Le prince de Ligne va racontant avec le sourire que Frédéric-Guillaume s'est trouvé « sans connaissance » au milieu de l'Académie des Sciences. « Je vis que ce diable de mot courait. Je courus après lui et je prévins le prince en lui racontant que j'avais dit qu'il s'était trouvé au milieu de l'Académie *sans connaissance*. Cela fit qu'on se moqua les uns des autres. Tout le monde fut content et moi aussi. » Et quelle merveille que ce portrait du favori de Catherine II, le prince Potemkine, « d'une main faisant des signes aux femmes qui lui plaisent et de l'autre des signes de croix... parlant théologie à ses généraux et guerre à ses archevêques..., croyant aimer Dieu et craignant le diable qu'il s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkine. »

On ne peut quitter le prince de Ligne sans rendre avec lui une dernière visite à Rousseau. Revenu en 1770 de son lamentable exil, celui-ci ne paraîtra plus, désormais, dans la société du Temple. Le bon et rassurant maréchal de Luxembourg est mort. Et ce n'est ni la redoutable maréchale, ni la comtesse de Boufflers qui pourraient reprendre au piège de la vie mondaine Jean-Jacques définitivement misanthrope et touché par la folie de la persécution. Échoué dans son « grenier, rue Plâtrière », il gagne sa vie à copier de la musique et chasse tous les visiteurs. Comment le prince de Ligne s'y prendra-t-il pour être reçu ? Il feint de chercher M. Rousseau, de Toulouse. « Je ne suis, répond Jean-Jacques, que Rousseau de Genève. — Ah ! oui ! ce

grand herborisateur ? Je le vois bien. Ah ! mon Dieu ! que d'herbes et de gros livres ! Ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit. » Rousseau sourit presque et me fit voir peut-être sa chère pervenche que je n'ai pas l'honneur de connaître. » Le prince feint ensuite de s'intéresser au travail de copiste de Rousseau. Celui-ci va chercher « des petits livres en long et me dit : Voyez comme cela est propre ! Et il se mit à me parler de la difficulté de ce travail et de son talent, précisément comme Sganarelle de celui de faire des fagots. » Mais, bientôt, le prince cesse de jouer la comédie. « Je lui dis la seule chose sur laquelle je sois de son avis dans tous ses ouvrages, c'est que je croyais, comme lui, au danger des sciences et surtout des lettres. Il quitta dans l'instant ses ré, mi, fa, sol, sa pervenche et ses lunettes. » La conversation s'engage. « Sa vilaine femme ou servante nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sa soupe. Il lui répondait avec douceur et aurait ennobli un morceau de fromage s'il avait eu à le prononcer. »

Plus tard, ayant appris au Temple qu'on va peut-être inquiéter le malheureux homme dont la présence à Paris est tolérée et non autorisée, il lui écrit pour lui offrir asile dans sa « terre de Fagnolles en Empire ». Le premier mouvement de Rousseau est de croire à un piège « tant ce point de folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant ». Puis il se ravise et vient remercier le prince. « On m'annonce Rousseau. Je n'en crois pas mes oreilles. Il ouvre ma porte. Je n'en crois pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. » Rousseau entame le sujet inépuisable de ses malheurs, « le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui. Je tâchai de le tirer de là pour le jeter à la prairie et au potager. Je lui demandai comment lui, qui aimait la campagne, était allé se loger au milieu de Paris ? Il me dit alors ses charmants paradoxes sur l'avantage qu'on a à écrire sur la liberté lorsqu'on

est enfermé et sur le printemps lorsqu'il neige. » Le prince se permet quelques vérités sur la manière dont le philosophe entend la célébrité. « Monsieur Rousseau, plus vous vous cachez et plus vous êtes en évidence ; plus vous êtes sauvage et plus vous devenez un homme public que l'Europe déterrera, même dans les entrailles de la terre... Si on vous laisse en repos en France, vendez vos ouvrages et achetez une jolie petite maison de campagne près de Paris ou bâtissez-vous-en une dans quelque île de la Seine. Entr'ouvrez vos portes à quelques-uns de vos admirateurs, bientôt on ne parlera plus de vous. Je crois que ce n'était pas son compte », ajoute-t-il malicieusement. Et il quitte le pauvre homme de génie à demi fou, en nous laissant de lui ce saisissant instantané : « Ses yeux étaient deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards et m'électrisait. »

* * *

Mais, tandis que nous évoquons les absents, le thé à l'anglaise a pris fin chez le prince de Conti. Le moment est venu de quitter ces mondains charmants, éphémères qui dansent dans la vapeur dorée d'un beau soir d'été, sans savoir que la nuit approche.

Bientôt le nom du Temple n'éveillera plus que le souvenir obsédant d'un roi et d'une reine déçus et d'un enfant martyr, avec, dans le lointain, à l'autre bout de Paris, la vision de l'échafaud, dressé sur la place qui ne portera jamais plus le nom du roi Louis XV.

CHAPITRE V

A FERNEY, CHEZ VOLTAIRE

UN peu à l'ouest de la route de la Faucille, à quelques kilomètres de Genève, se dresse encore le château que Voltaire fit construire en 1758 et où il s'établit à soixante-six ans. Il a soigneusement choisi l'emplacement de sa dernière résidence. Sur le sol français, il jouira du droit de vivre à sa guise, que personne ne songe à vous y contester. Un séjour de quelques années en Suisse a en effet dégoûté Voltaire de ces républiques puritaines qui tiennent à scandale qu'on veuille jouer la comédie. Mais leur voisinage a du bon sous le règne de Louis XV pour celui qui veut penser et écrire librement et dont le message est justement de dénoncer l'intolérable « tyrannie qu'on exerce sur les âmes ». Et la proximité de sa terre des Délices, située à deux lieues de Ferney, en territoire genevois, rassure le vieil homme, à la fois hardi et peureux, qui tantôt répète les vers de Quinault :

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler...

et tantôt est prêt à toutes les prudences et à toutes les comédies (y compris celle de faire ses Pâques, lui, mécréant), pour protéger de la persécution les derniers précieux instants qu'il lui est donné de passer sur terre.

Ce château de Ferney le vit tenir près de vingt ans un véritable salon, aussi représentatif de l'esprit français que celui de Mme du Deffand aux yeux d'un étranger, le chevalier Mac Donald, qui écrivait à celle-ci : « Je serais retourné en Angleterre sans avoir l'idée de ce genre d'esprit qui est particulier à votre nation, si je n'avais pas été à Ferney et à Saint-Joseph. »

Comment causer pourtant quand on vit à cent cinquante lieues de ce Paris dont Villon disait déjà au *xv^e* siècle : « Il n'est bon bec que de Paris » ?

I. UN SALON PAR CORRESPONDANCE.

Il reste d'abord qu'on peut écrire. La plus grande partie de l'immense correspondance de Voltaire est datée de Ferney. Et nous avons gagné à son exil que l'étincelant feu d'artifice de sa conversation ne s'est pas tout à fait éteint.

Car Voltaire n'écrivait pas ses lettres, il les parlait, sans jamais se guinder ni seulement se figer, comme tant de gens qui ne confient à leur papier que des élans refroidis, déjà transposés en quelque sorte du plan de la réalité sur le plan littéraire. Il savait ne renoncer à aucune des nuances de sa sensibilité et de son humeur, comme s'il avait senti, par une sorte de divination, que les aspects fugitifs d'un être sont ce qu'il y a de plus intimement lui. Quand le vent du Nord soufflait, en vain aurait-il voulu parler à son interlocuteur d'autre chose que du vent du Nord. Il faut qu'il se prenne vivement à partie : « C'est assez parler du vent du Nord, que je déteste, et qui me tue... ». Mais presque aussitôt, il s'arrête ; il n'a plus rien à dire. Bien des gens n'ont rien mis d'eux-mêmes dans leurs lettres parce qu'ils n'ont pas su ou pas osé parler du vent du Nord.

C'est donc en premier lieu la correspondance de Voltaire qui nous permettra de pénétrer dans son salon et qui réveillera le château de Ferney endormi depuis plus de cent cinquante ans.

Le château fait face au lac de Genève. Il s'adosse à

des collines, dernières ondulations du Jura dont la rigide et proche muraille bleue barre au nord-ouest l'horizon. Quand Voltaire regarde de ce côté, « derrière son potager », il songe que dans les profondes vallées douze mille hommes vivent encore en quasi esclavage. Ce sont ces « serfs du Mont-Jura » qu'il travaille à faire affranchir et dont les descendants lui élèveront un jour une statue, sur la place de Saint-Claude.

Aux environs de 1758 donc, Voltaire fit construire ce qu'il appelait modestement « un assez beau château », trouvant « chez lui la terre et le bois », faisant « venir le marbre par le lac de Genève ». C'est une résidence telle que se la peut offrir un grand seigneur ou un fermier général. Ne dit-il pas lui-même : « J'ai bâti un château comme Béchamel » ? (le riche financier qui devait léguer à la postérité le nom d'une sauce). Parfois il parle d'un autre ton : « J'ai bâti dans une de mes terres un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune ; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. » Chacun sait qu'il est bien incapable de se ruiner pour quoi que ce soit et que d'ailleurs son énorme fortune lui permettrait toutes les fantaisies. C'est un de ces châteaux du XVIII^e siècle, fait pour l'agrément et non pour l'apparat, noble sans solennité ; la façade est sobrement ornée d'un fronton. Un jardin à la française, une terrasse tracée à l'équerre complètent son ordonnance classique. Suivant l'humeur de Voltaire ou plutôt selon la saison, il s'extasie sur « la plus belle vue du monde », compare au royaume de Cachemire ce « bassin d'environ vingt lieues entouré de tous côtés de montagnes »... ou déplore la sottise qui le fit se confiner « dans un horrible abîme de glaces et de neiges ». On voit, de la fenêtre de Mme Denis, « trente lieues de pays, mais ce sont trente lieues de montagnes, de neiges et de précipices. C'est Naples en été et la Laponie en hiver. » Faut-il en conclure qu'il est trop vieux pour avoir appris de son vieil ennemi Rousseau à aimer la grande nature... ou bien que la grande nature n'est plus faite pour les vieillards ?

Bien calfeutré dans son salon, également à l'abri de Naples et de la Laponie, Voltaire nous attend. La « maîtresse de maison » se tient devant nous. « M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage, mais, Madame, (l'interlocutrice est Mme Necker) il faudrait que j'eusse un visage ; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin. Le peu de dents que j'avais est parti... »

Jean Huber a inlassablement croqué pour nous la maigre silhouette de Voltaire et ses pittoresques costumes. Au musée de Genève, un petit tableau nous le montre, à l'heure de son lever, dans le plus galant déshabillé. Affublé d'une chemise de nuit à volants, très ouverte, et d'un bonnet de nuit à rubans rouges, il enfile un caleçon rouge devant un lit à rideaux et à baldaquin bleu.

Des visiteurs ont noté ses toilettes. Le prince de Ligne nous décrit d'abord la tenue ordinaire : « souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir » ; puis les toilettes du dimanche. C'est tantôt « un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même », tantôt « une veste à grandes basques et galonnée en or... avec de grandes manchettes jusqu'au bout des doigts, car avec cela, dit Voltaire, on a l'air noble ».

Hélas, au fur et à mesure que les années passent, la coquetterie semble abandonner la « maîtresse de maison ». Comme ces vieilles dames dont la grande affaire est maintenant de se garder du froid et des courants d'air et dont la tête s'enveloppe d'éternelles fançons, Voltaire arbore maintenant un inénarrable bonnet qu'il n'ose plus quitter et sans lequel « sa cervelle est percée à jour ». Peut-il aller à Paris « dans cet état, lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal ? » demande-t-il au maréchal de Richelieu... « Je ne puis me présenter à l'Hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreilles. »

Partout une visite commence par un échange de

compliments. Quand la maîtresse de maison est une vieille dame, le sujet « santé » est abordé le premier, avec une feinte sollicitude de la part du visiteur, avec une volubile ardeur chez la vieille dame. Le vieux monsieur Voltaire est d'autant plus prolix à cet égard qu'il ne parle pas seulement pour satisfaire l'intérêt bien naturel qu'il se porte à lui-même, mais par calcul. Toujours inquiet du côté de Paris, il n'est pas fâché de répandre le bruit qu'il n'est plus qu'un agonisant peu dangereux, à moitié passé déjà dans l'autre monde et qui ne vaut plus même la peine qu'on prendrait à le persécuter dans ce monde-ci. En train de polémiquer avec un certain « rat d'église », il avoue peureusement à d'Alembert que « le parti du rat est bien fort », qu'il étranglerait volontiers Voltaire si on ne lui disait pas quelquefois que ce n'est pas la peine car il est mort ou autant vaut. Aussi Voltaire ne parle-t-il jamais de sa santé qu'avec des gémissements. « Je m'affaiblis beaucoup et, si je suis quelquefois Jean qui pleure et Jean qui rit, j'ai bien peur d'être Jean qui radote... mais je suis sûrement Jean qui vous aime », écrit-il à d'Alembert. « Je m'affaiblis tous les jours, ma chère nièce, annonce-t-il en 1769 à Mme de Florian, je n'ai pas longtemps à vivre et bientôt je vous dirai bonsoir. » (Il a pourtant encore neuf bonnes années à passer sur la terre...). Il ne signe plus ses lettres que « le vieux malade de Ferney... » A son ami, le comte d'Argental, il donne des détails plus intimes et plus précis : « Je suis sourd et aveugle ou à peu près ; je passe les trois quarts de la journée dans mon lit et le reste au coin du feu. Je prends médecine environ trois fois par semaine... » Un jour même, il s'écrie à d'Alembert avec, cette fois, l'accent del a conviction et de la stupeur : « Bonsoir. Je crois, Dieu me pardonne, que je meurs véritablement ! »

Bientôt toutes les conversations de Voltaire comporteront quelque allusion à la mort prochaine. (Peut-être, après tout, tente-t-il superstitieusement de se garder d'elle en l'évoquant sans cesse). Quelquefois un discret lyrisme anime ses paroles : « Je végéterai donc au pied

des Alpes encore un instant, dans la fluente du temps qui engloutit tout. Ma faculté intellectuelle s'évanouira comme un songe. — « Notre faculté de penser s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre éléments ce que nous tenons d'eux, après avoir souffert quelque temps par eux, et après avoir été agité de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. » « Je serai bientôt privé pour jamais de ce grand spectacle du ciel ... » « Est-il vrai que M. de Mairan se meurt ? Il faut passer dans la barque. » Mais cette note mélancolique est à peine sensible. Avec Voltaire nous ne cessons jamais d'être dans un salon où il serait également déplacé de s'attendrir longuement sur soi-même et de se livrer à des épanchements lyriques.

De la santé, on en vient nécessairement à parler du temps qu'il fait. Le froid, le soleil, la pluie, la bise, voilà ce qui passionne encore les vieilles gens. « La dureté du climat que j'habite, entre quarante lieues de montagnes glacées d'un côté et le Mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur pendant six mois de l'année, je brûle des parfums dans ma maison et dans mes écuries ; je me fais un climat particulier. »

Et voici qu'un coup de froid détraque la « vieille et languissante machine ». Au 1^{er} octobre, la neige est tombée à Ferney. C'est passer de Naples à la Sibérie. « On me dira que je dois être accoutumé depuis quinze ans à ces alternatives ; mais c'est précisément parce que je les éprouve depuis quinze ans que je ne peux plus les supporter. On me dira encore : « Georges Dandin, vous l'avez voulu » ; Georges répondra comme les autres hommes : « J'ai été séduit, je me suis trompé, la plus belle vue du monde m'a tourné la tête... ».

Mais soudain le vieux Jérémie se redresse. Il oublie qu'il est accablé d'années, prisonnier des neiges et de la maladie. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, il lui restera assez de curiosité passionnée, assez de vigueur

intellectuelle, pour jouer à ce « jeu des idées » qui a été la grande affaire des salons du XVIII^e siècle.

Nous laissons de côté les lettres où bouillonne l'œuvre littéraire de Voltaire. Encore qu'il soit souvent difficile de les distinguer, ce n'est pas l'écrivain qui nous occupe, mais le « maître de maison » de Ferney. Nous n'envisageons sa correspondance que sous un seul aspect, comme une sorte de substitut du salon étincelant que son exil semi-volontaire, semi-forcé, le priva de tenir à Paris, au temps de sa royauté incontestée.

Dans ce salon, la conversation prend un tour particulier, du fait que le maître de maison est un homme de lettres, membre de l'Académie française, du fait aussi qu'il est un philosophe et qu'il combat dans les rangs des Encyclopédistes, avec tous ceux qui ont pris parti contre une organisation politique, sociale, économique qu'ils jugent périmée, blessante à la fois pour la justice, l'humanité, les intérêts particuliers du plus grand nombre et l'intérêt général. Ce ne sont donc pas les nouvelles mondaines qui intéressent dans ce salon, mais celles de la République des lettres et surtout celles de la bataille « philosophique ». C'est pourquoi le plus précieux des lointains interlocuteurs de Voltaire est d'Alembert, membre de l'Académie française et un jour son secrétaire perpétuel, directeur de l'Encyclopédie aux côtés de Diderot pendant quelques années, hôte favori de Mme du Deffand, puis de Mlle de Lespinasse, placé au cœur de cette vie passionnante dont Voltaire, exclu, mendie les nouvelles : « Mettez-moi au fait de tout, je vous prie. » — « Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes ; je tâcherai de les peindre. Cela m'anime quand je digère mal. » — « Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse ; car j'ai résolu de me moquer des gens jusqu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme Arlequin condamné à la mort, à qui le juge demande de quel genre de mort il voulait périr ; il choisit fort sensément de mourir de rire... » — « S'il y a quelque chose de nouveau, je vous demande en

grâce de m'en informer. Vos lettres m'instruisent, me consolent et m'amuse... »

D'abord espacées et un peu cérémonieuses (ils se connaissent à peine), les lettres deviennent de plus en plus fréquentes, cordiales, affectueuses même au fur et à mesure que les années passent. Sensible à la qualité d'un tel interlocuteur, Voltaire redoute un peu le jugement de son intelligence juste et ferme, mais surtout il se délecte de son esprit.. « Écrivez-moi, lui dit-il un jour, vos lettres me prolongeront la vie. Je les relis vingt fois et mon cœur se dilate... » Une autre fois il s'exclame avec ravissement : « Vos très plaisantes lettres, mon cher philosophe, égaièrent Socrate tenant en main son gobelet de ciguë ou Servet sur ses fagots verts ». Avec son inépuisable fantaisie il l'interpelle : « Mon cher Maître — mon cher grand homme — mon cher et illustre philosophe — mon très cher et très utile philosophe — mon cher et courageux philosophe — mon cher philosophe et mon maître — mon grand et aimable et indépendant philosophe — mon divin Protagoras — M. le Protée — M. le Multiforme — mon cher et universel — mon cher frère — mon cher et digne soutien de la raison expirante — mon adorable philosophe... » A la fin, d'Alembert devient « Bertrand », lui, Voltaire, étant « Raton » et ayant pour tâche de tirer du feu pour Bertrand, en guise de marrons (au risque d'avoir les pattes brûlées — et peut-être davantage) ces inégalables et ailés petits pamphlets dont il inonde la France et dont il se défend comme un beau diable d'être l'auteur.

Plus réservé et moins enjôleur, d'Alembert traite seulement Voltaire de « cher maître », de « cher et illustre confrère ». Sur le tard, il s'apprivoisera et consentira à lui donner du Raton. En échange des savoureux marrons, Bertrand-d'Alembert envoie les nouvelles si précieuses au vieil exilé. Les événements de l'intérieur et de l'extérieur défilent et sont accueillis et commentés comme ils peuvent l'être par des gens de parti intelligents, à l'occasion lucides, à l'occasion

aveuglés par leurs préventions. Tout est ramené, de plus ou moins loin, à la bataille philosophique maintenant en plein engagée. C'est bien rarement le calme plat à Paris, rarement que d'Alembert a l'occasion de signaler : « Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier général de l'Encyclopédie... La philosophie est entrée en quartier d'hiver. » Voici, par exemple, la lutte qui s'engage entre les Jésuites et leurs adversaires, les parlementaires jansénistes. Les philosophes se complaisent à voir leurs deux redoutables ennemis aux prises : « N'empêchez pas ces araignées de se dévorer les unes les autres. » D'Alembert conjure ainsi l'ancien élève des Jésuites qu'un mouvement de pitié paraît avoir saisi en faveur de ceux-ci. Les Jésuites sont expulsés de France. D'Alembert, se réjouit, « leur souhaite à tous un bon voyage » et ajoute : « les dévotes de la cour, que les Jésuites absolvaient *des petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir. » Mais Voltaire n'est qu'à demi content. Toujours réaliste, il s'inquiète : « Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des Jésuites en France ; tant qu'il y en aura, les Jansénistes et eux s'égorgeront ; les moutons, comme vous savez, respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent... »

Entre les Jansénistes et les Jésuites, Voltaire a choisi et regrette les renards dont le départ va rendre les loups jansénistes trop puissants. « Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards ; il y faut du gros plomb... Pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton, j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs et de les exciter à défendre le troupeau ».

Le « vieux mouton » accueille dans le même esprit la nouvelle sensationnelle de la mort de Mme de Pompadour : « Avez-vous regretté Mme de Pompadour?... Oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres ; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait. Voilà un beau rêve de fini... Mme de Pompadour n'aurait jamais persécuté personne. Je suis bien affligé de sa mort. »

Les nouvelles de politique extérieure elles-mêmes sont vues sous un angle bien étroit. Frédéric et la grande Catherine ne sont pas tant les souverains de pays étrangers, à l'occasion ennemis de la France, que des sortes de copains philosophiques, avec qui il est difficile de ne pas sympathiser. Complètement aveuglés par les flatteries que ceux-ci leur prodiguent, Voltaire et d'Alembert en arrivent à prendre le partage de la Pologne pour une croisade idéologique en faveur de la tolérance ! Catherine ayant envoyé une armée dans ce pays pour forcer soi-disant les évêques catholiques à respecter la liberté de conscience des Polonais orthodoxes, Voltaire s'exclame : « L'exemple que donne l'Impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille Russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. »

Il ne songe pas à se demander si, les évêques matés, les quarante mille baïonnettes quitteront le territoire polonais.

Dans le salon de Ferney les bonnes histoires, sensationnelles à souhait, sont fournies par le confrère Jean-Jacques Rousseau. Brusquement saisi par la grâce anti-philosophique, celui-ci s'est mis à vitupérer le progrès, la civilisation, les lettres et les arts, tous si chers à Voltaire. Il a couronné le tout en lançant l'anathème sur Voltaire, « coupable d'avoir corrompu Genève qui lui a donné un asile » en y faisant jouer la comédie. Notre philosophe lui voue aussitôt une solide rancune que rien n'apaisera. Chassé de France par la publication de son *Émile*, Jean-Jacques erre, pauvre, misérable, traqué, en guerre avec le genre humain, victime d'ennemis bien réels et d'ennemis imaginaires qui sortent de son pauvre cerveau. Il apitoie d'Alembert qui essaie de l'excuser : « Il est malheureux, il faut bien lui passer quelque chose... Sa vessie le fait souffrir et il s'en prend à qui il peut... » — « Au fond le pauvre Jean-Jacques est fou. Il y a cinq ou six ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs... » — « C'est dommage pour la philosophie

que Jean-Jacques soit un fou, répond Voltaire imperméable à tout ce qui n'est pas son grief personnel, mais il est encore plus triste que ce soit un malhonnête homme. La lettre insolente et absurde qu'il m'écrivit au sujet des spectacles de Ferney est à la fois d'un insensé et d'un brouillon ».

Au fond de son cœur, d'Alembert n'est pas tranquille. Il soupçonne son vindicatif confrère de travailler à faire chasser Jean-Jacques de Neuchâtel où il a trouvé un asile momentané. Mais il déclare avec une feinte innocence : « Je suis persuadé qu'il n'en est rien et que, malgré les torts que Rousseau peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraser à terre... — Comment peut-on imaginer que j'ai persécuté Jean-Jacques, réplique Voltaire qui a compris. Voilà une étrange idée, cela est absurde ; je me suis moqué de son *Émile* qui est assurément un plat personnage ; son livre m'a ennuyé, mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en maroquin. En vérité, ai-je le nez tourné à la persécution ? » Toutefois quelques jours plus tard, il montre le fond de son cœur : « Jean-Jacques fait des lacets dans son village avec les montagnards. Il faut espérer qu'il se servira de ses lacets pour se pendre... ».

Les années ne désarment pas Voltaire. En 1770, la présence de Rousseau est à nouveau tolérée à Paris ; il n'est plus qu'un pauvre déséquilibré dont on ne redoute pas grand-chose. C'est le moment où la gloire de Voltaire atteint son apogée. Ses admirateurs enthousiastes lui élèvent une statue par souscription publique. Il s'intéresse passionnément à la liste des souscripteurs, presse par exemple d'Alembert d'obtenir la participation de Frédéric, « non parce qu'il est roi, mais parce qu'il m'a fait du mal et qu'il me doit une réparation. » Or, il refuse rageusement la souscription de Jean-Jacques : « Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à Jean-Jacques sa mise. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de Choiseul... ». En vain, d'Alembert essaie-t-il de lui éviter cet acte mesquin, il s'entête : « Je ménage-

rai certainement la bourse de Jean-Jacques et je réprimerai l'orgueil de Diogène. » On s'étonne de le voir, au sein du triomphe, si impitoyable pour son rival malheureux. Telle une vieille mule du Pape, remâche-t-il encore, au bout de sept ans, la lettre injurieuse de Rousseau ? N'est-il pas tout simplement jaloux ? Car malgré sa misérable situation, Rousseau est considéré comme une sorte de nouvel évangéliste par une bonne partie du public parisien et des jeunes auteurs, et de puissants protecteurs continuent à veiller dans l'ombre sur lui. Est-il dépité de voir son ancien rival installé dans ce Paris qui reste pour lui un Paradis Perdu ? Il nous paraît bien montrer le bout de l'oreille, dans cette boutade qui constate leur situation paradoxale à tous deux : « Jean-Jacques, décrété de prise de corps, est tranquille à Paris en qualité de charlatan étranger, et moi, je suis dans le pays où il devrait être ! »

Nous avons insisté sur le sujet Jean-Jacques Rousseau, parce qu'il permet au « maître de maison » de Ferney de nous révéler un des côtés de son caractère tout plein de contradictions : jaloux, mesquin à l'égard de ceux de ses confrères dont la célébrité peut lui porter ombrage, vindicatif, capable de ressasser interminablement ce qu'il lui plaît de considérer comme de sanglantes injures. Le salon de Ferney retentit de ces fureurs sans objet, de ces emportements, de ces haines dont Voltaire poursuit, sans jamais se lasser, ses ennemis littéraires, politiques ou simplement ses ennemis privés, comme ce Président de Brosses avec qui il se dispute sans dignité au sujet de quelques moules de bois.

Un moment vient où nous pouvons douter que Voltaire soit encore un homme de bonne compagnie... Mais son esprit le sauve. Alors que, lassés et déçus, nous avons envie de quitter le salon de Ferney, il sait décocher le trait mordant, trouver la feinte naïveté qui nous désarme, nous fait rester, sourire, et devenir, en dépit de nous, complices des étranges humeurs de notre hôte.



Il faut décidément des femmes dans un salon. Nous accueillons avec plaisir l'entrée de Mme du Deffand.

C'est par lettres que les deux vieillards ont dû converser presque toute leur existence, l'aventureux Voltaire n'ayant jamais pu rester fixé dans ce Paris que Mme du Deffand n'a guère quitté. Au déclin de leur longue vie ils doivent s'imaginer qu'ils se connaissent depuis toujours. Ils se sont rencontrés jadis, au temps de leur lointaine jeunesse, dans ce Paris de la Régence qui convenait si bien à leurs esprits pareillement audacieux et libérés. Ils ont fréquenté tous deux la cour de Sceaux. Peut-être s'aiment-ils au fond, quoiqu'ils se déchirent à l'occasion auprès de leurs intimes. Mais, en tout cas, chacun sait reconnaître dans l'autre un pair intellectuel, et ces deux vieux souverains, celui-ci d'un grand, l'autre d'un petit royaume de l'esprit, se doivent, quand ils parlent ensemble, le plaisir, rarement éprouvé par ceux qui ont dépassé de si loin la médiocrité humaine, de se sentir entre égaux. Chacun, d'autre part, redoute dans le fond de son cœur la malignité de l'autre et les traits mordants de son esprit. Pour toutes ces raisons, ils se traitent avec infiniment d'égards, se font papelards l'un pour l'autre, ne cessent de s'encenser et d'échanger des grâces et des douceurs. Pour faire sa cour à cette vieille dame, Voltaire, qui y est expert, trouve les plus enjôleuses, les plus enveloppantes de ses formules : « Ma plus grande consolation, Madame, a toujours été la bonté dont vous m'avez honoré dans tous les temps. Vous savez si je vous suis attaché et si je ne compterais pas parmi les plus beaux jours de ma vie le plaisir de vous entendre... » « Je ne peux vous dire, Madame, que je vous aime comme mes yeux ; mais je vous aime comme mon âme, car je me suis toujours aperçu qu'au fond mon âme pensait comme la vôtre. » La marquise du Deffand lui répond sur le même ton : « Votre dernière lettre, Monsieur, est divine. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du

monde et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture. » « Allez, Monsieur, croyez-moi abandonnée de Dieu et des médecins ; mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini... ; le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds, me consolent, m'occupent et même m'encouragent. »

Avec son étonnante mobilité d'humeur, l'homme de lettres criailleur et irascible de tout à l'heure devient un parfait homme du monde qui sait s'adapter à ses hôtes et trouver les sujets de conversation qui les intéresseront sans les lasser. Voltaire entretient Mme du Deffand de sa cécité, et comme sa vue, à lui, est mauvaise, que des « fluxions sur les yeux » l'empêchent de lire, et qu'il se plaint d'être à peu près privé de vue pendant les mois d'hiver, il va galamment s'efforcer de faire croire à sa visiteuse qu'il est presque aussi aveugle qu'elle : « Songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect car si, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne... » « Je pense avec vous, Madame, que quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris ; il est ridicule de l'être dans une campagne, avec un des plus beaux aspects de l'Europe. » « Je suis bien las d'être aveugle tous les hivers ; mais je ne dois pas me plaindre devant vous. Vous êtes malheureuse toute l'année, et moi, je ne le suis que quatre mois. Pourquoi les causes secondes vous ont-elles si maltraitée ? Pourquoi donner l'être sans donner le bien-être ? C'est là ce qui est cruel. »

Partout où une femme impose sa personnalité et ses goûts dans un salon, surtout quand elle a atteint la vieillesse, on aborde facilement les réflexions morales. A qui écoute la conversation des deux vieillards, le fond le plus intime de leur personnalité se révèle, cette singulière aptitude que chacun apporte, en naissant, pour le bonheur ou le malheur. Totalement déprise de l'illusion vitale, c'est le regard d'un vieux fakir hindou que Mme du Deffand projette sur l'existence : « Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses, depuis l'ange jusqu'à l'huître.

Le fâcheux c'est d'être né, et l'on peut pourtant dire de ce malheur-là que le remède est pire que le mal... ».

Voltaire peut certes la suivre sur le terrain du pessimisme intellectuel ; il est peu de chefs-d'œuvre aussi désespérés que l'alerte et pimpant *Candide*. Mais on peut être pessimiste par la pensée et optimiste par le tempérament. C'est le cas de Voltaire, à qui le ciel a bien donné le triste pouvoir de juger la vie avec lucidité, mais aussi le don merveilleux de se distraire, de s'aveugler momentanément, et de se consoler par l'action. L'homme actif peut se coucher désespéré ; il se réveillera confiant et plein d'entrain, tout prêt à dépenser la provision de forces qu'il a refaite dans le sommeil.

Voltaire est bien décidé à tirer le meilleur parti possible de ce misérable univers, car un homme actif trouve à s'accommoder de tout, puisque tout peut être amélioré : « Je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé », constate-t-il un jour.

Après tout, la satisfaction suprême que lui avaient refusé l'amour et la connaissance, n'est-ce pas dans l'action que l'a trouvée le vieux Faust, presque contemporain de Voltaire ? C'est au moment où, uni à d'autres hommes, il est en train de lutter contre une inondation et de la vaincre, que lui échappe enfin le cri suprême par lequel il tente de retenir l'instant merveilleux, jamais encore rencontré, du bonheur : « Arrête-toi, tu es si beau !... » Comme il aurait pu comprendre ce cri, le vieux Voltaire, qui n'a cessé de le pousser dans le fond de son cœur pendant presque vingt ans, qui a défriché les terres de Ferney, asséché ses marécages, installé des manufactures de soie et d'horlogerie dans la misérable et malsaine bourgade transformée par lui, magicien de conte de fées, en une prospère petite ville ! Et deux jours avant sa mort, ne l'a-t-il pas poussé pour de bon lorsque, apprenant la réhabilitation de Lally-Tollendal à laquelle il a travaillé de tout son pouvoir, il écrit au fils de Lally ce suprême billet : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse tendrement M. de

Lally ! Il voit que le roi est le défenseur de la justice ; il mourra content... »

Si pareils par l'intelligence, si opposés par leur réaction intime devant la vie, les deux vieillards ne peuvent que discuter sans jamais se convaincre. En vain Voltaire déploie-t-il toute l'ingéniosité de son esprit pour obtenir de la vieille aveugle qu'elle pardonne à l'existence, à la vieillesse et à ses infirmités. Habilement, il commence par une concession : « Rarement le dernier âge de la vie est bien agréable ; on a toujours espéré vainement de jouir de la vie ; et à la fin, tout ce qu'on peut faire, c'est de la supporter ». Mais, vite rebondissant, il songe qu'on peut tirer parti même de la vieillesse, cette suprême humiliation de l'homme, même de la cécité. Et voici la conversation qui s'engage :

« Au milieu de quatre-vingts lieues de montagnes de neige, assiégé par un très rude hiver, et mes yeux refusant de me servir, j'ai passé tout mon temps à méditer. Ne méditez-vous pas aussi, Madame ? Ne vous vient-il pas aussi cent idées sur l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur l'espace, sur l'infini ?... Vous êtes précisément dans l'état où l'on fait des réflexions ; la perte des yeux sert au moins au recueillement de l'âme. Il me vient très souvent entre mes rideaux des idées qui s'enfuient au grand jour.

— Non, monsieur, répond Mme du Deffand, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirais plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux ; je le sais même par expérience...

— Je ne saurais souffrir que vous me disiez que plus on pense, plus on est malheureux, riposte Voltaire. Cela est vrai pour les gens qui pensent mal ; je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain, cela est quelquefois très amusant ; je dis pour ceux qui pensent tout de travers. » Et il insiste : « N'est-ce pas un grand bonheur d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes et surtout

des femmes ? de ne pas mettre son âme entre les mains d'un charlatan ? de ne pas déshonorer son être par des terreurs et des superstitions indignes de tout être pensant ? »

A ce moment, soyons sûrs que Mme du Deffand pense au fond de son cœur que rien n'est si bête qu'un homme d'esprit. Ou peut-être songe-t-elle simplement qu'ils ne parlent pas la même langue, qu'ils ne sont pas de la même race, cet homme pour qui l'exercice de la pensée est un bonheur et elle que la pensée a privée à jamais du bonheur.

Voltaire ne s'entête pas. Il va trouver pour la vieille dame rétive d'autres plaisirs que la spéculation. De petits plaisirs, puisque le bonheur est une chimère :

« Faites bonne chère, ayez soin de votre santé ; amusez-vous quelquefois à dicter vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui ; vous aurez deux très grands plaisirs ; celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer mieux.

— On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger. C'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vu mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule des ridicules qui ont passé devant les yeux... Si, de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois, il y en a un de passable, on se le fait lire et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert, mais enfin on n'a pas mieux et c'est un parti forcé. »

Et ne reste-t-il pas aux vieilles gens le plaisir de la société ? « La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse... »

Enfin, il est un suprême moyen d'être heureux. Mais Voltaire oserait-il le proposer à Mme du Deffand : c'est d'être imbécile : « C'est une chose assez plaisante qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise ; il est clair pourtant qu'on ferait un très bon marché. »

Rien n'a pu convaincre Mme du Deffand et le bonheur des imbéciles n'est vraiment pas à sa portée. Voltaire renonce. Par courtoisie, il jette à son amie un cri bien désespéré, propre à la satisfaire : « Que je vous plains, que je vous aime ! Que la vie est courte et triste ! » Mais il ne peut se garder d'un dernier rebondissement : « Adieu, Madame, consolons-nous ! » crie-t-il à la vieille aveugle qui s'en va, incapable d'être consolée et d'avoir jamais vraiment souhaité d'être consolée.

*
* *

Une aimable apparition féminine dans le salon de Ferney, celle de la duchesse de Choiseul, nous révèle encore deux nouvelles incarnations de celui qui, mieux que d'Alembert, eût pu être appelé « M. le Protée, M. le Multifforme ». Tantôt le vieux malin courtise en elle, dans ses lettres, la femme du puissant ministre de Louis XV, tantôt, vieux galantin, il fait sa cour à une jeune et charmante femme.

« Manufacturier » désireux d'assurer des débouchés aux fabriques de soie et d'horlogerie qu'il vient d'installer dans le village de Ferney, « apôtre » désireux de répandre ses idées économiques et de montrer à un ministre de Louis XV de quoi est capable un philosophe quand il se mêle d'avoir l'esprit pratique et réalisateur, Voltaire adresse à la duchesse de Choiseul les premiers bas fabriqués avec le produit de ses vers à soie. Il vante sa soie « plus forte et plus belle que celle de Provence et d'Italie ». Qu'elle donne les bas à une de ses femmes, « ils lui dureront un an ». Il a pris tout juste la mesure du soulier de la duchesse de Choiseul. « Je ne suis fait pour contempler ni vos yeux ni vos pieds, mais je suis tout fier de vous présenter de la soie de mon cru. » Plus tard, il l'intéresse à ses premières montres : ses ouvriers d'art viennent d'en fabriquer de quoi remplir une petite caisse qu'il expédie en Espagne. Que la duchesse obtienne pour elle la protection de son

mari. « Que la petite caisse parte sans délai pour Cadix... C'est le commencement d'un très grand commerce... » Il glisse dans son paquet un placet pour le roi : « J'en présenterais un à Dieu, au diable, s'il y avait un diable ; mais j'aime mieux présenter celui-ci aux Grâces,

O Grâces ! protégez-nous ! »

On ne saurait mêler plus habilement le commerce à la galanterie.

Mais Voltaire est capable d'oublier la situation sociale de la duchesse de Choiseul. Vieux monsieur galant, très sincèrement empressé auprès des jolies femmes et qui se souvient peut-être du lointain passé où, dans le parc de Vaux, chez le maréchal de Villars, « il se faisait physicien pour l'amour d'elles », il lui envoie les plus charmants de ses vers qu'elle se défend d'ailleurs d'avoir inspirés : « Quoique nous nous aimions beaucoup, Voltaire et moi, nous n'en sommes pas encore aux petits noms. Ces vers ne sont pas faits pour moi. »

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma muse triste et surannée
Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
Vit sous les glaçons de nos champs :
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps !

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus les amours.

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts.
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Nous ne pouvons espérer faire place à tous les aspects de Voltaire qui chatoient dans sa correspondance et lui font cette physionomie d'une si singulière animation. Entre ses innombrables correspondants, nous en avons isolé et choisi trois qui permettraient de faire voir sous des éclairages différents celui en qui un homme du monde qui s'y connaissait, le prince de Ligne, trouvait tour à tour « le cachet de l'homme de lettres et puis celui d'un seigneur de la cour de Louis XIV, et l'homme de la meilleure compagnie ».

Laissons là cette correspondance. Voltaire n'a pas été condamné à un éternel monologue. D'innombrables visiteurs ont franchi sa porte et joui de son hospitalité. C'est à la suite de ceux-ci que nous allons maintenant pénétrer à Ferney.

II. « L'AUBERGISTE DE L'EUROPE. »

On est reçu à bras ouverts par le pétulant vieillard qui vous aura peut-être pris en grippe au bout d'une heure. Sa nièce, la ronde, vulgaire et brave Mme Denis, l'aide à tenir la maison, qu'ils remplissent parfois à eux deux de leurs criailleries et de leurs disputes. Quelques figures de jeunes filles passent dans le château. L'une est cette Mlle Corneille, arrière-petite-nièce du grand écrivain, que Voltaire recueille avec éclat. Il lui enseigne le français, la conduit lui-même à la messe (et le fait savoir à toute l'Europe!), la dote et la marie. Parodiant le Cantique des Cantiques, le prince de Ligne dira de la jeune fille qu'« elle était nigra sans être formosa »... « Votre Mademoiselle Corneille tient plus, à ce que je crois, de la corneille que du Corneille ! » lance-t-il encore à Voltaire, un matin que celui-ci est venu s'asseoir sur son lit et qu'ils s'amuseut tous deux « à des bêtises de conversation ». L'extrême vieillesse de Voltaire est égayée par la charmante Mlle de Varicourt qu'il marie au marquis de Villette. « Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit

philosophe, écrit-il alors. Cela me ragailardit dans mes horribles souffrances. » Un secrétaire et un Jésuite, que Voltaire a pris pour aumônier avec un malin plaisir, complètent la maison.

La situation paradoxale de ce salon, tenu aux portes de Genève, à cent cinquante lieues de Paris, lui impose quelques caractères bien particuliers.

Tout d'abord les habitués sont Genevois, quelques-uns d'entre eux fort distingués. Voici le docteur Tronchin, chargé de disputer à la mort pendant des années l'auguste agonisant de Ferney. La présence à Genève de ce praticien qu'on s'en vient consulter depuis Paris a joué son rôle quand Voltaire a choisi le lieu de sa résidence. Il est rassuré de l'avoir sous la main, à la portée d'un billet qui l'appelle à son secours, voire à celui de Mme Denis, le jour où « le vieux mal de reins » de celle-ci s'avise de « voler à la région de l'estomac ». Voici l'éditeur Gabriel Cramer, indispensable à l'impression des œuvres du philosophe, en fréquente dispute avec lui à leur sujet. C'est un agréable causeur, ainsi qu'un autre habitué, Jean Huber. Marmontel qui a rencontré chez Voltaire « ces aimables Genevois » nous apprend qu'« ils étaient tous deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale, avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité ».

Jean Huber est un personnage de tout premier plan que la bonne fortune de Voltaire fit naître par hasard à Genève, pour lui assurer un interlocuteur digne de lui. Ce membre du conseil des « Deux-Cents » qui donne ses lois à la République est un magistrat considérable, mais qui a oublié d'être sérieux. La fauconnerie où il fait autorité, la peinture, la libre fantaisie, voilà ses trois passions, au dire de Goethe, qui l'a connu et le range parmi « le petit nombre des hommes complets qu' (il ait) rencontrés... L'esprit, l'imagination, la passion d'imiter, lui sortaient, ajoute-t-il, par tous les pores ». La présence à moins de deux lieues de Ferney de cet homme exceptionnellement doué, qui devint vite indispensable à Voltaire, intéresse à un autre égard

la postérité. Caricaturiste et peintre, Jean Huber immortalisa la silhouette du « Patriarche de Ferney », d'abord par ces spirituelles découpures en ombres chinoises que Paris et les cours d'Europe se disputèrent, puis, quand il se fut lassé de découper, par des tableaux. Le malin Jean Huber s'amusait beaucoup « à donner du chagrin » au philosophe « en le peignant vieux, maigre et polisson ». Aussi Voltaire parle-t-il de lui à Mme du Deffand avec une certaine aigreur. « Puisque vous avez vu M. Huber, il fera votre portrait ; il vous peindra au pastel, à l'huile, au mezzo-tinto ; il vous dessinera sur une carte avec des ciseaux, le tout en caricature. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. » Mais comment le seigneur de Ferney, flatté au fond d'avoir son peintre ordinaire comme un souverain, peut-il se fâcher avec l'homme qui ose lui dire qu'il sait « précisément la dose de ridicule qu'il fallait à sa gloire », et qui ajoute : « L'empressement du public, votre âme damnée, pour tout ce qui vous représente bien ou mal, me force à vous désobliger sans cesse. J'entretiens son idolâtrie par mes images et mon voltairisme est incurable... » Voltaire est-il d'ailleurs le seul être grave qu'on ait osé peindre sans son aveu ? On a fait de tout temps des caricatures de l'Être Suprême : « Imitez le Bon Dieu qui n'en a fait que rire, conclut Jean Huber. Lisez Voltaire sur la tolérance, et vous trouverez bon que je continue à faire des heureux en vous multipliant. »

Mais le trio genevois Tronchin-Cramer-Jean Huber ne suffit pas au frénétique vieillard, aussi passionné de théâtre qu'aux jours déjà lointains où Mme de Graffigny, en séjour à Cirey, se plaignait « d'avoir en vingt-quatre heures répété et joué trente-trois actes, tant tragédies, opéras, que comédies : Oh ! quelle galère ! » Genève lui est nécessaire pour compléter la troupe dont il est la première étoile, capable tantôt de « faire pleurer, lui bonhomme Lusignan, un parterre très bien choisi », tantôt de le faire mourir de rire, tandis que, stylée par lui, la rondelette Mme Denis devient tragé-

dienne et joue à son avis mieux que « les Clairon et les Gaussin ». Voici l'occasion charmante de faire enrager la « petitissime république » qui, ligüée à Jean-Jacques, a osé trouver mauvais qu'il eût un théâtre à Lausanne et aux Délices. Il va faire voir à ses gouvernants qu'ils sont impuissants à empêcher Genevois et Genevoises de passer la frontière pour venir jouer la comédie en France, sur la scène qu'il a fait construire tout près de Ferney, dans son château de Tournay. (Il aura ensuite un théâtre à Ferney) « Les prédicants se sont avisés de faire une cabale très forte dans le couvent de Genève appelé ville, contre leurs concitoyens qui déshonorent la religion de Calvin et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer *Alzire* et *Mérope* dans le château de Tournay en France... On a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à Satan et à ses pompes. »

Les prédicants n'empêcheront rien. « Nous avons à Ferney des spectacles toutes les semaines et en vérité d'excellents acteurs... Au bout du compte, il est assez plaisant de faire les pièces, le théâtre, les acteurs, les spectateurs. Les déserts du pays de Gex sont fort étonnés. » Un de ces Genevois qui sera d'une précieuse ressource pour l'impresario Voltaire est justement son libraire Cramer. Marmontel nous signale qu'il « jouait passablement la tragédie : il était l'Orosmane de Mme Denis, et ce talent lui valait l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire des millions. »

Bien mieux, Voltaire va faire pièce aux prédicants en garnissant son parterre de citoyens genevois. « Oseront-ils venir ? » demande d'Alembert : « On m'avait assuré pourtant que la sérénissime ou obscurissime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui serait atteint et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon ne pourrait jamais devenir magistrat ? »

Malgré cette menace redoutable, les Genevois se laissent séduire par un Satan habile à déployer toutes ses pompes pour les attirer dans son royaume de per-

dition : « On joua *Cassandre* ces jours-ci sur mon théâtre de Ferney. Les ministres n'ont osé y aller (il s'agit de pasteurs protestants), mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer Genevois et Genevoises pendant cinq actes et je n'ai jamais vu une pièce si bien jouée ; et puis un souper pour deux cents spectateurs ; et puis le bal ; c'est ainsi que je me venge. »

Une pareille citation nous donne une idée du train de vie royal qu'on mène à Ferney. Un autre jour, Voltaire se plaît à raconter. « Nous avons eu dans notre trou quarante-neuf personnes à souper qui parlaient toutes à la fois. » Mais ces grandes réceptions marquent surtout les premières années de l'installation à Ferney, on pourrait presque dire la pendaïson de crémaillère. Voltaire plus tard y renoncera.

* * *

Si l'on met à part les membres de la maison et les Genevois, Ferney n'a pas d'habitues. C'est un salon à population flottante que l'on fréquente quelques semaines et que l'on quitte, en général pour n'y plus revenir. Ces visiteurs, tous de marque, appartiennent à toutes les classes de la société : gens du monde, philosophes qui viennent en nombre, cela va de soi, chercher à Ferney, une sorte d'investiture auprès du chef exilé, artistes, célébrités du monde théâtral. La diversité des conditions sociales est bien telle à Ferney que dans les salons parisiens. Mais les étrangers y sont en beaucoup plus grand nombre. On ne pénètre chez Voltaire qu'au prix d'un voyage long, fatigant et coûteux. Or, au XVIII^e siècle, les riches étrangers se déplacent volontiers. Un séjour en France leur donne le vernis nécessaire dans ce temps-là à tout homme bien né, et d'autre part l'Italie attire à elle curieux, artistes et malades. Or, Voltaire n'oublie jamais de rappeler qu'en prenant par Dijon et Ferney pour se rendre de France en Italie, on gagne vingt-cinq lieues. Célèbres par leur humeur nomade, les Anglais fournissent le plus fort contingent de visiteurs. Si nous en croyons le témoignage de Voltaire,

en 1768 il en aurait déjà reçu trois à quatre cents...

Il va de soi que ces hôtes de passage sont tout pénétrés d'esprit philosophique. Le château s'ouvre largement et fastueusement, mais seulement à ceux qui ont pu montrer patte blanche. A Paris, d'Alembert recrute activement des hôtes de choix qu'il dirige sur Ferney. Chacun est muni d'une lettre qui garantit son orthodoxie, à moins que d'Alembert ne s'en soit porté garant au préalable dans sa correspondance ordinaire avec Voltaire. Le visiteur arrive, s'en va, et c'est au tour de Voltaire de lui décerner un témoignage de satisfaction plus ou moins élogieux.

Feuilletons la correspondance des deux philosophes. Voici le chevalier de Mandave, qui a voyagé dans l'Inde et que d'Alembert garantit « un homme d'esprit et de mérite » ; Voltaire affirme « avoir été bien content de lui », ce qui est assez tiède. M. de Mandave lui inspirera surtout quelques plaisanteries sur les cultes phalliques de l'Inde.

En 1760, d'Alembert annonce la visite de « M. Turgot, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumière et de connaissance, et fort de mes amis, qui veut vous aller voir en bonne fortune. » Le certificat que lui décerne Voltaire est honorable, sans plus : « Mon digne philosophe, je suis encore tout plein de Turgot. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus instruit. » Il n'a pas pressenti un des futurs leaders du parti philosophique, celui dont il dira sincèrement quelques années plus tard : « Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. Turgot du 13 de septembre ; il me semble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre. »

En 1765, d'Alembert annonce la visite de Mlle Clairon. Elle vient consulter Tronchin : « Il faudra que je fasse rebâtir mon théâtre, répond Voltaire. Mais je suis devenu si vieux que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillards. D'ailleurs les tracasseries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque ! »

C'est ensuite la visite d'un jeune militant encore peu

connu, l'abbé Morellet, à qui son ardeur philosophique vient de valoir un petit séjour à la Bastille ; « Vous devez avoir vu l'abbé Morellet ou Mords-les, qui sûrement ne vous aura point mordu et que vous aurez bien caressé car il le mérite ? » demande d'Alembert — « Mon digne et aimable philosophe, je l'ai vu, ce brave Mords-les, qui les a si bien mordus ; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage. »

En 1766, d'Alembert annonce le passage d'un barnabite italien, le père Frisi, « mon ami depuis longtemps, et digne d'être le vôtre, grand géomètre... excellent philosophe malgré sa robe et dont je vous annonce d'avance que vous serez très content. Il s'en retourne à Milan, où il est professeur de mathématiques... Avant que de rentrer dans le séjour de la superstition autrichienne et espagnole, il a décidé d'en voir le fléau, qui n'est pas fait pour faire peur à mon barnabite... Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire de la littérature française, ou plutôt européenne... Le père Frisi a pour compagnon de voyage un jeune seigneur milanais de beaucoup d'esprit, que je vous recommande ainsi que lui. »

En avril 1768, d'Alembert devient dithyrambique pour signaler un visiteur sensationnel, le comte de Mora, « un jeune espagnol de grande naissance et du plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la Cour de France et gendre du comte d'Aranda qui a chassé les Jésuites d'Espagne... Il est près de retourner en Espagne et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney et que vous voulez y être seul, aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins... Il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de Villa-Hermosa, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de Mora... Vous me remer-

cierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous félicitez l'Espagne de les posséder et vous nous souhaiterez de grands seigneurs semblables à ceux-là. — Mon cher ami, répond Voltaire, dithyrambique aussi mais plus concis, que l'Être des Êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très cher Mora, et sur son bien-aimé Villa-Hermosa ! »

En janvier 1769, d'Alembert recommande en ces termes M. Jennings, le chambellan du roi de Suède : « Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'une sans l'autre. Eh bien, voilà un digne philosophe républicain que je vous présente et qui parlera avec vous philosophie et liberté... Il est digne de vous connaître. — J'ai vu votre Suédois, mon cher ami, répond Voltaire, et quoique je ne reçoive personne, je l'ai accueilli comme un homme, annoncé par vous, méritait de l'être ; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce ! »

En juin de la même année, c'est Voltaire qui prie d'Alembert de lui envoyer M. de Schomberg. « C'est un homme de tous les pays, qui aime la vérité et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne ; il en sera le maître ; j'aurai l'honneur de le voir dans les moments de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols, duc de Villa-Hermosa et comte de Mora. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons et des sots. »

En mai 1770, d'Alembert annonce le grand sculpteur Pigalle. « Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile et qu'il lui eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes... M. Pigalle n'a pas besoin de recommandation ; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer... ».

Enfin, en 1770, c'est sa propre visite qu'annonce d'Alembert ! « Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête. Ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant. » Condorcet l'accompagne, car dans son état de santé, il ne peut voyager seul. « Mon très cher voyageur, écrit Voltaire, Mme Denis se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le Saint Père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres compliments. » On aime à se figurer la joie des deux philosophes à converser enfin de vive voix, après s'être écrit de si longues années.

En 1772, le grand acteur Le Kain est à Ferney. « Il enchante tout Genève, écrit Voltaire. Il a joué dans *Adélaïde du Guesclin* ; il jouera *Mahomet* et *Ninias* ; après quoi je vous le renverrai. » A cette occasion, Jean Huber raconte à sa cousine, Mme Necker, un amusant petit fait. Un certain comte Colonna, de passage à Genève, vient le voir, désireux d'entendre Le Kain qui joue le même soir à Ferney. Mais le théâtre doit être plein dès les deux heures. Comment avoir sa place ?... Ce M. Colonna se trouve être de la race des Colonna excommuniés. Voilà la place faite : un brevet d'excommunié fut son affaire. Voltaire vint au-devant de lui, criant de toute sa force : « Où est-il ? Où est l'excommunié ? » et le fêta dans sa loge et dans son château. »

* * *

A ces hôtes de passage, Voltaire n'offre pas seulement le régal de sa conversation et le ragoût d'une ou de plusieurs représentations théâtrales, mais encore une fastueuse hospitalité. Le maître de Ferney se plaît à mener un train de grand seigneur, encore qu'il prétende en bon apôtre qu'il vivrait très bien avec cent écus par mois, mais que Mme Denis mérite « des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. » Sa fortune lui permet toutes les fantaisies, voire tous les

luxes. Au moment de sa mort il jouit de deux cent mille francs de rente, c'est-à-dire près de cent millions d'aujourd'hui.

On est sûr de faire bonne chère à Ferney. Voltaire s'engage à ce qu'on trouve chez lui non seulement « bon visage d'hôte, mais bon vin ». Il apprécie lui-même les plaisirs de la table et n'aime pas les gens qui mangent sans boire et ne savent pas seulement ce qu'ils mangent. » Mais qu'on ne s'attende pas à déguster chez lui une cuisine savante. Ce gourmet, qui souffre de l'estomac et qui tient à « un sommeil fort doux et fort plein », a coutume de maudire les cuisiniers et de s'emporter contre « l'essence de jambon, l'excès de cervelles, de champignons, de poivre et de muscade avec lesquels ils déguisent des mets très sains en eux-mêmes ». Pour comble d'agréments, la table du vieux sybarite est servie, non par des laquais, mais par de belles servantes suisses. Leur décolleté généreux procure même des distractions au prince de Ligne quand elles lui passent de la crème, car elles sont à moitié nues ou du moins jusqu'aux épaules, à cause de la chaleur et Voltaire sent que l'attention de son hôte se relâche. Dépité peut-être d'avoir passé l'âge de ces sortes de distractions, il s'interrompt de parler, et prenant les beaux cous des servantes « à pleines mains, en colère, il leur dit : gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable. »

* * *

Quels plaisirs ce défilé de visiteurs apporte-t-il à Voltaire ? Il contente sa sociabilité et le console de l'exil. Il lui apporte l'agrément non négligeable de parler avec des gens qui sont en tout point de son avis. Mais un arrière-souci de prosélytisme ne l'abandonne pas et cette hospitalité n'est pas entièrement désintéressée. Elle est un des moyens qui s'offrent au vieux militant de répandre cette foi philosophique dont il s'est fait l'apôtre (en tâchant toutefois de n'en pas

être le martyr). Certes tous les visiteurs sont des « sympathisants ». Mais un zèle tiède peut être réchauffé, et plus d'un hôte, retourné à Paris ou dans son pays, y saura répandre à son tour la saine doctrine. Il arrive même à Voltaire d'opérer des conversions. Avec complaisance il raconte l'histoire du marquis d'Argence de Dirac, ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de Ferney, qui lui écrit sans le connaître pour lui confier qu'il a des doutes (il est question, bien entendu, de la religion philosophique !) : « Il fait le voyage pour les lever, les lève et promet d'instruire sa famille et ses amis. » D'Alembert et Voltaire sont aux anges de ce sceptique devenu apôtre. « Depuis le voyage de la reine de Saba, dit d'Alembert, on n'a rien vu de si édifiant que celui de ce bon gentilhomme. »

Mais l'hospitalité de Voltaire se fait plus réticente, moins empressée, au fur et à mesure que s'écoulent les années. Il vieillit tout de même, et plus il est obligé de compter avec ses forces, plus il redoute les importuns qui lui gâchent un temps qu'il sait compté.

Dieu merci, il a de la défense et ne se laissera pas manger tout vif par d'insipides curieux. D'abord, il sait s'abriter derrière les ordonnances du docteur Tronchin. C'est bien le moins qu'une mauvaise santé serve à quelque chose. De tout temps d'ailleurs Voltaire a su en jouer. A Cirey, une colique survenait toujours à point pour lui donner le droit de ne pas quitter sa chambre quand il boudait Mme du Châtelet. Le Prince de Ligne est témoin du fait suivant : « On lui annonça un homme de Genève qui l'ennuyait : « Vite, vite, dit-il, « du Tronchin » ; c'est-à-dire qu'on le fit passer pour malade. Le Genevois s'en alla. » Il fait même au prince de Ligne un aveu : craignant que sa visite fût ennuyeuse, il avait pris médecine au moment de le recevoir !

Une autre ressource, c'est de passer à Mme Denis l'hôte qui l'encombre ou le fatigue. Lisons la séduisante invitation que reçoit le chevalier de Lisle, capitaine de dragons :

A Ferney, 12 juillet 1773.

« Si vous voyagez, Monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est Mme la comtesse de Brionne. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très légère et très souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains ; mais, quoique vous n'avez point traduit des *Géorgiques*¹, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Mme Denis, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière... Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien ; venez toujours, mes mânes en seront très flattés : ils aiment passionnément la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante,

L'OMBRE DE VOLTAIRE. »

On se demande s'il faut admirer davantage le ton de poétique fantaisie, le charme enveloppant de la lettre, ou l'habileté avec laquelle Voltaire sait réserver sa liberté vis-à-vis d'un hôte qui risque de l'importuner.

* * *

A ces visiteurs, qui le flattent et le distraient, Voltaire ne demande en retour que deux choses : un brevet de mauvaise santé et quelques lettres courtoises. Hélas, confondus par sa merveilleuse vitalité, les visiteurs de

1. Comme Delille, homonyme du chevalier de Lisle.

Ferney se refusent à répandre le bruit qu'il s'en va mourant et Voltaire s'indigne :

« Si M. le Prince de Salm vous a dit que je me portais bien, écrit-il à la princesse de Talmont, je lui pardonne cette horrible calomnie en considération du plaisir infini que j'ai eu quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière. »

Et le capitaine de dragons si courtoisement prié à Ferney décevra l'Ombre de Voltaire qui retrouvera quelques forces pour crier avec véhémence : « M. de Lisle se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par oui-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite. »

La plus simple correction semble avoir manqué d'autre part à nombre de ces visiteurs, si nous en croyons la lettre rageuse que Voltaire écrit un jour à Mme du Deffand : « J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe et je me suis lassé de cette profession. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents Anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie que presque pas un seul ne s'est souvenu de moi après son départ... J'ai eu chez moi des colonels français avec tous leurs officiers pendant plus d'un mois ; ils servent si bien le roi qu'ils n'ont pas eu seulement le temps d'écrire ni à Mme Denis ni à moi. »

Mais il est une autre sorte d'injure difficile à digérer. Que dire quand un voyageur de choix, dont on a escompté la venue, descend à l'auberge voisine ? Cette insulte est faite à Voltaire par l'empereur d'Allemagne Joseph II qui, voyageant sous le nom de comte de Falkenstein en 1777, brûle Ferney et va s'installer à Genève. A l'« auberge de l'Europe », on tâche de faire bonne contenance. Le patron dissimule les préparatifs qu'on a faits pour recevoir l'impérial client et feint de croire que c'était à lui, Voltaire, de se trouver sur la route de l'Empereur si l'âge et les maladies ne l'en avaient empêché. Il se contente de glisser à d'Argental

avec satisfaction que l'auberge rivale n'a pas donné toute satisfaction et qu' « on » s'y est ennuyé. Mais Jean Huber note malicieusement à Mme Necker : « Point de Ferney. Tels on a vu souvent des enfants gâtés de votre sexe, préparés à une belle défense et foudroyés par un profond respect, tel a été sans doute le vieux coquet de Ferney. »

Décidément le métier d'aubergiste est toujours ingrat. Par bonheur le rôle de maîtresse de maison réserve à Voltaire des compensations.

III. LE PRINCE DE LIGNE CHEZ CÉLIMÈNE

A Ferney, Voltaire est maîtresse de maison. Il a le charme exaspérant d'une jolie femme, ses caprices, ses futilités, ses emballlements, ses sautes d'humeur... Un témoignage précieux nous le montre dans son emploi de grande coquette. Le Prince de Ligne s'étant arrêté huit jours à Ferney au retour d'un voyage en Italie, nous avons la bonne fortune qu'il ait consacré au souvenir de ce séjour un petit opuscule, « *Mes conversations avec M. de Voltaire* », qui débute par ces mots : « Ce que je pouvais faire de mieux, c'était de ne pas en avoir. Je ne parlais que pour le faire parler. » (Nous voilà bien chez Célimène.) « Je riaais ou j'admirais. J'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, son manque de goût pour les beaux-arts, ses prétentions à être homme d'État, ou profond ou savant au point de désirer d'être ennuyeux, ce qu'il ne pouvait pas être : tout était charmant, neuf, piquant, imprévu. »

Remplaçons prétention à être homme d'État par prétention à tenir un salon politique ou littéraire, ne se croirait-on pas chez une femme superficielle, capricieuse, à l'occasion de mauvaise foi, qui devrait exaspérer et ne parvient qu'à charmer ?

Que dire dans « le salon de Célimène », sinon du mal de son prochain ? Comme la maîtresse de maison est

homme de lettres, ce ne sont toutefois pas les jolies femmes, mais les confrères qui le mettront en veine de lucide méchanceté :

« Il y a quelques gens de lettres dont vous paraissez faire du cas ? » lance le Prince de Ligne. (...Ainsi les petits marquis à Célimène :

« Timante encor, Madame, est un bon caractère. »)

Joyeusement Voltaire saisit la balle : « Vraiment il le faut bien... d'Alembert par exemple qui, faute d'imagination, se dit géomètre... ; Diderot qui, pour faire croire qu'il en a, est enflé et déclamateur, et Marmontel dont, entre nous, la poétique est inintelligible... Ces gens-là diront que je suis jaloux. N'a-t-on pas déjà crié partout que je l'étais de Rousseau ?... J'ai bu quelquefois du vin de Champagne, au moins avec le premier, chez le duc d'Arenberg qui s'endormait aussi bien que lui à ces charmants dîners. Mais je ne veux pas marcher à quatre pattes avec le second pour brouter de l'herbe. Qu'est-ce que cette impertinente « Profession de Foi du Vicaire « Savoyard », par exemple ? Sait-on quand il est de mauvaise foi ? »

D'Alembert, Diderot, Marmontel, Jean-Baptiste le « premier Rousseau », Jean-Jacques le second, chacun est égratigné au passage, d'un trait preste et sûr. Et n'est-ce pas pain béni quand un même nom comme celui de Rousseau permet d'atteindre deux confrères à la fois ?

Mais « la dona e mobile ». Dans le moment où Voltaire est en train de traiter Jean-Jacques de monstre, de dire « qu'on n'exilait pas un homme comme lui, mais que le bannissement était le mot », on lui dit : « Je crois que le voilà qui entre dans votre cour — Où est-il, le malheureux ? qu'il vienne ; voilà mes bras ouverts. Il est chassé peut-être de Neuchâtel et des environs. Qu'on me le cherche. Amenez-le-moi ; tout ce que j'ai est à lui. »

Le prince de Ligne note un jour pour nous une charmante comédie : « Un monsieur à chapeau et à souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire

se sauve dans son cabinet. Ce monsieur l'y suit presque en lui disant : « Monsieur, Monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. — Oh ! je le crois ; j'ai fait des vers pour tant de femmes. Bonjour, Monsieur. — C'est Mme de Fontaine-Martel. — Ah ! Ah ! Monsieur, elle était bien belle. Je suis votre serviteur. (et il était prêt à rentrer dans son cabinet). — Monsieur, où avez-vous pris tant de goût ? Ce salon, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous ? (Alors il rentrait.) — Oh oui, de moi, Monsieur, j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. — Eh bien ? Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Hallier. (M. de Voltaire rentrait dans son cabinet.) — Monsieur, Monsieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel charmant jardin ! — Oh ! par exemple, mon jardinier est une bête. C'est moi Monsieur, qui ai tout fait. — Je le vois. Ce M. de Hallier, Monsieur, est un grand homme. (M. de Voltaire rentrait.) Combien de temps faut-il, Monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui-ci ? (M. de Voltaire revenait dans le salon). »

Le prince de Ligne repart. Les années passent. Voltaire est maintenant un très vieux monsieur qui va sur ses quatre-vingts ans sans que les étrangers et les « welches barbares » contre lesquels il ne cesse de débâter aient déserté sa cour de Ferney.

Ninon de Lenclos, vieillie mais toujours irrésistible, a-t-elle succédé à Célimène ?

Non, car le ton des courtisans a changé. Ils se sont transformés en adorateurs, l'admiration en culte, Ferney en chapelle et le voyage de Ferney en pèlerinage.

IV. LE PÈLERINAGE DE MME SUARD.

Demeuré dans son pays, Voltaire y eût-il été sacré prophète de son vivant ? C'est à savoir. L'exil lui a réussi, comme il réussira plus tard à Mme de Staël, et à

Victor Hugo. Les gouvernements autoritaires ont raison de redouter ces grands intellectuels qui leur échappent du moment où ils ont passé la frontière. Pressé par la reine d'agir contre Voltaire, Louis XV ne peut que répondre : « Que voulez-vous que je fasse ? S'il était ici, je l'exilerais. Mais il s'est déjà exilé. »

L'absence éclatante d'un Hugo, comme celle d'un Voltaire, les signale à l'opinion publique. Comme on comprend le fracas avec lequel Victor Hugo refuse l'amnistie que lui offrait Napoléon III, conscient qu'il y eût perdu son prestige, l'efficacité de son action exemplaire et cette popularité sans nom qui permettait à des jeunes gens de lui adresser ainsi leur lettre : Victor Hugo : Océan. A la porte de l'étranger comme Voltaire, à l'étranger comme Victor Hugo, ces ennemis d'un pouvoir tyrannique deviennent vite des symboles. Une force morale indomptable s'incarne en eux et il suffit qu'ils existent pour que la puissance toute matérielle qu'ils combattent soit condamnée. Très vite, d'écrivains ils deviennent prophètes. Ferney et Guernesey font figure de petits Sinaï. On se tourne vers eux pour recevoir la loi de l'avenir. L'absence, d'autre part, les idéalise et laisse dans l'ombre les faiblesses de leur caractère. A Paris, on ne sait plus que Voltaire est un très grand écrivain gâté par un caractère rageur et mesquin, que ses admirateurs sont dépités de ne pouvoir admirer tout à fait. A distance, ses emportements sans dignité et ses sautes d'humeur deviennent de charmants caprices d'enfant gâté,

Mais il faut reconnaître aussi que Voltaire a su fournir à sa légende. Il a bien vieilli. Après tout il pouvait vivre tranquille et jouir douillettement en bon épicurien de ses énormes revenus. Il y a quelque chose d'assez haut à voir ce vieillard comblé par la fortune qui ne s'est pas laissé emprisonner dans les limites étroites de la vieillesse et de l'égoïsme. A cet âge de la vie où l'homme se ratatine ou s'élargit, s'enferme définitivement en lui-même ou, enfin délivré et apaisé, parvient à en sortir, il a pris le second parti. Il ne va plus cesser de donner

libre cours à ces deux passions qui ne s'éteindront en lui qu'avec son dernier souffle, et qu'il est plus facile de nier et de ridiculiser que de pénétrer sympathiquement, celle de la justice et celle de l'humanité. « Je suis honteux d'être si vif et si sensible à mon âge... » avoue-t-il un jour à d'Alembert. « Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches. On gémit, on se tait, on soupe, on oublie », s'écrie-t-il un autre jour. Eh bien, lui, au moins ne se taira pas, il n'oubliera pas, il ne se croira pas quitte envers ses semblables au prix de quelques gémissements. « J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir. Mon âme s'est fortifiée à mesure que mon pauvre corps s'est affaibli. »

Le vieux bonhomme décrépît est maintenant devenu l'apôtre de la tolérance et le redresseur des torts, celui vers lequel se tournent tous les idéalistes qui ne veulent pas désespérer de la justice terrestre. C'est un très vieux don Quichotte qui ne vole pas au secours de princesses captives, mais à celui des roués, des décapités et des pendus. Affranchissement des serfs du Mont Jura, affaire Calas, affaire Sirven, affaire La Barre, affaire Martin, affaire Montbailli, affaire Lally-Tollendal, c'est de lui maintenant, devant la carence totale et définitive du gouvernement, que l'on attend le redressement de l'injustice, si amère à accepter sur terre pour certaines âmes ; c'est à lui que se confient en reprenant espoir les causes les plus désespérées.

Parfois il se défend. Il n'est pas quitte envers la famille Sirven qu'une nouvelle erreur judiciaire le sollicite. Un nommé Martin, gros cultivateur du Barrois, condamné injustement pour un assassinat, a demandé qu'on lui permette de lever les deux bras au ciel pour protester de son innocence, puis a expiré sur la roue. « Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe ? *Villars ne peut pas être partout...* Je ne peux que lever les mains au ciel comme Martin et prendre Dieu à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans l'œuvre de la création. »

Mais il se reprend aussitôt : « Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétude que n'en peut supporter un vieux malade ; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort ; car je suis têtue. »

C'est que, comme tous ceux en qui s'est incarné une grande cause, Voltaire ne se sent plus ni le droit ni la possibilité de vivre maintenant pour lui seul. Il est désormais soulevé au-dessus de lui-même par cette force spirituelle qu'il a déchaînée, qui l'emporte et va le dépasser. L'égoïsme total est un port agréable dans lequel il n'a plus la possibilité d'aborder. Il a à la fois le souci des individus, dans la destinée de qui il intervient comme une bonne fée, et celui de cette humanité présente et future, à laquelle il se sent fraternellement rattaché, contre laquelle pourtant il ne cesse de blasphémer. « Je mourrai bientôt, et ce sera en détestant le pays des singes et des tigres où la folie de ma mère me fit naître il y a bientôt soixante et treize années. »

Il se méconnaît. Il méconnaît le merveilleux pouvoir de l'action efficacement mise au service de ceux qu'il ne peut s'empêcher de tenir pour ses frères humains. Il tient déjà sa récompense. Nous connaissons le cri suprême du vieux Faust au fils de Lally-Tollendal : Il mourra content.

Mais nous comprenons maintenant que le voyage à Ferney soit devenu, pour les Français et les Européens éclairés, l'équivalent du voyage à La Mecque dans la vie d'un vrai croyant.

Voici ce qu'en 1775 Mme Suard, jeune bourgeoise habituée des salons parisiens, de retour à Genève après une visite à Ferney, écrivait à son mari :

« J'ai enfin obtenu le but de mes désirs et de mon voyage ; j'ai vu M. de Voltaire !... Jamais les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme ; il me semblait que j'étais en présence d'un dieu, mais d'un dieu dès longtemps chéri et adoré... »

Comme les fidèles, Mme Suard tremble de se trouver en présence du dieu qu'elle est venue « chercher de si

loin. J'aurais voulu différer un bonheur que j'avais toujours compris dans les vœux les plus chers de ma vie et je me sentis comme soulagée quand Mme Denis me dit qu'il était allé se promener. »

La voilà pourtant devant Voltaire et, comme il est naturel en présence d'un Dieu, elle est éblouie. Il faut bien que les flammes qui jaillissent de la divinité l'aient aveuglée pour qu'elle puisse écrire sérieusement : « Il est impossible de décrire le feu de ses yeux (là nous l'en croyons) ni les grâces de sa figure. Quel sourire enchanteur ! Ah ! combien je fus surprise quand, au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble, quoique abandonné. » La transfiguration est bien complète : le vieux monsieur décrépît, auquel nous ont fait croire avec ensemble les peintres, les sculpteurs, ses contemporains et son propre témoignage, est devenu un Apollon rayonnant.

Comme il y a douze ans le Prince de Ligne, moins encore que lui, Mme Suard n'est pas venue à Ferney pour parler mais pour entendre parler le Dieu : « J'avais les oreilles tendues pour ne rien perdre de ce qui sortait de la bouche de ce grand homme. » Aussi quels anathèmes ne va-t-elle pas lancer contre un certain M. Poissonnier qui pousse le sacrilège jusqu'à se placer « à côté de M. de Voltaire pour parler sans cesse de lui ! Il semblait qu'il fût venu à Ferney pour se faire admirer et non pour rendre hommage à M. de Voltaire ! Oh ! comme il me paraissait petit ! » Elle espère presque que le Dieu va foudroyer le mortel insensé qui oublie de lui rendre hommage. Mais non, « M. de Voltaire paraissait l'écouter avec indulgence... Sans empressement de parler, il écoute tout le monde avec une attention plus flatteuse que celle qu'il a peut-être jamais obtenue lui-même. » Voltaire est décidément, ou un dieu bienveillant aux mortels, ou une maîtresse de maison accomplie.

Enfin le tour de Mme Suard est venu de prendre place près de Voltaire. Enfin il lui parle et l'on s'aperçoit tout de suite que lui, en tout cas, ne se prend pas pour un dieu. Il est resté affable, modeste, malgré tant

de témoignages d'idolâtrie, ou bien il joue le modeste. Il ne veut pas croire que Mme Suard ait fait deux cents lieues, quitté son mari et ses amis uniquement pour le voir. « Vous me gêtez, vous voulez me tourner la tête », réplique-t-il avec coquetterie aux paroles enflammées par lesquelles Mme Suard épanche « un sentiment nourri, accru pendant quinze ans ».

C'est bien la dernière réplique de Célimène.

Car on chercherait en vain, dans la fameuse lettre de Mme Suard, le moindre propos acide contre un confrère homme de lettres. Voltaire n'a plus de confrère, puisqu'il est dieu, son vieux rival, Rousseau, ayant refusé de se laisser déifier. Si Voltaire décoche encore quelques traits, ce n'est plus, comme il convient à un dieu bienveillant mais juste, que pour atteindre les méchants : « Il parla beaucoup de M. Turgot : il a, dit-il, trois choses terribles contre lui, les financiers, les fripons et la goutte. »

Sur cette boutade, dépourvue de majesté, qui dissipe heureusement une odeur affadissante d'encens, nous quitterons Mme Suard qu'une nuit blanche attend après de si vives émotions, et la chapelle de Ferney.

Dans trois ans d'ailleurs, elle sera à jamais fermée. Emmitouflé comme une momie, le vieillard de quatre-vingts ans, qui l'animait de sa vie endiablée, quittera Ferney et montera dans son carrosse « attiédi par un petit poêle », pour venir tenir son dernier salon à Paris et y mourir dans une apothéose.

CHAPITRE VI

AU COUVENT DE SAINT-JOSEPH CHEZ M^{me} DU DEFFAND

QUAND, en 1765, Horace Walpole pénétra pour la première fois dans le salon de Mme du Deffand, il se trouva en présence d'une aveugle de soixante-dix ans, frileusement blottie dans un fauteuil de forme singulière. Qu'on se représente une sorte de guérite de plage tendue d'étoffe et pourvue d'un siège. Au fond de ce « tonneau », pour parler le langage des initiés, la maîtresse du logis, petite, maigre, son visage pâle entouré d'une sorte de fanchon, se tenait à l'abri des courants d'air, si redoutables aux vieilles gens dans les appartements mal chauffés de ce temps-là. Telle la connut le prince de Ligne. « J'ai bien regretté, écrit-il dans son journal, cette Mme du Deffand qui, dans un fauteuil qui avait l'air d'un tonneau rappelant celui de Diogène, me faisait veiller chez elle quelquefois jusqu'à six heures du matin. Elle devinait la taille et presque les traits, en tâtant quelquefois, parce qu'elle voulait savoir, disait-elle, à qui elle avait affaire. » Comment imaginer qu'un avenir s'ouvrait à un être si définitivement installé dans la vieillesse, la nuit où Horace Walpole vint souper au couvent de Saint-Joseph pour la première fois ?

Était-il même possible de se figurer qu'elle avait eu un passé différent, qu'elle avait été une femme jolie, brillante et agitée, au temps déjà lointain de la Régence ?

Elle seule sans doute, pendant ses cruelles insomnies, consciente de la longue suite de renoncements qui l'avait établie à la fois dans une vieillesse désolée et dans une quasi-royauté mondaine, se souvenait de cette première Mme du Deffand.

Elle était née Vichy-Chamrond, d'une famille noble du Bourbonnais, en 1697. Orpheline de bonne heure, élevée à Paris au couvent de la Madeleine du Traisnel, elle y donna, toute petite fille, des signes précoces de scepticisme religieux. On lui envoya le Père Massillon en personne pour réduire son orgueil de jeune démon. « Elle est charmante », déclara-t-il en la quittant.

Le marquis du Deffand, à qui on la maria à vingt et un ans, eût-il poussé le même cri quand, la vie en commun devenue impossible entre eux, il s'en retourna vivre chez son père ? Restée seule et indépendante, la jeune femme à qui il n'avait pas su plaire, fréquenta le milieu libre et cynique où se complaisait le Régent, son amant de quinze jours au dire d'Horace Walpole. Elle noua des relations avec la marquise de Prie, maîtresse fort déconsidérée du duc de Bourbon, avec Mme de Parabère, maîtresse du Régent. C'est toutefois dans cette société corrompue par principe qu'elle devait rencontrer la vertueuse Mlle Aïssé. La jolie Circassienne, qui n'avait cédé au chevalier d'Aydie que parce qu'elle pouvait, à la fois, l'aimer et l'estimer, sermonnait Mme du Deffand au point de la faire pleurer, quand celle-ci se déconsidérait d'une façon trop éclatante ; ainsi le jour où, abandonnée par son amant le comte de Fargis, la jeune femme voulut renouer avec le marquis du Deffand. Celui-ci revint sans rancune, et, pendant six semaines, ce fut, nous dit Mlle Aïssé, « la plus belle amitié du monde... Au bout de ce temps, elle s'est ennuyée de cette vie ; elle a repris pour son mari une aversion outrée. Sans lui faire de brusquerie, elle avait un air si désespéré, si triste, qu'il prit le parti de retourner chez son père. » Il faut dire que, dans l'intervalle, piqué de jalousie, le comte de Fargis était revenu à Mme du Deffand ; « elle a cru un amant meilleur qu'un

mari ; elle a obligé ce dernier à abandonner la place ; il n'a pas été parti que l'amant l'a quittée. »

Mais Mme du Deffand fréquentait d'autre part, et de plus en plus à mesure que les années passaient, les châteaux de Sceaux et d'Anet où régnait la duchesse du Maine. C'est là qu'elle rencontra le président Hénault, ce magistrat aimable et mondain qui fut recherché par la plus haute société de son temps ; et elle noua avec lui une liaison placide qui finit par introduire dans sa vie devenue stable une respectabilité quasi conjugale. Pas plus dans ce qu'elle appelait son « ménage avec le Président » que dans le mariage ou dans la vie libre, elle ne pouvait d'ailleurs trouver le bonheur. N'écrivait-elle pas à son amant : « Je n'ai ni tempérament ni roman » ? Sur le dernier point, elle se trompait. Mais, en attendant l'heure lointaine qui l'aurait bien vengé de cette sèche déclaration s'il s'était encore soucié de vengeance, le Président ne pouvait que s'incliner avec une complaisance attristée : « Vous appelez roman le clair de lune, l'idée des lieux où l'on a vu quelqu'un qu'on aime, une fête, un beau jour, enfin tout ce que les poètes ont dit à ce sujet. Il me semblait que tout cela n'était point ridicule... Soit, je vous demande pardon pour tous les ruisseaux passés, présents et à venir, pour leurs frères les oiseaux, pour leurs cousins les ormeaux. M'en voilà corrigé et mes lettres n'en seront que plus agréables pour vous. »

La cour de Sceaux offrit, d'autre part, à Mme du Deffand un milieu littéraire où elle eut commerce avec plusieurs écrivains. Elle y connut Voltaire, flanqué de sa maîtresse, la marquise du Châtelet, de qui elle traça un portrait féroce. Elle y rencontra Fontenelle. Elle s'y lia avec d'Alembert qui devait devenir pour elle un ami intime. Dans ce milieu brillant, elle fut fort admirée et recherchée, au point d'y faire parfois des séjours de plusieurs semaines. On y appréciait à la fois sa beauté et son esprit. « Elle est belle, elle a beaucoup de grâces », avait dit d'elle Mlle Aïssé. « Elle est animée d'un feu pétillant », déclarait Mme de Staal-Delaunay.

Voltaire était sensible à la fois à la séduction de sa personne et à celle de son esprit, si l'on en croit cet impromptu :

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie,
Et tout sage, avec du Deffand
Voudrait en fou passer sa vie.

Belle et spirituelle, la jeune femme aurait pu ne chercher dans la vie mondaine que l'occasion de se faire valoir elle-même. Mais elle possédait par surcroît le talent d'écouter les autres et de les faire parler. Le chevalier d'Aydie la comparait à cet égard « à un bon chien qui fait lever beaucoup de gibier ». Elle n'avait certes pu acquérir cette rare qualité à l'école de la duchesse du Maine. Autour d'une princesse s'établit plutôt une cour qu'un salon. Cet exemple à ne pas suivre fut sans doute médité par la future maîtresse de maison de la rue Saint-Dominique.

C'est en menant cette vie mondaine, brillante et vide, sans avoir pu se prendre durablement à un sentiment profond, qu'elle vieillit et qu'elle atteignit la cinquantaine.

* * *

On peut faire commencer la seconde vie de Mme du Deffand en 1747. Elle s'établit alors rue Saint-Dominique, dans le couvent de Saint-Joseph, de nos jours hôtel du ministre de la Guerre. Dans l'appartement qui lui fut réservé, on voyait encore, sur une plaque de cheminée, les armes de la pécheresse repentie qui avait fondé le couvent, Mme de Montespan. Mme du Deffand, elle, ne venait pas à Saint-Joseph pour y faire retraite. Comme beaucoup de femmes seules de la bonne société, elle comptait trouver dans un couvent des facilités matérielles, mais y conserver une complète liberté de vie. Son nouvel appartement était plus vaste

que la maison de la rue de Beaune qu'elle quittait. Elle le meubla fort élégamment : le salon était de moire bouton d'or avec des nœuds de couleur feu. Elle eut un personnel domestique assez important pour une femme seule : deux femmes de chambre, deux laquais ; il faut y adjoindre Wiard, son fidèle secrétaire et, pendant quelques années, une demoiselle de compagnie, la célèbre Julie de Lespinasse. Sans être considérable, sa fortune, qui lui assurait trente-trois mille livres de rente, lui permettait de mener ce train de vie, assez modeste pour une personne de son état, et de bien recevoir. Selon l'usage du temps, elle donna à souper. Elle était très gourmande et l'on mangeait finement chez elle ; on y parlait avec cet esprit naturel qu'elle-même mettait au-dessus de tout. Les soupers au couvent de Saint-Joseph devinrent bientôt célèbres.

La marquise du Deffand paraissait avoir organisé avec sagesse, autour des plaisirs de l'esprit, les dernières années de sa vie ; mais une épreuve cruelle lui était réservée : elle sut qu'elle était menacée de cécité ; elle devint aveugle peu à peu. Elle devait, suivant sa propre expression, passer « dans un cachot éternel » la très longue fin de sa vie. Elle qui, à son dire, ne pouvait prétendre qu'à être « la plus vivante de toutes les mortes », ne mourut qu'à quatre-vingt-trois ans. Elle avait d'abord reçu par goût de la conversation spirituelle, non par ambition mondaine : l'amie du duc et de la duchesse de Choiseul, des maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, du prince et de la princesse de Beauvau et de tant d'autres n'avait rien à désirer à cet égard. Devenue aveugle, elle s'attacha désespérément à la vie de société comme au seul moyen de s'étourdir et de s'oublier. Plongée dans les ténèbres, elle ne distingua plus la nuit du jour. Elle dormait jusqu'au milieu de l'après-midi, gardait ses hôtes jusqu'à quatre et six heures du matin, et, comme un enfant déraisonnable, s'insurgeait quand on lui parlait de s'aller coucher. C'est qu'elle redoutait la solitude, le silence de la nuit, l'insomnie et ces « vapeurs » auxquelles elle succombait

alors et dont elle ne parle qu'avec une sorte de terreur. Pour dissiper ce mal dont elle disait : « C'est le plus grand de tous ; il n'y a que les plus excessives douleurs qui puissent être mises à côté », — nous dirions aujourd'hui : pour échapper à sa neurasthénie, — il ne lui suffisait d'ailleurs pas de recevoir. Malgré son âge et son infirmité, elle sortait beaucoup. Horace Walpole constate avec émerveillement qu'elle va « à l'Opéra, à la Comédie, aux soupers et à Versailles ». Il admire qu'elle ne sente « en elle-même » aucune différence entre la vivacité de soixante-treize ans et celle qu'elle avait à vingt-trois ans. « Avec une machine des plus frêles, écrit-il, son énergie de vitalité l'emporte dans un train de vie qui me tuerait s'il me fallait rester ici. Si nous revenons à une heure du matin de souper à la campagne, elle vous propose de s'en aller faire un tour aux boulevards ou à la foire, parce qu'il est de *trop bonne heure* pour se coucher... J'eus grand peine, la nuit dernière, de lui persuader, quoiqu'elle ne fût pas bien, de ne pas rester debout jusqu'à deux ou trois heures pour la comète. » Le robuste Anglais s'épuise à suivre cette septuagénaire, « d'une faiblesse herculéenne » et conclut : « Bref son âme est immortelle et force son corps à lui tenir compagnie. »

* * *

L'histoire du salon de Mme du Deffand est, en réalité, l'histoire de deux salons successifs. Le premier où régna d'Alembert jusqu'en 1764 fut intellectuel presque autant que mondain. Le second ne fut guère qu'une réunion d'aristocrates que domina jusqu'à sa mort la remarquable personnalité de la maîtresse de maison.

Le premier cercle de Mme du Deffand compta d'abord, entre autres habitués, un groupe d'amis qui se réunissait autour d'elle rue de Beaune et qui prit tout naturellement le chemin de la rue Saint-Dominique. Le président Hénault, cela va sans dire, mais il était bien vieilli, à demi sourd. « Il a plus que fait son temps »,

constate, en 1765, Horace Walpole, qui trouve à cet amateur de trop bons repas « toute la mine d'un ivrogne hors d'âge ». Le jeune Costa de Beauregard est plus indulgent quand il rencontre le Président chez Mme Geoffrin. « C'est un bonhomme tout décrépité, sourd, et que l'on porte à bras, mais, avec cela, d'une gaieté charmante ; il n'y en a eu que pour lui. Il m'a adressé le plus gracieux sourire quand on est parvenu à lui faire entendre mon nom. » Le Président ne jouait plus qu'un rôle effacé dans le salon comme dans la vie de Mme du Deffand. Déjà, au cours d'une brève crise de dévotion, elle avait pu écrire à Formont : « Je me suis mise dans la réforme : j'ai renoncé aux spectacles, je vais à la grand-messe de ma paroisse ; quant au rouge et au Président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Les sentiments réciproques des deux vieillards se refroidirent de plus en plus avec les années, au point que, le lendemain de la mort du Président, Mme du Deffand écrivait à Horace Walpole : « J'avais tant de preuves de son peu d'amitié que je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. »

Un des plus fidèles habitués de Mme du Deffand fut Pont-de-Veyle, comte de Ferriol. C'était le frère aîné du comte d'Argental, qui fut l'ami de Voltaire, et tous deux, dans leur commune jeunesse, avaient traité en sœur la jeune Aïssé. C'est un ami « de cinquante et tant d'années », disait de lui Mme du Deffand en 1774. La durée, plus que la vivacité des sentiments, caractérisa ce long commerce. Deux anecdotes, peut-être authentiques, nous permettent de le supposer. Quand Pont-de-Veyle perdit sa femme, on crut, dit Chamfort, qu'il épouserait Mme du Deffand, chez qui il se rendait tous les jours. Mais il s'en défendit, en alléguant qu'alors il ne saurait plus où passer ses soirées. Grimm nous a, d'autre part, conservé le souvenir d'une singulière conversation que les deux vieillards auraient tenue, assis au coin du feu : « Pont-de-Veyle ? — Madame ! — Où êtes-vous ? — Au coin de votre cheminée. — Couché, les pieds sur les chenets, comme on est chez

des amis ? — Oui, Madame. — Il faut convenir qu'il y a bien peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et, dans ce long intervalle, pas un nuage, pas même l'apparence d'une brouille. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il pas de ce qu'au fond de l'âme nous avons toujours été indifférents l'un à l'autre ? — Cela se pourrait bien, Madame. » Cet échange de propos pourrait étaler un cynisme plus affecté que réel. Toutefois, la mort de Pont-de-Veyle ne paraît pas avoir touché profondément sa si vieille amie : « Vous comprenez que c'est un grand malheur pour moi », écrit-elle à Mme de Choiseul. Mais elle ajoute : « Je me rappelle toutes les personnes qui composaient autrefois ma société journalière. De quatorze que nous étions, il n'en reste plus que deux en vie. Voilà à quelle condition on parvient dans la vieillesse. Il faut bien, malgré qu'on en ait, faire de nouvelles connaissances si l'on ne veut pas rester seule. » Plus qu'une douleur véritable, c'est l'égoïste retour sur soi-même d'un vieillard.

Plus chauds furent les sentiments qui attachèrent Mme du Deffand à Formont. Ce conseiller au Parlement de Rouen, ami de Cideville et de Voltaire, était un homme du monde accompli. « J'aime beaucoup M. de Formont, écrivait le chevalier d'Aydie à Mme du Deffand. Il joint, ce me semble, à beaucoup d'esprit, une simplicité charmante, sans prétentions ; celles des autres ne le blessent ni ne l'incommodent. Il paraît à son aise avec tout le monde et tout le monde y est avec lui. » « Je ne me consolerais point d'avoir manqué l'occasion de passer un été avec notre ami Formont, écrit le chevalier un an plus tard. Je partagerais de si bon cœur avec vous le plaisir que donnent sa compagnie, ses rires, ses bons mots. » Dans une formule excellente, cet homme charmant avait su exprimer l'idéal de la conversation mondaine : « Nous parlerons de tout et nous ne traiterons de rien. » La mort de Formont, en 1758, fut un coup pénible pour Mme du Deffand.

Aux condoléances de Voltaire, elle répondit avec émotion : « La plus grande perte que je pouvais jamais faire et qui met le comble à mes malheurs me rappelle à votre souvenir. Nul autre que vous n'a si parfaitement parlé de l'amitié ; la connaissant si bien, vous pouvez juger de ma douleur. »

C'était encore un vieil habitué que le chevalier d'Aydie. Mlle Aïssé était morte depuis bien des années et il vivait maintenant retiré au fond du Périgord avec leur fille. « Ne voulez-vous point revenir de votre Périgord ? lui écrivait Montesquieu. On ne peut aller là que pour manger des truffes. » D'Aydie était un hôte assidu de Mme du Deffand, pendant ses séjours à Paris et, le reste du temps, entretenait avec elle un commerce épistolaire assez suivi. Ses lettres étaient vivement appréciées rue Saint-Dominique. « J'ai fait lire votre lettre par d'Alembert à Mmes du Châtelet et de Mirepoix, lui écrivait Mme du Deffand ; on lui fit recommencer deux ou trois fois de suite ; on ne pouvait s'en lasser. En effet, c'est un chef-d'œuvre. Je la conserverai précieusement toute ma vie. » Le chevalier d'Aydie passait pour une belle âme, qui avait mérité l'amour de Mlle Aïssé ; Voltaire l'appelle le « chevalier sans peur et sans reproche », et, quand il écrivit *Adelaïde Duguesclin*, le prit pour modèle de son Coucy, « très digne homme comme on n'en voit guère à la cour ».

Il faut joindre à ce petit groupe de mondains Mmede Mirepoix, son frère le prince de Beauvau, enfin M. et Mme du Châtel, tous deux d'un rare mérite, et bien dignes d'avoir pour fille la duchesse de Choiseul. « Elle est charmante, disait Montesquieu de Mme du Châtel, et elle n'aura jamais de rivale aux yeux de personne que Madame sa fille. » Fils du financier Crozat, homme du peuple enrichi, M. du Châtel avait autant de cœur que d'esprit. Un jour, il traça de la marquise un de ces portraits si fort à la mode dans ce temps-là : « L'esprit de Mme du Deffand, y disait-il, est un bel esprit, amateur du vrai, du noble, du simple, ennemi de la prétention, de l'affectation et de tout ce qui a l'air de

contrainte ou de grimace ou de vouloir briller aux dépens de la justesse et du naturel : son sexe semble contrarier son génie ; on soupçonnerait volontiers la nature de s'être méprise en plaçant par mégarde un esprit mâle et nerveux dans un corps féminin et débile. »

Ce premier salon de la rue Saint-Dominique était animé par des hommes de lettres et des philosophes.

Montesquieu, qui avait été déjà des soupers de la rue de Beaune, le fréquenta jusqu'à sa mort, en 1755. Il aimait à se délasser de ses lourds travaux dans cette atmosphère parisienne qu'il estimait indispensable à l'écrivain. Il parle dans une de ses lettres de ces repas « qui faisaient ses délices et qu'aucune lecture ne pouvait remplacer » pour lui. Par le chevalier d'Aydie, nous savons combien il appréciait Mme du Deffand : « Il m'a souvent dit avec sa naïveté et sa sincérité ordinaire : « J'aime cette femme de tout mon cœur ; elle me « plaît, elle me divertit ; il n'est pas possible de s'ennuyer « un moment avec elle. S'il vous aime donc, Madame, et « si vous le divertissez, il y a apparence qu'il vous « divertit aussi et que vous l'aimez et le voyez souvent. »

Voltaire avait été, lui aussi, des soupers de la rue de Beaune et il avait chanté :

Formont, vous et les du Deffand,
C'est-à-dire les agréments,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaisirs qui valez tant...

Mais en 1753, il quitte Paris pour la Prusse ; puis, brouillé avec Frédéric II, il s'établit en Suisse et à Ferney. Pendant plus de vingt ans, une correspondance assez régulière tient seule en relations les deux vieillards qui pensent bien ne jamais se revoir. « Je mourrai sans avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous, écrit Voltaire. C'est là ma plus grande douleur et ma plus grande faiblesse. » C'était compter sans leur prodigieuse vitalité à tous deux. Le 22 février 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans, il débarquait à Paris et l'un de

ses premiers billets fut pour le couvent de Saint-Joseph : « J'arrive mort et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Mme la marquise du Deffand. » Il ne put, toutefois, se rendre rue Saint-Dominique avant plusieurs semaines et Mme du Deffand vint la première lui faire visite. Ce dut être une rencontre savoureuse, discrètement pathétique, que celle de ces deux vieux débris « pour l'éternité mûrs », mais encore animés par la flamme de leur indestructible intelligence.

Mme du Deffand eut quelques rapports avec Jean-Jacques Rousseau, quand celui-ci fut devenu un des intimes de ses amis Luxembourg. Mais leurs caractères n'étaient pas faits pour s'entendre. Rousseau a tracé d'elle, dans ses *Confessions*, un portrait d'une vérité cruelle. « J'avais d'abord commencé par m'intéresser fort à Mme du Deffand, que la perte de ses yeux faisait aux miens un objet de commisération ; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne que l'heure du lever de l'un était presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel esprit, l'importance qu'elle donnait, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paraissaient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettait de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portait l'opiniâtreté de ses jugements passionnés, tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulais lui rendre. Je la négligeai ; elle s'en aperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur ; et quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvait être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié. » Mme du Deffand ne fut pas en reste de lucidité. Elle aimait avant tout le naturel et eut vite percé à jour l'emphase déclamatoire du pauvre grand écrivain toujours en train de se composer un personnage : « C'est un fou, écrivait-elle à la duchesse de Choiseul, et je ne serais pas étonnée qu'il commît exprès des crimes qui ne l'aviliraient pas mais,

qui le conduiraient à l'échafaud, s'il croyait augmenter sa célébrité. Je hais trop tout ce qui est faux pour avoir quelque considération pour ce personnage. »

Dans ce temps-là, on pouvait rencontrer rue Saint-Dominique La Harpe, Marmontel et l'économiste Turgot, le futur ministre. Mais le grand homme du salon fut, jusqu'en 1764, d'Alembert. A la cour de Sceaux, Mme du Deffand et lui s'étaient liés d'une amitié vive. Lorsqu'elle se décida à regagner Paris en 1753, après une année entière passée en province, elle se réjouit tout d'abord de le retrouver. « La vie que je mènerai vous conviendra, j'espère, lui écrit-elle ; nous dînerons souvent ensemble tête à tête, et nous nous confirmerons l'un l'autre dans la résolution de ne faire dépendre notre bonheur que de nous-mêmes. Je vous apprendrai peut-être à supporter les hommes et vous m'apprendrez à m'en passer. » Pour la retrouver plus tôt, d'Alembert se déplaça et vint à sa rencontre. L'année suivante, Mme du Deffand se démena pour faire élire son ami à l'Académie et y réussit. Mais c'est en vain qu'elle essaya d'obtenir du nouvel académicien un article favorable au président Hénault dans l'*Encyclopédie*. « Dieu et vous, et même vous toute seule, répondit catégoriquement d'Alembert, ne me feront pas changer de langage. » Elle ne paraît pas lui avoir tenu rigueur de ce manque de complaisance. N'avait-elle pas écrit, en 1753, à Mlle de Lespinasse : « J'ai deux amis intimes qui sont Formont et d'Alembert. Je les aime passionnément, moins pour leurs agréments et pour leur amitié pour moi que pour leur extrême vérité. » Faible et capricieuse, elle admirait nécessairement chez les autres la tenue du caractère et une certaine raideur morale alliée à la supériorité intellectuelle. Elle sut les apprécier chez d'Alembert comme plus tard en Horace Walpole.

Mais d'Alembert devait être enlevé à la marquise du Deffand par Julie de Lespinasse, la trop séduisante demoiselle de compagnie qu'elle s'était imprudemment attachée. Elle avait fait venir à Paris en 1754, « pour

retrouver des yeux » selon l'expression du chevalier d'Aydie, cette jeune fille intelligente qui était peut-être sa nièce de la main gauche. Un drame domestique éclata dix ans plus tard entre les deux femmes. Mme du Deffand, qui ne paraissait qu'à une heure tardive de l'après-midi, découvrit un jour que plusieurs des hôtes de son salon, et d'Alembert le premier de tous, avant de se présenter chez elle, avaient pris l'habitude de se réunir dans la chambre de sa lectrice : celle-ci s'était ainsi constitué à ses dépens une petite cour. La maîtresse de maison s'estima trompée par une protégée ambitieuse et hypocrite et la mit à la porte. Elle put alors constater toute l'étendue du tort qui lui avait été fait : tous les habitués du couvent de Saint-Joseph prirent ouvertement parti pour Mlle de Lespinasse. Le président Hénault, malgré son âge, ou peut-être au dire de Marmontel, en raison de son âge, lui aurait même offert le mariage. (Si le fait est exact, n'expliquerait-il pas les propos amers tenus par Mme du Deffand, six ans plus tard, à la mort du Président ?) En tout cas, cette femme orgueilleuse dut accepter une dure humiliation : ses habitués fréquentèrent désormais presque tous à la fois son salon et celui de son ancienne dame de compagnie devenue sa rivale ; quelques-uns même, comme Turgot et Marmontel, quittèrent pour toujours le couvent de Saint-Joseph. D'Alembert, qu'elle avait sommé de choisir entre elle et Julie, suivit Julie ; elle ne s'en consola pas. En 1776, la mort de son ancienne lectrice lui arracha seulement ce cri plein de rancune : « Si elle était morte seize ans plus tôt je n'aurais pas perdu d'Alembert. » On prétend qu'elle aurait dit aussi : « Si elle est en Paradis, la Sainte Vierge n'a qu'à y prendre garde, car elle va lui enlever l'affection du Père Éternel. »

* * *

D'Alembert est parti. La marquise du Deffand continue à recevoir, mais en femme du monde, des gens de son rang. On rencontre chez elle le duc et la duchesse

de Choiseul, leur beau-frère le duc de Gontaut, leur neveu le duc de Lauzun, et sa charmante femme Amélie de Boufflers, petite-fille de la maréchale de Luxembourg ; Mme de Gramont, sœur du duc de Choiseul ; les Luxembourg, les Caraman, les Beauvau, la comtesse de Boufflers, la duchesse d'Aiguillon, la duchesse de la Vallière ; des évêques et des archevêques : M. d'Aix, M. d'Arras, frère de Choiseul, M. de Toulouse, autrement dit Brienne, neveu de la maîtresse de maison.

La marquise du Deffand reçoit aussi des diplomates : Caraccioli, le comte de Creutz, le baron de Gleichen, et de nombreux étrangers de passage dont les plus notoires sont Horace Walpole et le prince de Ligne. Nombreux sont les Anglais qui fréquentent le salon discrètement cosmopolite de la rue Saint-Dominique. Pour ces hôtes distingués de la France, il est un des centres les plus attirants de l'esprit parisien, et l'un d'eux, le chevalier Mac Donald, écrit même à la maîtresse de maison : « Je serais retourné en Angleterre sans avoir l'idée de ce genre d'esprit qui est particulier à votre nation si je n'avais été à Ferney et à Saint-Joseph. »

La porte est désormais fermée à ceux que la maîtresse de maison appelle en ricanant « nos seigneurs et maîtres les Encyclopédistes ». Elle nourrit contre eux une animosité faite de ressentiment. Des préjugés de grande dame à l'égard de gens du peuple parfois besogneux se réveillent chez celle qui avait traité d'Alembert en égal, malgré sa naissance irrégulière : « Qu'il a de peine, qu'il se donne de mouvement pour avoir de l'esprit ! Ce n'est qu'un gueux revêtu de guenilles ! » ainsi juge-t-elle maintenant son ancien habitué Marmontel. L'hostilité qu'elle professe à l'égard des individus, elle l'étend jusqu'à ce corps d'idées neuves et généreuses qu'ils offraient à la France et au monde. Elle ne sait pas qu'en d'Alembert elle a perdu bien plus qu'un ami : l'animateur de son salon où ce savant, chef du parti philosophique, entretenait par sa seule présence une pensée active, le sens de l'évolution politique et sociale et la compréhension sympathique du grand mouvement qui empor-

tait la France vers un autre avenir. C'est au salon de Julie de Lespinasse que d'Alembert et ses pareils sont allés insuffler la vie ; la vieille douairière reste seule avec ses mondains dans un univers fermé et sans espérance. Bavardages sans portée, préjugés et intérêts de caste et de coteries, persiflage, dénigrement de tout essai de réforme, distractions futiles des jeux de société, petits vers, portraits, parallèles, parfilage, listes d'invités à dresser, quel aliment dérisoire pour une intelligence que Montesquieu et Voltaire pouvaient traiter en égale et que tourmentait presque à son insu le besoin de l'absolu ! Cette crise a contribué à faire sombrer une âme déjà méfiante et désabusée dans l'ennui et le pessimisme total. Une analyse cruellement lucide la dégoûte des hommes, d'elle-même, de la vie, des lettres qui auraient pu la consoler. Toute sa force intellectuelle, demeurée intacte, n'est plus employée qu'à détruire. Elle s'y acharne, semble-t-il, avec une sombre joie, tant cette méditation va dans le sens de sa nature douée pour la critique plus que pour la sympathie.

Les hommes ? Ne parlons pas de ceux dont la trahison a projeté sur son univers un éclairage sinistre et lui a révélé le peu de foi qu'on peut accorder à ses plus intimes amis. Quant aux autres, elle les observe, détachée, sèche et perspicace. Voici ceux qui s'agitent dans son salon : « J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie que j'avais chez moi. Hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts, qui allaient, venaient, parlaient, riaient sans penser, sans réfléchir, sans sentir ; chacun jouait son rôle par habitude : Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, Mme de Forcalquier dédaignait tout, Mme de la Vallière jabo-tait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles. » Les amies en apparence les plus intimes ne sont guère considérées avec plus de bienveillance. De la maréchale de Mirepoix, intrigante et peu sûre, Mme du Deffand écrit : « Son défaut, c'est la légèreté, et je ne la crois pas capable d'une grande suite dans sa haine non plus que dans son amitié. » La comtesse de Boufflers,

l'« Idole du Temple » est une vaniteuse, toujours préoccupée de l'effet à produire : « De la fumée, de la fumée, voilà tout ce qu'il lui faut. » Voici le prince et la princesse de Beauvau, dont chacun loue l'amour conjugal : « la dominante et le soumis », les surnomme railleusement la marquise. Elle a vite percé à jour l'égoïsme de la princesse et le goût de l'autorité que cette « dominante des dominations » dissimule sous des dehors aimables. Il ne faut pas une grande pénétration pour juger la terrible maréchale de Luxembourg, l'amie d'enfance qui fait au couvent de Saint-Joseph des visites presque quotidiennes. Tout le monde subit sa séduction, mais redoute son esprit et son humeur ; Rousseau, qui l'admire et la craint, la déclare « pénétrante à faire trembler ». Mme du Deffand et la duchesse de Choiseul la comparent à une « chatte rose » dont on appréhende les coups de griffes, à une rose bien défendue par ses épines. Lorsqu'elle s'adoucit, c'est un étonnement : « La Maréchale devient un vrai agneau ; réellement, elle est changée en bien à ne pas la reconnaître. » Cette sèche revue fait à la longue l'effet d'un jeu de massacre. Mme du Deffand n'épargne guère que son chien Tonton, « grand mangeur de gens » au dire de Walpole. Elle sourit avec indulgence quand il saute aux yeux des visiteurs et va jusqu'à déclarer que tous les spectacles, y compris l'*Orphée* et l'*Iphigénie* de Glück, « ne valent pas la plus petite caresse, la plus petite folie » de son chien. Elle finit par s'écrier : « Mon Dieu, qu'il y a peu de gens aimables ! D'où vient, quand on ne l'est pas soi-même, qu'on est si difficile pour les autres ? C'est le cas où je me trouve. »

Car elle n'a pas plus de sympathie bienveillante pour elle-même que pour autrui, et ne cesse de se déprécier : « Je ne suis qu'une chrysalide dont il ne sort qu'un papillon. Je sens toute ma faiblesse, ma puérilité, le peu de tenue que j'ai dans les idées... Mon amour-propre fait que je ne suis jamais contente de moi et que je me hais à la mort. »

Mais ses plus sombres méditations ont pour sujet

cette cause absolue du malheur : la vie. « Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses, depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être née. » Et le remède est pire que le mal, puisqu'on ne peut être délivré de l'existence que par la mort : « Si nous pouvions nous en aller en fumée, ce genre de destruction ne me déplairait pas, mais je n'aime pas l'enterrement. » La religion apporterait une réponse aux problèmes poignants qu'elle se pose, donnerait un sens, une raison d'être à l'univers : « Si je pouvais devenir dévote, c'est tout ce qu'il y aurait de plus heureux. » Mais elle ne le peut pas. Et la voilà réduite à envier les animaux qui, eux, ne pensent pas : « La nature qui leur a ôté le souvenir, la prévoyance et la réflexion, les a bien mieux traités que nous. A quoi nous servent ces facultés ? A nous empêcher de jouir de tout. »

Dans une heure moins sombre, elle résumera en quelques vers légers son amère expérience :

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux ;
Il travaille dans sa jeunesse,
Il dort dans sa maturité;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent,
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maturité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité.

La lecture pourrait au moins occuper l'esprit de cette femme intelligente. Que ne ressemble-t-elle à son ami disparu, l'heureux Montesquieu, qui n'avait jamais eu de chagrins « qu'une heure de lecture n'ait consolés. » Mais son esprit critique et son goût difficile lui enlèvent encore cette consolation : « J'ai le malheur de n'être

satisfaite de rien ou de bien peu de choses. En fait de gens, en fait de livres, il y a toujours beaucoup à désirer et encore plus à rejeter. »

Avec sa pénétration coutumière, Mme du Deffand discerne les causes de son pessimisme et elle écrit à Voltaire : « Vous ne pouvez savoir par vous-même quel est l'état de ceux qui ont eu des amis et qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer. Joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité. Crevez les yeux à ces gens-là, et mettez-les au milieu de Paris, de Pékin, enfin où vous voudrez ; et je vous soutiendrai qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés. »

Cette vieille aveugle paraît totalement déprise des autres, d'elle-même et de l'illusion vitale. Quelle erreur ! Jamais elle n'a été aussi peu libérée, aussi vulnérable au destin. Les dernières années de sa vie lui ont permis de faire une suprême expérience, lui ont appris la douceur et le tourment d'aimer.



Horace Walpole est, depuis 1765, un familier du salon de Saint-Joseph. Grâce à lui, une troisième vie a commencé pour Mme du Deffand qui, à peu près à la même époque, s'est liée d'une tendre amitié avec la duchesse de Choiseul. En s'analysant autrefois, elle a découvert la formule de son mal intime : « la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer ». Le sort lui gardait en réserve une autre forme de souffrance : le sentiment, avec la douleur d'être séparée de ceux dont on ne peut se passer. La duchesse de Choiseul séjourne, en effet, chaque année pendant de longs mois dans son beau domaine de Chanteloup, près d'Amboise ; en 1770, l'exil de son mari l'y fixe pour quatre longues années. Quant à Horace Walpole, il vit en Angleterre. En quinze ans, il ne fera en France que cinq voyages, parfois longs seulement de quelques semaines. Dans la correspondance qui est maintenant le seul intérêt de

sa vie, dans ces lettres où elle se livre tout entière, nous découvrons une dernière Mme du Deffand que ses contemporains ont ignorée, une pitoyable vieille femme assoiffée de tendresse alors qu'elle a passé le temps d'aimer. Aimer, c'est d'abord, pour celle qui a toujours tout dénigré, admirer éperdument deux êtres en qui elle respecte cette armature morale qui lui a fait défaut. Puis c'est remettre la direction de sa vie instable aux mains douces de la duchesse de Choiseul, aux rudes mains, qui la meurtriront, d'Horace Walpole.

Elle est une bien charmante apparition dans le salon de Saint-Joseph, la duchesse de Choiseul : « Elle n'est pas fort jolie, dit Horace Walpole, mais elle a de beaux yeux et c'est un petit modèle en cire... Ah ! c'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté ! » Et ailleurs : « C'est la reine des fées, c'est la plus jolie, c'est la plus raisonnable Titania qu'on ait jamais vue. » La vie avait cruellement meurtri la femme en apparence comblée du ministre Choiseul, mais le courage et l'optimisme que Mme du Deffand enviait tant à sa jeune amie avaient permis à celle-ci de surmonter les plus dures épreuves. Petite-fille du financier Crozat, Louise du Châtel n'avait pas quinze ans quand on les unit, elle et son énorme fortune, à ce grand seigneur de trente et un ans, qu'elle aima aussitôt pour toute sa vie, sans en obtenir d'autre retour qu'à la longue une confiante estime. Elle dut se résigner à être rejetée au second plan, tantôt par son arrogante belle-sœur, la duchesse de Gramont, toute-puissante sur l'esprit de son frère, tantôt par les brillantes maîtresses de Choiseul. Bien qu'il ne fût pas beau — tous ses portraits en témoignent, — le duc était un homme à bonnes fortunes et devait ses succès flatteurs autant à sa vitalité, à son goût du plaisir, qu'à son faste et à sa situation de premier ministre. Il était spirituel, d'un entrain joyeux dont témoignent ses lettres, et le salon de Mme du Deffand s'éclaire quand il y fait une trop rare apparition. A ces séductions, Choiseul joignait celle de l'élégance

morale ; il se sentait tenu, non à la rectitude et à la vertu comme sa femme issue d'une souche plébéienne, mais à l'honneur et aux beaux gestes des gentilshommes. Le premier ministre de Louis XV put mener la vie d'un courtisan sans en prendre l'âme servile, et s'offrit, dans une place toujours menacée, le luxe suprême de l'insolence ; enfin, il risqua gaiement la disgrâce plutôt que de s'incliner devant Mme du Barry et sut perdre en beau joueur. Petite colombe fascinée par cet oiseau de grande envergure, plus sa femme l'admire, plus elle souffre, non seulement de n'avoir pas obtenu son amour, mais encore de le décevoir dans son orgueil, de n'être pas la compagne brillante qu'il était en droit d'exiger, de n'avoir même pas été capable de lui donner d'enfant. Comment la duchesse de Choiseul put-elle accepter tant de déceptions, sans une plainte et même avec gaieté ? Si frêle de corps, elle avait cette énergie qu'on rencontre parfois chez des créatures délicates dont on n'arrive pas à vaincre la résistance. « C'est un lion », disait d'elle Mme du Deffand. Mais surtout, pénétrante observatrice de la nature humaine, la jeune femme n'ignore pas que c'est en feignant d'être brave qu'on le devient : « Vous me parlez de votre tristesse avec la plus grande gaieté et de votre ennui de la façon la plus amusante, écrit-elle. Vous faites donc aussi du courage ? C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'en a pas. Entre en faire et en avoir, il y a loin, mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh ! combien j'en ai fait dans ma vie ! » Dans son aimable modestie, elle garde toutefois pour les faibles une souriante indulgence, et se moque gentiment de la velléitaire Mme du Deffand : « Et comment puis-je croire, lui écrit-elle, que, si vous eussiez trouvé des chevaux, M. Walpole et vous, seriez partis tout de suite pour Chanteloup ? Est-ce qu'on ne trouve pas toujours des chevaux ? Rien, disais-je dans ma jeunesse, rien n'est impossible à la force de vouloir. Je le sentais alors, je le pense encore à présent. Mais c'est là la grande affaire que d'avoir cette force de vouloir. » « Je le sentais

alors, je le pense encore à présent », la délicate nuance entre ces deux verbes indique que la bataille est finie et gagnée.

La duchesse de Choiseul fut aidée, il est vrai, par l'optimisme de sa nature active : elle sait qu'on peut tirer parti des pires désastres. Elle apprend à Mme du Deffand que la vie est supportable quand on ne pense pas et qu'on agit. Femme de ministre, elle n'a jamais disposé librement d'une heure. A Chanteloup aussi, le temps glisse en mille occupations. Pourquoi désespérer dans un monde où les jours passent si vite, où « le soir est bien près du matin », où le temps vient tout guérir ? Au lieu de se révolter contre l'oublieuse nature humaine, la duchesse, bien incapable de ne pas tout prendre par le bon et le raisonnable côté, a un jour ce cri poignant parce qu'il est riche de toute l'expérience d'une âme enfin échappée à la souffrance : « Bénissons la nature qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. »

Telle est l'amie qui entoure les dernières années de la vieille aveugle d'une affection délicate et, si surprenant que puisse paraître le mot, maternelle. Un Choiseul ayant autrefois épousé la grand-mère de Mme du Deffand, celle-ci s'amuse à appeler le duc de Choiseul « le grand-papa » et la duchesse « la grand-maman ». Mais le jeu aurait-il duré tant d'années s'il n'avait été soutenu par une vérité secrète ? La duchesse de Choiseul traite avec une tendre sollicitude cette vieille petite-fille de trente-neuf ans plus âgée qu'elle. Elle surveille sa santé : « Je n'aime point du tout que vous soyez malade, ma chère enfant, que vous ayez des vapeurs, que vous vous ennuyiez. » Elle lui offre des conseils raisonnables : « Vous êtes triste et ennuyée parce que vous êtes malade et vous êtes malade parce que vous êtes triste et ennuyée. Soupez peu, ouvrez vos fenêtres, promenez-vous en carrosse et appréciez les choses et les gens. » Parfois, elle la gronde : « Oui, vous êtes bien réellement ma petite-fille ; un enfant, un enfant de dix ans, vous faisant des monstres de rien. » Et la petite-fille de soixante-dix ans répond humble-

ment : « Il y a un certain ton de sévérité dans votre lettre qui pourra m'être utile pour l'avenir, en me mettant en garde contre les fautes que je pourrais faire. — Quoi, s'écrie la duchesse, ma lettre avait un ton si sévère ! Quoi, j'aurais pu inquiéter, affliger ma chère enfant, diminuer de la confiance qu'elle doit à ma tendresse pour elle ! Je ne m'en consolerais pas. J'ai donc été bien maladroite. » Sans se lasser, elle apaise, rassure, conseille, avec l'indulgente douceur des aïeules, la vieille dame gémissante et tourmentée qui craint toujours maintenant de n'être pas assez aimée et qui se plaint : « Vous savez que vous m'aimez, mais vous ne le sentez pas. » La correspondance continue sur ce ton pendant des années ; elle se fait seulement plus douloureuse quand les Choiseul sont exilés à Chanteloup. « Il me prend souvent, écrit alors la marquise, des désespoirs d'être séparée de vous, et le temps, qui amène tout, m'ôte à moi toute espérance. Songez qu'une semaine, qu'un mois ne sont pas pour moi ce qu'ils sont pour vous ; tous mes pas sont des pas de géant, il m'en reste peu à faire pour atteindre le but. »

Pourquoi la marquise du Deffand ne sut-elle pas se contenter d'une grand-mère ? Pourquoi lui fallut-il un « tuteur » solide mais dur ? C'est encore l'admiration qui l'attache à Horace Walpole. Cet Anglais de haute naissance est le type des étrangers distingués qui relevaient de leur saveur originale l'uniformité des salons français. En lui, tout ravit Mme du Deffand : son intelligence, son esprit, son caractère ferme et cohérent, voire opiniâtre, et ses réactions d'Anglais, toujours imprévues. Par exemple, quand elle met en œuvre tout son crédit pour faire châtier l'écrivain Fréron, coupable d'avoir osé s'attaquer à Walpole dans l'*Année littéraire*, elle reçoit, au lieu de remerciements, cette mercuriale : « Nous aimons tant la liberté de l'imprimerie que j'aimerais mieux en être maltraité que la supprimer. » Mieux encore, la marquise, qui a, toute sa vie, cherché en vain dans l'atmosphère artificielle, étouffée par les conventions, des salons français, la vérité et le naturel

les rencontre enfin, avec une surprise charmée, en celui que Voltaire appelle un « libre Breton ». « Vous autres Anglais, lui écrit-elle, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode... Nous sommes des enfants de l'art. Quelqu'un de parfaitement naturel, chez nous, devrait être montré à la foire, ce serait un phénomène. Mais il n'en paraîtra jamais. »

L'amitié que Mme du Deffand voue du premier abord à Horace Walpole offre tous les caractères de l'amour. Elle ressent aussitôt cette impression nouvelle et douloureuse qu'un être aimé est toujours un inconnu : « Non, non, je ne veux pas faire votre portrait ; personne ne vous connaît moins que moi ; vous me paraissez tantôt tel que je voudrais que vous fussiez, tantôt tel que je crains que vous soyez et peut-être jamais tel que vous êtes. » C'est bien là, dans la bouche de cette femme de soixante-huit ans, le langage de la passion. Elle échappe au ridicule à la fois par la sincérité de son émotion et parce que nous sommes sensibles au pathétique de sa destinée. Par quelle ironie du sort celle qui se refusait au roman dans sa jeunesse va-t-elle lui faire place dans une vie de septuagénaire ! Se souvenait-elle d'avoir autrefois raillé le président Hénault lorsqu'il s'attendrissait sur « le clair de lune », celle qui se voyait remettre à la raison, comme une pensionnaire exaltée, par un homme de vingt ans plus jeune qu'elle ? Walpole lui est pourtant réellement attaché. Il vient à Paris uniquement pour revoir, dit-il, « cette amie si bonne et si sincère qui m'aime presque autant que ma mère m'aimait ». Quand le ministre Terray réduit la pension de Mme du Deffand, Walpole lui demande, « comme une grâce et à genoux » (en vain d'ailleurs) de permettre qu'il lui offre la part de sa pension qui lui a été enlevée : « Laissez-moi, lui dit-il, goûter la joie la plus pure de vous avoir mise à votre aise et que cette joie soit un secret entre vous et moi. » Mais, en même temps qu'il lui donne des preuves positives d'affection, Walpole, qui sait que les lettres sont ouvertes au « Cabinet noir », se dérobe à toute manifestation sentimentale. C'est

qu'il redoute plus que le feu le ridicule auquel une telle situation l'expose. Aussi rabroue-t-il sa vieille amie chaque fois qu'il croit sentir son affection trop tendre ou trop exigeante. Elle accepte les rebuffades : « Je me sou mets sans murmurer, sans me plaindre, à tout ce que vous décidez, à tout ce qui vous convient. Je voudrais pouvoir vous envoyer mon âme à la place d'une lettre. Vous verriez si mes sentiments sont ridicules, si je me crois en droit de rien exiger, si je suis romanesque... enfin, s'il y a un seul être que moi dans l'univers capable d'un genre d'attachement pareil au mien. Comme je ne puis m'exprimer que par des paroles et que toutes mes paroles vous choquent ou vous blessent, je prends le sage et très nécessaire parti de me taire. » Pendant quinze ans cette amitié suit son cours et garde la forme d'un douloureux malentendu. Elle contribue à éloigner Mme du Deffand de la vie mondaine : « Je vois assez de monde, je suis rarement seule, écrit-elle, mais tout ce que je vois m'est indifférent. Je suis séparée de tout ce que j'aime et je n'ai pas le bonheur de m'accommoder de ce que j'ai quand je n'ai pas ce qui me manque. » Et c'est pourquoi, sachant qu'elle ne reverra plus Horace Walpole et qu'elle n'obtiendra jamais de lui une tendresse compréhensive, elle accepte un jour de mourir : « Je suis d'une faiblesse et d'un abattement extrêmes, lui écrit-elle le 22 août 1780 ; ma voix est éteinte ; je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le cœur *enveloppé* et j'ai de la peine à croire que cet état n'annonce pas une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée et, ne devant vous revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter. »

Elle fut délivrée de l'existence trois mois plus tard. A Horace Walpole elle léguait le seul être par qui elle n'ait jamais souffert : son chien Tonton.

CHAPITRE VII

MADemoiselle de LESPINASSE

DES femmes qui ont eu un salon au XVIII^e siècle, Mlle de Lespinasse est sans doute la plus connue comme écrivain ; et, parce qu'on voit en elle l'auteur de lettres brûlantes, il peut sembler que toute sa vie soit dans l'amour dont elle a, par deux fois, été la proie. Mais, quelque place que l'amour ait tenue dans son cœur, de quelque façon impérieuse qu'il ait orienté sa pensée, pendant les années mêmes où elle en était consumée, elle vivait entourée d'hôtes assidus, d'amis très proches, dont deux ou trois seulement ont soupçonné le drame qui, sous leurs yeux, se jouait en elle ; et pour tous ceux qui l'entouraient, son grand intérêt, son grand souci était le salon où, jour après jour, tous se retrouvaient auprès d'elle.

Dans le monde du XVIII^e siècle, parmi ces existences bourgeoises ou princières, parfois coupées d'intrigues ou de revers de fortune, mais, en somme, calmes et normales, la destinée de Mlle de Lespinasse apparaît singulièrement romanesque. Et, comme bien des aspects de cette destinée étaient connus de ceux qu'elle recevait, comme ce qui est resté secret exprime sa vie profonde, il nous faut rappeler ce roman.

Enfant naturelle, Julie de Lespinasse a toujours souffert de sa naissance irrégulière. La société ne lui en a pas fait porter le poids ; mais elle n'a jamais pu en

prendre son parti, comme fit bravement d'Alembert, son compagnon d'infortune.

Élevée tendrement par sa mère, la comtesse d'Albon, anxieuse de lui assurer malgré tout un avenir convenable, elle fut privée à seize ans de cette affection protectrice et obligée d'accepter une position subalterne auprès de sa demi-sœur, fille légitime celle-ci, la comtesse de Vichy. Sa sensibilité vive et ombrageuse, son penchant à la tristesse ont sans doute été accrus par cette jeunesse douloureuse.

Les années qu'elle passa de 1754 à 1764 chez Mme du Deffand durent être, au contraire, une période de détente ; les plaisirs intellectuels, les jouissances d'amour-propre vinrent effacer les humiliations et les inquiétudes de naguère. Pourtant, Mme du Deffand avait pris Mlle de Lespinasse comme une sorte de dame de compagnie, fort sympathique, il est vrai, traitée avec égards, mais socialement inférieure. Quand, à demi aveugle, la marquise vieillissante fait venir la jeune fille rencontrée chez son frère, le comte de Vichy, elle lui prépare bon accueil auprès de ses familiers : « Je prétends vous faire désirer... Il faut donc que l'on connaisse votre mérite et vos agréments avant toute autre chose. » Mais en même temps, pour prévenir toute revendication d'héritage ou de parenté, elle stipule : « Abandonnez le projet de venir auprès de moi si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. »

La grâce de Julie fut la plus forte. Elle est grande et bien faite, sa taille est noble. Sans beauté, elle est charmante, elle désire plaire, elle plaît à tous. « Vous vous êtes trouvée dès le premier jour, lui écrit plus tard d'Alembert, aussi libre, aussi peu déplacée dans les sociétés les plus brillantes et les plus difficiles, que si vous y aviez passé votre vie ; vous en avez senti les usages avant de les connaître, ce qui suppose une justesse et une finesse de tact peu communes, une connaissance exquise des convenances. »

Mme du Deffand met sa protégée à une école sévère, mais saine : son goût proscriit « le moindre artifice ». « Il faut, ma reine, vous résoudre à vivre avec moi avec la plus grande vérité et sincérité... Vous serez charmante tant que vous vous laisserez aller à votre naturel et que vous serez sans prétention et sans entortillage. » Cette fidélité au naturel, cette exigence vis-à-vis de soi-même sont aussi la leçon tacite de tous ceux que Mlle de Lespinasse apprend à connaître rue Saint-Dominique. Aussi écrira-t-elle un jour : « Ah ! que je me hais de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent !... Mais voyez quelle éducation j'ai reçue » ; elle nomme les hôtes ordinaires de Mme du Deffand, le président Hénault, Turgot, d'Alembert, et ajoute : « Voilà les hommes qui m'ont appris à parler, à penser et qui ont daigné me compter pour quelque chose. »

Ils l'ont comptée pour beaucoup, et ce devait amener le drame. On sait, de reste, l'habitude prise par d'Alembert, Turgot, Marmontel, Chastellux, de monter, avant le moment où les recevait Mme du Deffand, dans la petite chambre de Mlle de Lespinasse, où ils trouvaient un agrément plus vif que celui qui les attendait en bas. On connaît la rupture éclatante qui s'ensuivit, et le départ de l'indépendante, entraînant avec elle, en essaim compact, les sujets de la vieille reine, forcés par celle-ci de choisir entre l'ancienne et la nouvelle ruche.

Mlle de Lespinasse s'installa à cent mètres du couvent de Saint-Joseph, en face du couvent de Bellechasse, dans une maison modeste, « à escalier de bois » !

L'appartement qu'elle y habita, le mobilier que lui donnèrent Mme Geoffrin, la maréchale de Luxembourg, la comtesse de Boufflers et la duchesse de Châtillon, nous les connaissons, à croire que nous les avons vus : son testament, l'inventaire extrêmement détaillé qui fut fait après sa mort sous la surveillance de d'Alembert nous renseignent avec la précision la plus pittoresque.

Nous voyons le salon avec ses quatre fenêtres aux rideaux de taffetas cramoisi, ses « six fauteuils à la reine couverts de damas cramoisi », ses deux fauteuils en

cabriolet et son ottomane couverte de velours d'Utrecht, sa « bergère garnie de deux carreaux couverts de damas vert ». La pièce était grande, car elle contenait, outre les sièges, « un secrétaire à cylindre de bois satiné garni d'ornements de cuivre doré d'or moulu », légué par Mlle de Lespinasse à Suard, « un secrétaire en bois de rose à dessus de marbre », légué à d'Alembert, « une table à livres de bois d'acajou, une petite armoire de bois de placage à dessus de marbre à deux battants, deux commodes à la Régence de bois de rose à deux grands tiroirs chacune et à dessus de marbre », deux petits écrans à coulisse couverts de taffetas vert. Sur la cheminée, une pendule « faite par Masson, marquant secondes et minutes, dans sa boîte sur son pied doré d'or moulu. » Fixées dans la boiserie, « quatre glaces de deux parties chacune dans leurs parquets de bois sculpté et doré ». Aux murs, « deux estampes sous verre, représentant l'une le portrait de M. d'Alembert et l'autre M. Turgot, dans leurs bordures de bois doré », *le Paralytique* et *l'Accordée de Village* de M. Creuse (*sic*), *la Lecture* et *la Conversation espagnole* de Beauvarlet d'après Carle Vanloo.

Peu de bibelots : « un petit oiseau de marbre sur son pied de cuivre doré d'or moulu », légué à Mme Geoffrin, « qui m'a comblée de tant de bontés et que j'aime si tendrement », des chandeliers de cuivre doré et de cuivre argenté, « un martinet de lit avec son garde-vue » (c'est un petit chandelier plat pourvu d'un manche). Enfin, les génies tutélaires de la maison : un buste de d'Alembert et un de Voltaire, légués à Condorcet, et une statue de Voltaire, sans doute une réduction de la statue de Pigalle, célèbre dans les milieux philosophiques.

Nous voyons aussi la chambre à coucher, le lit avec sa « housse à l'impériale », ses grands rideaux, sa courtepointe et les deux rideaux d'alcôve, en damas cramoisi, et la tenture d'alcôve en camelot cramoisi, les fauteuils couverts de velours d'Utrecht, l'un « en cabriolet », l'autre « en confessionnal » ; celui-ci, avec ses « côtés ou joues pour appuyer la tête des malades » ; c'est celui où,

tant de fois dans ses derniers mois, la moribonde était assise quand elle écrivait à Guibert qu'elle n'avait plus la force de quitter sa chambre.

A peine installée dans son appartement, Mlle de Lespinasse attrapa la petite vérole. D'Alembert la soigna avec dévouement. Mais, quand elle se rétablit, son visage resta grêlé et ses traits boursoufflés. Elle n'était pas jolie, elle devint laide et en souffrit. « Mais sa laideur, dit plus tard Guibert, n'avait rien de repoussant au premier coup d'œil ; au second on s'y accoutumait, et, dès qu'elle parlait, on l'avait oubliée... J'ai vu des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur ; mais que de nuances m'étaient inconnues avant que je la connusse. »

L'année suivante, ce fut au tour de d'Alembert de tomber gravement malade, et, comme il avait fait près d'elle, Mlle de Lespinasse s'établit à son chevet, dans le galetas qu'il occupait depuis quarante cinq ans, chez la femme du menuisier, sa mère nourricière, qu'il n'avait jamais quittée. Sitôt guéri, il alla passer quelques semaines chez le financier Watelet ; « on a sevré d'Alembert », dit plaisamment Duclos. Sur les instances de ses amis, il abandonna son logis malsain et exigü et loua un petit appartement dans la maison de Mlle de Lespinasse. Alors commença cette existence commune qui devait durer onze ans, et que les contemporains, après en avoir souri, devaient trouver si naturelle. « On dit toujours que M. d'Alembert épouse Mlle de Lespinasse, écrit La Condamine en 1766. Ce qui est certain, c'est qu'ils logent ensemble. » Ils ont vécu ensemble « liés de confiance et d'amitié », dit Mme de la Ferté-Imbault, qui ne les aime pas ; « en tout bien et en tout honneur », dit Rousseau, « et cela ne peut même s'entendre autrement ». Sur ce dernier point, si délicat, nous nous abstiendrons de citer les témoignages, nombreux et concordants, parmi lesquels il en est qui sont adressés ingénument à d'Alembert lui-même.

D'Alembert était alors, presque à l'égal de Voltaire, une gloire européenne. Pourtant, comme Mlle de Lespi-

nasse, c'était un enfant naturel ; fils de Mme de Tencin, il avait, lui, été abandonné par sa mère et élevé par la menuisière pour qui il garda toujours une noble reconnaissance. Son génie mathématique, précocement révélé, l'avait mis, très jeune, hors de pair, et son humeur aimable et gaie avait charmé Mme Geoffrin, le président Hénault et Mme du Deffand. C'est chez Mme du Deffand qu'il connut Julie ; il l'aima discrètement, mais non sans que la clairvoyante aveugle s'en aperçût et manifestât son dépit de cette infidélité sentimentale. Après des brouilles suivies de réconciliations, d'Alembert montra qu'il avait fait son choix : durant le voyage qu'il fit en 1763 près de Frédéric II, Mme du Deffand ne reçut qu'une fois des nouvelles de Berlin, alors que chaque courrier apportait une lettre à sa compagne. Rien de surprenant à la rupture qui se produisit en 1764. Hôte presque journalier de Mme du Deffand pendant vingt ans, d'Alembert désormais ne retournera plus chez elle.

Les premières années de cette vie en commun s'écoulèrent pour lui et pour Mlle de Lespinasse dans une intimité paisible qui, malgré la différence des sentiments qui les liaient, fut douce pour tous deux. Le matin d'Alembert travaillait. En général, il s'occupait d'algèbre, de géométrie ou de mécanique ; mais le champ de son activité débordait les mathématiques. L'*Encyclopédie*, il est vrai, s'achevait, et d'ailleurs, depuis 1759, d'Alembert avait cessé d'y apporter sa collaboration, importante et variée même en dehors du *Discours préliminaire* qu'il avait rédigé ; toutefois, il n'avait pas renoncé à la philosophie des sciences, ni à ses théories sur les fluides et sur les causes des vents, qu'il exposait et discutait dans sa correspondance avec ses collègues de Berlin et de Saint-Pétersbourg. De même, il poursuivait ses études sur la musique, quoiqu'il eût suspendu les recherches entreprises naguère avec Rameau sur la nature de la gamme et la fonction des harmoniques. Dans la *Liberté de la Musique*, tout en protestant contre l'expulsion des Bouffons italiens, il montre quel novateur

fécond fut Rameau : ses contemporains lui doivent l'éducation de leur oreille. Chargé par l'Académie française, dont il devient en 1772 le secrétaire perpétuel, de prononcer les éloges des confrères morts, il n'accomplit pas cette tâche machinalement, il s'y adonne avec intérêt, parce qu'elle le fait pénétrer dans les domaines les plus divers de la pensée, et il renouvelle le genre de l'Éloge académique créé par Fontenelle.

Mais, en cet heureux temps, des travaux si variés n'en laissent pas moins de longs loisirs : d'Alembert est toujours libre pour rejoindre Julie. Ils dînent ensemble rue de Bellechasse ou, le lundi et le mercredi, chez Mme Geoffrin. D'Alembert sert de secrétaire à son amie : bon nombre des lettres de Julie à Condorcet, par exemple, sont écrites de sa main et coupées par lui de remarques ou de parenthèses. Puis ce sont les visites, les courses de l'après-dînée. Vers cinq ou six heures, on rentre. Les amis de Mlle de Lespinasse savent la trouver chez elle, et savent y trouver d'Alembert.

Le portrait du philosophe par La Tour nous donne l'impression d'une personnalité originale : beau front, regard intense, mais sans éclat, rides précoces autour de la bouche, air spirituel, mais point gai, plutôt mélancolique. A l'appui de ce caractère, nous pouvons regarder au musée de Grenoble la peinture de Tocqué, probe, ferme et sans charme. Le buste de Caffieri a plus d'élégance, il donne à d'Alembert un nez moins camard, une bouche plus fine ; mais la structure générale du visage, mais l'expression sont les mêmes.

L'abbé Galiani raconte à d'Alembert l'idée que se font de lui les Napolitains : « On veut par force que vous soyez grand comme saint Christophe, sérieux et barbu comme le Moïse de Michel-Ange. » En fait, tel que Galiani le décrit au marquis Tanucci, le philosophe est « de petite taille, de physionomie aimable et de manières douces », d'ailleurs « jamais bien vêtu ni de bon goût... Dans la conversation, il a la franchise et la bouffonnerie italienne et non l'affectation pédante des petites maîtres français. Il conte volontiers des histoires

et avec grâce. » Tout le monde n'est pas d'accord sur cette grâce. Mme de Genlis, à laquelle d'Alembert n'avait sans doute pas payé le tribut d'hommages qu'elle escomptait de chacun, est moins indulgente : « Il avait une figure ignoble, il contait des historiettes burlesques, avec une voix de fausset aigre et criarde. » Mais Mme Necker dit, au contraire, à propos de ses « contes si célèbres » : « Sa plaisanterie était un je ne sais quoi qui tenait beaucoup plus à sa physionomie et au son de sa voix qu'à ce qu'il disait. » A propos du talent d'imitation qui avait valu à d'Alembert ses premiers succès chez Mme du Deffand et chez Mme Geoffrin, Chamfort avait fait une épigramme :

Je change à mon gré de visage,
Je deviens tour à tour d'Angeville, Poisson,
Rimeur, historien, géomètre, bouffon ;
Je contrefais même le sage.

La malveillance de ce dernier trait n'est confirmée par rien. Quel hommage singulier nous trouvons au contraire sous la plume d'un éternel sceptique, quand Galiani définit d'Alembert : « homme droit et d'une honnêteté suprême » !

Quoique Rousseau lui pardonne mal l'article de l'*Encyclopédie* qui réclame l'ouverture d'un théâtre dans la vertueuse Genève, quoiqu'il arrive à Diderot de le traiter de « petit fou » dans une lettre où il parle de « son impétuosité puérile », malgré des boutades, les milieux philosophiques l'aiment et l'admirent. Même en dehors d'eux il provoque de solides sympathies. « Ses lumières, ses talents en ont fait, écrit Mme Necker, un de ces hommes rares qu'on aime sans les connaître, par respect pour soi-même, et dont les âmes les plus faibles ont la vanité d'être enthousiastes. » Et Guibert : « Il est le premier de nos philosophes, le premier de nos gens de lettres, parce que lui seul joint au génie une constance de principes, une pratique de la philosophie, un désintéressement, une élévation, une bonté, tels que je

n'en connais point. » Plus tard, d'Angiviller évoque avec regret ce « profond et bon d'Alembert que j'aimais..., philosophe intrépide et enfant, tour à tour emporté, colère, gai et sensible à la fois, tantôt enfoncé dans les méditations les plus abstraites et les plus profondes, tantôt se livrant avec transport à la gaieté la plus vive et la plus folle, et toujours naturel dans tous ses excès. La vérité était dans son caractère, et dans sa tête elle empruntait toutes les couleurs ; mais on la reconnaissait toujours en lui, hors lorsqu'il la recevait barbouillée par Voltaire. »

« Esclave de la liberté », il garde en toute circonstance un goût presque farouche de l'indépendance. Sa fierté repousse les offres flatteuses et lucratives qu'il reçoit de Frédéric II ou de Catherine. « C'est un Diogène qu'il faut laisser dans son tonneau », disent les *Mémoires secrets*. Nature contradictoire, (« un volcan couvert de neige », selon Condorcet), il est parfois brillant dans le monde, mais il est timide avec ce qu'il aime : il pourra être le centre du salon de Mlle de Lespinasse, partager sa vie ; il n'osera jamais lui exprimer formellement le sentiment qu'il lui a voué et ne recevra pas d'elle les confidences qu'obtiendront Suard et Condorcet.

Ceux-ci sont, avec d'Alembert, les plus fidèles amis de Mlle de Lespinasse. On retrouve Suard chez Mme d'Épinay et surtout chez Mme Geoffrin. Il est beau, il charme, il est sensible, et sa sensibilité le rend cher à toutes les femmes ; il connaîtra le premier secret de Julie, la soutiendra dans sa douleur, dans ses remords. Elle, de son côté, pratique à ses heures, pourvu que ce ne soit pas à son propre avantage, se préoccupe de la carrière de Suard, elle tente de le faire nommer secrétaire de la Librairie, le fait par deux fois élire à l'Académie.

Mais elle tient plus encore à Condorcet : « Je ne puis exprimer mon affection pour M. de Condorcet et M. d'Alembert qu'en disant qu'ils sont identifiés avec moi... ils ne troublent pas mon âme, mais ils la remplissent. »

Condorcet, elle le traite comme un enfant, le conseille

et le morigène : « Il ne faut pas vous mettre le corps en deux, comme un prêtre qui dit le *Confiteor* à l'autel... Vos cheveux sont coupés si près de votre tête en occiput qu'à la fin vous aurez la tête trop près du bonnet... Il faut, s'il vous plaît, écrire plus gros et plus noir ; il faut aussi plier vos lettres avec moins de tortillage. » Néanmoins, Julie trouve aussi en le « bon » Condorcet un appui constant et affectueux. Elle épanche auprès de lui sa tristesse et sa lassitude de la vie. Sauf pendant les courts voyages qui nous ont valu leur correspondance, il vient tous les jours rue de Bellechasse.

Mais Condorcet n'est pas de ceux qui animent un salon. Quoique « la réputation dont il jouit en Europe » soit due à son génie mathématique, sa pensée pourtant n'en est pas absorbée. « Il n'ignore rien, pas même les choses les plus disparates à ses goûts et à ses occupations : il saura les formules du Palais et les généalogies des gens de la cour, les détails de la police et le nom des bonnets à la mode... Vous en concluez que sa conversation est animée et pleine d'agrément. Eh bien ! il ne cause point en société : il y parle quelquefois, mais peu, et il ne dit jamais que ce qui est nécessaire aux gens qui le questionnent ...Il dédommage bien, dans l'intimité, du silence qu'il garde en société... Il a de la gaieté, de la méchanceté même, mais de celle qui ne peut nuire et qui prouve seulement qu'il pense tout haut avec ses amis et que rien de ce qui tient à la connaissance des hommes ne peut lui échapper. » Mais « aucun des mouvements de son âme ne se peint sur son visage. » Et pourtant cette âme est « ardente et pleine de feu s'il s'agit de défendre les opprimés, ou... ce qui lui est plus cher encore, la liberté des hommes ».

Julie veillera sur les travaux de Condorcet : elle discutera ses *Lettres d'un Laboureur de Picardie*, écrites pour soutenir Turgot ; elle réglera l'ordre de publication de ses *Lettres sur le Commerce des Grains* ; elle assistera à la genèse de l'ouvrage où se résume sa pensée, cette *Esquisse d'un Tableau des Progrès de l'Esprit humain*, qu'il achèvera pendant les terribles journées de 93 où,

traqué, il vivra en se cachant avant de s'empoisonner. Mais elle tentera vainement d'obtenir qu'il modère son ton dans les controverses ou même qu'il s'abstienne d'injurier ses adversaires ; surtout elle ne saura l'empêcher de disperser sa pensée et de s'interdire ainsi les découvertes que ses contemporains attendaient de lui.

A suivre les relations quotidiennes que Mlle de Lespinasse entretient avec d'Alembert, Suard et Condorcet, on comprend son exclamation : « Oui, en vérité, je suis quelquefois tentée de m'enorgueillir du bonheur inouï d'avoir pour amis intimes les plus excellents hommes de leur siècle, et qui les auraient honorés tous. »

Les autres amis intimes de Mlle de Lespinasse font partie de la haute noblesse. La plus constante et la plus tendre, c'est la duchesse de Châtillon, la fille laide de cette duchesse de la Vallière, d'une merveilleuse beauté, que tout son temps admira. Toute jeune, elle a connu Julie chez Mme du Deffand et s'est prise pour elle d'un enthousiasme et d'une affection qui ne se démentiront jamais. Julie accueille d'abord assez froidement ses avances, mais peu à peu se laisse toucher ; elle finit par trouver quelquefois dans cette âme aimante un refuge contre la froideur de Guibert : « Vous n' imaginez pas tout ce qu'elle invente pour aller jusqu'à mon cœur... Elle exige si peu, elle donne tant. » Les rapports de Julie avec la comtesse de Boufflers et Mme de Marchais suivent une courbe inverse ; d'abord pleins de sympathie, ils se troublent quand elle soupçonne que les flatteries prodiguées par ces femmes d'esprit au génie littéraire de Guibert, l'intérêt qu'elles manifestent pour ses œuvres, peuvent leur valoir la complaisance de l'auteur ; ce sont alors des épigrammes, des critiques, qui mènent à la brouille. Au contraire, l'intimité est sereine avec la bonne et intelligente duchesse d'Anville, l'amie des Encyclopédistes.

Envers ces « femmes d'un haut rang », Julie montrait la « noble aisance qui, en accompagnant le respect, oblige à un retour d'égards la personne qui le reçoit. Elle rendait à leur état ce qu'elle eût au besoin refusé à

leur orgueil ; mais on n'était jamais tenté de se laisser aller à ce sentiment auprès d'elle. »

Le duc de la Rochefoucauld accompagnait chez Mlle de Lespinasse sa mère, la duchesse d'Anville. Il y retrouvait le marquis d'Ussé, qui montrait déjà sa sympathie à Julie quand elle était chez Mme du Defland, l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, le futur ministre, l'archevêque de Bordeaux, Boisgelin de Cicé, qui « parle de la religion comme Fénelon et de la liberté comme Necker », et puis le comte d'Andézy, les Saint-Chamans, le chevalier de Chastellux. Celui-ci, petit-fils de d'Aguesseau, homme du monde accompli, goûte la vie de cour, mais écrit et aime les lettres. Son livre *De la Félicité publique* montre qu'il participe aux préoccupations politiques des philosophes. Son esprit est singulier, parfois brumeux, parfois brillant. « Une idée qu'on jetait dans son cerveau était comme une sorte de filet qui retient les idées des autres », explique un peu confusément Mme Necker. Il disait à des jeunes femmes qui dissertaient de la passion ce qu'il n'eût pu dire à Julie : « Vous êtes semblables à ces paresseux qui aiment à lire des histoires de voyage. » Julie apprécie sa conversation plus que sa personne, il est trop mondain pour lui plaire vraiment : « Il me disait, l'autre jour encore, que son plaisir était de faire effet. » Mais il est assidu, agréable, et, en 1774, « animée » par l'intérêt qu'il y porte, elle prépare son élection à l'Académie.

La présence de tant d'amis titrés ne fait pas du salon de Mlle de Lespinasse un salon mondain ; de même, cette influence sur les élections académiques et la présence d'écrivains nombreux n'en font pas un salon littéraire, pas plus d'ailleurs que ne le vouent à la musique la passion de Julie pour cet art ni les controverses fréquentes et parfois acrimonieuses qu'on y peut entendre sur les opéras de Gluck ou ceux de Grétry. Pourtant elle lit beaucoup, et sa sensibilité littéraire est vive, son jugement original et vigoureux, ses préférences catégoriques. « Tout ce qui était fort plaisait à son caractère et tout ce qui était fin ou profond plaisait

à son esprit. » Guibert marque ainsi le contraste qui frappait dans ses goûts. « Elle ne pouvait supporter ce qui sentait l'effort et l'apprêt ; elle aurait presque préféré le rude et l'ébauché à ce qui était trop précieux et trop fini. » Et cependant elle reproche à Guibert la négligence de ses ouvrages, elle lui prêche sans se lasser le travail du style. Toutefois « les ouvrages inégaux imparfaits, bizarres même, obtenaient grâce à ses yeux, pourvu qu'elle y trouvât quelque trait de génie ou de sensibilité ». Aussi Shakespeare l'attire en même temps qu'il l'irrite ; c'est d'Alembert qui affermit ici son goût chancelant. « Elle s'était nourrie de Racine... elle faisait ses délices de Tacite et de Montesquieu.. elle adorait Sterne », et elle s'amusera à ajouter deux chapitres au *Voyage sentimental*. Quoique fille du XVIII^e siècle, elle lit Pascal et adresse à Condorcet un commentaire enthousiaste sur sa lecture.

Son éclectisme, elle ne l'ignore pas et s'en félicite : « Je suis assez heureuse pour aimer à la folie les choses les plus opposées... Je ne compare rien, je jouis de tout... M. d'Alembert a été voir *Arlequin* : il aime mieux cela qu'*Orphée* ; tout le monde a raison, et je suis loin de critiquer les divers goûts, tout est bon. »

Mais sa capacité d'apprécier les œuvres les plus opposées n'empêche pas Mlle de Lespinasse d'être clairvoyante, ni d'être sévère à l'occasion. Elle l'est pour les comédies fades de Dorat, qui lui attribuera son échec à l'Académie ; elle l'est pour Collé, dont la vulgarité la rebute. Elle peut même l'être pour ses amis ; elle reçoit avec plaisir le poète Thomas ; mais, quoique prévenue en sa faveur, elle ne goûte pas son *Éloge des Femmes* : « Je ne dirai pas qu'il manque quelque chose à M. Thomas, car il regorge, ou plutôt je dirai que ce qui lui manque, en effet, c'est... qu'il croit devoir tout dire. » Elle montre le même discernement, plus méritoire, quand elle critique Guibert ; mais, alors, elle cherche à se faire illusion en soulignant la valeur des intentions à défaut de la réussite, et elle cache son doute devant les autres.

Elle juge aussi sûrement la musique. Après avoir entendu *Céphale et Procris* à l'Opéra, elle trouve que cette œuvre « a les pâles couleurs ; il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux... Quand on est bien fait dans sa petite taille. il est dangereux et sûrement ridicule de monter sur des échasses. On tombe sur le nez et les passants rient. »

Mais, quand elle est touchée, elle perd tout son sang-froid ; et rien ne la touche comme la musique, Gluck surtout : « Il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique ; mais c'est un bien qu'on appellerait douleur. Je voudrais entendre dix fois par jour cet air qui me déchire et qui me fait jouir de tout ce que je regrette : j'ai perdu mon Eurydice. Je vais sans cesse à Orphée et j'y suis seule... enfermée dans une loge. » Et un autre jour : « Je sors d'Orphée ; il a amolli, il a calmé mon âme. J'ai répandu des larmes, mais elles étaient sans amertume... Je pleurais ce que j'ai perdu et je vous aimais ! mon cœur suffisait à tout... La musique a été inventée par un homme sensible qui avait à consoler des malheureux... Mon âme est avide de cette espèce de douleur. »

Chez elle, c'est surtout avec l'abbé Arnaud qu'elle s'entretient de musique. Gluckiste enragé, l'abbé est toujours en conflit avec Marmontel, qui soutient Piccini. Ils échangent de virulentes épigrammes :

Ce Marmontel, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.

A ces gracieusetés répond le couplet :

L'abbé Fatras
De Carpentras
Demande un bénéfice.
Il l'obtiendra,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.

D'ailleurs, c'est chez Mme Necker que le conflit entre les deux amateurs prendra toute son ampleur.

Malgré son piccinisme, Marmontel est chez Mlle de Lespinasse un hôte habituel ; mais on y voit plus grand que lui, parfois Rousseau, parfois Diderot et Grimm. mais non Buffon que Mlle de Lespinasse avait voulu connaître et qui, chez Mme Geoffrin, lui avait vivement déplu. Morellet raconte la scène. Félicité sur la clarté de son style : « Oh ! diable, dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi-fermés, et avec un air moitié niais, moitié inspiré ; oh ! diable, quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches... Elle n'en revint pas de toute la soirée. » De Morellet tous goûtent la clarté d'esprit. Puis viennent ceux qu'on nomme les poètes : Saint-Lambert, Roucher, Bernardin de Saint-Pierre à ses débuts. On fait, à l'occasion, la lecture d'une œuvre nouvelle : un jour, on lit un conte de Marmontel ou un livret d'opéra-comique qu'il a composé ; un autre jour, le poème des *Mois* de Roucher, que Julie admire chaleureusement, une traduction de Théocrite, l'*Éloge de La Fontaine* de Chamfort, ou le *Voyage à l'Ile-de-France* de Bernardin de Saint-Pierre.

Ce *Voyage à l'Ile-de-France*, expurgé pour ne pas blesser les milieux officiels, n'a guère de succès auprès des hommes ; mais les descriptions de nature qu'il contient plaisent aux femmes, que Rousseau a préparées à les goûter. Saint-Pierre, toutefois, est d'une vanité ombrageuse, il a toujours peur qu'on se moque de lui. Après une explication difficile avec son éditeur, il va, comme un enfant, raconter l'histoire rue de Bellechasse, et il est furieux de ne provoquer aucune émotion : « Mlle d'Espinasse (*sic*) m'offrit des bonbons en me disant : « Vous valez mieux que nous. Mangez-en, vous êtes bon et doux. » Ceci lui paraît une insulte. Bientôt il se brouille avec d'Alembert et Condorcet, parce qu'ils ne profitent pas, pour lui procurer une place, de leur intimité avec Turgot devenu ministre. « S'ils avaient été mes amis, en auraient-ils agi ainsi ? » demande-t-il à Mme Necker dans une

grande lettre d'apologie. « Les pensions, les emplois faciles, les bagues au doigt se distribuaient à leurs clients ; ils ne me parlaient à moi que de m'expatrier, quoique je leur en eusse témoigné la plus grande répugnance. »

Turgot, en effet, est un familier de Mlle de Lespinasse, un de ceux qui lui inspirent l'amitié et surtout l'estime la plus vive. Avec lui ce sont les problèmes économiques et politiques que l'on passe en revue rue de Bellechasse. Sa présence y mettait d'abord à l'ordre du jour la question que nous allons voir préoccuper l'opinion publique : la liberté du commerce des grains, sur laquelle les controverses se feront plus ardentes lorsqu'il sera ministre.

Dès 1768, les *Nouvelles à la main* annoncent que « les économistes ont établi des calculs d'après les extraits des registres des fermes, indiquant l'entrée et la sortie des blés et des farines. Il en résulte que ce n'est point à l'exportation qu'il faut attribuer la disette des blés en France, puisqu'il en est resté beaucoup plus qu'il n'en fallait pour nourrir tous les habitants ».

Que de thèmes de conversation offrait aux amis de Mlle de Lespinasse la lettre que Turgot lui écrivait en 1770, critiquant le traité composé sur ce sujet par Galiani, cette œuvre d'amateur, au surplus incohérente. « Vous croiriez que je trouve son ouvrage bon, et je ne le trouve que plein d'esprit, de finesse, de bonne plaisanterie... Mais je pense que tout cela est de l'esprit infiniment mal employé et d'autant plus mal qu'il aura plus de succès et qu'il donnera un appui à tous les sots et les fripons attachés à l'ancien système. Il a l'art de tous ceux qui veulent embrouiller les choses claires... L'abbé Galiani, commençant par Genève pour traiter la question du commerce des grains, ressemble à celui qui, faisant un livre sur les moyens qu'emploient les hommes à se procurer la subsistance, ferait son premier chapitre des culs-de-jatte... Je n'aime pas non plus à le voir toujours si prudent, si ennemi de l'enthousiasme, si fort d'accord avec tous ces gens qui sont fort aises qu'on

laisse aller le monde comme il va, parce qu'il va fort bien pour eux, et qui, comme disait M. de Gournay, ayant leur lit bien fait, ne veulent pas qu'on le remue. »

L'arrivée de Turgot aux affaires provoque l'allégresse de tous les amis de Mlle de Lespinasse. Il n'est réforme souhaitée que l'on n'attende de lui, d'autant plus que Louis XVI lui témoigne d'abord beaucoup de sympathie et paraît déterminé à le soutenir. Julie, que la mort de M. de Mora a plongée à ce moment-là dans le deuil le plus cruel, ne peut cependant pas ne pas partager l'espoir de tous ceux qui aspirent à une transformation du régime. L'intérêt qu'elle porte aux affaires publiques, son enthousiasme pour la liberté, son dégoût pour le pouvoir absolu (si vif que, seule dans tous les milieux philosophiques, elle étend cette répugnance au gouvernement de la Russie et à la personne de Catherine), sa foi en des institutions « républicaines », toute sa passion politique s'émeut. Elle envoie à Condorcet des brochures, dont l'une est de Voltaire qui s'associe à l'ivresse générale : « L'autre feuille est du vieillard de Ferney, qui a la vigueur, la gaieté et la frivolité de vingt ans... ce qu'il dit sur l'édit de M. Turgot est vraiment touchant : L'humanité tenait la plume et le roi a signé. »

Que la joie de Julie soit absolument désintéressée, tous les documents que nous possédons en font foi. C'est avec vigueur et non sans irritation qu'elle s'élève dans ses lettres à Guibert contre le conseil de soumettre à Turgot le règlement d'une affaire personnelle, pour lequel l'intervention du ministre serait décisive ; elle a toujours les mêmes scrupules que dans sa jeunesse, lorsqu'elle a remis à son frère l'argent que sa mère, en mourant, lui avait donné pour elle seule.

En France, cependant, les égoïsmes se ressaisissent ; les intérêts menacés par Turgot s'organisent ; spéculateurs et privilégiés veulent résister aux édits qui établissent la libre circulation des grains, abolissent la corvée, modifient la taille, suppriment les jurandes et les maîtrises, préparent un système d'impôts plus équi-

table. C'est la Guerre des Farines. Julie écrit à Condorcet : « Oh ! il n'y a pas de repos pour une âme animée de l'amour du bien. C'est bien certainement la passion la plus malheureuse que puisse avoir un homme en place... Notre ami en sera la victime. On vous aura mandé tous les troubles de ces jours-ci. On vous aura dit que les révoltes étaient prévues. Notre ami est resté calme dans l'orage ; son courage et sa bonne tête ne l'ont point abandonné ; il a passé les jours et les nuits à travailler... Pour moi qui n'ai ni son courage ni ses vertus, je me sens pénétrée de tristesse et de terreur... Le roi a montré dans toute cette affaire beaucoup de sagesse, de bonté et de fermeté. N'est-il pas désolant de voir qu'avec un roi qui veut le bien et un ministre qui en a la passion, ce soit le mal qui se fasse et que la grande partie du public ne veuille que le mal ? » Même au fort de ses responsabilités, Turgot trouve parfois le temps de venir causer avec Mlle de Lespinasse ; ces visites lui sont un plaisir, mais elle ne s'en enorgueillit pas.

Ce n'était pas seulement par Turgot qu'elle touchait au gouvernement. Malesherbes aussi était un de ses fidèles, et elle l'admirait affectueusement. Il était à ses yeux le modèle du citoyen, ce directeur de la Librairie qui a rendu tant de services à la pensée, facilité la publication de l'*Encyclopédie*, sauvé l'*Émile*, ce ministre intègre et généreux qui a voulu instaurer en France la liberté individuelle, abolir les lettres de cachet et qui devait prouver sa grandeur d'âme au tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud. En ces temps plus paisibles il écrivait à d'Alembert : « Mon principe de la liberté n'est pas restreint à la littérature, et j'incline beaucoup à l'étendre jusqu'à la science du gouvernement, sans même en excepter la critique des opérations du ministère. Je ne suis pas le maître de donner cette liberté aussi entière que je le désirerais sur les autres administrations ; mais, pour la mienne, personne ne peut se plaindre que je l'abandonne. » Mlle de Lespinasse voit avec fierté que d'autres, des étrangers même, l'apprécient comme elle, et cite joyeusement le jugement de Shel-

burne, le ministre anglais, qui dit de Malesherbes : « J'ai vu pour la première fois de ma vie ce que je ne croyais pas qui pût exister. C'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance, et qui, cependant, est plein de vie et de chaleur... J'ai beaucoup voyagé et je n'ai jamais rapporté un sentiment aussi profond. Si je fais quelque chose de bien dans tout le temps qui me reste à vivre, je suis sûr que le souvenir de M. de Malesherbes animera mon âme. »

Toutes les réformes qu'ont tentées Malesherbes et Turgot, on en avait discuté chez Mlle de Lespinasse, elle caressait l'espoir de les voir réaliser. D'Alembert, Condorcet s'associaient étroitement à ses aspirations vers un régime plus juste et plus humain.

Ces tendances, libérales plutôt que philosophiques, sont celles aussi des étrangers qu'elle reçoit. Sans doute le corps diplomatique, déjà rencontré chez Mme Geoffrin, fréquente également le salon de la rue de Bellechasse, surtout Caraccioli, Creutz et Gleichen. En outre elle voit beaucoup Hume, à un moment où, d'après Horace Walpole, l'anglomanie consiste en un triple engouement, pour le whist, pour Clarisse Harlowe et pour Hume. Historien et philosophe, esprit distingué malgré sa lourdeur et sa vulgarité, sympathique malgré sa froideur, Hume est l'objet de mille prévenances chez Julie ; on y commente d'ailleurs ses *Essais*, récemment traduits par le *Journal étranger*, ses *Recherches sur les Principes de la Morale*.

A la fin du séjour qu'il a fait à Paris en 1766, Hume, persuadé par Mlle de Lespinasse et par la comtesse de Boufflers, remmène en Angleterre Rousseau qui a dû fuir la Suisse. L'attendrissement universel les accompagne : « On ne se figurait plus, écrit Garat, Hume et Jean-Jacques que dans les bras l'un de l'autre, que baignés de larmes de joie et de reconnaissance ; et leur bonheur, ouvrage de leurs vertus, prête dans Paris des forces à la philosophie. » Mais, quelques mois après, éclate la nouvelle de leur rupture ; on colporte dans les milieux philosophiques les lettres où ils échangent

l'épithète de scélérat. La Condamine raconte ainsi le scandale : « Il y a à Paris (et, dit-on, entre les mains du baron d'Holbach) une lettre de M. Hume... Le philosophe écossais s'y plaint amèrement du Genevois, qu'il avait, comme vous savez, conduit à Londres... J'ai lu une lettre du même M. Hume qui chantait les louanges de la candeur, de la bonhomie et de la facilité à vivre de M. Rousseau. La lettre du baron chante la palinodie ; l'auteur prétend qu'il a réchauffé un serpent dans son sein. Toute la querelle vient de ce que M. Hume a obtenu du roi d'Angleterre une pension pour l'auteur de l'*Émile*. Celui-ci prétend que c'est de quoi le déshonorer. L'autre assure qu'il a agi de son mieux. » L'émoi est intense dans les milieux philosophiques : « Si le roi d'Angleterre avait déclaré la guerre au roi de France, on n'en eût pas fait plus soudainement le sujet de toutes les conversations. » Un jury se réunit chez Mlle de Lespinasse ; auprès d'elle, siègent d'Alembert, Turgot, Marmontel et Morellet ; il conseille à Hume de se défendre, mais sans violence. Comme d'Angiviller, il se souvient que Rousseau vit « solitaire, négligé, désintéressé, fier et pauvre ». Bientôt, on découvre que l'inquiétude ordinaire de son caractère avait été irritée par une lettre blessante que Walpole lui avait adressée comme venant de Frédéric II.

Un Anglais autre que Hume a, un peu plus tard, pris une grande place dans le salon de Mlle de Lespinasse, c'est Shelburne, le collaborateur de Pitt et le chef des whigs pendant le ministère tory de lord North. « Oui, c'est justement cela qui fait que je l'estime et que je l'aime, d'être le chef de l'opposition. » Elle admire en lui, comme en Turgot, un homme d'État qui n'a pas d'autre objet que le bien public. « Savez-vous comment il repose sa tête et son âme de l'agitation du gouvernement ? C'est en faisant des actes de bienfaisance dignes d'un souverain ; c'est en créant des établissements publics pour l'éducation de tous les habitants de ses terres ; c'est en entrant dans tous les détails de leur instruction et de leur bien-être. » Mais qu'un tel ministre

est mieux à sa place en Angleterre qu'en France ! « Ah ! le président de Montesquieu a raison : le gouvernement fait les hommes. Un homme doué d'énergie, d'élévation, de génie, est dans ce pays comme un lion enchaîné dans une ménagerie, et le sentiment qu'il a de sa force le met à la torture. »

Nous saisissons ici sur le vif l'imagination de Mlle de Lespinasse, le don qu'elle a de se placer par la pensée au cœur même d'un autre être. Elle sait toujours ce qui touche celui qui est près d'elle : « De quelque sentiment qu'on eût l'âme remplie, explique Guibert, elle faisait éprouver le besoin de le lui communiquer. » Elle fait naître la confiance par une sympathie toujours prête, pourvu que l'interlocuteur soit « vrai », et par un sens délicat du mérite de chacun. « C'est un sentiment vif des agréments des autres qui leur faisait croire que j'étais aimable. » Aussi, « elle semblait avoir le secret de tous les caractères, la mesure et la nuance de tous les esprits ». Cette intuition et ce goût donnent à son accueil une valeur toute particulière et créent autour d'elle une atmosphère qu'on ne respire pas autre part. Dans bien des salons, ceux qu'on recherche, ce sont les autres commensaux ; chez Mlle de Lespinasse, c'est d'abord elle-même. « Tout le monde convient, dit Grimm dans la *Correspondance littéraire*, que, si le nom de M. d'Alembert les avait d'abord attirés, elle seule les avait retenus. » Nul ne peut rester insensible au rayonnement de sa pensée toujours vivante, et, comme dit l'abbé Morellet, « de ce caractère ardent et noble ». Nul non plus ne peut résister à son incomparable naturel : « Vous connaissez une personne qui a été toute sa vie dénuée des agréments de la figure, et des grâces qui peuvent plaire, intéresser et toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvait le prétendre. Savez-vous le mot de cela ? C'est qu'elle a toujours eu le vrai de tout et qu'elle y a joint d'être vraie en tout. »

Quelques témoignages font percevoir la qualité en

quelque sorte musicale des réunions dont elle est l'âme. « Son génie était présent partout, continue Grimm, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun. » Et Marmontel : « Ce cercle était formé de gens qui n'étaient point liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que, lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument montées par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie ; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher ; je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus que, pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire. »

Du génie ! le mot vient spontanément sous la plume qui évoque la magicienne conduisant le chœur qu'elle anime. Tel l'artiste maître de ses moyens, elle sait communiquer à tous l'émotion que lui inspire une chose belle ou une idée généreuse. Mais comme le génie, son art, pour spontané qu'il soit, n'est pas sans contrainte. « Il y a une certaine heure dans la journée, confie-t-elle à Condorcet, où je monte ma machine morale comme je monte ma montre tous les jours. Et puis, une fois le mouvement donné, cela va plus ou moins bien. J'entends dire que je suis gaie, et cela me ravit que, sans y mettre de fausseté, je puisse parvenir à vaincre ma disposition au point de me faire croire gaie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que personne ne démêle l'effort qu'il me faut pour paraître ce qu'on me juge être réellement. »

Cet effort, Mlle de Lespinasse le fait pour donner à ceux qui viennent le chercher auprès d'elle « le plaisir de la conversation, de la liberté, du repos ». Quelle conversation serait plus brillante et plus profonde ? Julie ne peut souffrir la médiocrité : « Ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme ; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue ; il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même. » Nous connaissons ses familiers. Certes, comme

le dit Marmontel, « les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles ni légères ». Et il évoque « son talent de jeter en avant la pensée et de la donner à débattre à des hommes de cette classe, son talent de la discuter elle-même et, comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence ; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui, d'un coup de baguette, change à son gré la scène de ses enchantements ».

Le plaisir de la liberté ! la largeur d'esprit de Mlle de Lespinasse, son absence de système, la sympathie qu'elle accorde à toute idée et à tout sentiment sincères l'assurent à ses hôtes. Rien ici du scepticisme décevant qui prévaut chez Mme du Deffand, de l'inquiétude qu'éveillent chez Mme Geoffrin les thèses trop hardies, du parti-pris qu'on rencontre chez d'Holbach, de la lourdeur parfois pédante où se complait Mme Necker. Quant à l'impression de repos, elle tient assurément à ce que ces réunions étaient sans apprêt, qu'on y était peu nombreux — six ou huit personnes seulement les jours ordinaires — et qu'on n'y était pas convié à exécuter d'air de bravoure. La réception était d'autant moins formelle que Mlle de Lespinasse, trop pauvre pour donner à dîner, se contentait, selon le mot de Grimm, de « donner à digérer ».

Mais « son économie était si adroite qu'on ne la sentait pas. Elle était toujours mise uniment, mais avec goût... Elle donnait l'idée de la richesse qui, par choix, se serait vouée à la simplicité. » A vrai dire, ce qui est pour Guibert de la simplicité nous paraît encore du luxe ; mais tenons compte du temps et de la mode. Nous pouvons juger, en effet, de la mise de Julie par l'inventaire de ses toilettes. Sa garde-robe nous semble bien fournie. Tirons au hasard d'une armoire « une robe à la polonoise et un jupon de mousseline rayée doublée de taffetas rose, une robe et un jupon de soie abricot garnie de gaze bleue, une robe et un jupon d'étoffe de Marseille, fond blanc rayé rose et gris, une robe et un jupon de mousseline avec fond blanc à petits bouquets, une

robe et un jupon de gros de Tours broché rayé cramoi et blanc. » Dans une autre armoire, regardons « un caraco et un jupon d'écorce d'arbre (?), une robe et un jupon de pékin peint fond mordoré, une robe et un jupon de dauphine noire et blanche ». Quicherat nous renseigne sur quelques-uns des termes employés dans cette liste : un caraco était « une veste de femme à grandes basques. Il formait, avec le jupon à falbalas et le tablier, un costume complet remplaçant la robe. » La polonaise « avait beaucoup d'ouverture au corsage, et une jupe courte, coupée et relevée de manière à former trois pans, deux sur les côtés, qui étaient les ailes et la queue par-derrière ; les manches s'arrêtaient au haut du bras ; l'encolure se perdait sous le contentement, garniture fraisée qui décorait le haut d'une petite veste ».

De ces vestes, ou d'autres, Mlle de Lespinasse ne manque pas. Elle peut choisir entre « huit mantelets de différentes mousselines, dix autres mantelets de taffetas blanc ouatés », parmi des fourrures de tout poil, entre une pelisse de satin fauve garni de petit-gris, une pelisse de satin blanc doublée de renard blanc, une pelisse de satin noir doublée d'hermine..., un manchon de renard bleu, un manchon de coq rouge, un manchon de martre du Canada, un manchon de grèbe ». Il fait froid l'hiver dans son salon comme dans le monde ; mais Mlle de Lespinasse a de quoi se vêtir chaudement.

On peut se plaire à ces frivolités ; mais il faut maintenant aborder des sujets plus graves, considérer la trame douloureuse de cette vie chatoyante. Depuis 1767, le salon de Mlle de Lespinasse n'est plus pour elle que le cadre qui entoure un être unique, unique en deux incarnations, à qui elle rapporte en son cœur tous les propos, tous les objets d'intérêt, et les hommages rendus à l'amie de tant de grands esprits, à la reine d'un cercle si flatteur. Son charme frémissant est senti par tous ceux qui l'entourent ; mais la source, désormais, en est dans l'amour.

Julie alors a trente-cinq ans ; elle aime tard, et elle aime plus jeune qu'elle.

Parmi les étrangers qu'elle recevait, les Espagnols tenaient une grande place : Fuentès, Aranda, Villa-Hermosa, Magallon. A tour de rôle, le comte de Fuentès et le comte d'Aranda avaient gouverné et transformé la traditionnelle Espagne, chassant les Jésuites, ranimant le commerce et l'industrie. Dans les intervalles, ils représentaient le roi d'Espagne auprès de Louis XV. En 1764, le marquis de Mora, fils de Fuentès et gendre d'Aranda, était venu rejoindre à Paris son père alors ambassadeur. Élevé par un précepteur français, il était, à vingt ans, pénétré de pitié pour « le sort de l'humanité » et de zèle pour ses « droits opprimés ». Ce sont ces tendances qui le font d'abord se plaire chez Mlle de Lespinasse. Elle-même écrit à d'Holbach : « Tous ses premiers mouvements sont l'expression de sa vertu... Si vous saviez combien cette âme honnête a touché la mienne ! » Plus tard, voulant adresser à Shelburne la plus haute louange elle dira de lui : « Voilà l'Anglais qui aurait été digne d'être l'ami du prodige, du miracle de la nation espagnole. » D'Alembert s'associe à l'admiration de Julie ; il fait à Voltaire un vif éloge de Mora, et, après la mort de celui-ci, il le regrettera en des termes qui peuvent nous paraître hyperboliques, mais qui, la part faite au style du temps, montrent la singulière estime que lui avait inspirée le jeune Espagnol : « Quelle perte pour moi qui conserverai jusqu'au tombeau le plus cher et le plus douloureux souvenir de la plus parfaite créature que j'aie jamais connue ! Son esprit donnait au mien une énergie qu'il n'aura plus ; mais je me souviendrai éternellement des instants chers à mon cœur où cette âme si pure, si noble, si forte et si douce aimait à se répandre dans la mienne. »

Les premières années, il ne s'agit sans doute entre Mora et Julie que de sympathie intellectuelle. Mais Mora est beau, généreux, fier ; veuf très jeune, il est malheureux ; et bientôt, à ces charmes troublants, s'ajoute un autre motif d'attendrissement : il est malade.

Il exalte l'imagination de Julie ; il émeut ce qu'il y a en elle de romantique, et ce goût de l'amour qu'ont développé Rousseau et Richardson. Lui, viveur d'abord par désœuvrement de cœur, mais trop noble pour le demeurer, est, de son côté, touché par cette femme qui unit à une intelligence dont l'égale pouvait se rencontrer à Paris une sensibilité incomparable. Les obstacles de l'âge et du rang, de longues séparations, la mort qui plane sur Mora transforment l'inclination en passion.

Nous ne connaissons cette passion qu'indirectement. Les lettres de Mora à Julie ont été, sur l'ordre de celle-ci, brûlées après sa mort par d'Alembert ; celles qu'avait reçues Mora, ou plutôt celles qui lui avaient été adressées ont été retenues ou détruites par sa famille. Les phrases discrètes de Suard, de Condorcet et de Marmontel, qui ont vu Mora « en adoration devant elle », le témoignage solennel que constitue la dernière lettre de Julie à d'Alembert n'évoquent qu'une entité vague. C'est dans les lettres à Guibert que vit encore l'amour de Julie pour Mora.

Car, en août 1772, à la veille d'un de ces douloureux départs de Mora pour l'Espagne — départ qui devait être le dernier, — Julie, dans une réunion à la campagne chez Watelet, rencontra l'homme à qui nous devons de posséder l'expression la plus totale, la plus déchirée, la plus nue de l'amour.

Le comte de Guibert était, à vingt-neuf ans, recherché, fêté, admiré. Auteur d'un traité de tactique à tendances politiques qui enthousiasme son époque et qu'estimera d'ailleurs Napoléon, éloquent jusqu'à fasciner son auditoire, capable de discourir brillamment sur toute matière, il était l'homme à la mode. On attendait de lui de grandes choses : « Ame ardente, dit de Vaines, et qui, de tous côtés, s'élance vers la gloire. » Guibert partageait sur lui-même l'opinion de ses contemporains ; toutefois il ne savait pas encore si ses campagnes futures le mettraient au rang de Turenne, ou si la tragédie qui suivrait son *Connétable de Bourbon* l'égalerait à Corneille. Se faisant peindre, il déclarait : « Il ne faut jamais

faire le portrait d'un homme à qui la postérité ne voudrait pas ériger une statue. » Mme de Staël, clairvoyante, observera : « Il était distrait des autres par sa pensée et peut-être aussi par lui-même. »

Les plus belles dames cèdent à son prestige. Julie, elle, est ensorcelée. Mais elle l'ignore. Pendant plus d'un an, elle déguise et se déguise à elle-même l'attrait qu'elle ressent ; elle se veut, elle est fidèle à Mora. Pourtant les lettres excessives et jalouses que, tandis qu'il court l'Europe, elle adresse à Guibert, sont par trop révélatrices. Elle aime, comme elle n'a jamais aimé Mora. Guibert rentré de son voyage en Prusse, Julie est incapable de résister à la puissance qui l'entraîne ; elle se donne, elle qui, peut-être, n'avait pas appartenu à Mora.

Dès lors, elle est « enivrée d'un poison dont l'effet dure encore » tandis que se dissipe, trop vite, l'illusion qui lui a fait partager l'engouement général. Elle n'est plus qu'une proie éperdue : « Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang ; j'y ai pire que cela, j'y ai ce qui ferait bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement. » Et, en même temps, elle commence à voir Guibert tel qu'il est, vaniteux, superficiel, galant, mais de cœur sec : « Je retiens la moitié de mon âme : sa chaleur, son mouvement vous importunerait, et vous éteindrait tout à fait. »

La passion fougueuse que les sens ont éveillée en elle, elle en éprouve de la honte, une honte que transforme en remords la nouvelle que Mora a succombé le 27 mai 1774, à Bordeaux, en route pour la rejoindre. Mais il n'est pas en son pouvoir de briser la chaîne. « Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir : je n'ai aucune sorte de confiance en vous ; vous m'avez fait le mal le plus profond, le plus aigu qui puisse déchirer une âme honnête ; vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le ciel accordait aux jours qui me restent

à vivre ; enfin, que vous dirai-je ? vous avez tout rempli : le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords. Eh bien ! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. »

Elle est déchirée entre le souvenir et le mal sacré qui la dévore ; son seul appui, elle le trouve en l'ami qu'elle a trahi. Jamais l'image de Mora n'a pu être plus présente en Julie qu'elle ne l'est dans ses lettres à Guibert : « Savez-vous le premier besoin de mon âme quand elle a été violemment agitée par le plaisir ou la douleur ? C'est d'écrire à M. de Mora ; je le ranime, je le rappelle à la vie ; mon cœur se repose sur le sien, mon âme se verse dans la sienne ; la chaleur, la rapidité de mon sang brave la mort ; car je le vois, il vit, il respire pour moi, il m'entend, ma tête s'exalte et s'égare au point de n'avoir plus besoin d'illusion ; c'est la vérité même ; oui, vous ne m'êtes pas plus sensible, pas plus présent que vient de me l'être, pendant une heure, M. de Mora. O divine créature, il m'a pardonné, il m'aimait. »

Elle reporte sur l'amant disparu, qui seul en eût été digne, cet amour qui l'emplit et qu'elle condamne. Déçue par la froideur et la médiocrité de celui à qui elle a sacrifié son respect d'elle-même, elle se réfugie dans l'amour ancien qu'elle magnifie. « Par un bonheur inouï et qui ne devait jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé m'avait donné, abandonné son âme, sa pensée et toute son existence... Quand je lui parlais de la distance immense que la nature avait mise entre nous, j'affligeais son cœur, et bientôt il me persuadait que tout était égal entre nous, puisque je l'aimais... Ah ! si vous saviez, si vous lisiez, comme j'ai fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimée ! Il comparait ce qui l'avait aimé, ce qui l'aimait encore, et il me disait sans cesse : « Oh ! elles ne sont pas dignes « d'être vos écolières : votre âme a été chauffée au « soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être

« nées sous les glaces de la Laponie. » Et c'était de Madrid qu'il me mandait cela ! »

Mais rares sont les moments d'oubli où elle repose dans la pensée de Mora son « âme de feu et de douleur », où elle se souvient avec douceur : « Lui seul m'aura fait connaître le bonheur ; ce n'est qu'à lui que je devrai d'avoir senti quelques moments tout le prix que peut avoir la vie », où elle efface de sa pensée la négligence de Guibert en se rappelant l'ardeur de Mora. Il avait dû aller à Fontainebleau : « L'absence fut de dix jours, j'eus vingt-deux lettres ; mais c'est qu'au milieu de la dissipation de la cour... il n'avait qu'une affaire, il n'avait qu'un plaisir : il voulait vivre dans ma pensée, il voulait remplir ma vie. » Guibert, au contraire, n'a pas interrompu son existence mondaine ; il voyage, il se marie même, sans rompre avec Julie. Et elle, malgré ses révoltes, a besoin de sa présence : « Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir ? J'aimerais le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir parce que c'est plus longtemps ; enfin j'aimerai ce que vous voudrez bien m'accorder. » Pour le voir, elle continue ses réceptions, bien que toute société l'importune : « Il n'y a qu'à *Iphigénie* où il y ait plus de monde qu'il y en a eu, cet après-dîner, dans ma chambre. » Pour le voir, elle brave la cruauté d'entrevues qui la laissent plus affreusement solitaire. « Vous seriez là... je souffrirais, mais je n'envierai pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Tous ces jours passés, vous avez mis mon âme à la torture. Je vous ai vu ce matin : j'ai tout oublié, et il me semblait que je ne faisais pas assez pour vous, en vous aimant de toute mon âme, en étant dans la disposition de vivre et de mourir pour vous. »

Toujours ce don total, cet appel haletant, jusqu'à la lettre d'une ligne où elle résume « le charme et le tourment de son cœur », la lettre sublime et naïve qu'elle date « De tous les instants de ma vie » : « Mon ami, je souffre, je vous aime, je vous attends. »

Malgré l'exaltation qui la soulève parfois : « Oh ! mon Dieu ! que l'on vit *fort* lorsqu'on est mort à tout, excepté à un objet qui est l'univers pour nous », Julie s'épuise dans l'anxiété, la douleur et le remords. Elle rougit devant ses confidants d'autrefois qui voient sa tristesse et le déclin de sa santé : « Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite. » « Consolez-vous, lui écrit Suard, de n'être pas inconsolable. »

Entre Suard, Condorcet, Turgot, toujours fidèles, près de d'Alembert qui se désespère de ne pouvoir lui porter secours, commence sa lente agonie. « Pourquoi, demandera d'Alembert *aux Mânes de Mlle de Lespinasse*, ai-je ignoré moi-même la peine que vous éprouviez de ne pouvoir me parler de vos maux ?... Je me flattais quelquefois de vous rappeler par mes larmes ; mais le triste état de votre machine souffrante et détruite me faisait craindre même de vous attendrir. » Rien n'eût pu « rappeler » Julie ; elle sentait, comme elle l'écrivait à Guibert en ce mois de mai 1776 où elle s'éteignit, « le besoin de mourir ». Et sa dernière lettre contient cet aveu mélancolique, mais déjà résigné : « Si jamais je revenais à la vie, j'aimerais encore l'employer à vous aimer, mais il n'y a plus de temps. »

Sa mort laisse d'Alembert sans force ; il la pleure et ne fait plus que languir. Il parle à ses mânes et leur adresse de tendres reproches. Dans l'*Éloge funèbre de Saci*, qu'il prononce à l'Académie, il formule la vieille espérance à laquelle on eût pu penser qu'il ne croyait plus : « Un sentiment profond et plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne retrouverait plus, et ne pouvant supporter l'idée accablante d'être anéanti pour jamais, a inspiré la raison pour lui faire embrasser... cette attente précieuse d'une existence immortelle, dont le premier désir n'a pas dû naître dans une tête froide et philosophique, mais dans un cœur qui avait aimé. »

Quant aux autres amis, le vide pour eux est immense. Le salon de Mlle de Lespinasse meurt avec elle. Rien ne peut la remplacer pour ceux qui ont vécu dans son

intimité, joui du charme de sa présence. Pourquoi, désormais, se rassembleraient-ils ? « On peut nous appliquer, dit Guibert, ces paroles de l'Écriture : le Seigneur a frappé le berger, et le troupeau s'est dispersé. »

CHAPITRE VIII

DE LA CHEVRETTE AU GRANDVAL

LA CHEVRETTE, « c'est là qu'est la paix, l'amitié, la gaieté, les libertés, le plaisir et le bonheur », écrit Diderot. Sur un ton moins lyrique, la Chevrette, c'est le château voisin de Montmorency, qui, à la mort du fermier général La Live de Bellegarde, est passé avec la charge à son fils, La Live d'Épinay, et où, bon an mal an, dans la fortune et dans les dettes, tantôt tenant table ouverte et jouant la comédie, tantôt cherchant un locataire et acceptant des prêts d'argent de ses valets, vit et reçoit Mme d'Épinay.

Le Grandval, c'est le château près de Champigny et de Grosbois, où Mme d'Aine, belle-mère du baron d'Holbach, et d'Holbach lui-même, réunissent des amis qui travaillent, dorment, se promènent, mangent surtout ou lisent, à leur gré. Mais la causerie est de la promenade et de la table, du soir et du matin.

Les deux sociétés vivent pour nous grâce à Diderot. Il est la vie même. D'Angiviller lui reproche son cynisme et sa confiance en soi, Mlle de Lespinasse, sa « sensibilité à fleur de peau ». Mais, justement, par ses défauts comme par ses qualités, il rend présents pour nous ceux qui hantent ces demeures, leur aspect, leur humeur, leurs liaisons, leurs idées et ces propos à bâtons rompus, où plusieurs sujets s'entremêlent, où plusieurs fils

s'entrecroisent, où l'on passe d'une discussion métaphysique à une plaisanterie obscène. A la Chevrette ainsi qu'au Grandval, c'est Diderot qui est l'animateur. Comme dit Mme d'Épinay, « Diderot est le génie créateur, il secoue son flambeau sur nos têtes, et cela rend ce que cela peut, suivant sur qui tombent les étincelles ».

« Fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main », dit Rousseau, Mme d'Épinay est élégante et gracieuse. Sans excessive modestie, ses *Mémoires* lui accordent « une physionomie à la fois noble et spirituelle », et, selon Mlle d'Ette, qui ne pèche pas par l'indulgence, « c'est une séduisante créature. Elle n'est point jolie, elle est au milieu de quatre femmes qui font bruit par leur beauté, elle les efface toutes. »

Fille sans dot dont s'éprend un cousin jeune et riche qui l'épouse, malgré sa famille, abandonnée très vite par son mari après ce mariage d'amour, et laissée presque sans ressources tandis qu'il jette l'or par les fenêtres pour les demoiselles de Verrières, elle ne manque ni de courtisans ni de détracteurs. Sa faiblesse l'explique ; elle dit tristement : « Mon cœur a besoin d'appui. » Tandis qu'ils analysent mutuellement leur caractère, Rousseau, qui la connaît bien, la critique : « Vous tâtonnez sans cesse, pour trouver le bien, pour fuir le mal, et toutes vos actions (sont) incertaines et contradictoires... Vous êtes vraie sans être franche. » Imprudente, mais honnête au fond, et généreuse, elle apparaît dans les mémoires du temps et dans les siens propres, non avec la « botte d'amants » que lui octroie Mlle d'Ette, mais entre Francueil, Duclos et Grimm.

Dupin de Francueil, fils de fermier général, receveur général des finances, est du même cercle que Mme d'Épinay. Sa fortune lui permet de satisfaire ses multiples curiosités. Car il est curieux de toutes les sciences et de tous les arts : il a chez lui un cabinet de chimie et d'histoire naturelle, où il emploie Rousseau à des expériences variées ; il organise, joue, au besoin écrit la

comédie, compose des trios et des opéras-comiques. « Il a une politesse si aisée, de la grâce à tout ce qu'il fait... sa conversation a tant d'intérêt qu'on ne peut se défendre d'en prendre beaucoup à lui. » Et Mme d'Épinay en prend, en effet, beaucoup. Devenu son amant, Francueil développe en elle le goût de la musique, lui apprend la composition et l'initie à la vie de la pensée. Plus tard, il rejoindra M. d'Épinay chez les demoiselles de Verrières, et finira, sur ses vieux jours, par épouser la fille que l'une d'elles a eue du maréchal de Saxe, et par devenir ainsi le grand-père de George Sand.

Duclos, c'est l'homme de lettres. Pourtant, romancier, essayiste, historiographe, il s'est gardé des ridicules et de la jalousie de la gent littéraire avec assez de soin pour réunir les éloges de personnages aussi différents que d'Angiviller et Rousseau. « Honnête homme, philosophe dans ses opinions, mais détestant l'abus que l'on faisait de la philosophie... pétillant d'esprit et de saillies piquantes pleines de justesse et de sens », au jugement de d'Angiviller, il est resté longtemps l'ami de Rousseau qui le croit « doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avaient ». Il fréquente avec un égal succès le monde de la cour et la compagnie de Mlle Quinault où il introduit Rousseau après le succès du *Devin de Village*. Duclos ne réussit pas aussi bien auprès de Mme d'Épinay : il la courtise, et elle lui trouve tout d'abord « l'air franc et bon » ; mais il prétend la régenter ; « il veut dominer ; il est tyran par orgueil » ; elle le repousse. Déçu, jaloux, il la calomnie auprès de Diderot, qui, sur ses propos, la juge intrigante, fausse, et l'évite longtemps, même après qu'elle s'est liée avec Grimm.

Grimm, enfin, fixe Mme d'Épinay dans une liaison de trente ans, lui impose goûts, amitiés, idées, conduite même, lui apprend, dit-elle, « la réserve », l'attriste par ses négligences, la reconforte par sa présence à la Chevrette ou à Paris, la désole par ses voyages « infinis », lui inspire enfin ces jolis vers :

Les voilà, ces cheveux que le temps a blanchis.
D'une longue union, ils sont pour nous le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôte l'âge :

Il m'a laissé de vrais amis.

On m'aime autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans ;
Elle est le fruit du goût, de l'estime et du temps,
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

Grimm nous séduit peu. Fort petit personnage quand il arrive d'Allemagne au service du comte de Schomberg et entre chez le comte de Frièse, leur amour commun de la musique le lie avec Rousseau qui s'attache à lui, le présente à Mme d'Épinay, à Diderot, à d'Holbach. Il sait se pousser dans le monde, en particulier en jouant près des femmes « l'homme à grands sentiments ». Il s'en est acquis le renom, quand, dédaigné par Mlle Fel dont il se montrait amoureux, il a fait, avec bruit, la grève de la faim. Mais, par son goût allemand des grandeurs d'établissement, il mérite les railleries de Catherine II : « Son Excellence souffredouleurienne, qui n'est jamais plus heureux que quand il est auprès, proche, à côté, par-devant ou par-derrrière quelque Altesse d'Allemagne. » De Paris, il fait de véritables tournées à travers les petites cours allemandes ; il escorte à Pétersbourg la première fiancée du futur Paul I^{er} et vient y saluer la seconde ; il noue ainsi les relations utiles qui assureront un public d'abonnés à la *Correspondance littéraire*. Il semble bien qu'il ait, comme le dit Duclos, « toujours peur de se compromettre » ; mais il sait habilement supplanter tous ceux dont l'influence pourrait contrarier la sienne ; l'arrogance complétant l'effet de l'intrigue, il arrive à rendre le séjour de la Chevrette impossible pour Rousseau, qui, pourtant, l'y a introduit et qui se venge en nous montrant dans les *Confessions* les ridicules de « Tyran le Blanc », « aussi fat qu'il était vain, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée ». Sur sa table de toilette, l'on

trouve des tasses du blanc dont il remplit les « creux de sa peau » et il « passe deux heures tous les matins à brosser ses ongles ». Duclos le regarde comme « un fourbe, adroit, souple, insinuant ». Et d'Angiviller, à qui il n'a point porté ombrage, peint un Grimm « à l'œil louche et couvert, fin, rusé et habitué à l'intrigue ».

Mais Mme d'Épinay admire à l'envi son esprit et son caractère, mais la correspondance de Diderot est pleine du « tendre ami » qu'il place en son cœur, auprès de Sophie Volland. Nul projet qu'il ne lui communique, nulle réflexion qu'il n'ait besoin de partager avec « cet homme si cher ». Un tableau de Carmontelle nous montre justement Grimm avec Diderot : celui-ci, l'homme au grand nez, est assis dans une ample bergère, toilette simple de philosophe, perruque à marteaux, habit gris, bas gris ; plein d'effusion, comme à l'ordinaire, il met la main sur le bras de Grimm debout à son côté, beaucoup plus élégant, presque homme de cour avec le catogan, les bas de soie blancs, l'habit et la veste richement ornés de galons d'or.

N'était-il vraiment qu'un petit maître et un ambitieux vulgaire, celui qui a inspiré à Mme d'Épinay et à Diderot un attachement passionné, jamais démenti, celui dont la fermeté tempère leur faiblesse à tous deux ou leurs entraînements et qui sait toujours se faire pardonner par eux ses absences, son indifférence provocante et l'abus constant qu'il fait de leur complaisance à son égard ? Le doute subsiste.

Auprès des soupirants, comblés ou non, de Mme d'Épinay, il y a les amis ; et quels amis ! Par Francueil, Mme d'Épinay a connu Rousseau. Elle l'a protégé, encouragé. Elle a été la spectatrice émue d'une profession de foi qui annonce celle du *Vicaire savoyard* : « Montrant d'une main le ciel, la tête élevée et avec le regard d'un inspiré : le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui couvre la terre, et en m'exposant la scène brillante et merveilleuse de la nature, dissipe en même temps le brouillard de mon esprit. Je retrouve ma foi, mon Dieu. » Quand il veut quitter Paris et le monde,

avec une grâce que la rancune même ne pourra faire oublier à l'ermite aigri, elle lui prépare et lui offre auprès d'elle l'asile prédestiné de l'Ermitage. Cette petite « loge », qui touche le réservoir d'eau du parc de la Chevrette, cette « charmante retraite » perdue dans la forêt de Montmorency, toutes les tendresses de Rousseau y restent attachées. L'enchantement qui l'y berce d'abord lorsqu'il y est seul évoque dans sa mémoire la douceur des jours heureux passés aux Charmettes. Même lorsque commence la désillusion, il suffit d'un geste amical de Mme d'Épinay pour ranimer dans le cœur de Rousseau l'attendrissement et la reconnaissance : ainsi l'envoi, « un jour qu'il gelait fort », d'un cotillon de flanelle, « propre à faire un bon gilet », lui fait baiser « vingt fois en pleurant le billet et le jupon ». La solitude de Rousseau à l'Ermitage n'était pas aussi complète qu'il l'avait désirée, Mme d'Épinay réclamait sa présence à la Chevrette et quand elle y avait des hôtes et quand elle y était seule. Il avait assumé de hautes charges, comme de surveiller la récolte de fruits de la Chevrette, que le jardinier avait coutume de vendre à son profit personnel. Cependant, c'est dans la paix de l'Ermitage que Rousseau écrit *la Nouvelle Héloïse*, qu'il médite la *Lettre à d'Alembert*, un « système d'éducation » qui devait être l'*Émile*, et ses *Institutions politiques* d'où devait sortir le *Contrat social*.

Il se brouille avec Mme d'Épinay en 1757, à l'occasion du voyage de Genève qu'elle entreprend en vue de consulter le célèbre Tronchin, et dans lequel, malgré l'intervention de Diderot sans doute poussé par Grimm, il refuse de l'escorter. La perspective de cette brouille ne semble pas avoir déplu aux deux compères, empressés à jeter de l'huile sur le feu, et à faire ressortir à l'un les exigences de la bienfaitrice et à l'autre l'ingratitude de l'obligé.

A Genève, pendant son long séjour dans le voisinage de Voltaire, Mme d'Épinay entretient avec lui un commerce empressé ; elle est accueillie aux Délices avec un

plaisir flatteur ; elle y est réclamée par d'amusants billets écrits sur des cartes à jouer ; il n'est promesse que ne lui fasse pour l'attirer « le vieillard égrotaut » qui lui envoie ses chevaux pour l'amener jusqu'à lui, mais demande la permission de la recevoir en robe de chambre. Il la fait aussi venir à Lausanne où il passe l'hiver, jouant la comédie. Quand elle rentre à Paris, Voltaire lui écrit des « lettres charmantes » et continue à l'informer du sort de ses œuvres. Dans une de ces lettres, il lui apprend « que le diable avait assisté à la première représentation de *Tancrède* sous la figure de Fréron, et qu'on l'avait reconnu à une larme qui lui était tombée des loges sur le bout du nez et qui avait fait pish, comme sur un fer chaud ».

A partir du retour de Genève, c'est Diderot, maintenant revenu de ses préventions et attiré par son « tendre Grimm », qui est à la Chevrette l'hôte de prédilection.

Diderot alors a quarante-six ans. Il est au plus fort de son activité littéraire et intellectuelle, au milieu de la guerre qu'il lui faut soutenir pour publier l'*Encyclopédie*, en relation avec tous les mondes, des souverains aux acteurs, des poètes aux ouvriers manuels, des lieutenants de police aux théologiens. Il se passionne également pour tout ce qu'il entreprend, revise une classification des sciences, étudie le système de Leibnitz, défend les conceptions religieuses de l'abbé de Prades, publie un traité d'harmonie sous le nom de Bemetzrieder, discute avec les libraires, essaie d'éluder les foudres de la Sorbonne et du pouvoir, en même temps qu'il surveille l'exécution des planches de l'*Encyclopédie* et s'initie à la fabrication du vernis pour voiture et du carton gaufré. A toutes ses découvertes, il fait participer ses amis et ses correspondants. Il est aussi dans le premier feu de son amour pour Sophie Volland, se désespère de la voir passer si loin de lui la moitié de l'année, lui écrit pour notre plus grande joie une sorte de journal, et de la Chevrette ou du Grandval revient en toute hâte à Paris pour y chercher ses lettres. L'enthousiasme, la

fougue torrentielle sont de lui seul ; mais c'est l'esprit de son siècle qu'il incarne. Cette curiosité universelle, cette passion de la connaissance, cette confiance en la raison, cette foi au progrès, il les rassemble toutes en lui, il les fonde dans son optimisme volcanique. Tout ce bouillonnement d'idées, il le déverse dans des articles parfois bâclés, dans des opuscules qui restent inédits ; il improvise, mais avec les vues du génie. Certes, sa pensée est fumeuse ; mais, dans ces nuées, que d'éclairs !

Auprès de ces astres éblouissants, de plus pâles étoiles brillent au ciel de la Chevette. Malgré la rivalité qui les oppose parfois, quoique toutes deux soient retenues par des liaisons durables, auprès de Mme d'Épinay on voit presque toujours sa belle-sœur, Mme d'Houdetot. C'est elle qui a inspiré à Rousseau le seul amour de sa vie et des pages parmi les plus enivrées qu'ait écrites le XVIII^e siècle. Rousseau avoue qu'elle n'était pas belle, « mais sa physionomie à la fois vive et douce était caressante... elle avait une forêt de grands cheveux noirs naturellement bouclés qui lui tombaient au jarret... elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois... Pour son caractère, il était angélique... hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus. » Mme d'Épinay la juge de même : « Son âme est si belle, si franche, si honnête, si sensible ! » Rousseau raconte son histoire : « On l'avait mariée très jeune, et malgré elle, au comte d'Houdetot (« laid comme le diable », nous dit Mme d'Épinay), qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de Saint-Lambert tous les mérites de son mari, avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talents. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque. »

Rousseau, qui la connaissait déjà, la retrouve à la Chevette, au moment où, dans une exaltation indescriptible, il conçoit la *Nouvelle Héloïse*. « J'étais ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux,

cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot... Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour ! En l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étais saisi d'un frémissement délicieux que je n'avais éprouvé jamais auprès de personne... j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentais encore que la douceur. »

Ils passent ensemble de longues heures dans la forêt de Montmorency. « Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie, mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. »

Si Mme d'Houdetot se promène avec Rousseau entre Eaubonne et l'Ermitage, ou à la Chevrette sous les fenêtres de Mme d'Épinay irritée, c'est cependant avec Saint-Lambert qu'elle apparaît dans la société. Saint-Lambert, Lorrain d'origine et Lorrain de tempérament, avait connu dans sa province natale, à la cour du roi Stanislas, des succès flatteurs. Il était ami d'enfance de la favorite de Stanislas, la marquise de Boufflers, sœur du prince de Beauvau-Craon et de la maréchale de Mirepoix ; par sa présence et par les visites de la maréchale de Richelieu, Lorraine aussi, la cour de Lunéville brillait alors d'un éclat éphémère : Mlle Clairon y jouait, Voltaire y séjournait, Maupertuis et La Condamine y passaient. Pendant le séjour de Voltaire en 1749, Saint-Lambert inspire à Mme du Châtelet un amour tardif qui l'arrache au grand homme dont, depuis vingt ans, elle partageait l'existence et ménageait la gloire, et qui amène sa mort dans des couches clandestines.

Il avait quitté Lunéville, aspirant à un théâtre plus vaste. Il est homme de plume et homme d'épée, et veut s'illustrer par l'épée et par la plume. Gentilhomme d'allure sinon de naissance, il montre un air froid et

hautain qui en impose, et rebute tout d'abord. Sa physionomie morale est un peu terne et étriquée, mais il est de commerce sûr et sa conversation est intéressante. « Il a besoin d'être excité pour briller », dit Mme d'Épinay. Sa présence est appréciée chez Mme Geoffrin, chez Mlle Quinault, chez Mme Necker. Diderot et Grimm attachent du prix à son poème des *Saisons*. Mme du Deffand y trouve, au contraire, « un peu trop de pourpre, d'or, d'argent, de pampres, de feuillages ». Les philosophes y voient surtout l'éloge du laboureur, la condamnation du luxe et de l'oisiveté. Quant aux louanges que Voltaire lui adresse, la malignité en diminue la valeur :

Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante.

Par son beau-frère, M. de Jully, Mme d'Épinay est en contact avec les artistes. M. d'Épinay, en héritant de la Chevrette, « le grand château », avec ses beaux orangers, ses vastes parterres, son jardin à la française qui s'harmonise avec la majestueuse façade, s'est vu attribuer nommément les panneaux peints et les dessus de porte qui ornent les appartements comme sa part des tableaux laissés par son père La Live de Bellegarde ; son frère Jully, plus particulièrement amateur de peinture et d'antique, lui-même peintre et graveur, s'est constitué pièce à pièce, choisissant ou commandant chaque toile, une belle collection. Mme de Jully fréquente plutôt les musiciens : dans son existence courte et orageuse, elle a eu pour amant Jélyotte, le beau chanteur que tous admirent et recherchent, et, certain soir, brisant avec toutes les convenances, elle a entraîné Mme d'Épinay à aller souper chez lui.

Parmi les visiteurs, on peut compter les d'Holbach. Mais les relations entre la Chevrette et le Grandval sont intermittentes, des jalousies les rendent parfois orageuses ; pour la forme, on incrimine le petit chien de Mme d'Épinay, Pouf ; mais les dames médisent

fréquemment l'une de l'autre ; les commérages chuchotés de bouche en bouche mettent en cause Grimm, trop empressé auprès de la baronne, ou Suard qui adresse en même temps ses hommages à Mme d'Holbach et à Mme d'Épinay. Pourtant elles ne sont pas foncièrement coquettes ; Mme d'Épinay montre même à cet égard un courage singulier, par exemple, quand Saurin s'éprend d'elle : « Je lui disais, raconte Diderot, qu'on s'exposait à un ridicule quand on refusait des avances qu'on pouvait nier et qui n'avaient pas été faites ; elle me répondit qu'il valait mieux s'exposer à un ridicule que de compromettre le bonheur d'un honnête homme. » Aussi, Saurin reste lié avec elle... et épouse la fiancée de Marmontel.

Il ne faut pas oublier les amis que la correspondance seule fait vivre à la Chevrette ; Mme d'Épinay en a de fidèles, car elle est fidèle elle-même. Il sait pouvoir compter sur elle, l'abbé Galiani, quand, renvoyé de Paris à Naples, exilé dans sa patrie, il rêve aux réunions qui étaient sa vie. Il attend, il réclame la relation détaillée de tout ce qui s'y passe, seul lien qui le rattache au monde, ces lettres de Mme d'Épinay que chaque courrier lui apporte. Elles reflètent la vie changeante qui se déroule à la Chevrette et à Paris ; par elles, l'abbé inconsolable peut évoquer, suivant les jours, l'entourage de Mme d'Épinay, les mercredis de Mme Geoffrin, les vendredis de Mme Necker. Dans ses lettres à Galiani, Mme d'Épinay n'est pas seulement informatrice assidue, elle exprime ses préoccupations personnelles. Quand sa fille lui envoie, du fond des Pyrénées où elle habite, une fillette de deux ans à élever, elle annonce son intention de se faire pédagogue. De son expérience et de ses réflexions sortiront les *Conversations d'Émilie*, qui provoqueront un vif intérêt dans cette société où, depuis l'*Émile*, on croit à la toute-puissance de l'éducation, et qui plairont tant à Catherine II qu'elle en écrira à l'auteur et les fera traduire en russe.

Catherine même prend ainsi une place parmi tous ceux qui, présents ou absents, apparaissent en quelque

façon autour de Mme d'Épinay. C'est qu'elle n'a pas un salon à proprement parler, pas de jour où elle attende ses hôtes, pas de réception régulière, pas d'ordre du jour plus ou moins fixé d'avance comme il y en a chez Mme Geoffrin ou chez Mme Necker. La maîtresse de la Chevrette est au centre de la vie de son temps : on peut voir s'élaborer autour d'elle la création littéraire sous ses aspects les plus divers et la pensée philosophique, poindre l'intérêt naissant pour les questions économiques et la sensibilité aux arts, mais tout cela sans rien d'apprêté ou de pédant, avec un naturel qui laisse toute place aux circonstances et à la fantaisie du moment.

Quand Diderot est là, les propos sont toujours brillants ; il « est content de la conversation des gens les plus médiocres, observe Mme Necker. Il ressemble à un joueur de paume, qui, jetant continuellement la balle contre un mur, dit : Voilà un mur qui renvoie bien la balle et qui joue à merveille. » Sa parole suffit pour animer un salon. « On s'y laissait aller des heures entières, dit l'abbé Morellet, comme sur une rivière douce et limpide, dont les bords seraient de riches campagnes ornées de belles habitations. » N'est-ce pas d'ailleurs la perte de Diderot, cette sociabilité qui l'empêche de se vouer dans la solitude à la grande œuvre qu'il était digne de créer ?

Au reste, chez Mme d'Épinay, on ne cause pas toujours, on peut avoir d'autres occupations, comme en témoigne le croquis célèbre que trace Diderot : « Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, Grimm se faisait peindre et Mme d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait. Un dessinateur, assis plus bas, sur un placet, faisait son profil au crayon... M. de Saint-Lambert lisait, dans un coin, la dernière brochure que je vous ai envoyée. Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot. La vieille et bonne Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, avait, autour d'elle, tous ses enfants et causait avec eux et avec leurs gouverneurs. Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami brodaient, l'une à la main,

l'autre au tambour. Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti. Après dîner, on fit un peu de musique. »

Un autre jour, Duclos, Francueil, Rousseau et Jully assistent à l'examen que font subir ses parents au petit Louis d'Épinay ; on l'interroge sur Cicéron, l'histoire romaine, l'*Énéide* ; puis l'enfant sort et l'ire de Rousseau est excitée quand il revient triomphant vêtu d'un bel habit de velours cerise que son père vient de lui offrir.

Lorsque Mme d'Épinay, ruinée par les folles prodigalités de son mari, doit louer « le triste et magnifique château de la Chevrette », elle s'établit tout près, à la Briche, « le petit château », et y reçoit ses amis. La maison est étroite ; « mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'air sauvage... Les pièces d'eau immenses escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses ; un vieux pont ruineux et couvert de mousse qui les traverse, des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé ; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature ; des arbres plantés sans symétrie ; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes ; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point », invitent à la promenade Diderot et l'abbé Raynal qui ont dîné là avec Grimm. On discute sur la « révolution de Russie », c'est-à-dire sur l'assassinat de Pierre III par Catherine ; « en attendant le souper, on lut, on joua, on fit de la musique, on causa, on causa beaucoup de l'affaire des Jésuites qui était toute fraîche. » Il s'agit de la condamnation de la Compagnie de Jésus par le Parlement après des débats qui avaient passionné l'opinion. Arrive pour le souper le docteur Gatti, l'apôtre en France de l'inoculation, qui marchait toujours « une lancette et des germes de petite vérole à la main ». L'on fait un tour en voiture, Gatti parle des charmes de l'Italie, de son climat, de ses mœurs. « On s'arrêta surtout à Venise ; le moyen de ne pas s'arrêter dans un endroit où le carnaval dure pendant six mois, où les moines vont en masque et en domino et où sur

une même place on voit, d'un côté, sur des tréteaux, des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, et de l'autre côté, sur d'autres tréteaux, des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur et s'écrient : Messieurs, laissez là ces misérables ; ce Polichinelle qui vous assemble là n'est qu'un sot ; et, en montrant le crucifix : le vrai Polichinelle, le grand Polichinelle, le voilà. »

Mme d'Épinay emmène aussi son monde à la fête de la Chevette, et nous pouvons l'imaginer comme cette fête de Saint-Cloud que peint Fragonard, avec les tréteaux dressés sous les grands arbres du parc, les bateleurs qui font le boniment et montrent les marionnettes, les tentes qui abritent tambours et poupées, rubans et colifichets, la marchande d'oublies vers laquelle se pressent les enfants ; « une foule mêlée de jeunes paysannes proprement atournées et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras ».

Ou bien l'on va en bande au théâtre, et l'on sort ensemble après la représentation pour épiloguer à loisir sur le jeu des acteurs, le caractère de la pièce, les situations, le dénouement, comme au soir de la première du *Tancrède* de Voltaire. Cette première représentation de *Tancrède* à Paris, la pièce ayant déjà été jouée à Tournay, fut un véritable événement ; tout Paris voulut y assister ; les amis de Mme d'Épinay s'y rendirent en corps, et revinrent souper chez elle. Une discussion très vive s'engage : Grimm et Diderot ne comprennent pas « comment le poète a pu se résoudre à faire mourir Tancrède. Saurin objecte qu'autrement ce n'aurait plus été une tragédie. Damilaville n'aime pas qu'on cherche la mort parce qu'on s'est attaché à une infidèle. »

La critique ici paraît enfantine et ne laisse pas de faire sourire ; mais il arrive qu'elle soit plus judicieuse ; ainsi quand nos amis analysent les faiblesses et les causes de l'échec subi par le *Spartacus* de Saurin ; ou encore quand, ayant attendu avec curiosité le *Socrate* de Voltaire

qui déguise sous des noms grecs les ennemis de l'*Encyclopédie* et peint leurs desseins criminels, Diderot et Grimm doivent reconnaître leur déception : la pièce est plate et insipide.

Mais où l'émotion, l'amitié, le zèle du groupe de Mme d'Épinay sont excités au plus haut point, c'est le jour où *le Père de Famille* de Diderot voit la scène, accueilli avec hostilité par la « coterie dévote ». Malgré le style ampoulé, et quoique les personnages soient tous Diderot, incapable de sortir de lui-même, le sujet et le ton sont si neufs, que le succès est très grand. Diderot ne s'est risqué au théâtre qu'à la troisième représentation ; ce soir-là, on soupe chez Mme d'Épinay, on se pâme sur la « vérité » et le « naturel » de ce drame.

Quand *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, d'abord interdit, est joué grâce à Sartines, le lieutenant de police, la nouveauté du tableau de mœurs, l'audace d'avoir porté sur la scène la vie de famille d'un grand négociant, provoquent l'enthousiasme du cercle de Mme d'Épinay, et Sedaine, comparé à Térence, y entre à son tour. Ce théâtre réaliste, qu'on croit découvrir en Sedaine, rappelle celui que Diderot avait désiré créer et le drame anglais dont il a eu la révélation en lisant *le Joueur* d'Edward Moore, qu'il commente avec admiration : « Combien le petit pathétique de l'*Écossaise* de Voltaire paraît mince et chétif en comparaison de cela ! » Et Diderot de traduire *le Joueur*, et d'envoyer sa traduction à Mme d'Épinay pour qu'elle la polisse, car il est « inégal, diffus, obscur, barbare, raboteux ».

La châtelaine de la Chevrette n'a d'ailleurs pas besoin de sortir de chez elle pour goûter et offrir le plaisir du théâtre : on joue la comédie dans le château, sur la scène que Bellegarde a fait construire ; dès 1749, Francueil joue et fait jouer par ses amis *l'Engagement téméraire* que vient d'écrire Rousseau, alors aux gages de Mme Dupin.

Au long des années, malgré des interruptions, ce théâtre ne chôme guère. Même quand Mme d'Épinay a donné la Chevrette en location et s'est réfugiée à la

Briche, elle n'est pas privée, cependant, de son plaisir favori. Savalette de Magnanville, garde du trésor, qui a loué le beau domaine, lui rend sa splendeur, y maintient la tradition et invite la dame de la Briche à entendre son « théâtre de société ». Plus tard, quand Mme d'Épinay est rentrée chez elle, Mlle de Lespinasse écrit à Condorcet : « Tout le monde court à la Chevrette (pour assister à la comédie), et en revient enchanté » ; et Mme Necker annonce à Mme de Marchais : « Enfin on va nous donner dimanche *Roméo et Juliette*, la pièce la plus tragique du tragique Shakespeare. »

La musique compte beaucoup aussi, presque autant que le théâtre, dans les plaisirs des hôtes de la Chevrette. Nous avons vu dans le tableau qu'en fait Diderot une jeune femme au clavecin ; d'autres mains vont se poser bientôt sur le clavecin de Mme d'Épinay, les petites mains de Mozart enfant. A chacun de ses voyages à Paris, Mozart joue chez Mme d'Épinay, d'abord prodige de six ans, dont toute la ville s'entiche, puis virtuose incomparable, mais dont le génie de compositeur est encore contesté. Dès la première arrivée à Paris, Grimm a accueilli Léopold Mozart, l'a guidé pour qu'il puisse faire entendre ses enfants ; il l'introduit chez le duc d'Orléans et le prince de Conti, et jusque chez Mme de Pompadour. Mozart et sa sœur jouent au Palais-Royal, au Temple et à Versailles. Quand ils reviennent d'Angleterre, ils logent tous chez Mme d'Épinay, qui donne à Mme Mozart une belle robe de taffetas rouge. Douze ans plus tard, c'est elle encore, qui, ruinée, triste et malade, recueille rue de la Chaussée-d'Antin, quand la mort de sa mère le laisse seul à l'auberge, Mozart, le Mozart de vingt-deux ans, amoureux, inquiet et mélancolique.

Durant ce séjour, Grimm, qu'irrite le goût de Mozart pour Schobert (*sic*) et pour Glück, et plus encore sa maladresse à se pousser dans le monde, cherche à renvoyer en Allemagne le jeune musicien qui ne sait pas se faire valoir et qu'il n'est plus flatteur de protéger. Et Mozart, qui avait d'abord écrit à son père de « la maison de Mme d'Épinay et de M. Grimm où j'habite à présent » :

« J'ai une jolie petite chambre avec une vue très agréable et, autant que me permet mon état présent, je m'y plais », écrit deux mois après : « Si ce n'était pour Mme d'Épinay, je n'habiterais pas cette maison. » Encore quinze jours, et Grimm l'en a fait partir.

A la Chevrette, on donne aussi des concerts ; un soir, en secret, le comte Oginsky, grand général de Lithuanie, a joué de la harpe ; ses auditeurs n'avaient encore jamais entendu cet instrument ; ils l'admirent fort, mais le trouvent moins émouvant que la mandore, à laquelle ils sont habitués et qu'ils aiment beaucoup. De la Chevrette au Grandval on se prête des partitions, et Diderot demande « un livre de sonates d'Emmanuel Back (*sic*) dans les tons extraordinaires ».

Des sujets plus sévères s'imposent aussi à l'attention du cercle de Mme d'Épinay. Quoiqu'elle ne soit pas directement en contact avec les économistes, l'importance qu'on accorde autour de 1760 aux questions de production et d'échange la fait entrer dans ces préoccupations qui atteignent le grand public. On discute chez elle de la théorie de l'impôt, et, à ce propos, nous voyons apparaître l'étrange personnage qui s'appelle lui-même l'Ami des Hommes et qui persécutera son fils. Mme d'Épinay écrit à Voltaire : « Vous a-t-on parlé d'un livre de M. de Mirabeau, intitulé *Théorie de l'Impôt* ? C'est un orage ; tout y est confondu, obscur ; et puis, des traits de lumière qui éblouissent, qui renversent, des calculs faux, des idées justes, de l'éloquence, de l'amphigouri, hardi jusqu'à la témérité, un autre aurait dit jusqu'à l'insolence, et aurait peut-être bien dit, mais je ne saurais en trouver à dire des vérités ; du reste, un égard marqué pour les moines, un tableau frappant et vrai de nos malheurs, un léger crayon de remèdes assez incertain, le tout l'a conduit à Vincennes, c'est-à-dire à la prison. »

Les avantages et les dangers de la libre circulation des grains d'une province à l'autre, et de la libre exportation du blé hors de France, sont les problèmes les plus débattus. Galiani, qui a pris position contre la thèse

libérale de Turgot, charge, de Naples, Mme d'Épinay de surveiller la publication de son *Dialogue sur les Blés* ; elle s'en occupe avec diligence, et avec détail tient l'abbé au courant de la controverse qui s'engage, et que feront rebondir le *Traité de la Législation et du Commerce des Grains* de Necker et la politique de Turgot devenu ministre.

Comme tout Paris, Mme d'Épinay se déclare ruinée quand M. de Silhouette et plus tard l'abbé Terray, contrôleurs des finances, retiennent les billets de ferme, et elle épilogue, comme tout Paris, sur ce sujet. Elle y est trop directement intéressée pour être impartiale. Par contre, au moment du conflit entre le roi et le Parlement, elle voit bien que toute « la constitution de l'État » est en jeu. « Pour qu'elles (ces questions) soient éclaircies sans danger, il faut que, par le résultat de ses recherches, on se trouve aussi bien traité et aussi heureux qu'un homme raisonnable puisse le prétendre ; sans quoi, les lumières qu'acquièrent les peuples doivent, un peu plus tôt, un peu plus tard, opérer des révolutions. » Partout, plus ou moins distincte, plus ou moins appuyée, on entend résonner cette note d'avertissement.

Deux œuvres considérables sont parlées chez Mme d'Épinay en même temps qu'elles sont écrites ; l'une en sort tout entière, la *Correspondance littéraire* ; la seconde, l'*Encyclopédie*, trouve un autre foyer chez d'Holbach.

La *Correspondance* avait été commencée par l'abbé Raynal ; puis Grimm s'en charge et il assume durant plus de trente ans la tâche de la rédiger, non d'ailleurs sans se faire aider. Les destinataires, qui devaient promettre le secret absolu, étaient quelques riches particuliers dispersés à travers l'Europe, mais surtout des souverains, la tsarine, le roi de Pologne, la reine de Suède, les ducs de Deux-Ponts et de Saxe-Gotha, les princes de Hesse-Darmstadt et de Nassau-Sarrebruck. A une époque où il n'existe de littérature universelle que la

littérature française, la *Correspondance* doit leur apporter un compte rendu des ouvrages nouveaux, des représentations dramatiques, les initier aux grands courants d'idées. Elle leur transmet l'écho des conversations des salons, et cette critique orale des œuvres qui précède et oriente le jugement des critiques patentés. Parfois Voltaire, ou l'abbé Galiani, tiennent la plume pour seconder Grimm ; plus souvent, Mme d'Épinay ou Diderot le suppléent, pendant ses voyages principalement.

L'apport de Diderot, ce sont des comptes rendus dont quelques-uns annoncent des œuvres futures comme ce commentaire de *Garrick* ou du *Jeu théâtral* qui contient en germe le *Paradoxe sur le Comédien* ; mais ce sont surtout les *Salons*, le premier commentaire suivi des expositions et de toute la production artistique. Les *Salons* constituent l'élément le plus original de la *Correspondance littéraire*. S'il nous semble précisément que le point de vue en est trop littéraire, que l'attention de Diderot ne porte guère que sur le sujet des tableaux, apprécie surtout leur valeur morale ou leur signification psychologique, il faut bien reconnaître que les artistes eux-mêmes apportaient alors des soucis littéraires à la conception de leurs œuvres. Les *Salons* de Diderot ont représenté la première initiation du grand public à la peinture. Ses descriptions ont conduit les gens de son temps à regarder les tableaux avec attention et à y voir autre chose qu'une surface décorative. Mme Necker écrivait : « Je suis enchantée de ses *Salons*. Je n'avais jamais vu dans les tableaux que des couleurs plates et inanimées ; son imagination leur a donné pour moi du relief et de la vie ; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie. »

Ces *Salons* ne sont d'ailleurs, eux aussi, qu'une transcription ordonnée des causeries et des discussions de la Chevrette et du Grandval. On y dressait des programmes demi-philosophiques, lourdement symboliques, ainsi pour le monument funéraire à élever au Dauphin. Mais les talents originaux ne se laissent rien dicter. Houdon se contente de faire visiter à ses amis son atelier du faubourg du Roule, établi dans des bâtiments

appartenant à la ville de Paris, et Pigalle, à la barrière Blanche, leur montre les maquettes successives de son Voltaire. La tendance à philosopher à propos d'art peut, d'ailleurs, conduire à des rapprochements qui éclairent l'œuvre examinée et l'instinct humain. On imagine Michel-Ange cherchant l'ovale qu'il donnera au dôme de Saint-Pierre, tâtonnant, hésitant, puis choisissant. Le géomètre La Hire a calculé la courbe choisie ; c'est « celle de la plus grande résistance ». Michel-Ange l'a-t-il trouvée par instinct, comme le charpentier qui étaie un mur voit l'inclinaison qu'il donne à l'étaie approuvée par d'Alembert ou Clairaut ?

Les observations qu'on échangeait oralement et que rapportent les *Salons* ont aussi quelquefois une portée plus technique ou témoignent d'une indépendance dans le jugement qui néglige les considérations de sympathie personnelle. Greuze n'est pas toujours épargné. Le mérite de Chardin est reconnu : « Il a le faire aussi large dans ses petites figures que si elles avaient des coudées, La largeur du faire est indépendante de l'étendue de la toile et de la grandeur des objets. » Enfin, Diderot met à sa juste place Rembrandt. Ne sent-on pas l'appel de l'admiration partagée dans cette lettre à Grimm : « Vous rappelez-vous, mon ami, la *Résurrection* de Rembrandt ; ces disciples écartés, ce Christ en prière, cette tête enveloppée du linceul, dont on ne voit que le sommet, et ces deux bras effrayants qui sortent du tombeau ? Ces gens-ci croient qu'il n'y a qu'à arranger des figures. » A l'époque de Greuze et de Boucher, quelle vigueur et quelle indépendance ne faut-il pas pour reconnaître ainsi le génie !

L'autre œuvre, qui s'élabore en marge du salon de Mme d'Épinay, c'est, au moins pour les derniers tomes, l'*Encyclopédie*. D'Alembert a abandonné l'entreprise. Diderot seul la dirige. Il est un entraîneur incomparable. Chastellux le définit ainsi : « Ce sont des idées qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres. » C'est sa foi, c'est l'ardeur infatigable

qu'il apporte à l'exécution du haut dessein qu'il a conçu, qui, seules, permettent la réalisation d'une œuvre aussi considérable, aussi complexe, dont les tendances provoquent tant de résistances, et qui se heurte à des obstacles en apparence invincibles : les puissances réunies du gouvernement royal, de la faculté de théologie et des Jésuites. Mais sa volonté, que n'abattent pas les échecs successifs, triomphera finalement, et, en 1765, il pourra s'écrier : « Terre ! Terre ! »

Si essentiel que soit dans sa rédaction le rôle de Diderot, l'*Encyclopédie* est l'œuvre d'une équipe. Les collaborateurs sont très nombreux, d'origine et de culture très variées : des intellectuels, théologiens, juristes, mathématiciens, naturalistes, philologues, économistes, experts en science héraldique, — et des manuels de tous les métiers, dont le chevalier de Jaucourt et Goussier recueillent les informations. Tous ces collaborateurs ne sont pas d'égale valeur ; Voltaire, un jour de malveillance, écrira à Mme d'Épinay : « Le pauvre Diderot... a trouvé le secret de renverser le plus bel édifice du monde pour y avoir mis une douzaine de pierres mal taillées qui ne s'accordent pas avec le reste du bâtiment. » Du moins, un esprit commun les anime tous ; ils forment vraiment une école, ils sont l'expression d'un milieu.

« L'école encyclopédique », on en voit des représentants chez Mme d'Épinay ; mais c'est chez d'Holbach qu'on la rencontre presque au complet. La plupart des têtes de file s'y retrouvent, et s'y retrouve surtout « l'esprit encyclopédique », la curiosité, non pas seulement de tous les domaines intellectuels, des sciences en particulier, mais des « arts mécaniques ». S'y retrouve aussi la philosophie de l'*Encyclopédie*, le sensualisme, dont Condillac a établi la théorie : les matériaux fournis par les sens sont l'unique source de la connaissance. L'*Encyclopédie*, d'ailleurs, est moins hardie que le salon de d'Holbach : il lui faut se faire accepter par la censure, et aussi par l'opinion.

Chose singulière, et le salon de d'Holbach, où tout ce qui compte alors dans l'histoire de la pensée passe et trouve accueil, et sa personne, quand presque tous ceux qu'il connaît sont ses obligés, inspirent un sentiment assez général de malveillance. Cette malveillance semble due à l'attitude de défi qu'on affecte dans le salon de d'Holbach à l'égard de la religion, et, pour d'Holbach lui-même, à la sécheresse apparente qui masque sa réelle bonté.

Il était né en Allemagne ; venu très jeune à Paris, pourvu d'une belle fortune, il s'était lié promptement avec Diderot et Rousseau, ses aînés. Il avait épousé successivement les deux filles d'un maître des requêtes et se montra excellent mari. Sa belle-mère, Mme d'Aine, vivait chez lui à Paris, ou bien il habitait chez elle au Grandval.

Le portrait qu'en a peint Roslin nous le montre élégant, mais d'une figure un peu poupine, un peu molle, avec de gros traits. Il était d'une intelligence moyenne, mais très instruit et doué d'une prodigieuse mémoire. « Avec peu d'idées, je crois, de son propre fonds, il avait recueilli un immense amas de connaissances », dit d'Angiviller. C'est surtout sa connaissance des sciences naturelles et de la technique industrielle qui est alors exceptionnelle en France. Il traduit en français des ouvrages allemands sur la chimie métallurgique, la minéralogie, l'art des mines, et surtout une *Histoire naturelle des Couches de la Terre* ; les études de géologie qu'il fait à cette occasion, en particulier sur les gisements de fossiles, lui font entrevoir les transformations de l'écorce terrestre à travers les temps et envisager l'hypothèse de la présence des mers sur l'emplacement des continents actuels. « Il m'a fait tourner la tête, écrit Walpole, avec un nouveau système de déluges antédiluviens qu'ils ont inventé pour prouver l'éternité de la matière. Le baron est convaincu que Pall Mall est pavé avec de la lave ou des pierres du déluge. » Ces recherches scientifiques sont sans doute, en dehors de ses relations avec Diderot et Condillac,

la source du scepticisme religieux de d'Holbach. Mais, tandis que, sur le problème de l'existence de Dieu, Diderot évite le plus souvent de préciser sa pensée, d'Holbach, va, non sans lourdeur et sans passion, jusqu'au bout de la sienne. D'après d'Angiviller, « cet homme si froid et si glacé au dehors était brûlé au-dedans du sombre feu du fanatisme ».

En tout cas, ceux qui ont fréquenté d'Holbach, ceux même qui lui font grief de son athéisme, sont d'accord pour louer son naturel, sa bonté, son inépuisable générosité : « Je n'ai jamais vu, dit Mme Geoffrin, d'homme plus simplement simple. » « Il se plaisait réellement à faire du bien », dit d'Angiviller ; et Rousseau parle de la « grande fortune dont il usait noblement ». Les anecdotes abondent qui le montrent obligeant ses amis avec discrétion : il paie les dettes faites au passe-dix par le médecin Kohaut ; il achète un tableau à Oudry besogneux et, quand il a trouvé un amateur prêt à payer cette toile plus cher qu'il ne l'a fait, s'ingénie à faire accepter par l'artiste ce supplément de prix. Sa brusquerie dissimule sa capacité d'attachement. « Cette phrase de sentir le besoin de voir ses amis a été inventée par le baron », dit Diderot. Sa douleur fut telle à la mort de sa première femme que la rancune de Rousseau, déjà brouillé avec lui, en fut attendrie.

Mais cet homme bienfaisant et sensible trouvait le moyen de blesser constamment les siens. Lorsqu'il a la goutte, « un symptôme presque aussi fâcheux, c'est qu'il est tout à fait aimable avec sa femme et ses enfants ». Diderot écrit aussi à Grimm : « Il est sûr que ce baron ne sent pas la valeur d'un ami... Son cœur n'a pas assez de tenue. Je ne sais si la richesse ne l'a pas un peu gâté. Il n'a de bonté que dans la tête. Pour faire le bien, il faut qu'il s'argumente. Ce n'est pas un besoin qu'il sente. » Là est peut-être la clef de ces impressions contradictoires : d'Holbach n'aime pas les hommes spontanément, il les aide par l'effet d'une discipline intérieure, et son jugement pessimiste sur eux, dû sans doute au tempérament plus qu'au système, contraste

avec l'optimisme de son temps, avec la confiance qu'ont en la nature humaine Rousseau et les Encyclopédistes. Sur cette disposition chagrine, blessante pour autrui et que toute expérience vient nourrir, Diderot apporte un autre témoignage : « Le baron se tue de lire l'histoire qui ne sert qu'à lui gâter l'esprit et lui aigrir le cœur... Il y apprend à mépriser et haïr de plus en plus ses semblables. »

Mme d'Holbach « ferait à son mari une bien mauvaise compagnie de ses mauvaises qualités, et cela sans se compromettre, écrit Diderot, mais elle n'a garde... Le soir, nous perdons notre temps au jeu ; elle emploie le sien à s'instruire. » Calme, modeste, silencieuse, elle devait avoir un très grand charme. « Elle parle peu, mais bien. Elle a le discernement des caractères à un haut point. » Ses hôtes lui faisaient parfois une cour discrète ; mais Diderot écrit à Sophie Volland : « Vous vous trompez : elle n'est point coquette, mais elle s'est aperçue que cet intérêt vrai ou simulé que les hommes protestent aux femmes les rend plus vifs, plus ingénieux, plus attentionnés, plus gais, que les heures se passent ainsi plus rapides et plus animées ; elle se prête seulement : c'est un essaim de papillons qu'elle assemble autour de sa tête ; le soir, elle secoue la poussière qui s'est détachée de leurs ailes, et il n'y paraît plus. »

Sa mère ne lui ressemble guère, cette truculente Mme d'Aine qui semble une commère de Molière. Elle reçoit admirablement et fait la joie de tous : « Je vous défie d'imaginer une maîtresse de maison qui exige moins de ses hôtes que Mme d'Aine et qui s'occupe davantage de leur bien-être et de leur amusement. Toute la journée se passe en attentions. Avez-vous montré de l'appétit pour un mets, le lendemain vous l'avez, et ainsi du reste. Elle joue sans aimer le jeu ; elle se promène sans aimer la promenade ; elle aime à jaser et elle se tait quand nous lisons. Et puis, elle a je ne sais quelle gaieté baroque et franche qui vous défraye depuis le matin jusqu'au soir... Elle jette toujours à travers notre philosophie quelques mots saugrenus qui

l'égaient. » Nous la verrons à l'œuvre, si l'on peut dire, dans la conversation.

D'Holbach reçoit à Paris dans son hôtel de la rue Royale-Saint-Roch, mais surtout au Grandval, chez Mme d'Aine, où l'on s'installe comme chez le baron lui-même. A Paris, il donne deux dîners par semaine, le dimanche et le jeudi, chaque fois quinze à vingt personnes, et même parfois vingt-cinq ou trente quand il n'en attendait que vingt. De ces réunions, l'abbé Morellet fait un tableau sympathique : « Une grosse chère, mais bonne, d'excellents vins, d'excellent café, beaucoup de disputes, jamais de querelles, la simplicité des manières qui sied à des hommes raisonnables et instruits, mais qui ne dégénérât point en grossièreté, une gaieté vraie sans être folle, enfin une société vraiment attachante, et qu'on pourrait reconnaître à ce symptôme, qu'arrivés à deux heures nous y étions souvent encore à sept et huit heures du soir. C'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée, la plus instructive qui fût jamais. »

On s'en va parfois la poursuivre aux Tuileries. D'ailleurs, d'Holbach pratique une hospitalité ambulante. On part en pique-nique sur les bords de la Seine, à la recherche d'une bonne matelote. Un matin, on pousse en bateau jusqu'à Saint-Cloud, un soir on marche à travers le bois de Boulogne. Un autre jour, d'Holbach emmène Diderot et Gleichen flâner, discourir et rêver dans le parc de Marly, et il y « fut d'une folie sans égale ». Du Grandval aussi, l'on prend son bâton et l'on va se promener le long de la Marne.

La société de d'Holbach, c'est ce groupe nomade qui va de Paris à la campagne, de la bibliothèque du Grandval aux coteaux de Champigny, qui marche et qui cause, qui mange et qui cause, qui joue et qui cause. La différence est grande avec les salons, plus classiques, de Mme de Lambert, de Mme de Tencin, de Mme Geoffrin. Ici, la vie privée, la vie sociale, la vie de la pensée sont étroitement unies, ou, mieux, ne font qu'un. Et la présence d'une ou même de deux

maîtresses de maison n'enlève pas au salon de d'Holbach ce caractère unique d'être un salon d'hommes. Presque seule, Mme Geoffrin y fait des apparitions, d'ailleurs rapides.

Malgré l'éloge équivoque de cette mauvaise langue d'abbé Galiani, qui nomme d'Holbach le « premier maître d'hôtel de la philosophie », malgré les récits que fait Diderot de repas pantagruéliques suivis de digestions cruelles, on ne vient pas chez d'Holbach seulement pour manger ; on y vient surtout chercher une chère philosophique dont Diderot et Morellet nous donnent le menu comme ils nous donnent celui des repas, comme ils font défiler devant nous les convives. C'est « un des plus doux hospices des initiés de l'*Encyclopédie* ». Pourtant le chevalier de Jaucourt, qui est la cheville ouvrière de l'œuvre, n'y apparaît guère, enfermé qu'il est dans son labeur. D'Alembert y vient peu ; il est prudent, ami de son repos, et, d'ailleurs, il se consacre à Mme Geoffrin, à Mme du Deffand, puis à Mlle de Lespinasse. Mais Marmontel ne craint pas de se compromettre en compagnie si hardie ; il prétend même que « Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle n'y furent jamais mis en doute... du moins en ma présence », ajoute-t-il sagement. Raynal apporte son érudition, qui, à en croire Diderot, n'était pas toujours divertissante : « Il est fort mal à son aise partout où il ne pérore pas colonies, politique et commerce. » Horace Walpole, toujours hostile à d'Holbach et à ses hôtes, confirme cette opinion : « L'abbé Raynal, quoiqu'il ait écrit ce beau livre sur le *Commerce des Deux Indes*, est la créature la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde. La première fois que je me suis trouvé avec lui, c'était chez ce sot baron d'Holbach ; nous étions douze à table. J'avais peur d'ouvrir la bouche en français devant tant de monde et tant de domestiques ; mais comme il commençait à me questionner à travers la table sur nos colonies, que je connais aussi bien que le copte, je lui fis signe que j'étais sourd. Après dîner, il découvrit que je ne l'étais pas et il ne me l'a jamais pardonné. »

Des officiels comme Quesnay et Turgot, quoique liés avec la plupart de ses amis, ne paraissent pas chez d'Holbach. Par contre, Buffon et Rousseau y ont d'abord tenu une grande place, puis se sont retirés. Buffon, si admiré de son temps, à la fois comme savant et comme écrivain, s'éloigne du groupe sans rompre avec ses membres. A-t-il été rebuté par « l'esprit de secte » ? car, « soit raison, soit orgueil, il le regardait comme au-dessous de lui », dit d'Angiviller. A-t-il craint d'être enveloppé dans la défaveur qui atteignait l'école encyclopédique ? ou ne rencontrait-il pas rue Royale la révérence et la docilité qu'il trouvait ailleurs ? Buffon, écrit Trublet, « vient d'être bien maltraité par l'abbé de Condillac dans un petit livre auquel il a donné pour titre : *Traité des Animaux...* De là, un schisme dans la société des Encyclopédistes et du baron d'Holbach. » Après qu'il a perdu sa femme très liée avec Mme d'Holbach, et qu'il s'est retiré à Montbard pour y achever son œuvre, Buffon ne vient plus guère rue Royale lors de ses voyages à Paris.

Quant à Rousseau, c'était la musique qui l'avait d'abord rapproché de d'Holbach comme de Diderot et de Grimm. Le journal de d'Hémery nous informe que d'Holbach « aime passionnément la musique italienne. C'est un des enthousiastes les plus zélés des Bouffons. Il est toujours à l'opéra au coin de la reine, avec la bande bouffonnière, savoir Grimm, Rousseau de Genève, d'Alembert, Diderot ». A en croire les *Confessions*, ce serait la musique aussi qui les aurait séparés. Rousseau prétend que le succès du *Devin de Village* aurait excité des jalousies parmi ceux qui avaient jusqu'alors été ses amis ; d'Holbach aurait même voulu l'exposer à être convaincu de plagiat, et l'aurait incité à choisir des thèmes musicaux dans les œuvres inédites dont il lui offrait la partition. D'autre part, Rousseau accuse la « coterie holbachique » d'avoir tenté de le tenir en chartre privée, et de s'être opposée à ce qu'il s'émancipât en s'installant à l'Ermitage. Mais, surtout, il ne pouvait que se déplaire dans une atmosphère trop purement

intellectuelle et trop sceptique pour qu'il y respirât librement. La cause profonde du désaccord réside dans ces divergences métaphysiques. Après la brouille, les rancunes réciproques s'exhalent. Rousseau soupçonne et accuse ses anciens amis de comploter contre sa personne. « Il s'imagina, dit d'Holbach, que nous armions le Parlement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre, l'Europe entière contre lui. Il fallut renoncer, non à l'admirer et à le plaindre, mais à l'aimer et à le lui dire. »

Wilkes, le célèbre publiciste et député anglais, dont les élections et les emprisonnements retentissants défrayent l'opinion anglaise, avait été le condisciple de d'Holbach à l'Université de Leyde, et fut, à deux reprises, reçu chez lui à Paris. On s'y intéresse à son sort, comme le lui écrit Suard : « Tous vos amis de la rue Royale ont beaucoup d'empressement d'apprendre la suite de vos aventures et vous ne devez pas douter du sentiment qui les anime... Toute la rue Royale toast Wilkes and Liberty (*sic*). » Beaucoup d'autres étrangers viennent assidûment chez d'Holbach, en particulier ce chirurgien écossais, usé par la vie, mais instruit de toute chose, que Diderot appelle le « père Hoop » et qui vit des mois entiers au Grandval.

Ceux qui vraiment se plaisent rue Royale-Saint-Roch, ce sont ceux qui s'occupent de sciences, tous les médecins, chimistes et physiciens notables de l'époque, entre autres Roux, Venelle, La Condamine, qui a escaladé les Andes péruviennes pour mesurer sous l'équateur un degré du méridien, et un mathématicien, Goussier, qui, pour l'amour de l'*Encyclopédie*, s'est voué à la construction des machines qu'on emploie pour imprimer les planches. La Condamine y amène Pereire, « le juif qui fait parler les muets » comme l'appelle Trublet, venu de Cadix à Paris exposer sa méthode pour deviner les paroles aux mouvements des lèvres et s'exprimer par signes.

On y rencontre aussi des médecins, Sylva, et ce Winslow, qui, raconte d'Angiviller, « lisant un mémoire,

le commençait ainsi : « Un de mes amis tomba malade, « il m'appela, je le traitai, il mourut, je l'ouvris. »

Au contraire des savants, les purs mondains, ceux qui ne s'intéressent qu'aux propos littéraires ou même aux commérages, ne peuvent s'y souffrir ; cette horreur est exprimée comiquement par Mme du Deffand, et par Walpole qui écrit : « Je vais quelquefois chez le baron d'Holbach, mais j'ai planté là ses dîners, c'était à n'y pas tenir avec les auteurs, les philosophes et les savants dont il a toujours un plein pigeonnier... Le rire y est aussi passé de mode que les pantins et les bilboquets. »

Nos lecteurs vont-ils avoir le courage de pénétrer un court moment dans ce redoutable pigeonnier ?

« C'est là, dit l'abbé Morellet, que j'ai entendu Roux et Darcet exposer leur théorie de la terre, Marmontel les excellents principes qu'il a réunis dans ses *Éléments de Littérature*, Raynal nous dire, à livres, sous et deniers, le commerce des Espagnols aux Philippines et à la Vera-Cruz et celui de l'Angleterre dans ses colonies. » Garat confirme ce tableau : « Cette maison ressemblait à un institut, alors qu'il n'y avait encore que des académies. » « Souvent un seul, dit Morellet, y prenait la parole et proposait sa théorie paisiblement et sans être interrompu. D'autres fois, c'était un combat singulier en forme, dont tout le reste de la société était le tranquille spectateur. »

Diderot permet de suivre les circuits de la conversation : « Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. »

Les sujets scientifiques sont les sujets de prédilection. Toutes les sciences sont abordées, mais elles ne sont qu'effleurées. Certes un salon n'est pas le cadre dans lequel on pourrait les approfondir ni peut-être interpréter les résultats de recherches approfondies ; néanmoins, notre époque ne laisse pas d'être surprise qu'à tant de curiosité scientifique corresponde si peu de méthode scientifique. Il ne semblerait pas que Bacon et Descartes, Newton et Leibnitz aient passé par là. Ces

esprits si actifs formulent à la légère des hypothèses aventureuses sans paraître se soucier beaucoup de vérification. Tout se passe comme s'ils recherchaient surtout dans les sciences un excitant incomparable pour leur imagination. Mais l'intuition dont ils font preuve à mainte reprise est remarquable, et l'on retrouve chez eux, dans leur goût de la synthèse même hasardeuse, dans leur effort joyeux d'émancipation hors des théories traditionnellement offertes par l'Église, quelque chose de l'ivresse de la Renaissance, du moment merveilleux où un monde vierge apparaît aux yeux de la pensée. Parmi les hypothèses hardies qu'ils échafaudent, il en est qui semblent témoigner, à l'égard des découvertes ou des inventions ultérieures, de cette prescience mystérieuse dont Léonard de Vinci offre le plus bel exemple.

La réflexion philosophique a conduit les Encyclopédistes à concevoir une systématisation des sciences, et, au delà, à entrevoir les limitations qu'elles doivent assigner à leurs recherches ; d'Alembert le précise et renonce à atteindre l'essence même des choses : « Toutes les propriétés que nous observons dans ces corps ont entre elles des rapports plus ou moins sensibles pour nous. La connaissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre, et le seul, par conséquent, que nous devions nous proposer. »

Depuis la matière de la connaissance jusqu'à des techniques comme celles du télégraphe et du téléphone, toute la gamme de la science est ainsi jalonnée des anticipations qu'esquissaient les conversations du Grand-val. L'examen des mécanismes de la vie végétale et animale, ou de l'homme et des troubles de sa pensée, conduit à établir une analogie entre les phénomènes physico-chimiques, les phénomènes biologiques et les phénomènes spirituels. La doctrine de l'évolution, elle aussi, est entrevue par nos philosophes, le darwinisme comme le lamarckisme : « Qui vous a dit, écrit Diderot, que, dans les premiers instants de la formation des

animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds, et qu'il ne soit resté que ceux où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par eux-mêmes et se perpétuer ? » Et il évoque « la production des animaux..., des soleils qui s'allumaient et d'autres qui s'éteignaient, ...l'homme, mais non tel qu'il est ; d'abord, je ne sais quoi, et puis, à la suite de quelques centaines de millions d'années, l'animal bipède qui porte le nom d'homme ».

Quelques jours auparavant, on a discuté la théorie des « germes préexistants » comme on eût pu le faire. parmi des biologistes d'il y a 40 ans. On a commenté le mot de Buffon sur l'orang-outang, « le premier des singes ou le dernier des hommes ». Et une autre fois : « Dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre ? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non-vivant à celui de vivant ?... Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit, la matière vivante a toujours vécu et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que dissous, épars, en molécules, dans vingt ans d'ici, vous vivrez en détail. » A quoi, la brave Mme d'Aine, ahurie d'entendre des propos si extravagants, ne peut s'empêcher de s'exclamer : « On ne naît point, on ne meurt point ; quelle diable de folie ! — Non, Madame. — Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure si vous me faites croire à cela. »

Et, dans tous ces entretiens, la condition essentielle de toute recherche, le respect dû à la vérité, n'est pas oublié. « Ils se sont arraché les yeux sur cette question du sacrifice de la vie au témoignage de la vérité. » L'on prône dûment ce Grec de l'antiquité, « qui, tiré des carrières auxquelles il avait été condamné pour avoir trouvé mauvais les vers de Denys le Tyran, et consulté derechef sur d'autres vers, les lut et dit pour toute réponse : Qu'on me ramène aux carrières. »

Quand Diderot raconte qu'autour de d'Holbach on parle d'histoire ou de politique, il ne désigne pas

tout à fait ce que nous appelons ainsi. Il s'agit plutôt de constructions théoriques, à l'appui desquelles les époques révolues ou les peuples étrangers fournissent certains faits, mais qui ne diffèrent pas foncièrement de celles qu'illustre l'*Histoire Universelle* de Bossuet ; les points de vue seulement ont changé, les connaissances se sont étendues. Les philosophes, eux aussi, construisent des utopies ; seulement, ils les placent en Chine. Comme les maîtres du mobilier et du bibelot utilisent alors des Chinois pour décorer les murs ou les porcelaines, les sièges ou les tabatières, les philosophes se servent d'eux pour illustrer leur idée du bon gouvernement ou de l'amour filial, du mérite personnel ou des fonctions de l'opinion publique. Ils en font des modèles ou des images pour tous les domaines de la morale et de la politique. C'est une Chine de paravent comme l'autre, mais destinée à l'édification. Quelquefois les Arabes, ou à la rigueur les Anglais, relaient les Chinois dans cette fonction d'exemples pour grands enfants. Depuis la querelle des Anciens et des Modernes, il a fallu trouver un substitut à ces tableaux de l'Âge d'or que fournissaient la Grèce et Rome.

Les nouveaux Plutarques font vivre une Chine où la loi récompense les actions vertueuses, où le monarque est maintenu dans les voies de la sagesse par un conseil de censeurs qui surveille ses mœurs et rédige les annales du règne, où la noblesse remonte des descendants méritants aux ancêtres qu'ils honorent. Parfois, on perçoit une note de scepticisme, Diderot hasarde que les « hommes sont presque les mêmes partout » ; mais, lui aussi, contribue à enluminer la belle image.

Il arrive que l'information soit plus précise, et elle est alors assénée aux auditeurs dans toute son aridité ou sa prolixité, comme lors de cet entretien effarant où Diderot dévide à d'Holbach et au père Hoop, sans leur faire grâce d'une ligne, son article de l'*Encyclopédie* sur les Sarrasins, tandis que les femmes bavardent, Mme d'Aine menant le train, et mêlent les ragots à des gauloiseries énormes.

L'absence d'esprit critique renforce la disposition à admirer tout ce qui se passe loin de France ; volontiers, les philosophes sont dupes des phrases ou des gestes destinés à flatter leurs tendances. On sait avec quelle habileté les souverains étrangers ont utilisé cette candeur. Quand Catherine II, préparant les partages de la Pologne, prend soin d'envenimer les dissensions entre Polonais et prétend soutenir les minorités religieuses, Diderot vante le « grand spectacle que l'impératrice de Russie et le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient... d'établir la liberté de conscience dans une partie de la terre beaucoup plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain. »

Un préjugé favorable de cette espèce explique la déception que d'Holbach exprime à ses amis pendant son voyage à travers l'Angleterre ; il s'attendait à trouver ce pays de liberté que voient en elle tous les Français éclairés, depuis qu'ils ont lu les *Lettres anglaises* de Voltaire ; la réalité le consterne. « Ne croyez pas que le partage de la richesse ne soit inégal qu'en France. Il y a deux cents seigneurs anglais qui ont chacun six, sept, huit, neuf, jusqu'à dix-huit cent mille livres de rentes ; un clergé nombreux qui possède, comme le nôtre, un quart des biens de l'État... Ailleurs, la Cour commande et se fait obéir. Là, elle corrompt et fait ce qui lui plaît, et la corruption des sujets est peut-être pire à la longue que la tyrannie. Il n'y a point d'éducation publique. Les collèges, somptueux bâtiments, palais comparables à notre château des Tuileries, sont occupés par des riches fainéants qui dorment et s'enivrent une partie du jour, dont ils emploient l'autre à façonner grossièrement quelques maussades apprentis ministres. » Il est mécontent de « la contrée qu'il ne trouve ni aussi peuplée ni aussi bien cultivée qu'on le disait..., mécontent des amusements qui ont l'air de cérémonies religieuses, mécontent des hommes..., mécontent des grands et des petits ; mécontent des repas d'amis où chacun se place selon son rang... Il a bien repris du goût pour le séjour de la France dans son voyage

d'Angleterre. » Et d'Holbach est surtout frappé de la « mélancolie nationale ».

La tradition moraliste, si persistante en France, se manifeste aussi dans les conversations du Grandval : on se pose des cas de conscience, mais il est caractéristique de l'époque que presque tous aient une incidence sociale. Ainsi, que devrait conseiller un confesseur qui reçoit les aveux d'un prêtre marié sur son lit de mort ? Ordonnera-t-il au pénitent de rappeler sa femme et ses enfants, ou de les éloigner à jamais ? Que doit faire un père dont le fils est sur le point de contracter une mésalliance, si la menace de le déshériter ne suffit pas à le détourner de son projet ?

Au contraire, les recherches psychologiques qui avaient principalement absorbé l'intérêt des salons au xvii^e siècle sont délaissées ; on ne se préoccupe guère que des conditions de la vie intellectuelle, comme dans le débat sur la prééminence du « génie qui crée et de la méthode qui ordonne », où l'abbé Galiani raconte la fable du *Coucou*, du *Rossignol* et de l'*Ane*. « Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent... Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté de si longues oreilles. « Ah ! dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux ; notre querelle est une affaire d'oreilles ; voilà notre juge. » Le coucou détaille son chant ; le rossignol « s'élance dans les modulations les plus hardies ». L'âne prononce son jugement : « Vous êtes peut-être plus savant que votre rival ; mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. »

Il arrive parfois cependant qu'on aborde au Grandval des problèmes de psychologie qu'on aurait pu traiter chez Mme de La Fayette. Mais alors, parmi des remarques plus ou moins fines, plus ou moins anodines, Mme d'Aine, (La Rochefoucauld des instincts cachés, précurseur de Freud), lance qu' « il est impossible d'analyser les senti-

ments les plus délicats sans y découvrir un peu de saloperie ».

Enfin, lorsqu'on touche à la métaphysique autrement que pour établir les fondements du matérialisme ou du sensualisme, c'est toujours en infléchissant les problèmes vers leur aspect moral plutôt que cosmologique, par exemple en voulant prouver l'incompatibilité de l'existence du mal avec la nature d'un Dieu bon.

Ce qui a le plus frappé les contemporains dans le salon de d'Holbach, ce par quoi il a peut-être joué le rôle le plus considérable dans l'histoire des idées, c'est la position qu'il prend à l'égard de la religion. Les critiques contre le clergé, ses mœurs, son influence dans l'État, son inutilité sociale, sont monnaie courante au XVIII^e siècle ; la méfiance et même les attaques contre le catholicisme, considéré comme instrument d'oppression du peuple et de la pensée, se trouvent sous la plume et dans la bouche de la plupart des philosophes. A cet état d'esprit correspond la conversation qu'ont d'Holbach, Diderot et Gleichen en se promenant un jour dans les jardins de Marly : « Il nous parle des Inquisiteurs d'État de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau ; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avait abandonné un char de triomphe antique, avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches. »

Mais presque tous, Voltaire lui-même, hésitent et s'arrêtent lorsqu'il s'agit de la cause première, du principe de l'Univers, de l'Être suprême, suivant le nom que lui donne Rousseau et que reprend la Révolution. Ils sont ou se prétendent déistes. Rien de cette timidité ou de ce scrupule, chez d'Holbach. Il semble que l'idée de Dieu soit l'ennemi essentiel qu'il s'est voué à combattre, l'obstacle qu'il voit à toute conception rationnelle et scientifique du monde. Tout le *Système de la Nature*, la somme laborieuse et indigeste qu'il a rédigée, tend plus ou moins à établir l'athéisme radical. Mais, à une époque où la religion n'est plus guère dans les cœurs, les mœurs s'opposent à ce qu'on proclame ce détachement.

Quand Hume, arrivant à Paris, déclare qu'il n'a jamais rencontré de véritable athée, d'Holbach lui présente comme tels quinze de ses dix-huit convives. L'abbé Morellet le reconnaît : « C'est là aussi, puisqu'il faut le dire, que Diderot, le docteur Roux et le baron lui-même établissent dogmatiquement l'athéisme absolu, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiantes, même pour ceux d'entre nous qui, comme moi, ne croyaient pas à leur enseignement. »

L'écho de ces conversations, nous le trouvons dans le *Dialogue de Diderot et de l'abbé Barthélemy*, œuvre hardie dont les circonstances ont fait retarder la publication jusqu'en 1921. Le doute y est exprimé avec cet accent pathétique que met Diderot à toutes les controverses qui l'émeuvent profondément. Il discute avec l'abbé du sens de la prière. « Mais à quoi peut aboutir cette supplique, quelle est sa garantie et sa sanction, puisqu'elle demeure toujours, obstinément et invariablement, sans réponse ? Votre Dieu, en somme, mon cher abbé, c'est le Silence éternel... Jamais vous n'entendez sa voix. Vous avez beau lui crier : « Mon Dieu ! Mon Père ! Ayez pitié ! Grâce ! Je vous en conjure ! » Jamais, si ardentes et véhémentes, si attendrissantes et irrésistibles que soient vos oraisons, jamais vous n'en tirez un simple accusé de réception, jamais vous n'entendez ce Père tant imploré et si miséricordieux vous répondre : « Mon enfant. » Et Diderot refuse, comme d'Holbach qu'il cite à ce propos, de s'intéresser au surnaturel : « J'éliminerai ces questions, je m'en tiens à la vie présente, et je considère, avec Spinoza, toute méditation sur l'au-delà ou sur la mort comme inutile, vaine et déprimante... Et si je dois plus tard rencontrer un juge au delà du Styx, j'ai confiance en sa sagesse et sa miséricorde, il ne me châtiara pas... Autrement, je serais en droit de lui répondre : Vous n'aviez, Seigneur, qu'à parler plus clairement. Est-ce ma faute, si je ne sais pas déchiffrer les énigmes ? Pouvais-je me douter que, pour me guider au milieu des ténèbres où vous m'aviez plongé, je devais commencer par souffler ma

lanterne, mon seul et unique flambeau, ce maigre lumignon, cette pauvre petite raison dont vous m'aviez gratifié ? »

Nous trouvons là un exemple de ces propos hardis « à faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison », comme dit Morellet. Cependant, poursuit-il, « nous étions là bon nombre de théistes, et point honteux, qui nous défendions vigoureusement, mais en aimant toujours des athées de si bonne compagnie ». Et voici une « fort bonne scène qui justifiera ce que *je dis* de cet esprit de tolérance. On avait causé toute une après-dînée sur cette matière (l'existence de Dieu). L'abbé Galiani dit : « Messieurs, messieurs les philosophes, vous allez bien vite. Je commence par vous dire que, si j'étais pape, je vous ferais mettre à l'Inquisition et si, j'étais roi de France, à la Bastille ; mais, comme j'ai le bonheur de n'être ni l'un ni l'autre, je reviendrai dîner jeudi prochain, et vous m'entendrez comme j'ai eu la patience de vous entendre. — Très bien, mon cher abbé, disons-nous tous et nos athées les premiers, à jeudi. »

« Jeudi arrive. Après le dîner et le café pris, l'abbé s'assied dans un fauteuil, ses jambes croisées en tailleur, c'était sa manière ; et, comme il faisait chaud, il prend sa perruque d'une main, et, gesticulant de l'autre, il commence à peu près ainsi : « Je suppose, Messieurs, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'ouvrage du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, enfin constamment rafle de six. Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira sans hésiter, sans en douter un seul moment : Les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. Ah ! philosophe ! comment ? parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en conséquence d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, d'une friponnerie bien tissée, et, en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux

de combinaisons mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées et plus soutenues et plus utiles, vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se ferait un jeu de vous attraper. »

Le ton de ces propos choque Rousseau, écarte Buffon, inquiète Marmontel et agace Voltaire ; le patriarche de Ferney, qui tient à sa popularité, craint toujours que toute la gent philosophique soit, aux yeux du monde, enveloppée dans la réprobation que soulève l'impiété du Grandval.

Le parti des « lumières » se divise parfois quand il s'agit de d'Holbach, mais toute offensive de la « coterie dévote » ou des écrivains à sa solde rétablit l'entente. On le voit bien lors des affaires des Cacouacs et surtout des Philosophes. Dans le *Mercure de France* d'octobre 1757, paraît l'*Avis utile* d'un certain J.-N. Moreau qui raconte ses voyages et prévient les voyageurs que, vers 48^o de latitude nord, on rencontre des sauvages « plus féroces et plus redoutables que les Caraïbes », dont il décrit les mœurs. Ils se nomment les Cacouacs. On peut reconnaître en ces peuplades horribles les Encyclopédistes, dont, peu après, un *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* fait un épouvantail à effrayer les honnêtes gens. Du coup, Voltaire aide les Cacouacs à parer les traits de leurs adversaires.

L'autre affaire fut plus grave et comporta un épisode tragique. Une comédie de Palissot intitulée *les Philosophes* fut représentée en 1760 ; elle contenait des attaques très vives contre les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, et tendait aussi à les ridiculiser. On voyait sur la scène Rousseau, apôtre de la vie de nature, à quatre pattes, broutant une laitue. Diderot, Helvétius, d'Alembert étaient montrés comme les ennemis de toute morale. « La coterie dévote » reçut chaudement la plate comédie. Diderot l'accueillit avec calme ; Rousseau ne s'y trouva pas maltraité, mais se fâcha de ce que Diderot le fût ; Voltaire s'émut, et, quoique en mauvais termes avec Rousseau, prit hautement son parti, parce qu'« il ne

faut pas accoutumer les singes d'Aristophane à rendre les singes de Socrate méprisables et à préparer de loin la ciguë que... (le procureur général) voudrait faire broyer pour eux ».

D'Alembert, irrité contre Mme du Deffand, qui prétendait tenir la balance égale entre les dévotes et les philosophes, écrivait à Voltaire : « Les protecteurs femelles déclarés de cette pièce sont Mmes de Villeroy, de Robecq et du Deffand, votre amie et ci-devant la mienne », et il les qualifie crûment. Pour venger les victimes visées par Palissot, Morellet publia, en guise de préface à la comédie des *Philosophes*, une *Vision de Charles Palissot*. Il avait la maladresse d'y attaquer à son tour les protecteurs fort haut placés de l'écrivain. Plus grave, son manque de tact montrait la princesse de Robecq, fille du maréchal de Luxembourg, alors mourante, désirant assister à la première de la comédie vengeresse et prononçant le *Nunc dimittis* : « Seigneur, vous laissez aller votre servante en paix, car ses yeux ont vu la vengeance. » La princesse lut le libelle, y apprit l'état de sa santé et mourut quinze jours après. Le scandale fut grand ; Choiseul, épris de Mme de Robecq, fit mettre Morellet à la Bastille.

Le dénouement de cette histoire, qui absorba quelques semaines toute l'attention des salons, est inattendu, et assez tristement... philosophique. Voltaire, dans une lettre à Mme d'Épinay, blâma vivement Morellet de son inconvenance ; Grimm prit prétexte du bruit fait autour de cette affaire pour s'éloigner peu à peu de d'Holbach et des milieux compromis. Mais surtout, dès l'incarcération de Morellet, d'Alembert écrivit à Rousseau, qui vivait alors à Montmorency chez le maréchal de Luxembourg, pour qu'il usât de son crédit auprès de la Maréchale en vue de faire libérer le prisonnier. Rousseau obtint de Mme de Luxembourg qu'elle intervînt en faveur de Morellet ; mais celui-ci sorti de la Bastille, remplaça dans la faveur de la Maréchale Rousseau, bientôt en demi-disgrâce et que la publication de l'*Émile* força peu après à s'enfuir.

Sans conduire toujours à des conséquences dramatiques ou qui intéressent toute la société parisienne, l'intensité et le sérieux trop constants des conversations qu'on tenait chez d'Holbach avaient pour sa famille même des répercussions assez fâcheuses. Mme d'Holbach, sans cesse sur la brèche, s'épuisait à cette vie sans relâche. Pour qu'elle pût se reposer, Diderot essayait de persuader le baron que « la compagnie habituelle d'une vingtaine d'hommes qui l'étourdissent du matin au soir de politique et de philosophie n'est pas le remède propre à son mal », et que le mari devrait « établir sa société académique dans son cabinet et laisser sa femme dans son appartement avec de Cothe (le musicien Kohaut), son luth et un petit nombre d'amis familiers. »

Il y a, cependant, chez d'Holbach quelques diversions aux entretiens sérieux ; d'abord le ton de la causerie n'est pas uniformément grave, les bouffonneries ne manquent pas, et les comiques attitrés de la troupe, Mme d'Aine et Galiani, font de leur mieux pour dérider leur public. Mme d'Aine concilie drôlement le scepticisme naissant (« Tenez, mon gendre, c'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme ; vous en répondrez devant Dieu ») avec un reste de croyance dont le respect humain conserve les apparences. Le soir, elle donne le signal de la retraite : « Vous dormirez tous dans un quart d'heure, et moi, il faut que je dise mes prières. — Mais ne nous avez-vous pas dit que vous ne priez point Dieu ? — Et ne faut-il pas que je me mette à genoux pour ma femme de chambre ? — Et quand vous êtes à genoux, à quoi rêvez-vous ? — Je rêve à ce que nous mangerons demain ; cela ne laisse pas de durer, et ma femme de chambre s'en va après cela fort édifiée. »

Les « grossiers habitants du Grandval », comme dit Diderot, s'amusent aisément, ils n'exigent pas des plaisirs raffinés. « Nous étions en train de dire des folies et d'en faire lorsque le cher petit prêtre arriva. Il alla se pencher et s'accouder sur la (même) table car il est familier. Mme d'Aine, invitée par la commodité de sa posture et la largeur de sa croupe, prend un fauteuil,

l'approche de lui, lui dit : « L'abbé, tiens-toi bien », et d'un saut elle enfourche l'abbé, jambe de çà, jambe de là ; et de le piquer des talons, de l'exciter de la voix et des doigts. » Arrêtons-nous là.

Quant à l'abbé Galiani, il « est un trésor dans les jours pluvieux... Si l'on en faisait chez les tabletiers, tout le monde voudrait en avoir un à sa campagne. » Ses histoires dérident tous les auditeurs, Diderot les rapporte à son tour, mais il ajoute : « Ce n'est pas moi, c'est l'abbé qu'il faut entendre ; le fond est misérable, mais il prend entre ses mains la couleur la plus forte et la plus gaie. » « Pendant que ces gens-là s'égosillaient à disputer (de musique), il disait : Un jour un homme avait un beau violon sous son bras. Quelqu'un s'approcha de lui et lui dit : « Vous avez là un bel instrument. Vous en jouez apparemment. — Je ne saurais que vous en dire, répondit l'autre, car je n'ai jamais essayé. »

Galiani pour piquer l'intérêt de ceux qui l'écoutent, adopte toujours la thèse paradoxale. Pourtant, il irrite parfois par son manque de cœur, cet homme qui n'a jamais pleuré, et par son habitude de tourner tout en plaisanterie.

Quand on est las des propos, même plaisants, l'on se promène, l'on va voir « planter des buis », et, sans avoir la sensibilité à la nature dont témoigne Rousseau, les compagnons du Grandval ne sont pas indifférents au charme du jardin et de la campagne environnante. « Nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne ; nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny. Le village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. C'est un aspect vraiment romanesque. »

La musique surtout repose et distrait Mme d'Holbach ; elle joue et l'on joue chez elle de la mandore et du luth. D'Holbach goûte beaucoup cette détente ; nous l'avons vu à l'Opéra, pilier du « coin de la reine »,

La bande va parfois « en corps » entendre un concert et tous reviennent enchantés. Ou bien l'on aborde, à propos de musique, la question délicate de la prosodie : « On disputa à perte d'haleine sur l'harmonie des langues... sur le caractère des ouvrages faits pour le chant ou pour la déclamation. »

Mais, la musique exceptée, et bien que le maître du logis ait réuni une collection de tableaux, les arts ne comptent guère dans la vie du Grandval. On y est constamment frappé par l'absence de sentiment artistique ou poétique. Les roses de Saadi, quand Diderot les évoque, perdent de leur parfum. Il n'est pourtant pas insensible à la forme : il déplore que la « grâce du stile » manque à la traduction que le baron vient de faire d'un traité de Hobbes, ce qui dessert « ce traité sublime ». Mais c'est encore aux qualités musicales du style plus qu'à ses qualités plastiques qu'il attache du prix. Et nous voilà ramenés à l'impression que donnent les *Salons* de Diderot et tous les commentaires de tableaux qui nous sont parvenus : dans ce milieu, sauf le goût de la musique, tout devient construction ou jeu de l'esprit. Ils parlent, non sans justesse, des tendances de la peinture chinoise, mais ils ne sont pas capables d'y percevoir la puissance évocatrice d'œuvres admirables.

Fermés à l'inexprimable, ni artistes ni poètes, malgré leur bonne volonté et parfois une vision fugitive d'autres mondes, les causeurs du Grandval sont de purs intellectuels. Ardents à la recherche, généreux dans leurs efforts, vigoureux dans leurs systèmes, par ailleurs ils ne mesurent pas la fragilité de leurs prémisses, ni la portée pratique de leurs audaces. Ils raisonnent des choses dans l'abstrait, sans envisager les conséquences que leurs attaques doivent entraîner. Ils croient seulement, dit Morellet, cultiver « la philosophie qui demeure contenue dans l'enceinte des spéculations et ne cherche dans ses plus grandes hardiesses qu'un exercice paisible de l'esprit. »

CHAPITRE IX

LE SALON DE MADAME NECKER OU L'ANTICHAMBRE DE LA RÉVOLUTION

QUE le dernier salon du XVIII^e siècle se soit tenu chez le dernier ministre de la monarchie qui parût capable de la sauver, qu'après y avoir échangé des propos mondains et littéraires on y ait débattu des projets de réformes, critiqué les résistances de la Cour, tandis que l'Ancien Régime glissait inéluctablement à sa perte, cela peut paraître un symbole : les conversations de salons, les controverses, longtemps cantonnées dans le domaine académique, finissent par déboucher sur la Révolution.

Mais il y a deux salons Necker, différents par l'époque. La scène se passe toujours chez Mme Necker. Les premières années, c'est elle-même qui donne le ton. Puis, quand elle vieillit prématurément, qu'elle est malade, dépassée par les événements de plus en plus pressants, c'est Germaine Necker, bientôt Mme de Staël, qui règne chez ses parents. Derrière toutes deux, Necker se devine, secret inspirateur.

Aux yeux et à la pensée, ce salon présente un diptyque : la mère, la fille, bien différentes au premier regard, très proches en réalité. Autre diptyque : une enceinte close aux souffles du dehors, réservée aux joutes de l'esprit, et, le courant de l'histoire, déchaîné, ayant emporté les murailles, un forum où se débattent les destinées de la France.



Nous avons déjà vu que les étrangers participent largement à la vie de Paris au XVIII^e siècle. « Rousseau de Genève » domine et modèle la sensibilité de son temps. C'est sur un autre plan que le Genevois Jacques Necker et la Vaudoise sa femme jouent un rôle. Mais la forme particulière de leur esprit et de leur caractère, leur attitude dans la société, témoignent de leur origine.

Suzanne Curchod était la fille d'un pasteur des environs de Ferney, qui se plut à lui former une conscience exigeante, à lui donner une instruction solide, le goût des lectures sérieuses et de la réflexion personnelle. Elle n'en menait pas moins une existence joyeuse dans le pays vaudois, riche et ensoleillé. Elle était jolie, et les jeunes pasteurs des environs la courtoisaient à l'envi. A Lausanne, elle fut la reine un peu précieuse d'une Académie littéraire, l'Académie de la Poivrière. Elle jouissait sans arrière-pensée de ces triomphes innocents. Deux épreuves meurtrirent la jeune fille épanouie. Son père mourut, elle dut soutenir sa mère ; et bientôt la mort de Mme Curchod lui fit exagérer des torts légers et la laissa dévorée de scrupules et de remords. En même temps, elle connut à Lausanne Gibbon, le futur historien de l'Empire romain ; ils s'aimèrent ; Gibbon rappelé en Angleterre, Suzanne l'attendit fidèlement, durant cinq ans ; il fallut le retour de Gibbon en Suisse, et un refus sans ambages, pour qu'elle renonçât au rêve de l'épouser.

A tout ce passé elle est arrachée en 1764 par Mme de Vermenoux qui l'emmène à Paris comme gouvernante de son fils. Amusante figure que celle de Mme de Vermenoux, « image de Minerve », dit Marmontel, une des muses mineures qui peuplent les bosquets du Parnasse. Dans sa maison, Suzanne Curchod connaît le banquier Necker qui s'éprend d'elle et l'épouse. Elle avait alors vingt-sept ans. Préparée par son éducation morale à concentrer toutes ses affections sur les siens, Mme Necker, dont la faculté de tendresse a été surexcitée et non

épuisée par la longue attente et la déception que lui a infligées Gibbon, se jette éperdument dans l'amour conjugal. Cet amour ne fera que croître avec les années jusqu'à devenir une véritable passion ; et il remplira son âme au point de n'y laisser guère de place, même pour l'amour maternel.

Ce fut principalement pour aider à l'ascension de ce mari idolâtré, pour « commencer sa renommée » dit Marmontel, que Mme Necker voulut avoir un salon. Sans doute elle avait montré à Lausanne un goût très vif « pour les lettres et pour la célébrité qu'elles peuvent donner, observe Morellet, et elle brûlait du désir de se lier avec ceux qui les cultivaient honorablement dans le pays qu'elle venait habiter ». Mais surtout, dans un monde où les distinctions sociales sont encore rigides, où un financier, par surcroît étranger et protestant, ne peut prétendre à frayer avec la haute société, le meilleur moyen de s'élever est de recevoir les écrivains et les philosophes, car ils ont accès partout, ouvrent toutes les portes. Avoir un salon permet des rencontres, ménage des relations avec les gens du grand monde et de la Cour. Sans le lustre que le salon de sa femme avait donné à son nom, Necker ne serait sans doute pas devenu directeur général des finances.

Ce salon, dans les premières années du moins, porte l'empreinte de Mme Necker, de sa volonté, de son originale personnalité. Elle a des « yeux bleus doux et parfois caressants » dont parle Mme de Saussure, une « figure grande et un peu trop droite » ; sa taille est « grande et proportionnée, mais privée (elle-même le reconnaît) de cette élégance enchanteresse qui en augmente le prix. » On la trouve belle, mais sans charme. A ceux qui ne l'ont pas connue intimement, sa physiologie morale donnait une impression analogue. Elle frappe par une certaine raideur suisse et protestante. Necker lui-même déclare un jour dans l'intimité : « Il n'a peut-être manqué à Mme Necker, pour être jugée parfaitement aimable, que d'avoir quelque chose à se faire pardonner. » C'était, selon Mme de Genlis, « une

personne vertueuse, calme, sèche et compassée. » « Dieu, dit Mme d'Oberkirch, après l'avoir créée, la trempa en dedans et en dehors dans un baquet d'empois ». Galiani veut un jour la punir d'avoir même envers ses amis « le froid maintien de la décence. » Marmontel estime que « son esprit comme sa contenance était trop ajusté pour avoir de la grâce ». Mme du Defand la juge « raide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne ».

Rien de plus trompeur que ces apparences. Vertueuse, honnête, décente, certes ! Mais Mme Necker est une femme nerveuse, inquiète, d'une sensibilité douloureuse. Depuis la naissance de sa fille, en 1766, elle a perdu le sommeil, et, raconte Necker, « le jour, obligée de céder à un mouvement d'agitation, elle se tenait debout, même en société ». Véritable fille de Rousseau, elle apporte dans ses sentiments une exagération passionnée. Il lui est difficile d'atteindre à la mesure, au sang-froid ; elle est sujette à des engouements, à des angoisses, à des jalousies. « Ma chère amie, lui écrit la sage Mme Geoffrin, je vous conjure de diminuer de votre prévention favorablement outrée... Les anges font fort peu de cas de moi et je ne me soucie point d'eux ; leurs éloges ou leur blâme me sont indifférents, je n'aurai point de société avec eux ; mais ce que je désire beaucoup, c'est que vous m'aimiez bien en me voyant telle que je suis. » Et plus tard : « Comme il est impossible de fortifier votre caractère faible et de calmer votre agitation, il faut abandonner le projet de vous corriger et vous mettre seulement en pénitence comme les enfants. » La même amitié excessive dont Mme Necker s'est prise pour Mme Geoffrin, elle l'apportera au début de ses relations avec Mme de Marchais et Mme d'Houdetot. Pourtant, les impressions modérées ne lui sont pas étrangères ; on trouve dans ses *Mélanges* des notations doucement émues, mélancoliques, dépourvues de toute exagération. N'est-ce pas une femme délicate, mais raisonnable, qui a écrit ces lignes : « Les gens riches ne doivent jamais parler du mérite et de la nécessité de la reconnaissance ;

ils doivent se taire sur cette vertu. — Il est des âmes si sensibles qu'il faut s'occuper de faire le sort de tous leurs instants ; un seul peut les rendre malheureux. — Le silence de la nuit ajoute aux sentiments doux, au bonheur d'aimer, en fixant toutes nos pensées sur l'objet qui nous occupe ; la nuit augmente aussi les regrets, car elle semble nous laisser seuls avec notre cœur. — Il est des souvenirs si tendres et si douloureux qu'ils font le sort de la vie. »

Mais les passages de ces mêmes *Mélanges* qui se rapportent à son mari, sa correspondance avec lui qu'elle n'a jamais quitté, touchent, surtout à la fin de sa vie, au paroxysme de l'exaltation. Elle admire en lui « un homme extraordinaire qu'on ne pouvait contempler sans émotion » ; elle voit dans ses regards quelque chose de « céleste que les peintres n'ont jamais osé exprimer que dans la figure des anges ». Elle parle de « lui à qui je voudrais donner mon sang pour subsistance, et qui captive tellement mes facultés d'aimer sur la terre que personne ne peut plus approcher de mon cœur. » « J'ai tout sacrifié à ma chimère, j'ai réuni toutes mes forces sur un seul point, il me manque et je tombe dans l'abîme. » (Ceci quand Necker s'occupe, trop, à son gré, de la Compagnie des Indes). Même tension dans sa piété, dans sa maladie du scrupule. L'inquiétude qu'elle montre à Dieu s'étend à l'accomplissement de ses devoirs religieux, à l'emploi de son temps dans son ménage et son salon.

Cette sensibilité dérégulée et cette raideur d'allures sont dues sans doute, celle-là au tempérament, celle-ci à l'éducation, mais aussi aux deux épreuves de jeunesse : mauvaise fortune et déception amoureuse. Le mariage, la certitude d'une vie large, les satisfactions du cœur et de l'amour-propre détendent un peu la jeune femme contractée. Mais bientôt le séjour à Paris provoque en elle une nouvelle crise. Après quelque résistance, elle n'a pu se défendre d'y subir « un enchantement qui, sans faire le bonheur, empoisonne à jamais tous les autres genres de vie. — Je conviens qu'on est plus

vertueux en Suisse qu'à Paris, mais c'est à Paris seul qu'on parle bien de la vertu. » Le contact avec un monde nouveau l'oblige à remettre en question tout « le fond d'idées » sur lequel elle vivait. « Je n'avais pas un mot à dire dans le monde, écrit-elle à des amis de Suisse, j'en ignorais même la langue ; obligée, par mon état de femme, de captiver les esprits, j'ignorais toutes les nuances de l'amour-propre, et je le révoltais quand je croyais le flatter. Ce qu'on appelait franchise en Suisse devenait égoïsme à Paris ; la négligence des petites choses était ici manque aux bienséances ; en un mot, détonnant sans cesse et intimidée par mes bévues et par mon ignorance, ne trouvant jamais l'à-propos et prévoyant que nos idées actuelles ne s'enchaîneraient jamais avec celles que j'étais obligée d'acquérir, j'ai enfoui mon petit capital pour ne le revoir jamais et je me suis mise à travailler pour vivre et pour accumuler un peu si je puis. »

Ne soyons pas dupes de la légèreté dont Mme Necker use ici pour exprimer la violence qu'elle devait se faire. En réalité, ce fut une épreuve à laquelle succomba sa spontanéité. Peu intuitive sans doute, déjà mise en garde contre ses impulsions, habituée à contrôler ses actes, à se tracer une ligne de conduite, elle s'impose dès lors une contrainte où se perd le naturel. D'après Mme de Genlis, Chastellux feuilleta un jour dans le salon de Mme Necker un carnet qui traînait, et il y lut le memorandum suivant : « Préparation du dîner de ce jour : je parlerai au chevalier de Chastellux de la *Félicité publique* et d'*Agathe*, à Mme d'Angiviller sur l'amour », et l'hôtesse formait en outre le projet d'élever une « discussion littéraire » entre Marmontel et Guibert. D'Angiviller relate un fait analogue : « Un jour qu'une femme de leurs amies et des miennes (Mme de Marchais, plus tard d'Angiviller) et moi, venions souper avec le mari et la femme en petit comité, nous étions seuls dans le salon à les attendre, quand tout à coup M. Necker, éclatant de rire, ce qui ne lui était pas ordinaire, paraît, un papier à la main, et me le remet ;

c'était l'agenda de la journée de sa femme, et M. Thomas, non encore arrivé, devait être à souper. Je lis, et après le détail des occupations de sa journée, venait l'article du souper, où je lus, avec une surprise que je ne puis vous exprimer, ces propres mots : « relouer M. Thomas sur son poème de Jumonville. » Je vous avoue que cette étude réfléchie de ce qu'on dira à son ami le plus intime et pour lequel on affiche de la dévotion, que cette préparation méditée de louange, et de *relouange*... me causa un soulèvement de cœur. »

Ce qui ressort de cette terreur d'avoir à improviser, ce n'est peut-être pas l'hypocrisie, mais bien plutôt la défiance de soi, chez celle à qui Lausanne avait valu de faciles succès et qui s'était trouvée gauche et lourde à Paris.

La rigueur avec laquelle Mme Necker assume chacune de ses obligations contraste de façon éclatante avec le peu d'exigences que les autres montrent alors vis-à-vis d'eux-mêmes, avec la morale de complaisance qui suffisait à la société du temps. Le souci de la bienfaisance, qui tend à cette époque à remplacer les devoirs individuels, n'est d'ailleurs pas étranger à Mme Necker et elle apporte dans le domaine social des habitudes d'action efficace. Elle a connu en Suisse l'illustre Tronchin ; les notions élémentaires de médecine, les pré-occupations philanthropiques lui sont familières ; elle les met en pratique à Paris. Son mari lui ayant donné carte blanche, elle fonde l'hôpital qui porte aujourd'hui son nom, et veut y appliquer un principe qui, à l'époque, paraissait irréalisable : « soigner les malades *seuls* dans un lit avec toutes les attentions de la plus tendre humanité, et sans excéder un prix déterminé. » Elle y parvint ; la journée reviendra à dix-sept sous par personne « en réunissant la dépense propre des malades, la nourriture et l'entretien des sœurs, la nourriture et les gages des serviteurs, les appointements du chapelain, les achats de linge neuf ». Sans doute, les soins donnés alors étaient-ils à peu près nuls ; mais n'était-ce pas un résultat d'avoir supprimé la promiscuité révoltante

de trois ou quatre malades, contagieux ou non, dans un seul lit ? Cette réussite éclatante valut à Mme Necker de précieux appuis, l'archevêque de Paris, le roi lui-même. On conçoit que la malveillance ait vu dans les hautes relations nouées à cette occasion la raison d'être de ses efforts. D'Angivillier l'interprète ainsi : « La vertu ainsi que leur fortune était, pour ainsi dire, travaillée en banque dans ce ménage et calculée d'après le profit » pour « s'acquérir une renommée, une considération et des partisans ». Certes, Mme Necker ne dut pas être insensible au plaisir de faire dîner Mgr de Beaumont à la table de son mari, mais il est hors de doute que ses traditions familiales et son caractère la poussaient à faire le bien. Pas un de tous ceux qui l'ont fréquentée n'hésite à lui reconnaître « le charme... de la candeur, de la bonté » dont Marmontel est touché. Le premier salon de Mme Necker en est comme teinté.

Les débuts de ce salon furent relativement aisés, grâce à Mme Geoffrin qui les favorisa et qui resta l'amie tutélaire de sa jeune émule. Cependant elle n'assistait guère aux réunions qui se tenaient chez celle-ci ; elle préférait voir le ménage dans l'intimité, comme le montre cette lettre qui accompagne l'envoi de deux chaises. « Mon bien-aimé ayant les mêmes goûts que moi voudrait sûrement avoir toujours ma chaise et me battrait comme fait sa petite fille pour m'obliger à la lui céder. Pour entretenir donc la paix de nos cœurs, voilà aussi une chaise pour lui... Elles sont de la matière la plus simple. Elles ont été achetées à l'inventaire de Philémon et de Beaucisse » (*sic*). Mme de Staël enfant battant Mme Geoffrin, l'amusante image...

Marmontel, Morellet et Raynal, rencontrés chez Mme Geoffrin et chez Mme de Vermenoux, formèrent le premier fonds et restèrent les piliers de la « société littéraire » de Mme Necker. « On choisit un jour, raconte Morellet, pour ne pas se trouver en concurrence avec les lundis et les mercredis de Mme Geoffrin, les mardis d'Helvétius, les jeudis et les dimanches du baron d'Holbach. » Les dîners du vendredi eurent lieu d'abord

au Marais, rue Michel-le-Comte ; puis, le cercle s'étendant, Necker loua, rue de Cléry, le bel hôtel Leblanc, avec sa façade en rotonde, son large escalier à rampe de fer forgé, ses plafonds ornés de peintures mythologiques, ses murs couverts de médaillons et d'arabesques. L'été, Mme Necker recevait parfois dans la magnifique propriété de Saint-Ouen, sur la grande terrasse ombragée de tilleuls.

La fortune de Necker ne fut pas sans contribuer à l'extension rapide des relations de sa femme. Non qu'elle ait su flatter ses hôtes par le luxe de la table : dans les *Bans et Publications de l'Église philosophique*, Grimm blâme cette négligence : « Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera à dîner tous les vendredis. L'Église s'y rendra parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux. Elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier. » Mais le riche banquier sut rendre, plus ou moins discrètement et sur des sollicitations plus ou moins discrètes, d'importants services d'argent à ses hôtes. Presque tous les écrivains que Mme Necker groupa d'abord autour d'elle devinrent dans une certaine mesure les obligés de son mari. La plupart d'entre eux reconnurent ces obligations par une fidélité qui fut en général n'être pas servile : Raynal, Morellet, Suard, Grimm même. Marmontel n'eut pas tant de dignité : celle à qui il avait prodigué les plus lourdes flatteries, prétendant qu'être convié à ses dîners était « un honneur que Socrate et Marc-Aurèle envieraient », il la dénigre dans ses Mémoires. De Gibbon même, qui vint très vite et souvent lui rendre visite, Mme Necker put écrire malignement : « Il était devenu doux, simple, humble... admirateur zélé de l'opulence, il me fit remarquer pour la première fois celle qui m'entoure. » Galiani formule avec son cynisme ordinaire le double attrait de la maison, quand, rentré à Naples, il écrit : « Je me suis souvenu de cette soirée affreuse et à jamais mémorable, où je fus un monstre parce que j'osai dire ce que tout le monde pensait. Je disais que je n'aimais les hommes que pour l'argent, et M. Necker en a ; que je n'aimais

les femmes que pour la beauté, et vous en avez... Vous en fûtes scandalisée, Mme Suard indignée... La ville en retentit, les faubourgs s'en plaignirent, le royaume en était en combustion, et tout le monde me pardonna. Ainsi Dieu me le pardonne, d'avoir convoité l'argent et la femme de mon prochain alors, car nous ne le sommes plus à présent. »

Les écrivains que réunissait Mme Necker n'avaient pas grand-chose de commun avec ceux que d'un sceptre léger elle avait régentés à l'Académie de la Poivrière. Ils étaient en général fort sérieux et même arides dans leurs travaux et dans leur ton. Faisait exception Marmontel, exclusivement homme de lettres, tout glorieux alors d'avoir écrit les *Contes Moraux*, dont la vogue était extrême, mais dont nous avons raison de ne connaître que quelques titres (Annette et Lubin, les Trois Sultanes). Suard non plus n'était pas un esprit bien vigoureux. Son vrai mérite réside dans les traductions d'œuvres anglaises qu'il publiait régulièrement dans les journaux qu'il dirigeait. Il faut avouer qu'il était plus informé qu'audacieux, témoin ses jugements sur Shakespeare, pleins d'une épouvante admirative ; mais il ne faut pas ratifier l'exécution cruelle que fait de lui Beaumarchais exaspéré par sa censure du *Mariage de Figaro* : « un homme de bien à qui il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. »

Plusieurs d'entre les hôtes ordinaires de Mme Necker participaient au mouvement philosophique et fréquentaient aussi le salon de d'Holbach. Elle les réunit à des hôtes exceptionnels lors du dîner qu'elle donna le 17 avril 1770 pour discuter le projet qu'elle avait conçu d'élever une statue à Voltaire. Dans ce dîner, à Raynal, Morellet, Marmontel, Grimm, Suard, Arnaud, Thomas, Saint-Lambert, familiers du salon Necker, s'étaient joints d'Holbach, Diderot, Helvétius, d'Alembert, Chastellux et Schomberg. « Des gens du monde », raconte Morellet, trouvaient « plaisant qu'on érigeât une statue à un particulier encore vivant... (alors) que Corneille et Racine n'avaient pas de statues ». Cepen-

dant la décision fut prise, Pigalle fut choisi comme sculpteur ; et les négociations s'engagèrent avec... Voltaire qui craignait d'être compromis par un honneur aussi exceptionnel. Il finit par se laisser persuader, accorda des séances de pose à Pigalle et en informa ainsi d'Alembert :

Vous qui, chez la belle Hypathie,
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que dans sa retraite
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Il faudra que, deux ans plus tard, pour faire accepter la conception de l'artiste, Diderot lui donne son appui, car Pigalle, « pour montrer son savoir en anatomie, a fait un vieillard nu et décharné, un squelette, défaut à peine racheté », au gré de Morellet « par la vérité et la vie que l'on admire dans la physionomie et l'attitude du vieillard. »

A cette occasion, Voltaire écrit à Mme Necker :

Vous craignez, beauté délicate,
Que ce Pigal trop ingénu
Ne me présente à vous tout nu ;
Mais pardonnez-lui s'il me flatte.

Quand son ciseau vous sculptera,
Ne soyez pas si renchérie,
Ou tout le monde lui criera :
Otez-nous cette draperie.

Les Grâces n'en eurent jamais,
L'habillement les défigure,
Et vouloir cacher leurs attraits,
C'est un péché contre nature.

Je consens qu'un lourd vêtement
Couvre ma chétive machine ;
Mais quant à vous, objet charmant,
Prenez la gaze la plus fine.

Le jour où fut votée l'érection de la statue de Voltaire, Mme Necker avait eu la satisfaction qui lui fut rarement accordée de compter Diderot au nombre de ses convives. Le 18 août 1765, Diderot écrivait à Sophie Volland avec sa simplicité coutumière : « Il y a ici Mme Necker, jolie femme et bel esprit, qui raffole de moi ; c'est une persécution pour m'avoir chez elle. » Malgré cette persécution, Diderot vient rarement rue de Cléry ; il n'y trouve pas la liberté qu'il aimait. Quelquefois seulement il se laisse conduire en voiture, avec Grimm, à Saint-Ouen. Pourtant il n'est pas insensible au charme, inhabituel pour lui, des vertus de Mme Necker, et en 1774, il lui écrit : « Il est bien fâcheux pour moi de n'avoir pas eu le bonheur de vous connaître plus tôt. Vous m'auriez certainement inspiré un goût de pureté et de délicatesse qui aurait passé de mon âme dans mes ouvrages. Ces dévergondées qui tourbillonnent dans nos jardins ne sont pas sans attraits. Plus piquantes peut-être pour la jeunesse et pour le vice, c'est la jeune femme grande, belle et modeste qui fixe les regards de l'homme de bien. Il n'y a nulle comparaison à faire des bacchantes de Rubens ou de Jordaens aux vierges de Raphaël ; je le sais, j'en conviens ; mais il est trop tard pour prendre ce ton pur et chaste. »

Malgré ces visites de Diderot, cet hommage rendu à Voltaire, le salon de la fille du pasteur, de l'ancienne présidente d'une Académie précieuse, ne pouvait être celui des philosophes. Elle avait trop nettement pris position, se refusant à admettre qu'on formulât devant elle des critiques à l'endroit du christianisme ou qu'on exposât des systèmes incompatibles avec sa religion. A son meilleur ami de jeunesse, qui fut quelque temps pasteur et qui lui avait exprimé des inquiétudes à cet égard, elle répondait : « Je me suis hâtée de montrer mes

principes, on ne touche jamais à cet article chez moi. A mon âge, avec une maison agréable, rien n'est si aisé que de donner le ton. » Pourtant, deux ou trois fois, elle ne parvint pas à empêcher qu'on touchât « cet article » : un jour, à Saint-Ouen, devant Marmontel et d'Angiviller, Diderot exposa son athéisme sans qu'elle pût le réduire au silence ; un autre jour elle se hasarda à combattre la théorie sensualiste, qu'avait soutenue Diderot. Enfin une discussion avec Grimm alla si loin qu'il fit pleurer son hôtesse, ce dont elle s'excusa le lendemain auprès de lui.

L'abbé Morellet dit que la conversation était « contrainte par la sévérité de Mme Necker », « mais, ajoute-t-il, en matière de littérature, on causait agréablement et elle en parlait elle-même fort bien ». Les philosophes donc ne font guère que passer chez Mme Necker. Il n'y vient pas non plus beaucoup de femmes : Mmes de Marchais, d'Houdetot, Suard tantôt y sont assidues, tantôt disparaissent après une brouille. Mme du Deffand fait quelques apparitions à Saint-Ouen avec la maréchale de Luxembourg et elle écrit à la duchesse de Choiseul : « Je ne croyais pas que je connaîtrais jamais Mmes Necker et de Marchais. Je les vois souvent et je m'en trouve bien. Ces femmes sont aimables, elles ne sont point sottes ni insipides. Elles sont plus faites pour la société que la plupart des dames du grand monde. Je préfère ce qui écarte l'ennui à ce qui est du bel air. » Mais bientôt le charme est rompu, et Mme du Deffand écrit à l'abbé Barthelemy, parlant d'une conversation chez Mme Necker : « Je n'entendais pas le raisonné et le braillé m'était insupportable. »

Plus fidèles que ces femmes aux sympathies inconstantes, deux écrivains ont été les amis particuliers de Mme Necker, et son caractère exalté, en accord d'ailleurs avec le jugement des contemporains, leur attribuait du génie : Thomas et Buffon. De ces deux noms, l'un est resté célèbre, quoiqu'on ne lise plus guère les livres de Buffon. Thomas est tombé dans un oubli pro-

fond. Il le mérite, car l'œuvre seule intéresse la postérité. Mais l'homme était attachant.

Quand arrive à Paris Meister qui devait plus tard succéder à Grimm « dans sa boutique » c'est-à-dire dans la rédaction de la *Correspondance Littéraire*, et rendre alors des arrêts qui feraient autorité, il appelle Thomas « le premier génie de la France ». Ce « vertueux stoïcien », comme le nomme d'Angiviller, illustre de façon frappante qu'une belle âme et un noble esprit ne sont point des gages de talent. Disciple de Plutarque fourvoyé dans le monde, le goût de l'héroïsme lui avait fait adopter un ton emphatique, souvent ampoulé, qui gâte ses écrits, nous lasse ou nous paraît ridicule. Il reprochait à d'Alembert de laisser « décharner » son éloquence par son esprit trop géométrique : plus justement, d'Alembert lui reprochait d'enfler la sienne. Dans ses *Odes* comme dans ses *Éloges*, Thomas exagérait et surchargeait son style, parce que l'expression ne lui semblait jamais aussi forte que son sentiment. Aussi travailla-t-il toute sa vie à sa *Pétreïde*, épopée qu'il avait conçue en l'honneur de Pierre le Grand ; sujet neuf, beau sujet, qu'il ne sut pas maîtriser. « Il voulut monter sur un piédestal, dit Mme Necker... Ainsi ses idées devinrent sévères ; son style noble et majestueux s'ennoblit trop peut-être. » Mais ce poète pompeux, ce prosateur redondant avait du courage et de la générosité. Dans son *Éloge de Sully*, il flétrit les impôts scandaleux de son temps, la gabelle, « espèce de monstre... qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain », la taille qui pousse le laboureur à faire « au ciel des vœux meurtriers pour que sa moisson ne devienne pas plus fertile » ; il glorifie le ministre qui reformera ces impôts, sans se laisser arrêter par l'opposition des privilégiés : « Il faut qu'il sache qu'un grand ministre est la victime de l'État, et que l'art de faire le bien n'est que trop souvent l'art de déplaire aux hommes. » Éternelle vérité, toujours proclamée inutilement. Voltaire, écrivant à d'Argental, vante « le sublime *Éloge de Descartes* », où Thomas exaltait la

liberté de la pensée. Mme Necker montre plus d'esprit critique, car elle observe : « Il faisait de Descartes une espèce de saint dans une châsse environnée de tant de diamants que le saint en était caché et oublié. »

Quand fut publié *l'Essai sur les Femmes*, Grimm annonça dans les *Bans et Publications de l'Église philosophique* : « Frère Thomas fait savoir qu'il a composé un essai sur les femmes qui fera un ouvrage considérable. L'Église estime la pureté des mœurs et les vertus du frère ; mais elle craint qu'il ne connaisse pas encore les femmes et elle lui conseille de se lier plus intimement, s'il le peut, avec quelques-unes des héroïnes qu'il présente. » La Harpe trouve aussi que « la matière est trop étrangère à l'auteur ».

Chez Mme Necker, Thomas était silencieux, triste, un peu solennel. Il l'aimait avec un tendre respect, avec une discrète mélancolie, et il souffrait impatiemment ceux qui l'entouraient. Après avoir goûté la douceur de la voir dans la solitude à Saint-Ouen, il lui écrit : « Il faudra l'oublier (cette douceur), et revenir vous voir dans la foule, dans le monde, à des dîners, à des soupers. J'entendrai des dissertations, des contes, des riens, et je penserai dans ces moments à tout ce que vous ne direz pas... Reprochez-moi le travers odieux de ne pouvoir sourire au milieu de vingt personnes qui... me séparent de vous, de ne pouvoir les écouter avec patience quand vous vous taisez, de ne pas chercher à leur plaire quand elles m'ennuient. »

Loin du pauvre Thomas caché dans un coin du salon, trône Buffon. D'Angiviller l'avait introduit rue de Cléry. Il en fait un portrait frappant : « Je l'ai vu tant de fois... chez Mme Necker, et chez moi-même, avec les plus distingués des gens de lettres, ...et j'éprouvais un véritable plaisir en le voyant révérent parmi vous, en voyant l'attention avec laquelle vous sembliez tous l'écouter... Il y avait quelque chose de respectueux dans votre attention. Et en effet, sa taille élevée, ses beaux cheveux blancs, la noblesse de sa physionomie, la noblesse plus grande encore de ses expressions, la majesté

de ses idées et de son style qu'il transportait même dans la conversation, la faiblesse même de sa vue qui, ne lui permettant de rien distinguer, l'empêchait de fixer ses regards, donnait à son discours un air prophétique et d'inspiration qui imposait. » Cet extérieur imposant était encore relevé par une mise que Buffon soignait avec coquetterie. Il portait souvent « un habit de velours rouge, une veste de soie mordorée, une bourse fort courte qui renfermait les cheveux (jamais de perruque) et d'où partait un ruban mordoré qui, retombant sur l'épaule, se perdait dans les dentelles de son jabot ».

Buffon est célèbre depuis la publication en 1749 des trois premiers volumes de son *Histoire Naturelle* ; mais c'est la publication en 1779 des *Époques de la Nature* qui met le comble à sa gloire. Voltaire même trouve en lui un rival, et, dit Écouchard-Lebrun

Partage avec Buffon le temple de Mémoire.

Mais cette gloire éclatante ne s'accompagne pas pour Buffon d'une influence sur son temps comparable à celle des philosophes, parce qu'il ne s'occupe pas de l'homme et des sociétés humaines. Et les philosophes éprouvent à son endroit quelque irritation ; si ses théories sur l'histoire de la terre provoquent en effet les inquiétudes de la Faculté de Théologie, il évite toutefois de prendre position dans le domaine métaphysique et se prête à toutes les rétractations qu'on exige de lui. Cette attitude explique que d'Alembert, par exemple, ne veuille pas considérer la hardiesse des constructions intellectuelles de Buffon, qu'il affecte de n'attacher d'importance qu'à son style et l'appelle « le grand phrasier ». Réaumur, de son côté, critique la défiance de Buffon à l'égard des méthodes de classification de son temps ; il se défie d'une œuvre scientifique qui offre des mérites littéraires et n'y veut voir qu'une œuvre d'imagination. Trublet écrit à propos du 5^e tome : « C'est le chien, la chèvre et le cochon. J'ai dit que cela avait l'air d'une fable... Buffon est très fabuleux. » (*sic*)

Buffon d'ailleurs avait marqué lui-même qu'un

système comme celui qu'il élaborait devait reposer sur de multiples travaux d'analyse : « L'amour de l'étude de la Nature suppose... deux qualités qui paraissent opposées : les grandes vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point. »

Diderot est plus juste et plus clairvoyant que ses confrères. Il est frappé par tant d'idées hardies dont sans doute il pressent l'avenir (transformation des espèces sous l'influence du climat et de la nourriture, lutte pour l'existence, sélection naturelle, origine solaire des planètes) et surtout par la valeur esthétique de cette gigantesque synthèse. « Heureux, écrit-il, le philosophe systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois... à Lucrèce, à Aristote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes ! L'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour ; mais sa statue restera debout au milieu des ruines ; et la pierre qui se détachera de la montagne ne la brisera point, parce que ses pieds ne sont point d'argile. » Cuvier un jour ratifiera ce jugement.

Discuté çà et là, le prestige de Buffon est entier auprès de Mme Necker. Il ne la connaît qu'en 1774, alors qu'il a soixante-sept ans. Il est subjugué par sa grâce un peu raide, mais pleine de dignité ; il conçoit pour elle une amitié lyrique qui le ramène souvent de Montbard à Paris, pour la voir, soit chez elle, soit au Jardin du Roi qu'il a transformé, enrichi de ses collections particulières, pourvu de collaborateurs incomparables, Daubenton, Jussieu, Lamarck ; elle l'aide, aux jours de réception, à en faire les honneurs. Pour ne pas la choquer, il renonce à cette sorte de truculence qu'il affectait parfois et qui avait scandalisé Mlle de Lespinasse. De son côté, Mme Necker voue à Buffon une admiration exaltée. Tout en lui correspond à l'idée même qu'elle se forme du génie ; ampleur de la pensée, qui pourtant ne s'attaque jamais à la religion, caractère

de l'œuvre qui semble une fresque décorative, magie du style, grandeur de la personne. « M. de Buffon ne m'a jamais parlé des merveilles du monde sans me faire penser qu'il en était une. »

Le salon de Mme Necker participe surtout à la vie littéraire par les lectures qu'on y fait. La plus sensationnelle fut sans doute celle de la fameuse lettre de Hume à d'Holbach où il exhalait ses griefs contre Rousseau. Mme Necker dut en être émue, car l'éternel errant contraint de reprendre ses voyages lui était à la fois une faiblesse dont elle rougissait et un objet de scandale. Elle savait rendre justice à « la sublime éloquence » de Rousseau, et elle expliquait le prestige de l'écrivain par « cette goutte de nectar qui découle continuellement de sa plume, par cette profonde sensibilité qui le rapproche toujours des autres dans le moment où il semble s'en éloigner le plus ».

La lecture de la lettre de Hume déclencha de virulentes discussions. D'autres lectures étaient au contraire endormantes, si nous en croyons ce croquis de Marmontel dans un de ses *Contes moraux* : « Un homme droit et pincé, qui fait de petits riens charmants, mais ne les entend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire, il nomme lui-même son auditoire ; il exige que la porte soit fermée à tout profane ; il arrive sur la pointe du pied, se place devant une table entre deux flambeaux, tire mystérieusement de sa poche un portefeuille couleur de rose, promène autour de lui un œil gracieux qui demande le silence, annonce un petit roman de sa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération, le lit posément pour être mieux goûté, et va jusqu'à la fin sans s'apercevoir que chacun bâille à bouche close. »

Les œuvres personnelles de Marmontel, quand, toujours satisfait de lui-même, il en apportait la primeur à Mme Necker, n'étaient pas beaucoup plus amusantes. L'une d'entre elles cependant provoqua des polémiques dont certains aspects furent divertissants : c'est *Bélisaire*. Au milieu de ce que Bachaumont appelle une « disser-

tation très froide, très longue, très rebattue... plutôt qu'un conte », dont une Gazette à la Main trouve le style « furieusement monotone... à la longue fort ennuyeux », on peut lire le passage suivant qui nous paraît fort anodin : « Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon âme et celle d'Aristide, de Marc-Aurèle et de Caton, il y ait un éternel abîme, et, si je le croyais, je sens que j'en aimerais moins l'Être excellent qui nous a faits. » Cette innocente apologie de la tolérance alerta la Faculté de Théologie qui mit en branle le mécanisme de la censure. Marmontel offrit toutes les rétractations, sachant bien que le débat assurait la vente du livre, mais la Faculté insista sur la censure. Vers et prose coururent. Voltaire fit paraître ses *Anecdotes sur Bélisaire* : « Nous, assemblés extraordinairement dans la ville des Facéties... un nommé Bélisaire, général d'armée en son vivant d'un nommé Justinien, lequel Bélisaire, outrepassant ses pouvoirs, aurait méchamment et proditoirement conseillé audit Justinien d'être bon et indulgent, et aurait insinué avec malice que Dieu était miséricordieux, condamnons cette proposition comme blasphématoire, impie, hérétique, sentant l'hérésie, défendons sous peine de damnation éternelle... de lire ledit livre... et enjoignons à tous les fidèles de nous rapporter les exemplaires du dit livre, lesquels ne valaient précédemment qu'un écu, et que nous revendrons un louis d'or avec le décret ci-joint. » Après onze mois de travail, la censure de la Sorbonne vit le jour, en un volume in-quarto de cent vingt-trois pages rédigé en français et en latin ; puis parut le mandement de l'archevêque, qui fut lu au prône dans tout Paris.

Éclairé par ces difficultés, pour éviter les rigueurs de la censure, Guibert (il l'explique à Mme Necker) renoncera à présenter à l'Académie son *Éloge du Chancelier de l'Hospital*, dont elle avait fourni le thème. Il se contentera d'en faire des lectures privées, ce qui lui permet de prendre « un ton plus mâle et plus hardi ». Il est possible d'ailleurs que ce ton, et l'épigraphe qu'il avait choisie (« Ce n'est point aux esclaves à louer les

grands hommes. ») n'aient pas été tout à fait du goût de Mme Necker ; mais sa personne l'était. « On admirait en lui, écrit-elle joignant sa voix au concert unanime d'éloges qui entoure Guibert, des facultés merveilleuses... qu'aucun homme avant lui n'avait encore possédées... Il faisait les délices de ceux qui aiment l'esprit, et ne laissait rien à désirer à ceux qui ne vivent que de sentiments. » Nous avons vu qu'hélas sur ce dernier point, Mlle de Lespinasse ne partageait pas l'avis de Mme Necker ; mais elle avait des raisons de se montrer plus exigeante.

L'admiration que le monde de son temps montre à Guibert nous paraît excessive ; il en est de même pour celle qu'il témoigne à Delille. Ce poète froid, dont les métaphores recherchées nous semblent souvent ridicules, eut un renom tel qu'en 1786, « faisant un voyage à Metz, à Strasbourg, il était reçu dans chaque ville par les gouverneurs, par les colonels à la tête de leurs régiments, par les maréchaux de Contades et de Stainville ». Il est bien vrai que Delille a parfois des trouvailles inattendues, des inspirations qui annoncent les poètes romantiques :

Boire dans chaque goutte un rayon de soleil,
écrit-il, ou il évoque, comme le fera plus tard Mme de Noailles :

Et la rouge grenade, et la figue mielleuse.

Mais un beau vers isolé ne suffit pas à faire un poème.

Thomas, son collègue et son ami, l'avait amené chez Mme Necker au moment où sa traduction en vers des *Géorgiques* commençait sa notoriété. Delille la lut, fragment par fragment, dans les salons, et ne se décida à la publier qu'après l'avoir repolie neuf ans. Puis, il composa et lut de même le poème des *Jardins*. Quoiqu'il fût laid, l'abbé, qui était galant, avait des succès féminins. Grimm nous a conservé le portrait qu'en fait une de ses conquêtes : « Il a une grande bouche, mais il dit de si beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés ; mais il en fait ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air

de sentiment, de noblesse et de folie qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide ». Chateaubriand, avec moins d'indulgence, le voit de même : « Il racontait très bien ; sa figure laide, chiffonnée, animée par son imagination, allait à merveille à la nature coquette de son débit. » Mais Chateaubriand compare avec justesse les *Géorgiques* de Delille à « un Raphaël copié par Mignard. » Mme Necker traduit une impression analogue quand elle remarque : « L'abbé de Lille aurait mieux fait encore sa traduction des *Géorgiques* s'il eût habité la campagne. » Est-ce là un reflet de l'opinion plus indépendante et plus sévère de Buffon ? « Je ne suis pas poète ni n'ai voulu l'être, mais j'aime la belle poésie, j'habite la campagne, j'ai des jardins, je connais les saisons et j'ai vécu bien des mois ; j'ai donc voulu lire quelques chants de ces poèmes si vantés des *Saisons*, des *Mois* et des *Jardins*. Eh bien, ma discrète amie, ils m'ont ennuyé, même déplu jusqu'au dégoût, et j'ai dit dans ma mauvaise humeur : Saint-Lambert, au Parnasse, n'est qu'une froide grenouille, Delille, un hanneton, et Roucher, un oiseau de nuit. Aucun d'eux n'a su, je ne dis pas peindre la nature, mais même présenter un seul trait caractérisé de ses beautés les plus frappantes. »

Le « dégoût » de Buffon est légitime ; mais un écrivain qui « sut » précisément tout cela, il ne le reconnut pas et ne lui rendit pas justice. Ce qu'il demandait, n'aurait-il pu le trouver dans cette lettre de Bernardin de Saint-Pierre à Rousseau ? « Tout me plaît, même la pluie... j'aime l'automne, ses richesses, ce temps mélancolique. J'aime les tempêtes sonores dans les bois, la nuit. » Dans un paysage, « supposons (ce que ne peut rendre ni la peinture ni la poésie) l'odeur des herbes, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure sourd et entremêlé, le silence des flots qui se brisent sur le rivage. » N'entend-on pas déjà, dans ce prélude imparfait, le rythme de Chateaubriand, les thèmes plus précis des romantiques ou même de Mme de Noailles ?

Pourtant le style de Bernardin de Saint-Pierre, son sentiment de la nature, profond et sincère, furent moins appréciés chez Mme Necker que le faux rustique de Delille.

Les relations de Bernardin de Saint-Pierre avec Mme Necker commencent en 1771, quand, après bien des voyages, il se fixe à Paris, se lie avec Rousseau, et accompagne le solitaire dans ses promenades botaniques autour de la ville. Il adresse à Mme Necker des confidences sur les persécutions dont il se croit l'objet, il lui communique son projet d'écrire l'histoire de Guillaume Tell, « votre compatriote », il lui envoie ses pauvres : « Il vous est facile de faire guérir ce malheureux enfant dans votre hospice charitable. » Mais leurs rapports sont déjà refroidis lorsqu'en 1786 il apporte chez Mme Necker un épisode de ses *Études de la Nature* : c'était le manuscrit de *Paul et Virginie*, cette églogue dont bientôt la naïveté rafraîchira un siècle blasé. Il le lit devant Buffon, Thomas et quelques dames. La lecture commence dans le silence, se poursuit parmi les chuchotements : Thomas dort, Buffon regarde sa montre avant la fin et demande son carrosse. Plusieurs femmes sont émues, prêtes à pleurer ; mais un sourire de Necker glace leur émotion. La lecture s'achève sans un mot d'éloge. Le pauvre auteur quitte la rue Bergère, écrasé : les *Études* paraîtront sans *Paul et Virginie*. Mais Joseph Vernet vient le trouver, se fait lire le morceau, crie au chef-d'œuvre, réconforte Saint-Pierre transi : en 1788, le quatrième volume de la troisième édition des *Études* contiendra *Paul et Virginie*, le seul fragment de l'ouvrage qu'on lise couramment aujourd'hui. Nul dans le salon de Mme Necker n'avait eu le goût assez sûr pour découvrir, sous le pauvre philosophe qu'était Bernardin de Saint-Pierre, un artiste au tempérament original.

Un régal plus piquant que ces lectures, c'était d'entendre Clairon. La grande actrice est reçue avec une distinction particulière par Mme Necker, éprise des notoriétés de l'art comme de celles de la plume : elle

se rend parfois aux prières qui l'assaillent, accepte de déclamer des passages de Corneille ou de Voltaire, tandis que La Harpe ou Marmontel lui donne la réplique. La plus enthousiaste de ses auditrices, c'est la petite fille au teint brun, aux gros traits, aux yeux étincelants, qui ne rêve encore que de théâtre, mais dont bientôt la parole enchaînera ses auditeurs, comme fait la voix de Clairon.

Et puis les voyageurs racontent leurs aventures, à la grande joie des amis casaniers, et on leur répond, on attend leurs récits. Pendant que Diderot et Grimm sont à Saint-Pétersbourg, M^{me} Necker écrit à Grimm : « Notre société est toujours la même... L'abbé Raynal exprime les étrangers jusqu'à la dernière goutte ; l'ambassadeur (Carraccioli) rit et fait encore plus rire les autres ; moi j'écoute toujours avec quelque distinction. M. Necker ne parle ni n'écoute, et se nourrit assez bien en suçant ses pâtes. M. Suard prend des mouches avec une dextérité charmante. Tout le monde vous attend et se forge des félicités des récits que vous allez nous faire ; nous vous entendrons parler du laboratoire, des opérations chimiques, et vous serez obligé de convenir, Monsieur, que si l'on peut faire des hommes dans un alambic, c'est encore à une femme que ce talent était réservé. » Il s'agit, bien entendu, de Cathérine II, sur qui nos voyageurs ne tarißent pas. Nous devinons la différence de leur attitude avec la « Semiramis du Nord ». Grimm, respectueux et guindé, s'émerveille et peut-être se scandalise de l'aisance et du manque d'éducation de Diderot : « Il lui prend la main comme à vous, il lui secoue le bras comme à vous ; il s'assied à ses côtés comme chez vous. » Bernardin de Saint-Pierre, qui connaît la Prusse et la Russie, ne partage pas à leur sujet l'engouement des Encyclopédistes : il oppose la douceur de vivre à Paris à la vie de caserne de Berlin, et fait voir les Polonais qui se battent entre eux et s'avilissent, et les Russes, ces troupes d'esclaves, aux Français, qui ont tort de toujours se dénigrer.

Galiani confirme ce tableau quand il écrit de Naples : « Il n'y a point de vendredi que je n'aïlle chez vous

en esprit. J'arrive, je vous trouve tantôt achevant votre parure, tantôt prolongée sur cette duchesse. Je m'assieds à vos pieds. Thomas en souffre tout bas, Morellet en enrage tout haut, Grimm, Suard en rient de bon cœur, et mon cher comte de Creutz ne s'en aperçoit pas. Marmontel trouve l'exemple digne d'être imité, et vous, Madame, vous faites combattre deux de vos plus belles vertus, la pudeur et la politesse, et dans cette souffrance vous trouvez que je suis un petit monstre plus embarrassant qu'odieux. On annonce qu'on a servi. Nous sortons. Les autres font gras ; moi je fais maigre et mange beaucoup de cette morue verte d'Écosse que j'aime fort, je me donne une indigestion tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café ; tous parlent à la fois. L'abbé Raynal convient avec moi que Boston et l'Amérique anglaise sont à jamais séparés d'avec l'Angleterre, et dans le même moment Creutz et Marmontel conviennent que Grétri est le Pergolèse de la France ; M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête et s'en va. Voilà mes vendredis. »

Comme dans tout salon qui se respecte, dans celui de Mme Necker on s'occupe d'élections académiques. Il y avait en ce temps-là des académiciens dont le bagage littéraire était léger ; quand Dorat décida de se présenter, le sien ne pesait guère : quelques comédies assez faibles, beaucoup de petits vers, qui méritaient cette épigramme :

Mais si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être

Ou sa maîtresse ou son lecteur !

Ce qui est d'un joyeux ridicule, ce sont les titres qu'il fait valoir quand il sollicite pour sa candidature l'appui de Mme Necker : « Voilà douze ans que je m'occupe, et que le public accueille mes travaux avec bienveillance... Quel est l'académicien qui peut se plaindre de moi ? Je suis ami des uns, admirateur des autres, mes ouvrages sont semés de leurs éloges... MM. Marmontel et Saurin n'ont nulle raison de m'en vouloir, et un mot de vous suffira pour les déterminer. » Après qu'il a échoué,

il écrit pompeusement à celle qu'il eût voulue comme protectrice : « J'aime mieux un caractère qu'un fauteuil. »

Par Marmontel, Mme Necker est au fait de toute la vie académique. Quand Suard et Delille sont élus, le roi, poussé par le maréchal de Richelieu, refuse de sanctionner les votes. Marmontel dînant avec le maréchal cherche à ébranler son parti pris : « D'Alembert, lui dit-il, a épousé l'Académie (il venait d'être nommé secrétaire perpétuel). Aimez sa femme comme vous en aimez tant d'autres et venez la voir quelquefois ; il vous en saura gré et vous recevra bien, comme font tant d'autres maris ». Richelieu, amusé, cède, et à l'élection suivante, Suard et Delille sont admis.

A la mort de d'Alembert, Marmontel lui succède comme secrétaire perpétuel : il associe Mme Necker à la campagne de Sedaine, et de l'abbé Morellet ; en 1784, il fait — signe des temps — donner un prix à Lacretelle pour les *Devoirs de l'Homme et du Citoyen*. Avec d'Angiviller, surintendant des Bâtiments, il combine la réfection de la salle publique, dont les murs seront blancs, ornés d'une tapisserie à fleurs de lys, et où l'on construira de nouvelles tribunes pour les dames, — toutes frivolités qui seront blâmées par les *Mémoires secrets* comme indignes de la gravité académique.

Marmontel se trouve aussi au cœur d'une affaire qui agita singulièrement et même déchira le calme salon Necker, un moment transformé en arène ; c'est la guerre de la musique. Nous avons assisté au violent débat entre partisans de la musique française et partisans de la musique italienne, lors de l'arrivée des Bouffons italiens à Paris. Le débat analogue, qui occupe les dernières années du règne de Louis XV et les premières années de celui de Louis XVI est plus violent encore et plus complexe : la présence de Glück pose la question de la musique allemande. En outre on compare à nouveau la prosodie du français et de l'italien. Depuis 1763 environ, les compositeurs français avaient

créé l'opéra-comique, où ils faisaient « sentir le charme de l'air phrasé à l'italienne ». Mais les paroles étaient françaises, le plus souvent de Sedaine ou de Marmontel, ce qui démontrait, comme le dit La Harpe, « que notre langue était assez musicale pour produire les plus grands effets entre les mains d'un habile compositeur ». Glück assurément pensait ainsi, puisque en même temps qu'on représentait triomphalement *Orphée* et *Alceste* à Paris, il composait *Iphigénie* sur des paroles de Racine et *Armide* sur des paroles de Quinault.

L'ambassadeur de Naples Carraccioli, familier de Mme Necker, qui n'aimait que la mélodie de son pays et trouvait que « les Français ont les oreilles doublées en maroquin », pour faire leur éducation appela Piccini à Paris et pour leur faciliter la tâche pria Marmontel d'écrire pour ce compositeur des livrets en français. Marmontel y était fort disposé, à la fois comme ardent partisan de la musique italienne et comme polygraphe prêt à toute besogne qui rapporterait de l'argent. Il écrivit d'après Quinault des textes d'opéras ; pour ces remaniements il prétendait d'ailleurs se faire payer par le directeur de l'Opéra comme pour des ouvrages inédits, et il dispensait ingénument aux salons de ses amis la primeur de ses livrets. Les *Mémoires secrets* lui reprochent « une cupidité basse, la charlatanerie vaine et puérile d'un gagne-petit qui vante sa marchandise ».

Sans connaître les intentions de Piccini, Glück en même temps que lui composait un *Roland*, qu'il déchira quand il apprit qu'il marchait sur les brisées de son rival. Mais « l'abbé Arnaud, raconte Morellet, s'avisa d'imprimer dans son *Journal de Paris* que Piccini faisait un *Orlandino* et que Glück ferait l'*Orlando*. » Marmontel furieux et blessé, atteint à la fois dans son intérêt et dans son amour-propre, fit chez Mme Necker une scène violente à Suard, co-directeur du *Journal de Paris* et aussi hostile qu'Arnaud à Piccini. Mme Necker, qui ne gouvernait pas sa société d'une main aussi ferme que Mme Geoffrin, et l'abbé Morellet essayèrent vainement

de calmer l'auteur déchaîné. « Il ne s'en échauffa que mieux, et répéta d'autant le mot de maraud, que personne ne témoigna prendre pour lui. M. Suard seulement voulut dire quelques paroles ; il attisa la flamme. Enfin le dîner fit diversion ; mais la guerre était dès lors déclarée, et ce fut une guerre à outrance. » Les adversaires se bombardent de projectiles en prose et en vers, plus ou moins explosifs. Marmontel compose un virulent poème de plusieurs chants dont il fait la lecture un peu partout. Il attaque de façon mordante Arnaud et Glück. Voici pour l'auteur d'*Iphigénie* :

Il arriva précédé de son nom,
Il arriva, le jongleur de Bohême.
Sur les débris d'un superbe poème,
Il fit beugler Achille, Agamemnon ;
Il fit hurler la reine Clytemnestre,
Il fit ronfler l'infatigable orchestre.
Du Coin du Roi les antiques dormeurs
Se sont émus à ses longues clameurs,
Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

Les repréailles, c'étaient les *Lettres de l'Anonyme de Vaugirard* que rédigeait Suard, et les vers de l'abbé Arnaud ; ceux-ci durent blesser Marmontel en un point particulièrement vulnérable :

Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicule tout bardé,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine.
Jamais secret ne fut à coup sûr mieux gardé.

Finalement, nouvelles Sabines, Mme Necker et surtout Mmes Suard et Marmontel se jetèrent entre les combattants. Morellet intervint aussi, car, depuis que Marmontel avait épousé sa nièce, il avait dû cesser de recevoir ses amis, presque tous partisans d'Arnaud, c'est-à-dire de Glück. Les adjurations pathétiques des intercesseurs firent renoncer Marmontel à publier son

poème, Suard à continuer la correspondance de l'*Anonyme*. Glück quitta Paris, et la *Didon* de Marmontel et Piccini fut un triomphe.

En même temps que s'éteignaient les derniers éclats de la guerre de la musique, déclinait le salon qu'avait gouverné Mme Necker. Son mari aux affaires, sa fille grandissante avaient peu à peu supplanté son influence, tandis que le flot impérieux de l'actualité submergeait l'asile qu'elle aurait voulu lui soustraire. Ses amis personnels, Thomas, Buffon, étaient morts ou mourants ; son mode de pensée datait, elle se sentait étrangère et isolée dans un monde nouveau. Une lettre à Stormont, l'ambassadeur d'Angleterre, le familier des jours anciens, et des passages de son journal, montrent son découragement et ses regrets : « Je vais chaque semaine au Jardin du Roi, rendre hommage à la dépouille vivante d'un ami qui m'est bien cher ; quelquefois encore sa grande âme s'élève du milieu de ses cendres pour s'entretenir avec moi. Rien d'ailleurs ne peut me dédommager de sa société habituelle, de votre absence et de la perte de M. Thomas... Sans changer de lieu, tout a changé autour de moi : sensibilité, imagination, belles connaissances ont fait place à une manie de raisonner sans force et sans justesse ». « Plus la nature est belle, plus elle semble redemander le peintre sublime qui nous la fit admirer, et quand je la trouve moins riante, je pense qu'elle porte le même deuil que moi. » « Le spectacle de Paris dans ce moment est impossible à décrire : l'opinion parcourt tous les rangs... mais le sceptre qu'elle a dans sa main se fortifie tous les jours, et il n'est plus temps de vouloir le lui ravir. » « C'est un spectacle effrayant et risible en même temps que de voir des femmes chargées de plumes raisonner sur les contrepoids qui doivent balancer les autorités. »

L'opinion, cette puissance toute nouvelle en France, l'opinion, curieuse, superficielle, catégorique et influente, dont Mme Necker se défie et qui l'inquiète, c'est la souveraine à laquelle Necker fait sa cour. Jacques

Necker était le centre, muet, distrait, en apparence indifférent, du salon de sa femme. « Il était, dit Gleichen, grand de taille, de caractère sérieux, froid, roide et taciturne, ce qui le faisait paraître orgueilleux, dur et rébarbatif ; son esprit plus abstrait que brillant, sa politesse plus mesurée que prévenante, et son cœur moins sensible que juste, le rendaient peu aimable, mais infiniment estimable. » Necker en somme était le type de ces grands banquiers protestants, financiers habiles, hommes avisés à la fois et cultivés, qui savent associer le soin heureux de leur fortune, le goût de la vie intellectuelle et le souci de l'intérêt général. Il était ambitieux, mais son ambition n'avait rien de vulgaire : elle était, dit Gleichen, « l'espérance de devenir le bienfaiteur d'une grande nation ». Il savait montrer de la souplesse, puisqu'il sut réussir auprès de Marie-Antoinette ; nul n'a jamais mis en doute qu'il fut désintéressé : « les hommages mêmes qu'il se rendait, pense Benjamin Constant, l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux. » Mais, fort de sa conscience, confirmé dans sa haute opinion de lui-même par les adulations de sa femme et du public, il nourrit un contentement de soi qui frise le comique : « A mon grand étonnement, écrit-il dans un examen de conscience, je cherche en vain à me faire un reproche. » Pourtant, à l'égard des autres, Necker est clairvoyant et même caustique. « Les maximes communes qu'on lui avait débitées, les nuances de ridicule qu'il avait saisies, les petits buts qu'il avait démêlés... lui inspiraient les expressions les plus originales, les plus vivement contrastantes avec son extérieur grave et imposant. » Mais rien de cet humour ne passe dans le regard qu'il jette sur lui-même, ni dans ses écrits, dont « l'emphase, dit Morellet, fatigue l'esprit » ; Mme Necker de Saussure, qui vient de nous le montrer ironique, est rebutée par « la pompe continuelle de son style ».

Fils d'un juriste allemand installé à Genève, Jacques Necker, dans sa sévère jeunesse, s'était diverti à conffectionner avec des camarades des projets de lois et des

constitutions. En 1747, dès dix-huit ans, il était venu à Paris ; il y avait montré de remarquables aptitudes pour la banque et s'était rapidement enrichi. Puis, malgré sa femme, il était entré au conseil d'administration de la Compagnie des Indes. Sa situation à Paris, très solide, lui avait fait confier par la république de Genève le soin de la représenter auprès de Louis XV. S'occuper de questions d'État, si minimes fussent-elles, le ramena aux goûts de son adolescence, et il ambitionna de jouer en France un rôle public. Tout d'abord il n'envisagea d'action possible que par la plume. Pour être libre de s'y vouer, en 1772, il liquida ses affaires, abandonnant à sa femme la gestion de leur fortune. Le moment était bien choisi : la place accordée aux financiers dans la société, aux problèmes économiques dans les préoccupations générales n'avait fait que grandir au cours du siècle. L'action des Economistes avait préparé le grand public à admettre l'intervention dans l'État de ceux qui créaient ou distribuaient les richesses. Assurément les discussions sur les sujets économiques ont alors une portée plus théorique que pratique ; ceux qui s'y livrent ne connaissent cette matière que de très haut, et presque par ouï-dire, ils vivent loin du monde réel, loin du pays qui travaille. Néanmoins, après 1770, quand la bataille philosophique est gagnée, l'homme du jour, c'est le grand « négociant ». Raynal, Morellet ont contribué à mettre en lumière son importance ; Necker en a tracé, c'est-à-dire a tracé de lui-même, un portrait flatteur.

Il prend position dans les divers débats de cette époque, et dans le grand débat qui les résume tous, liberté ou protection. Dans l'ensemble, il est favorable à un système protectionniste, qu'il célèbre en écrivant l'*Éloge de Colbert*.

Il rompt ses premières lances à propos de la Compagnie des Indes. Elle avait le monopole du commerce avec les Indes, mais ses affaires étaient en grand désordre. Tandis qu'en 1769 le contrôleur général charge l'abbé Morellet, déjà connu par divers écrits en faveur de la

liberté économique, de rédiger un mémoire réclamant l'abolition du privilège de la Compagnie, Necker compose la défense de ce privilège. Il ne réussit pas à le sauver ; mais bientôt cette controverse tomba dans l'oubli : la question des blés se rouvrait.

Voltaire a montré à quel point elle fut à la mode : « La nation, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, et de disputes théologiques sur la grâce et les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés. » Nous avons déjà parlé des *Dialogues* de Galiani sur le *Commerce des Grains*. Le livre n'était pas solide ; mais, écrivait Voltaire à Necker qui le lui avait envoyé, « on n'a jamais été si plaisant à propos de famine ». Morellet eut mission de le réfuter. La tâche était difficile, il ne s'agissait pas de répondre à une argumentation, mais de dissiper un prestige : « On est ensorcelé, disait Diderot, on ne peut plus le quitter. Depuis l'instant qu'il est devenu public, tout le monde se l'arrache ; le patriarche de Ferney suspend ses travaux apostoliques, nos philosophes quittent la table et négligent l'Opéra-Comique, la femme sensible son amant, la coquette la foule qui s'empresse autour d'elle, la dévote son directeur, l'oisif son désœuvrement. » Necker ne pouvait se dispenser de prendre parti. « Né dans une république sans territoire et sans laboureurs », il se range aux côtés de Galiani, dont le ton vif contraste avec sa lourdeur. Son *Traité de la Législation et du Commerce des Grains* fit « une grande sensation... Une opinion en apparence mitoyenne et modérée, des déclamations contre l'esprit de système, c'était là tout l'ouvrage, du reste aucune vue ou objection nouvelle, ni aucun résultat pratique qui pût guider l'administration. » Comme le traité de Necker était de tendances opposées à la politique de Turgot, le ministre aurait pu l'empêcher de paraître ; mais il dédaignait d'user de son pouvoir contre ses adversaires, et de « faire reculer le principe » de la liberté. L'ouvrage parut au moment de la guerre des Farines, cette émeute provoquée, à l'occasion d'une

disette, par les ennemis de Turgot ; certains passages d'allure démagogique contribuèrent peut-être à l'agitation, et en tout cas sapèrent la popularité de Turgot. Il tomba un an plus tard.

La vanité de Necker était heurtée par l'orgueilleuse modestie de Turgot. Le banquier, avec son besoin de publicité, ne pouvait rien comprendre à un homme qui, pressé de faire connaître l'heureux résultat d'une opération financière, répondait : « Que voulez-vous, il me semble que l'on ne va dire ces choses-là que pour s'en faire un mérite. Cette idée m'arrête. » D'ailleurs, chez Necker le manque d'égards pour autrui rend impossible toute collaboration. « En respectant tous les droits de l'humanité même avec enthousiasme, en aimant le genre humain comme peu d'hommes savent aimer leurs meilleurs amis, dit Meister, il n'accordait pas toujours aux individus... la juste mesure d'estime qui pouvait leur appartenir. »

Tandis que sont agités ces problèmes, le salon de Mme Necker change de caractère ; le maître de la maison renonce, quand on aborde les sujets qui l'intéressent, à l'attitude passive qu'il gardait tant que les conversations le laissaient froid. Grimm, admirateur et en quelque sorte mandataire de Galiani, Beccaria, Chastellux qui traçait dans la *Félicité publique* le tableau d'un état sagement gouverné, Raynal surtout et Morellet sont ses interlocuteurs préférés. Beccaria, l'auteur du *Traité des Délits et des Peines*, qui exerça une influence capitale sur le mode de pensée et la législation criminelle de son temps, avait été appelé à Paris et amené chez Mme Necker par Morellet, qui sur la suggestion de Malesherbes l'avait traduit en français. Le philosophe et juriste italien, « dont, au dire de Mme Suard, la beauté régulière unissait la puissance de l'aigle à la douceur et dont le génie illuminait le regard », ne fit pas un long séjour en France ; mais ses entretiens avec M. et Mme Necker les confirma dans leurs préoccupations sociales, les orienta vers la réforme des prisons et l'abolition de la torture que, chacun dans sa sphère, ils devaient tenter tous les deux.

Raynal, Walpole l'a montré, pérorant ou questionnant, lourd et ennuyeux, chez le baron d'Holbach. Cette personnalité un peu falote et son livre singulier tiennent une place essentielle dans le salon Necker et dans toute l'histoire de son époque. A ne considérer que le charme de l'homme et la valeur de l'ouvrage, on s'en étonne. Voici l'homme vu par Morellet :

« Bon homme, aisé à vivre, ne montrant rien de l'amour-propre... faisant continuellement ses livres dans la société, poussant tout ce qui l'approchait de questions pour en obtenir quelques faits grands ou petits, il ne parlait guère que de politique, de commerce, ou pour faire des contes auxquels il ne donnait pas une tournure bien piquante et qu'il lui arrivait de répéter ; mais lorsqu'il avait pris ainsi la parole, il la gardait longtemps. Il était précieux à notre société, parce qu'il savait très bien les nouvelles. »

Et voici l'œuvre vue par Turgot : « Je suis curieux de savoir ce que les Anglais auront pensé de l'*Histoire des Deux Indes*. J'avoue qu'en admirant le talent de l'auteur et son ouvrage, j'ai été un peu choqué de l'incohérence de ses idées, et de voir tous les paradoxes les plus opposés mis en avant et défendus avec la même chaleur, la même éloquence, le même fanatisme. »

L'incohérence de l'*Histoire des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes* tient d'abord au nombre des collaborateurs qu'employa Raynal. Mais surtout il n'essaya jamais de leur imposer ni un plan ni une unité de doctrine, et l'on retrouve dans ses incertitudes les hasards de la recherche et des rencontres de salons. Walpole nous fournit une sorte de table des matières de cette énorme compilation, déclamatoire et froide, véritable pot-pourri de faits rapprochés sans aucun sens de la vie ni aucune inspiration d'exotisme : Raynal « raconte tout au monde, comment on fait des conquêtes, des invasions, des fautes, des établissements, des faillites, des fortunes ; il vous raconte l'histoire naturelle et historique (*sic*) de toutes les nations ; il parle commerce, navigation, thé, café, porcelaine,

mine, sel, épices, des Portugais, des Français, des Anglais, des Allemands, des Danois, des Espagnols, des Arabes, des caravanes, des Persans, des Indiens, de Louis XIV et du roi de Prusse, de La Bourdonnais, de Dupleix et de l'amiral Saunders, du riz et des femmes qui dansent nues, de chameaux, de guigan (*sic*) et de mousseline ; de millions de millions de livres, pounds, roupies, et coris, de câbles de fer et de femmes circassiennes, de Law et du Mississipi ; il attaque tous les gouvernements et toutes les religions. »

L'idée directrice de Raynal semble avoir été d'exposer, sans se prononcer sur le phénomène de la colonisation, les méfaits de l'exploitation des indigènes, du despotisme et du fanatisme sous toutes leurs formes. De cette réprobation violente procède le retentissement de l'ouvrage, plus grand d'édition en édition, à mesure que le développement s'enfle et que le ton s'affermir :

« Peuples lâches ! peuples stupides ! puisque la continuité de l'oppression ne vous rend aucune énergie, puisque vous vous en tenez à d'inutiles gémissements lorsque vous pourriez rugir, puisque vous êtes par millions et que vous souffrez qu'une douzaine d'enfants armés de petits bâtons vous mènent à leur gré, obéissez. Marchez sans nous importuner de vos plaintes, et sachez du moins être malheureux si vous ne savez pas être libres. » « La liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs ; elle passera, par les écrits publics, dans les âmes éclairées et, par la tyrannie, dans l'âme du peuple. » Ce sont ces appels, ces menaces voilées qui ont fait le succès inouï de l'ouvrage. Qu'on songe que, de 1780 à 1789, il s'en écoula, malgré les recherches de la police, quarante éditions. Qu'on imagine Raynal, patriarche de la politique, pieusement visité à Marseille par le jeune Bonaparte cherchant sa voie. Qu'on l'entende proclamé par l'Assemblée Nationale « bienfaiteur de l'humanité ».

Dans le salon de Necker, il fait son livre, comme le constatent tous ses interlocuteurs. Il questionne, mais aussi on le questionne, car sa mémoire est un extra-

ordinaire répertoire de faits. Il communique ses informations sur un ton doctoral et tranchant que peuvent supporter seulement ceux qui veulent vraiment profiter de ses connaissances. Frédéric II, qu'il est venu visiter, écrit à d'Alembert : « J'ai cru m'entretenir avec la Providence. » Mais pour Necker, il est précieux.

Précieux aussi, l'abbé Morellet, dont l'esprit est aux antipodes de celui de Raynal, clair, logique, merveilleusement capable de s'assimiler et de débrouiller les questions les plus compliquées, employé comme vulgarisateur pour présenter au public la fabrication des toiles peintes, ou le *Manuel des Inquisiteurs*, ou les *Délits et les Peines*, ou les principes de l'inoculation. Il « dispute souvent avec chaleur et véhémence », surtout avec Necker dont les idées sont en matière économique opposées aux siennes, en particulier s'il s'agit de la Compagnie des Indes et des blés ; mais l'abbé rend hommage à la « sorte de noblesse » qui permettait à son adversaire de lui faire bon accueil malgré l'opposition déclarée de leurs points de vue :

« J'ai été reçu chez lui de la même manière qu'auparavant, et j'ai continué de cultiver sa société jusqu'à l'époque de son ministère où, la voix publique le taxant d'avoir fait renvoyer M. Turgot, je crus devoir à un de mes plus chers et de mes plus anciens amis de ne pas fréquenter un homme qui occupait sa place. »

Necker ministre était bien décidé dans son esprit : il gouvernerait en s'appuyant sur l'opinion. Malesherbes en avait signalé la puissance, quand en 1775 il avait constaté devant l'Académie : « Le public porte une curiosité avide sur les objets qui autrefois lui étaient le plus indifférents. Il s'est élevé un tribunal indépendant de toutes les puissances, et que toutes les puissances respectent, qui apprécie tous les talents, qui prononce sur tous les gens de mérite. » Necker s'adresse à elle dans son salon, élargi, transporté à l'hôtel du Contrôle général. Pour l'atteindre, il veut donner une résonance philosophique ou sentimentale à la politique pure ; le préambule de ses édits invoque « l'amour de l'huma-

nité ». L'un d'eux est, dit Métra, « un chef-d'œuvre de bienfaisance et d'honnêteté qui ravit et enchante tous les cœurs et tous les esprits. On est dans l'extase et dans l'enthousiasme. » Chacune de ses mesures provoque des effusions dithyrambiques et lacrymatoires qui semblent confiner à l'absurde. Ainsi Grimm, habituellement modéré, écrit à Mme Necker à propos du *Mémoire sur les Assemblées provinciales*, dont la divulgation devait amener la chute de Necker : « J'ai pleuré aux sanglots en lisant rapidement ce mémoire sublime. Il est fâcheux qu'un tel écrit ne puisse pas être livré à l'attendrissement et à la reconnaissance du public. C'est un chef-d'œuvre de sagesse et de sensibilité, de cette sensibilité vraie et profonde dont on entend parler sans cesse et qu'on ne rencontre nulle part. » Buffon avait exalté en ces termes le fameux *Compte rendu*, publié en 1781 : « Par cet écrit en lettres d'or... je vois M. Necker, non seulement comme un génie, mais comme un dieu tutélaire, amant de l'humanité, qui se fait adorer à mesure qu'il se découvre. »

Certes, Galiani voyait plus juste en jugeant qu'aux prises avec une situation financière presque désespérée Necker était « obligé d'être joueur de gobelets ». Mais au fond, toute cette emphase ne doit pas prêter à sourire ; elle révèle des forces d'enthousiasme insatisfaites, des besoins d'admiration qui souffrent de ne pouvoir s'attacher à un pays mal gouverné, à une société mal faite. Que vienne la Révolution, elle les libérera, non seulement dans les classes supérieures qui les expriment, mais surtout dans le peuple qui n'a pas encore parlé.

Pendant les cinq années où Necker est ministre, la quiétude de Mme Necker est détruite pour jamais. Elle croit pourtant la retrouver lors de la chute de son mari ; mais cette chute triomphale fait déferler vers lui, du pays entier, de l'Europe entière, une vague de protestation et d'amour qu'il ne pourra oublier. Parmi les innombrables lettres de gens humbles ou de princesses du sang, de ministres étrangers ou d'écrivains

célèbres, celle qui va droit au cœur de Mme Necker est celle de Gibbon : « Le sort de votre mari est toujours digne d'envie : il se connaît, ses ennemis l'estiment, l'Europe l'admire, et vous l'aimez. »

Necker pourtant subit « un véritable déchirement » ; mais il rentre dans la vie privée avec beaucoup de dignité. Il emploie ses loisirs à écrire ; il reçoit. Comme il a quitté le Contrôle général et qu'il a imprudemment loué son hôtel de la rue de Cléry, il s'installe rue Bergère. Le salon de la rue Bergère est un salon d'opposition discrète, où la littérature trouve sa place, mais où elle est primée par la politique, où les hommes de lettres sont moins nombreux que les nobles libéraux, les diplomates étrangers, les publicistes. La gamme des sujets traités est d'une extrême variété. Elle ressemble au programme du sermon qu'en ce même printemps 1781 qui vit tomber Necker, l'abbé Maury prêchait à Versailles, traitant d'administration et de finances, au point que Louis XVI put en dire : « C'est dommage, si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. »

Dans ce salon de la rue Bergère, Mme Necker se retire parfois à l'écart avec un petit groupe d'amis. Peu à peu, c'est Germaine Necker qui se tient aux côtés du maître de la maison, donne la réplique à ses amis, et dans l'intimité, partage ses préoccupations, devient sa confidente.

Germaine avait quinze ans lors de la disgrâce de son père. Depuis plusieurs années, silencieuse, mais attentive, elle assistait aux réunions qui se tenaient chez ses parents. Au jour de leur fête seulement on entendait sa voix quand elle récitait les quatrains composés en cet honneur par Meister. La première vision que nous ayons d'elle, vision saisissante et célèbre, est celle que nous donne Mlle Huber, la compagne qu'on lui a choisie. « Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris sa place accoutumée que trois ou quatre vieux per-

sonnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus tendre intérêt ; l'un d'eux qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes où il les retint longtemps et se mit à faire la conversation avec elle comme si elle avait eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal ; les autres étaient MM. Thomas, Marmontel, le marquis de Pesay et le baron de Grimm.

On se mit à table. Il fallait voir comment Mlle Necker écoutait ! Elle n'ouvrait pas la bouche, et cependant elle semblait parler à son tour, tant ses traits mobiles avaient d'expression. Ses yeux suivaient les regards et les mouvements de ceux qui causaient : on aurait dit qu'elle allait au-devant de leurs idées. Elle était au fait de tout, même des sujets politiques qui à cette époque faisaient déjà un des grands intérêts de la conversation... Après dîner il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de Mme Necker, disait un mot à sa fille, lui faisait un compliment ou une plaisanterie... Elle répondait à tout avec aisance et avec grâce ; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter cette petite imagination qui se montrait déjà si brillante. Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient davantage à la faire parler. Ils lui demandaient compte de ses lectures, lui en indiquaient de nouvelles, et lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait ou de ce qu'elle ignorait. »

La précoce intelligence de la fillette éblouit Mlle Huber. Mais ce qui au même âge est plus frappant encore chez elle, c'est la sensibilité. Séparée de sa mère, elle lui écrit des lettres passionnées où se retrouve le style même de Mme Necker : « Oui, maman, quand je vivrais mille ans pour vous contempler, si vous retourniez un instant la tête, il me semble que j'en serais encore jalouse. » Mme Necker répond à cette tendresse fiévreuse sur un ton pondéré qui surprend lorsqu'on connaît sa nature : « J'aimerais bien que tu n'exagérasses rien, même en matière de sentiments. Tu sais qu'il faut toujours faire sa cour à cette bonne

raison que j'aime tant... Ton style est un peu trop monté. Ne sors point ainsi au dehors de toi pour me louer et me caresser. C'est un défaut de goût assez commun à ton âge. Quand on a plus vécu, on s'aperçoit que la véritable manière de plaire et d'intéresser est de peindre exactement sa pensée sans charge et sans emphase. »

Est-ce seulement la sagesse de l'éducatrice qui s'exprime par ce rappel à la modération ? Il semble que Mme Necker soit gênée par l'expression si vive de cette affection filiale ; elle sent trop que son amour maternel n'est pas au même diapason. Mme Necker de Saussure remarque finement : « Le charme de l'enfance ne fut pas très puissant sur Mme Necker : elle avait trop dominé la nature pour avoir conservé beaucoup d'instinct. Il lui fallait admirer ce qu'elle aimait, et une tendresse toute de pressentiment et d'imagination devait lui rester un peu étrangère. » Puis, dans son effort pour réagir contre Rousseau dont elle sent trop et le charme et les dangers, elle prend systématiquement le contrepied des préceptes pédagogiques de l'*Émile* : elle veut s'adresser à l'esprit de sa fille sans passer par l'intermédiaire des sens, et surtout, avertie de sa secrète faiblesse, elle proscriit l'abus du sentiment.

Une lutte s'engage entre ces deux êtres de même tempérament, de même ardeur. Mme Necker a transmis à Germaine « une âme ardente, des impressions fortes, l'enthousiasme du beau et du grand, un goût vif pour l'esprit, pour tous les talents, pour toutes les distinctions ». Mais elle cherche à obtenir de sa fille cette répression des instincts, cet étouffement de la spontanéité qu'elle s'est imposés à elle-même. Germaine résiste, sa personnalité est trop forte pour qu'elle se laisse contraindre ; elle souffrira, mais ne sera pas mutilée. Révoltée au fond du cœur, malgré sa soumission dans les actes et la tendresse qui subsiste, elle se refuse à une discipline morale trop rigide, elle défie l'idéal de modestie féminine que sa mère lui dicte.

Faute de se plier dans le salon de ses parents ou même à la Cour au détail des convenances mondaines, faute, avouons-le, de retenue et de tact, puis plus tard en publiant ses ouvrages, Germaine Necker s'exposera de toutes les manières à la critique, que sa mère a tant redoutée. Pour Mme Necker, « les vers luisants sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité on est frappé de leur éclat ; dès qu'elles veulent paraître au grand jour on les méprise et l'on ne voit que leurs défauts. » Croirait-on qu'elle fut élevée à cette école, celle qui écrira dans la préface de la *Littérature* : Les ennemis « réduisent à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections : eh bien, il faut l'atteindre. Ces essais ambitieux ne porteront point remède aux peines de l'âme, mais ils honoreront la vie. La consacrer à l'espoir toujours trompé du bonheur, c'est la rendre encore plus infortunée. Il vaut mieux réunir tous ses efforts pour descendre avec quelque noblesse, avec réputation, la route qui conduit de la jeunesse à la mort. » Voilà l'autre sens de la phrase célèbre de *Corinne*, à laquelle Mme Necker aurait pu souscrire : « La gloire, pour une femme, n'est que le deuil éclatant du bonheur. »

En vieillissant, Mme de Staël reconnaîtra combien dans sa nature profonde elle ressemblait à sa mère, combien sage eût été pour elle l'éducation qu'elle n'a pas voulu subir. « Plus je vis, confiera-t-elle à ses enfants, plus je comprends ma mère et plus mon cœur a le besoin de se rapprocher d'elle. » Mais auparavant sa rancune assurément inconsciente aura modelé, portrait de Mme Necker, le personnage de lady Edgermond, austère et digne, mais intransigeante, pleine de passion contenue, mais qui condamne jalousement l'expansion d'une nature riche et tumultueuse comme celle de *Corinne*. Et *Corinne*, puisque aussi bien elle est Mme de Staël, rencontrera la pensée de Necker sur sa femme, lorsqu'elle montrera « combien serait agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, aurait cependant tout le

charme, tout l'abandon, tout le désir de plaire qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts. »

L'autre élément de la mésentente silencieuse qui parfois sépare Mme Necker et Germaine, c'est Necker. Toutes deux éprouvent pour lui une tendresse exaltée, plus ombrageuse chez l'épouse, plus sûre d'elle-même chez la fille. Necker n'a jamais cessé d'aimer et d'admirer sa femme ; mais il ne cache pas combien lui plaît l'enfant si brillante et si vive dont tous sont charmés. Une jalousie inavouée renforce chez Mme Necker la désapprobation que lui inspire le caractère de sa fille ; mais, si elle redoute cette seule rivale, son amour conjugal ne voit aussi que Germaine qui puisse un jour veiller à sa place sur le bonheur de l'homme qu'elle adore. Dans une grave maladie, croyant mourir, elle réclame de sa fille un dévouement sans bornes : qu'elle et sa future famille consacrent leur vie à Necker : « Apprends-leur que ton père doit être pour eux sur la terre le centre de tout... Où qu'il veuille aller, suis-le ; ne permets pas sans motifs essentiels qu'il passe une nuit sous un autre toit que celui que tu habiteras. » Cette tâche d'abnégation, Mme de Staël s'y vouera après la mort de sa mère en 1794, et l'on peut dire qu'elle l'a presque littéralement remplie.

La sympathie du père et de la fille, l'espèce de complicité qui les lie malgré la censure de la mère plus sévère, s'est très vite manifestée aux hôtes du salon et a modifié le caractère des réunions. Bonstetten raconte qu'un jour où il assistait au dîner, Mme Necker étant appelée au dehors au milieu d'une conversation sérieuse, Germaine lança sa serviette à la tête de son père ; celui-ci se la noua en turban, et tous deux se mirent à danser jusqu'à ce qu'entendant revenir Mme Necker ils aient très vite repris leurs places à table ; mais Necker avait sa perruque de travers... « Pour éviter d'être trouvée en contravention, raconte de Germaine Mme Necker de Saussure, elle se plaçait un peu à l'écart derrière son père ; mais bientôt il se détachait du cercle un homme d'esprit, puis un autre, puis un

troisième, et un groupe bruyant se formait autour d'elle. M. Necker souriait involontairement de tel mot qu'il entendait et la discussion fondamentale était dérangée. »

Germaine Necker reçoit avec sa mère, rue Bergère, jusqu'en 1786, date où, à vingt ans, elle épouse le baron de Staël, ambassadeur de Suède. Une fois installée à l'ambassade, elle n'en continue pas moins à animer de sa chaude présence le salon de ses parents, où tous maintenant se rassemblent autour d'elle. D'ailleurs, selon Mme de Staël elle-même, « on se tromperait fort si l'on croyait que la conversation de ces hommes supérieurs fût un plaisir sans mélange. Bien loin de là ; il fallait en acheter la jouissance par un travail continu, par une tension d'esprit non interrompue. » Mais ce travail et cette tension d'esprit ne la rebutent pas ; elle se les impose volontiers pour tout comprendre et pour donner la réplique. Le triomphe est certain pour « cette nature dont la parole, ainsi qu'une harmonie de l'air et du ciel, était la véritable essence ». Norvins, qui la définit ainsi, écoutait avec délice « ces conversations de salon si imprévues, si brillantes, souvent sublimes, et supérieures, je ne crains pas de le dire, à ce qu'elle écrit, qu'il eût été bien précieux de transmettre à la postérité. »

Si l'éducation, la lecture, les causeries avec sa mère et les écrivains amis de sa mère développent son penchant naturel pour la littérature, l'entourage de son père, Raynal et Morellet surtout, l'initie aux questions économiques et politiques : Necker en parle devant elle, presque malgré lui. Elle écoute les controverses, et s'y mêle d'abord par écrit. Quand Necker a publié le *Compte rendu*, elle lui adresse des observations anonymes, mais où il reconnaît son style ; à la même époque, Raynal réclame pour les insérer les extraits avec commentaires qu'elle a faits de l'*Esprit des Lois*. Si vif que soit son goût pour ce genre de spéculations, elle tient à ne pas s'y absorber ; surtout, elle comprend vite le danger qu'entraîne pour la pensée désintéressée l'impor-

tance trop exclusive accordée en cette fin du siècle aux problèmes économiques. Elle s'associe aux inquiétudes qu'exprimait Diderot, qui par l'*Encyclopédie* avait précisément contribué à créer l'état d'esprit qu'il dénonce : « J'ai bien peur... que la philosophie, la poésie, la science et les beaux-arts tendent à leur déclin, du moment où, chez un peuple, les têtes tournées vers les objets d'intérêt s'occupent d'administration, de commerce, d'agriculture, d'importation, d'exportation et de finance... Le goût des beaux-arts suppose un certain mépris de la fortune, je ne sais quelle incurie des affaires domestiques, un certain dérangement de la cervelle, une folie qui diminue de jour en jour... C'est une belle chose que la science économique, mais elle nous abrutira. »

Pour réagir contre l'empire de la « science économique » qu'elle subit pourtant, Germaine veut garder dans le salon maternel une place aux divertissements littéraires ; elle y soumet aux commentaires de ses amis ses *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*. Mais l'ambiance l'amène fatalement à insister sur les idées politiques de Rousseau. Malgré sa jeunesse et malgré le manque d'expérience qu'entraîne l'organisation de la France d'alors, l'auteur montre une maturité d'esprit et une sûreté de jugement singulières : « Peut-être faut-il avoir administré soi-même pour renoncer au bien idéal, pour se résoudre à placer le mieux qu'on peut obtenir à côté du mal qu'on doit supporter. » Et ceci n'est-il pas bien vu pour la fille d'un Genevois : « J'oserai blâmer Rousseau de ne pas regarder comme libre la nation qui a ses représentants pour législateurs et d'exiger l'assemblée générale de tous les individus. » Quelles objections ont pu lui opposer les optimistes chimériques ou les théoriciens aux systèmes absolus qui l'entourent et dont quelques-uns porteront leurs principes à la Constituante ? Nous ne le savons pas, mais assurément ils ont discuté ses vues.

Mais voilà que le temps est passé des conversations et des théories. La Révolution surgit. Le salon qu'animait Mme de Staël est roulé par ce torrent. La barque

royale fait eau ; Necker est rappelé au gouvernail. Mme Necker et Mme de Staël haletantes voient se précipiter les étapes du paysage politique : les États-Généraux convoqués, élus, réunis. Tous leurs amis sont entraînés : Raynal refuse d'être député, Guibert échoue, Morellet discourt, Grimm observe, Marmontel s'éclipse. Necker n'est qu'un pauvre pilote. Si son renvoi, le 11 juillet 1789, déclenche l'insurrection et la prise de la Bastille, son rappel immédiat est inutile. L'émigration commence : le prudent Grimm part le premier. Un an plus tard, Necker et sa femme vont s'établir à Coppet. Ceux qui dans les salons réclamaient des réformes s'inquiètent devant les réformes réalisées et bientôt s'effraient des excès, des violences. Leur attitude démontre combien, plus que les audaces des philosophes, c'est la « volonté du peuple » qui a fait la Révolution, ou, pour citer encore Mirabeau, « que la nation française a été préparée (à la Révolution) par le sentiment de ses maux... bien plus que par le progrès général de ses lumières. »

Dans la débandade matérielle et morale des hôtes du salon Necker, Mme de Staël, spectatrice passionnée, juge serein, reste à Paris la dernière ; elle ne partira qu'en 92, la veille même des massacres de septembre. Mais, quoique de Suisse où elle s'est réfugiée elle frémit des crimes sanglants de la Terreur, sa lumineuse intelligence, que n'obscurcissent pas les nuages des préjugés ou des intérêts, dissipe le voile d'horreur qui cache l'avenir aux émigrés ses amis, et fait rayonner sur ces aveugles son éclatante divination : « Ils ne voyaient qu'une émeute dans une ère de l'esprit humain. »

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- AISSÉ (Mlle), *Lettres*, Paris, 1883, in-16.
- ALEMBERT (D'), *Œuvres*, Paris, Panckoucke, 1779, 5 vol. in-12.
- ALEMBERT (D'), *Aux Mânes de Mlle de Lespinasse, Sur la tombe de Mlle de Lespinasse*, in *Lettres de Mlle de Lespinasse*, t. V, Paris, 1811, in-12.
- ANGIVILLER (Charles-Claude FLAHAUT, comte DE LA BILLARDERIE D'), *Mémoires*, Copenhague, 1933, in-8°.
- ARGENSON (Marquis D'), *Mémoires et Journal inédits*, Paris, 1857-1858, 5 vol. in-16.
- ASSE, *Documents inédits sur Mlle de Lespinasse*, in *Mlle de Lespinasse et la marquise du Deffand*, Paris, 1877, in-12.
- CONDORCET et TURGOT, *Correspondance inédite*, Paris, 1883, in-8°.
- DEFFAND (Mme DU), *Correspondance inédite avec la duchesse de Choiseul*, Paris, 1859, 2 vol. in-8°.
- DEFFAND (Mme DU), *Correspondance complète*, Paris, 1865, 2 vol. in-8°.
- DIDEROT, *Arrêt rendu à l'amphithéâtre de l'Opéra sur la plainte du milieu du parterre intervenant dans la querelle des deux coins*, Paris, 1753.
- DIDEROT, L'ABBÉ BARTHÉLEMY, *Dialogue inédit*, Paris, 1921, in-8°.
- DIDEROT, *Lettres à Sophie Volland*, Paris, 1930, 3 vol. in-8°.
- DIDEROT, *Correspondance inédite*, Paris, 1931, 2 vol. in-8°.
- DUCLOS, DE CAYLUS, etc., *Recueil de ces Messieurs*, Amsterdam, 1745, in-8°.
- DUCLOS, *Œuvres*, Paris, 1821, 3 vol. in-8°.

- ÉPINAY (Mme d'), *Mémoires*, Paris, 1863, 2 vol. in-8°.
- FONTENELLE, *Œuvres diverses*, Paris, 1742, 6 vol. in-12.
- GALIANI (Abbé), *Correspondance*, Paris, 1881, 2 vol. in-12.
- GARAT, *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°.
- GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, Paris, 1877-1882, 16 vol. in-8°.
- LAMBERT (Marquise DE), *Avis d'une Mère à son Fils et à sa Fille*, Paris, 1728, in-12.
- LAMBERT (Marquise DE), *Traité de l'Amitié*, Bruxelles, 1736, in-12.
- LESPINASSE (Mlle DE), *Lettres écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776, suivies de deux chapitres dans le genre du Voyage sentimental de Sterne par le même auteur, augmentées de son éloge sous le nom d'Éliza, par M. de Guibert, et de deux opuscules de d'Alembert*, Paris, 1811, 2 vol. in-12.
- LESPINASSE (Mlle DE), *Lettres inédites et documents nouveaux*, Paris, 1887, in-8°.
- LIGNE (Prince DE), *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux* (t. VIII et X), Dresde, 1795-1811, 34 vol. in-12.
- MAINE (Duchesse DU), *Lettres*, Paris, 1805, in-12.
- MARIVAUX, *Le Prince travesti*, Paris, 1724, in-8°.
- MARIVAUX, *L'Ile des Esclaves*, Paris, 1725, in-8°.
- MARIVAUX, *Œuvres complètes*, Paris, 1781, 10 vol. in-8°.
- MARMONTEL, *Mémoires et Contes moraux*, in *Œuvres complètes*, Paris, 1818, 19 vol. in-8°.
- MONTESQUIEU, *Mélanges inédits*, Bordeaux, 1892, in-4°.
- MONTESQUIEU, *Voyages*, Bordeaux, 1894-1896, 2 vol. in-4°.
- MONTESQUIEU, *Pensées et fragments inédits*, Bordeaux, 1899-1901, in-4°.
- MORELLET (Abbé), *Mémoires*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.
- MORELLET (Abbé), *Observations sur la Correspondance littéraire de Grimm*.
- MORELLET, THOMAS et D'ALEMBERT, *Éloge de Mme Geoffrin, contemporaine de Mme du Deffand, suivi de Lettres de Mme G... et à Mme G...*, Paris, 1812, in-8°.
- NECKER (Mme), *Mélanges extraits de manuscrits de Mme N...*, Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

NOYER (Mme DU), *Lettres historiques et galantes*, Amsterdam, 1720, in-12.

PAPILLON DE LA FERTÉ, *Journal*, Paris, 1887, in-8°.

STAAL DE LAUNAY (Mme DE), *Mémoires*, in Collection de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. LXXVII, Paris, 1829, in-8°.

TENCIN, *Correspondance du cardinal de Tencin, ministre d'État, et de Mme de Tencin, sa sœur, avec le duc de Richelieu*, in Collection historique de *Mémoires du règne de Louis XV*, Paris, 1790, in-8°.

VILLARS, DE LA FAYETTE et DE TENCIN (Mmes DE), *Lettres*, Paris, 1823, 4 vol. in-12.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
CHAPITRE I. — LA VIE DE SOCIÉTÉ AU XVIII ^e SIÈCLE.....	11
CHAPITRE II. — AUTOUR DE FONTENELLE..	59
CHAPITRE III. — LA TSARINE DE PARIS.....	110
CHAPITRE IV. — CHEZ LE PRINCE DE CONTI POUR LE THÉ A L'ANGLAISE	141
CHAPITRE V. — A FERNEY, CHEZ VOLTAIRE.	185
CHAPITRE VI. — AU COUVENT DE SAINT- JOSEPH, CHEZ Mme DU DEFFAND.....	198
CHAPITRE VII. — MADEMOISELLE DE LESPI- NASSE.....	222
CHAPITRE VIII. — DE LA CHEVRETTE AU GRANDVAL.....	253
CHAPITRE IX. — LE SALON DE MADAME NECKER.....	295
ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE.	339

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 NOVEMBRE 1949
SUR LES PRESSES DE LA
SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION
DE L'IMPRIMERIE
BELLENAND - PARIS
0.883

Dépôt légal Éditeur 162, 4^e trimestre 1949.

112

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

EXTRAIT DU CATALOGUE

Roland Alix : *Une Nation vivante.* — La vocation, la formation, l'avenir de la France.

H. Aurenche et L. Coquet : *La Brelandière.* — Les aventures d'une ambassadrice extraordinaire de Louis XIV en Perse.

Barère de Vieuzac : *La Liberté des Mers.* — Extraits toujours actuels de l'œuvre du célèbre conventionnel contre la tyrannie maritime britannique.

Marcel Barrière : *Guillaume II et son temps.* — L'éternelle mésentente franco-allemande.

René Bouvier : *Philippe IV et Marie d'Agreda.* — Un maître du monde obéissait aux conseils de la célèbre mystique.

— *Ensenada et son temps.* — L'Angleterre contre la France dans l'Espagne du XVIII^e s.

— *Le redressement de la Prusse après Iéna.* — Une leçon qu'il faut méditer.

— *Le redressement de la France au XV^e siècle.* — De « la grande pitié » au salut du royaume. Une magnifique équipe d'hommes d'Etat.

P.-G. Dublin : *La Vie de l'Arétin.* — La réhabilitation du célèbre libertin.

Dutrait-Crozon : *Gambetta et la Défense nationale.* — Documents sur les origines de la Troisième République.

Bernard Fay : *L'Agonie de l'Empereur.* — Les dernières années du plus célèbre des prisonniers politiques.

Fernand Hayward : *Garibaldi.* — L'incroyable existence du fameux condottiere, patriote italien et français.

Raymond Hesse : *Aristide Briand.* — Le premier Européen.

Jacomet : *Avocats républicains du Second Empire.* — La défense des libertés contre l'Etat absolu.

Kaster Klaehn : *Martin Luther.* — Son rôle dans la formation de l'esprit allemand.

Morvan Lebesgue : *Le Président Krüger.* — Le fameux paysan-soldat, héros de la liberté.

Jean des Marets : *Le Général de Sonis.* — Un héros et un saint.

Ed. Morike : *Le voyage de Mozart à Prague.* — Un charmant épisode de la vie de Mozart. Illustrations de Salvat.

René Pottier, de l'Académie des Sciences coloniales : *Charles de Foucauld le prédestiné.*

— *Laperrine, conquérant pacifique du Sahara.*

— *Histoire du Sahara.*

George Raeders : *Le Comte de Gobineau au Brésil.*

Jean Savant : *Napoléon à Auxonne.*

DATE DUE

MY 31 '66			
MY 14 '68			
OC 1 '68			
AP 16 '74			
AP 6 '76			
JAN 11 '83			
AG 17 '95			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

914.4

74794

G563s

Glottz, Marguerite

AUTHOR

Salons de XVIII^e Siècle

TITLE

Glottz

74794



053856086805

914.4 G563s
Glotz, Marguerite.
Salons du XVIIIe siècle



3 1856 00148155 3